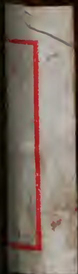

M I







LE PHILOSOPHE MODERNE,

OU

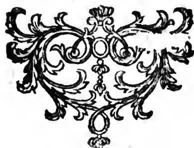
L'INCRÉDULE CONDAMNÉ

AU TRIBUNAL DE SA RAISON.

Par M. l'Abbé ~~le~~ *M. D. G.*

le Masson de Granges

Nouvelle édition revue, corrigée & considérablement augmentée.



A PARIS,
Chez DESPILLY, Libraire, rue S. Jacques à la Croix d'Or.

MDCCLXVI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



AVERTISSEMENT

Sur cette nouvelle édition.

L'Accueil que le Public a fait à cet Ouvrage, lorsqu'il parut pour la premiere fois en 1759, & l'empressement avec lequel on le redemande encore de tous côtés, après deux éditions consécutives entierement épuisées, montrent assez qu'il a été jugé de quelque utilité. Mais c'est aussi ce qui nous impose deux devoirs, dont nous nous acquittons aujourd'hui. 1°. Nous ne devions pas nous dispenser d'en faire une nouvelle édition pour continuer, autant qu'il est en nous, le fruit qu'il a produit. 2°. Nous ne devions pas négliger de le rendre encore plus utile & plus parfait, en

y faiſant des corrections & des augmentations néceſſaires. Si l'Auteur de cet Ouvrage, lequel étoit comme ſon coup d'eſſai, avoit ſurvécu, il auroit pu recueillir lui-même & faire uſage des avis qui nous ont été donnés, pour réformer les défauts, que des perſonnes judicieuſes y ont trouvés. Mais la mort l'ayant enlevé peu de temps après la publication de ſon livre, le Public à qui cet Ouvrage appartient & qui en eſt en poſſeſſion, a droit d'exiger que nous ne manquions pas de ſuppléer au défaut de l'Auteur qui ne ſubſiſte plus, & que nous exécutions ce qu'il ſe ſeroit cru obligé de faire lui-même, pour ſe conformer aux intentions de ceux qui eſtimant ſon travail, deſiroient d'y trouver plus de perfection.

Les Lecteurs apprendront ſans doute avec beaucoup de ſatisfaction,

que le dessein de cette nouvelle édition n'a pas été formé à l'aventure, par caprice ou par intérêt; mais que c'est principalement au célébre M. l'Abbé Mésenguy qu'ils en sont redevables en l'état où nous la leur présentons. Personne n'ignore le zéle qu'avoit ce sçavant & pieux Ecclésiastique pour l'édification de l'Eglise: & ses talens supérieurs pour l'instruction des fidéles ont été admirés par-tout & jusques dans les pays étrangers, où ses ouvrages lui ont acquis une estime singuliere & bien méritée. Il a toujours conservé jusqu'à la fin de sa vie, quoique dans une vieillesse fort avancée, cet esprit d'une vive & tendre piété, accompagné d'un jugement très-solide & d'une application infatigable à l'étude. Mais la Religion seule en étoit l'objet: & ses délassemens même consistoient dans des lectures ré-

flechies de tout ce qui avoit rapport au Royaume spirituel de Jesus-Christ.

Retiré pendant un grand nombre d'années & jusqu'à sa mort à quatre lieues de Paris, la séparation où il vivoit, ne le rendoit pas pour cela indifférent ni distrait sur ce qui pouvoit intéresser le service de l'Eglise. Il se faisoit informer exactement de tous les évenemens, & prenoit communication, autant qu'il lui étoit possible, de tous les livres qui avoient la Religion pour objet. Quand le *Philosophe moderne* partu, il le lut avec empressement. Et l'on sçait de témoins graves qui sont encore pleins de vie, qu'il en faisoit beaucoup d'éloges, & que quoiqu'il ne le trouvât pas sans défaut, il en recommandoit la lecture & l'acquisition comme d'un livre fort utile, auquel il désiroit avec ardeur qu'on donnât

toute la perfection dont il le jugeoit susceptible.

Dès 1760, il avoit fait part de ses sentimens sur ce point à un ami, en qui il croyoit voir quelques talens, & qu'il vouloit bien honorer de son estime. Il lui avoit témoigné le cas qu'il faisoit du *Philosophe moderne* comme d'un livre propre à l'instruction des fidéles, & capable de les prémunir contre le torrent de l'impiété, qui fait de tout côté des ravages si déplorables. Mais en même-temps il lui avoit représenté qu'il étoit à propos de retoucher cet ouvrage, & d'en corriger les défauts, & lui avoit même insinué d'entreprendre cette tâche comme un service très-important pour l'Eglise. Celui-ci plein de respect pour les intentions de M. Mésenguy & persuadé de la justesse de ses vues, auroit voulu pouvoir engager le pieux Ab-

bé à faire lui-même cette réviſion : mais ne comptant pas y réuſſir, il lui avoit promis de faire ſur cela tout ce qui feroit en ſon pouvoir, en le priant de donner au moins ſes obſervations ſur le livre.

En conſéquence voici ce que M. Méſenguy écrivoit à cet ami le 17 Janvier 1761. „ J'ai relû le „ *Philoſophe moderne* ; & j'ai, dans „ le cours de cette lecture, corrigé „ bien des petites fautes, & mis ſur „ le papier quelques obſervations, „ que je vous envoye avec le livre. „ Si je ne vous ſçavois occupé à un „ autre travail, je ne propoſerois „ point à d'autre qu'à vous de retou- „ cher ſur-tout la premiere partie : „ vous vous en acquitteriez parfai- „ tement. Au cas que vous ne le „ puiſſiez, j'ai penſé à M.... qu'ap- „ paremment vous connoiſſez.... Si „ donc vous n'avez perſonne, je

„ vous prie très-humblement de lui „ adresser le tout.... S'il veut bien „ prendre la peine de travailler sur „ la premiere partie, j'ose me pro- „ mettre de votre amour pour la „ Religion que vous voudrez bien „ examiner par vous-même.... & „ faire ce que je n'ai pû... Je suis tou- „ jours persuadé qu'il est de l'intérêt „ de la Religion, que le plan de cet „ ouvrage soit bien exécuté : & c'est „ rendre un vrai service à l'Eglise „ chrétienne, que de prendre cette „ affaire très-sérieusement. Nous de- „ vons ici moins regarder les Incré- „ dules, (*tradidit illos Deus in re- „ probum sensum*,) que ceux qui ont „ jusqu'ici eu le bonheur de conserver „ la Foi. La plupart des Lecteurs „ de cette espéce y seront certaine- „ ment affermis par cet ouvrage. „ Prions Dieu, mon cher Monsieur, „ qu'il accorde à nos désirs un heu-

„ reux succès......

M. Mésenguy après avoir rappellé dans ses courtes observations le dessein de l'Auteur, ajoute : „ Il ne „ peut être assez loué ; un tel ou- „ vrage est des plus nécessaires ; „ parce qu'il est à la portée du très- „ grand nombre. D'où je conclus „ que s'il se rencontre quelques en- „ droits où l'Auteur se soit écarté de „ ses premieres vues, il est de l'utili- „ té publique de l'y ramener, & de „ donner par là un nouveau degré „ de perfection à un si bon ouvrage... „ Pour moi, ajoute-t-il, j'estime que „ ce qui est traité depuis la page 22, „ jusqu'à 47, a besoin d'être retou- „ ché par une bonne main.....

On voit par ce petit détail l'intérêt que M. Mésenguy prenoit à cet ouvrage, & le cas qu'il en faisoit. C'est ce qui paroît encore sensiblement par une autre Lettre qu'il adres-

soit au même ami en date du 9 Mars 1761. „ Oserois-je vous interrompre un moment, pour vous „ demander où en est notre affaire „ du *Philosophe moderne* ? Quoique „ j'aye fait là-dessus tout ce que je „ suis en pouvoir de faire ; néanmoins je ne la perds pas de vûe ; „ & je serois charmé qu'elle finît à „ l'avantage de la Religion. Un petit mot, si cela est possible, me „ mettra l'esprit en repos, sur-tout, „ si vous avez exécuté le projet que „ vous aviez conçu d'y mettre vous„ même la main......

Ce qu'il y a de plus admirable dans les dispositions & la conduite de M. Mésenguy à ce sujet, c'est qu'il étoit pour lors vivement occupé d'une autre affaire très-importante, & qui lui étoit tout-à-fait personnelle. Nous voulons parler de la dénonciation faite à Rome de son

excellente *Exposition de la Doctrine chrétienne*, & de la censure qui a suivi. Mais il ne pouvoit être distrait sur ce qui avoit quelque rapport à la Religion & à l'instruction des fidéles. Aussi dans le temps même qu'il adressa au Pape sa lettre, (imprimée depuis en Latin & en François *) pour arrêter les mauvais desseins des ennemis de son livre, & pour demander d'être entendu avant d'être jugé, il ne perdoit pas de vue, comme il a dit plus haut, le *Philosophe moderne*: & ayant appris que les Libraires ne paroissoient pas disposés à suivre pour lors ses intentions pour la nouvelle édition de cet ouvrage, il écrivoit encore au même ami le 9 Avril 1761...
,, Quant au livre en question (*le Phi-*
,, *losophe moderne*) je ne vois pas que
,, ni vous ni moi ayons rien à faire

* Cette Lettre se trouve dans l'*Avertissement* d'un ouvrage posthume de M. Mésenguy dont on va faire mention.

„ de plus que ce que nous avons fait.
Et dans une autre Lettre du 11 Juin de la même année, il lui écrivoit encore : „ Nous ne sommes plus ni „ vous ni moi tenus à rien par rap- „ port au *Philosophe moderne*. Dieu „ veuille nous tenir compte de notre „ bonne volonté. „

Le reste de cette année & la suivante M. Mésenguy s'appliqua d'une maniere particuliere à disposer le solide *Mémoire justificatif de l'Exposition*, &c. qu'il avoit composé pour détruire les calomnieuses imputations intentées contre son livre, & pour prévenir les Fidéles contre le scandale de la censure qui avoit été arrachée au Pape par ses adversaires. * Mais il n'oublioit pas pour

* Ce *Mémoire* plein de lumieres, de sagesse & d'onction, n'a été publié que depuis la mort de l'Auteur, avec un *Avertissement* très-intéressant, qui contient une multitude d'Anecdotes particulieres, de Lettres, d'Actes & autres piéces originales, & qui rapporte avec exactitude le détail de ce qui s'est passé à l'occasion

cela le projet d'une nouvelle édition du *Philosophe moderne.* Son zéle ne lui permettoit pas de lâcher aisément prise dans les affaires qui regardoient la gloire de Dieu, le service de l'Eglise & l'utilité des Fidéles. Aussi le même ami dont il a été question jusqu'ici, l'ayant été voir quelques mois avant sa mort, le vénérable vieillard ne se contenta pas de l'entretenir avec une grande effusion de cœur de ses propres affaires, sur-tout de l'*Exposition*, &c. & du *Mémoire justificatif* : mais il lui demanda avec empressement où en étoit l'affaire du *Philosophe moderne.* L'Ami lui ayant répondu que l'af-

du livre de l'*Exposition* pendant l'espace de près de 20 années. La censure de l'*Exposition* rappellée dans le *Bref à M. l'Evêque de Sarlat*, supprimé par l'Arrêt du Parlemet du 8 Mars 1765, rend ce *Mémoire* encore plus curieux & plus intéressant. Il se trouve chez le Libraire qui vend celui-ci, & chez ceux qui débitent l'*Exposition de la Doctrine chrétienne*, dont le *Mémoire justificatif* ne doit pas être séparé.

faire étoit renouée, & que l'on étoit disposé à en préparer une nouvelle édition conformément à ses vûes; cette réponse remplit M. Mésenguy d'une joye sensible, qui lui fit ajouter avec vivacité: *Eh! qui est chargé de ce travail?* l'Ami ayant répondu que c'étoit lui-même, M. Mesenguy s'écria: *Je n'ai plus rien à demander, je suis content.*

Ce détail est suffisant pour prouver ce que nous avons avancé, que c'est principalement au célébre M. Mésenguy que le public est redevable de la nouvelle édition que nous lui présentons. Il n'en est pas seulement le promoteur, comme on voit, il en est même en grande partie l'éxécuteur, par les judicieuses réflexions qu'il a communiquées lui-même, & dont nous avons fait un fidele usage. Nous avons de plus consulté des personnes très-éclai-

rées, dont nous avons suivi exactement les avis : & nous n'avons de notre part rien négligé pour remplir leurs pieuses intentions, & rendre ce bon ouvrage digne de l'approbation des Lecteurs, & capable de leur être utile. Mais il est juste de leur rendre un compte plus détaillé de notre travail.

1°. A la seule inspection de ce volume & de la forme de l'impression dans laquelle il est composé, il est facile de s'appercevoir qu'il est augmenté de plus de la moitié. Cependant nous n'avons rien changé dans le plan général de l'Auteur. Nous n'avons fait qu'en étendre les preuves & les raisonnemens, & remplir en quelques endroits des vuides considérables pour donner plus de suite & de force à l'ouvrage entier. C'est pourquoi nous avons partagé en cinq parties, ce qui dans les éditions pré-

cédentes n'en composoit que trois. Nous avons divisé en deux la premiere partie : & ce qui ne servoit que comme de préliminaire au dessein de l'Auteur, nous a fourni en l'étendant, la matiere d'une premiere partie plus longue qu'aucune des quatre autres. L'Auteur dans cette espéce de prélude examinoit d'abord les sources de l'incrédulité ; ensuite il exposoit l'absurdité de différents systêmes des Philosophes modernes. Nous n'avons eu garde de supprimer ses réflexions qui sont fort importantes. Mais nous avons senti, comme l'a observé plus haut M. Mésenguy, que ces premieres pages avoient bien besoin d'être retouchées.

Nous ne nous sommes donc pas contentés de développer davantage ce qui est dit des sources de l'incrédulité, & de le fortifier par des ex-

traits très-précieux, sur-tout de l'illustre Evêque de Meaux M. Bossuet. Nous avons crû devoir insister sur les systêmes des impies. Ainsi au lieu que l'Auteur ne parloit que de quelques systêmes qu'il traitoit même assez superficiellement & sans beaucoup de liaison, nous avons entrepris de conduire cette chaîne d'impiété depuis les anciens Philosophes jusqu'aux modernes, & d'appuyer principalement sur les systêmes, qui sont plus communs aujourd'hui, & dont l'Auteur n'avoit fait nommément aucune mention, tels que le *Déisme*, & ses différentes branches, le *Théisme* ou la *Religion naturelle*, enfin l'*Optimisme*, auquel tous les autres semblent aboutir, & qui est comme la forteresse de la Philosophie moderne.

Il étoit aussi nécessaire de faire valoir davantage les lumieres que la

saine raison nous donne sur les premieres vérités de la Religion, & de faire comprendre le terme où elle est obligée de s'arrêter, pour recourir à l'autorité de la Révélation divine. C'est dans cette vue qu'après avoir prouvé l'*existence de Dieu*, *& ses perfections infinies*, *la spiritualité & l'immortalité de l'ame*, &c. par les solides principes que la raison nous découvre, nous avons crû devoir montrer la nécessité de la Révélation pour suppléer au défaut de la raison; & exposer en abrégé les vérités tant dogmatiques que morales, que nous n'apprenons que par la Religion révélée. Il est aisé de comprendre combien cette marche étoit convenable pour faire saisir avec plus d'empressement les trois motifs principaux, par lesquels l'Auteur veut nous attacher au Christianisme, & nous faire fuir avec horreur les voies de l'incrédulité.

De même nous avons divisé en deux la troisiéme partie; & nous en avons composé une cinquiéme, de ce que l'Auteur avoit traité sous les titres de *Récapitulation* & d'*Avis aux Fidèles*, &c. comme méritant d'être traité séparément du reste. Il n'est pas nécessaire de rendre compte de ce que nous avons ajouté au texte de l'Auteur dans les autres parties qui composent le fonds de son ouvrage. Il suffit de dire que tout a été revû, éxaminé & retouché avec la plus grande éxactitude.

2°. M. Mésenguy remarque dans ses observations, „qu'un des défauts „de l'Auteur est de ne pas citer, & „souvent de ne point rapporter „éxactement les paroles de l'Ecri- „ture, comptant trop sur sa mémoire. „Il est donc, ajoute-t-il, nécessaire „de vérifier ses allégations, tant de „l'Ecriture, que des autres Auteurs

„ qu'il cite en faveur de la cause
„ qu'il défend. „

C'est aussi le travail que nous nous sommes donné ; & ce n'est certainement pas un des moindres. Car excepté les textes de l'Ecriture qui sont plus faciles à chercher & à trouver, pour peu que l'on ait usage des saints Livres, on conçoit aisément combien il est pénible de démêler dans les nombreux volumes, par exemple, de S. Chrysostôme, ainsi que des autres Peres, des passages qui ne sont, ni cités, ni indiqués, ni même allégués dans leurs propres termes. Mais nous n'avons point voulu nous dispenser de cette recherche, quelque laborieuse qu'elle soit : & nous avons été assez heureux pour y réussir. Nous avons même poussé l'attention jusqu'à faire les mêmes recherches pour les Auteurs profanes que l'Auteur avoit allégués.

A l'égard des écrits des prétendus Philoſophes modernes qu'il réfute, nous nous ſommes contentés de mettre les titres de ces ouvrages, qui ne ſont d'ailleurs que trop connus ; ne croyant pas être obligés de faire des lectures ſi ſcandaleuſes pour en marquer éxactement les pages.

3°. Un grand nombre des perſonnes qui ont lû le *Philoſophe moderne*, en ont trouvé le ſtyle ſouvent trop affecté, & y ont apperçu un ton de déclamation, qui ne convient guères à la gravité de la matiere, & qui donne quelquefois lieu à des réflexions peu liées ou mal aſſorties ; & ſouvent à des expreſſions qui manquent d'une éxacte juſteſſe. C'eſt pour tâcher de rectifier ce défaut, qui déplaiſoit à beaucoup de perſonnes, que nous n'avons laiſſé paſſer aucune phraſe ſans l'éxaminer auſſi ſcrupuleuſement qu'il a été poſſible,

pour lui donner, sans trop défigurer le texte de l'Auteur, le tour & la forme qui nous a paru plus convenable.

Cette nouvelle édition est d'ailleurs enrichie de plusieurs morceaux des plus célébres Auteurs qui ont écrit sur la Religion, tels que le grand Bossuet, M. le Cardinal de Polignac, M. l'Abbé Duguet, &c. & si nous ne les avons pas toujours cités, c'est que, pour ne pas grossir excessivement le volume, & ne pas nous attirer le reproche de plagiaire, nous n'avons souvent pris que le sens & le précis de leurs discours, sans les copier.

On appercevra sans doute dans le cours de cette lecture quelques répétitions des mêmes raisonnemens; mais cela ne doit ni étonner, ni ennuyer les Lecteurs. Dans une matiere qui, comme celle-ci, se re-

plie sans cesse sur elle-même, il est bien difficile de ne pas se rencontrer quelquefois, & d'écrire avec assez de précision pour ne jamais revenir sur ses propres pas. Nous en pouvons dire autant de quelques raisonnemens qui paroîtront déplacés, c'est-à-dire, qui auroient pu être placés autre part plus naturellement, que dans les endroits où ils se trouvent. Nous en avons transporté quelques-uns dans la place qui leur étoit plus convenable : par exemple, ce qui est dit sur le *systême des Matérialistes*. Mais en général avec un peu d'équité on jugera sans peine, que n'ayant point entrepris de refondre entierement cet Ouvrage; encore moins d'en composer un nouveau, mais seulement de perfectionner celui-ci, on n'a droit d'exiger de nous que la vérité, la justesse & l'éxactitude. Nous avons tâché de n'être point

point en défaut sur ces points essentiels. Pour éviter même toute méprise en ce genre, nous avons mieux aimé quelquefois supprimer tout-à-fait des allégations ou des dénominations de personnes particulieres, soit anciennes, soit modernes, quand nous n'avons pu réussir à vérifier les faits avec une suffisante assurance.

Nous sommes bien éloignés cependant de présumer qu'on ne trouvera rien à reprendre dans notre travail. Nous passons d'avance condamnation sur les reproches qui seront bien fondés ; nous prions seulement le Lecteur de nous sçavoir quelque gré des bonnes intentions qui nous ont dirigés, & de nous pardonner nos fautes, en considération du respectable M. Mésenguy, qui nous a mis en œuvre, & qui a bien voulu se contenter de notre

foible capacité pour l'exécution d'un deſſein qu'il avoit conçu lui-même, & auquel il prenoit un ſi vif intérêt.



PRE'FACE.

Les Incrédules de nos jours se qualifient du beau nom de Philosophes, & prétendent n'agir que pour détruire l'empire des préjugés, & pour étendre les progrès de la raison. Cependant, si l'on veut bien y prendre garde, on verra qu'ils ne font que marcher sur les traces des Sophistes Païens, & ajouter de vaines subtilités aux faux raisonnemens de ces anciens ennemis de la vérité.

Plusieurs d'entr'eux n'ont fait que deshonorer le nom de Philosophe, par la hardiesse avec laquelle ils ont outragé dans leurs écrits la probité & la pudeur, vertus si respectables en elles-mêmes, & si nécessaires à la société. Et par de si criminels excès, ils ont mérité de trouver leur

condamnation dans les maximes même des Sages du Paganiſme. A plus forte raiſon ſuffiroit-il de renvoyer ces faux & indignes Philoſophes aux écrits des premiers Peres de l'Egliſe, qui les ont confondus d'avance, en combattant d'une maniere ſi triomphante les impiétés du Paganiſme, & qui nous ont fourni
2. Corinth. x. 4, 5. des *armes puiſſantes pour détruire les remparts* de l'erreur, *les raiſonnemens* humains, *& toute hauteur qui s'éleve contre la ſcience de Dieu.*

Ces généreux Apologiſtes de la Religion chrétienne avoient été figurés dans la perſonne des Juifs, qui, ſous la conduite de Nehemie, s'appliquerent, après le retour de la captivité de Babylone, à rélever les murs de Jeruſalem. Troublés dans cette pieuſe entrepriſe par les ennemis de leur nation & du culte de leurs peres, on vit ces religieux Iſ-

raélites soutenir avec courage les attaques les plus opiniâtres, & continuer sans relâche leurs travaux, en tenant d'une main la truelle & l'épée de l'autre.

C'est ainsi que les premiers Docteurs de l'Eglise chrétienne furent obligés de partager leur zéle & leurs talens entre la réfutation des erreurs & des impiétés du Paganisme, & l'instruction des Prosélytes de l'Evangile. Le devoir de confondre les ennemis de la Religion ne fut pas un objet moins intéressant pour le zéle de ses Ministres, que la nécessité d'instruire & de former ses Disciples; & ils remplirent avec le même avantage, cette double obligation.

Les zélateurs du Paganisme, qui avoit dominé si long-tems, virent enfin malgré tous leurs artifices & leurs violences, presque tout l'uni-

vers connu se soustraire à leurs folles & détestables leçons. La Religion chrétienne l'emporta sur les fausses Divinités de l'Empire Romain, & de tous les peuples de la terre, conjurés contre elle. Si dans le cours des siécles, qui ont suivi la paix de l'Eglise & le triomphe de la foi chrétienne, on a vu de tems en tems de nouveaux impies s'élever contre elle, & le sein même du Christianisme déchiré par des schismes & des hérésies, l'Epouse de Jesus-Christ a toujours triomphé de ces différens ennemis. La lumiere de ses Docteurs, & la protection des Princes chrétiens, ont servi d'instrumens à la grace de son divin Chef, pour accomplir la promesse qu'il lui a faite d'*être* toujours *avec* elle, *jusqu'à la consommation des siécles*. Les portes de l'enfer & tous les efforts des suppots du démon n'ont pu prévaloir contre

Saint Matth. 28.

elle. Souvent même les impies les plus déterminés, honteux de leur solitude & de leur témérité, où effrayés de l'éclat de la vérité & de la vigilance des pasteurs, n'ont osé faire entendre qu'une voix timide; & sans essayer de franchir des obstacles qui leur paroissoient invincibles, ils sont bien-tôt rentrés dans les ténébres d'où ils étoient sortis.

Il étoit donc réservé aux malheureux siécles où nous vivons, si féconds en scandales de toute espéce, de rallumer contre le Christianisme, un feu de guerre anciennement éteint dans le sang de plusieurs millions de Martyrs, & étouffé par les immenses travaux de tant de S.S. Docteurs. La corruption de nos mœurs, & notre indifférence pour les inviolables maximes de l'Evangile, méritoient de voir revivre en faveur de l'incrédulité, une foule de faux rai-

ſonnemens, bannis depuis long-tems du monde éclairé par les lumieres de la vérité.

Auroit-on cru que le voiſinage d'une nation autrefois ſi fertile en Saints de tout état, & ſi zélée pour la foi, d'une nation ſi célébre par ſes étonnans progrès dans les ſciences & dans les arts, mais malheureuſement trop ennemie de toute contrainte, & trop paſſionnée pour une liberté mal entendue, que ce voiſinage nous deviendroit ſi contagieux? Auroit-on cru que l'émulation de talens & d'érudition introduiroit ſitôt parmi nous, ſous le voile d'un commerce purement littéraire, un vrai libertinage d'eſprit, l'indifférence des Religions, & les principes les plus hardis d'incrédulité? C'eſt néanmoins la funeſte révolution dont nous ſommes témoins; & ſi cet eſprit d'indocilité & d'indépendance, dont

on se fait gloire, n'a pas produit encore les mêmes effets que chez nos voisins, c'est que divers obstacles, ou plutôt la Puissance divine, qui donne, quand il lui plaît, des bornes secretes aux passions des hommes, a retenu les ravages qu'il pourroit faire.

Encore si les Incrédules de nos jours s'étoient bornés à écrire dans une langue peu familiere au vulgaire, ou à traiter des matieres abstraites, incapables de fixer ou d'attirer même l'attention du commun des Lecteurs, le mal ne seroit pas si grand; les Sçavans instruits de la doctrine des Peres de l'Eglise, & formés à l'école de la tradition, dissiperoient aisément & réduiroient en fumée tous ces vains étalages d'une fausse érudition. Mais nos Incrédules affectent d'employer le langage commun & ordinaire, d'y joindre les graces d'un

ſtyle étudié, & les ſujets les plus capables de piquer la curioſité, afin de répandre plus univerſellement leur poiſon dans les cœurs, pour pervertir les eſprits, & ſéduire les perſonnes de tout âge & de tout ſexe, qui ſont ſans expérience, & ſuſceptibles des plus violentes paſſions.

Il faut convenir cependant que ſi le gros des fidéles avoit une connoiſſance plus refléchie de la Religion chrétienne, dont ils font profeſſion, s'ils étoient au moins plus appliqués, plus ſolides dans leurs vûes, plus ſenſibles aux vrais principes d'honneur; la ſeule pudeur naturelle & la probité même humaine ſuffiroient pour empêcher que les maximes des Incrédules ne fiſſent des impreſſions bien profondes: & les perſonnes qui n'ont pas le cœur tout-à-fait gâté, ne verroient qu'avec horreur les leçons de cette Morale impie, beau-

coup plus ſcandaleuſe que celle d'Epicure. Mais la vie qu'on mene communément aujourd'hui dans le monde, eſt un tourbillon où les ſaines idées ſe confondent & ſe perdent. On n'a point la volonté, à peine même ſe donne-t-on le tems de penſer & de refléchir: on eſt tout occupé des objets les plus frivoles : & dans ce ſilence criminel, où l'on réduit la raiſon, il eſt bien aiſé que les attraits des paſſions & tout ce qui peut les flatter, trouvent priſe dans des ames, qui n'y ſont que trop préparées.

Il eſt donc néceſſaire de faire toute ſorte d'efforts, pour tirer les eſprits de cette funeſte létargie, & pour les préſerver d'une ſéduction qui fait de jour en jour des progrès ſi rapides. Le moyen le plus efficace ſans doute pour y réuſſir, eſt de leur apprendre à reſpecter la véritable Religion, qu'on ne traite avec tant d'in-

différence, pour ne pas dire de mépris, que parce qu'elle n'eſt pas aſſez connue, & qu'on ignore la vérité de ſes dogmes, & la ſainteté de ſes loix.

Nous n'entreprendrons pas néanmoins de faire ici ſur cette matiere, des détails qu'on peut trouver dans un grand nombre d'excellens traités, tant anciens que modernes. Nous nous en tiendrons à un certain nombre de preuves miſes à la portée de tout le monde. On ſçait aſſez combien le commun des hommes eſt peu en état d'entrer dans des diſcuſſions abſtraites & métaphyſiques. Il faut pour les convaincre, leur en épargner le travail & l'ennui. C'eſt pourquoi nous nous bornons ici à montrer que la Religion chrétienne, dont la perpétuité remonte ſans interruption juſqu'à la naiſſance des ſiécles, eſt établie ſur des fondemens inébranla-

bles, que les ſubtilités & la témérité de nos prétendus Philoſophes ne peuvent détruire. Tout enfin ſe réduira à prouver que le Chriſtianiſme eſt infiniment plus croyable, plus honnête & plur ſûr, que tout ce que l'orgueil humain ou l'impiété voudroient y ſubſtituer.

Nous mettrons donc, autant que les bornes étroites que nous nous preſcrivons, peuvent le permettre, la foi des Chrétiens en parallele avec les ſyſtêmes des Incrédules. Nous comparerons principes à principes, maximes à maximes, conſéquences à conſéquences. De cette comparaiſon, il ſera facile de conclure par un raiſonnement fort ſimple, de quel côté il y a 1°. plus de crédibilité dans les principes; 2°. plus d'honnêteté dans les maximes; 3°. plus de ſûreté dans les conſéquences. D'où réſultera cette concluſion auſſi

évidente qu'intéressante, que le systême de la Religion chrétienne (qu'on nous permette ce terme) l'emportant indubitablement par ces trois endroits, sur tous les autres qu'on lui oppose, il doit être regardé comme le seul croyable, le seul honnête, le seul véritablement sûr.

Voilà la méthode que je me propose. Elle n'a rien de fatiguant & d'épineux ; & j'annonce d'avance qu'elle produira une démonstration sans réplique en faveur du Christianisme, si audacieusement traité de fable inventée par la politique, & si indignement déserté par tant d'ames abusées.

Avant d'entrer en matiere, qu'on me permette de faire ici une observation. Nos Incrédules les plus déclarés sont si peu conséquens dans leurs principes, que tandis qu'ils

renouvellent tous les jours, & qu'ils multiplient de toutes parts, leurs attaques contre le Chriſtianiſme, ils établiſſent pour maximes: * "que le „ Sage doit ſe faire une loi de ne „ donner jamais d'atteinte au culte „ dans lequel il eſt né, ni en le trou-„ blant, ni en l'abjurant. „

Cette maxime n'eſt fondée de leur part que ſur un motif de politique: mais elle ſert du moins à les condamner par leurs propres principes, lorſqu'ils ne la ſuivent pas. D'un autre côté, ils appuyent de tout leur pouvoir ſur l'indifférence des cultes: ** "Le Chrétien, dit l'un d'entr'eux, „ eſt impie en Aſie, le Muſulman en „ Europe, le Papiſte à Londres. „ Tout le monde l'eſt, ou perſonne. „

Après un tel aveu, on auroit droit d'attendre que les Philoſophes à la

* Livre des Mœurs.
** Penſ. philoſ.

Eſt-il de la Philoſophie d'avoir ſans ceſſe les armes à la main, pour détruire un ouvrage, que la raiſon juge être ſans conſéquence? Ont-ils cette ardeur contre une foule d'uſages reçus dans la ſociété, & qui ſont indifférens par eux-mêmes? En ſuppoſant donc l'indifférence des cultes, leur acharnement contre le Chriſtianiſme doit être regardé comme la conduite la plus oppoſée qui fût jamais à la philoſophie.

D'ailleurs avec toutes leurs prétendues lumieres, ils ne ſont pas aſſez pénétrans pour s'appercevoir, combien il y auroit à perdre pour eux-mêmes, s'ils réuſſiſſoient à anéantir la Religion, ou à la rendre purement indifférente. Où trouver alors des liens aſſez forts, pour enchaîner la malice & la perverſité du cœur humain? Si toutes les Religions ſont indifférentes, il ſera libre

à l'homme de n'en avoir aucune dans le cœur. Dès-lors, quelle autorité pourra ſoumettre l'homme à des devoirs contraires à ſes deſirs & à ſes intérêts? Et qu'y a-t-il de plus dangereux dans la ſociété qu'un homme qui ne reconnoît plus aucun devoir, quand il s'agit de ſe ſatisfaire?

Que les Incrédules ouvrent donc les yeux; & ils verront que leur avantage particulier demande que la Religion ait de l'empire ſur les cœurs. Ils verront que la ſûreté de leurs biens & de leur vie ne peut pas avoir de meilleure ſauve-garde, que la Religion chrétienne, qui ſeule, interdiſant toute injuſtice, & réprimant toute cupidité, étend la protection de ſes loix juſqu'à ſes ennemis les plus déclarés & les plus violens.

Il ne me reſte plus qu'à avertir le Lecteur, que mon unique deſſein

étant de forcer l'Incrédule à reconnoître que le ſyſtême du Chriſtianiſme eſt le plus croyable, le plus honnête, & le plus ſûr; cet ouvrage ſera diviſé en cinq parties. Nous expoſerons dans une premiere partie, d'un côté les ſources les plus communes de l'incrédulité, qui gagne par-tout; d'un autre côté, les abſurdités, les contradictions, les excès monſtrueux des ſyſtêmes qu'elle enfante, auxquels on oppoſera les lumieres de la droite raiſon. La ſeconde partie s'attachera à faire prévaloir la crédibilité du Chriſtianiſme ſur la fauſſeté manifeſte de l'irréligion. La troiſiéme oppoſera l'honnêteté du Chriſtianiſme, à l'indécence de mœurs qui réſulte de l'irréligion. La quatriéme rendra ſenſible la ſûreté du Chriſtianiſme, contre le riſque démontré de l'irréligion. Nous ajouterons enfin une cinquiéme partie,

pour l'instruction des Fidéles, & pour les prémunir contre la séduction de la fausse philosophie. Dieu veuille que le succès réponde à mes bonnes intentions. Je n'ai point d'autre vûe que de partager avec mes Freres en Jesus-Christ, le plus grand bien que nous connoissions; je veux dire la profession exacte du Christianisme, tel que le Sauveur l'a laissé en dépôt à son Eglise. En demandant à Dieu de tout mon cœur qu'il daigne par le don de sa sainte grace, m'affermir de plus en plus dans l'amour & la pratique de l'Evangile; je desire aussi pour recompense de mon travail, que mes Lecteurs croissent dans la connoissance de la Religion chrétienne & dans une inviolable fidélité à l'observation de ses loix.



TABLE DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

SECONDE PARTIE,

Où l'on prouve que le Chriſtianiſme a des motifs de crédibilité, qui doivent ſoumettre tous les eſprits.

TROISIE'ME PARTIE.

L'honnêteté du Christianisme, opposée à l'indécence qui résulte de l'irréligion.

QUATRIE'ME PARTIE.

La sûreté que l'on trouve dans la soumission à la Religion chrétienne, opposée aux dangers inséparables de l'irréligion.

CINQUIE'ME PARTIE,

Fin de la Table.

LE



LE

PHILOSOPHE MODERNE, OU L'INCRÉDULE CONDAMNÉ AU TRIBUNAL DE SA RAISON.

PREMIERE PARTIE,

Dans laquelle on expose, 1°. les sources les plus communes de l'incrédulité, 2°. les absurdités, les contradictions, les excès monstrueux des systêmes qu'elle enfante; auxquels on oppose les lumieres de la droite raison.



JE prends ici l'Incrédule lui-même pour juge, & je le cite au tribunal de sa raison; de cette raison, dis-je, dont il se montre si jaloux, affectant de ne vouloir

écouter que son témoignage, & prétendant ne se rendre qu'à son jugement. Je sens bien que je le trouverai intéressé à employer tout ce qu'il a de sagacité, tout ce que son esprit peut lui fournir de ressources pour éviter la conviction. Je n'en suis pas moins certain de trouver dans sa raison, si elle est droite, & si elle n'est pas dominée par les passions, un arbitre équitable qui lui reprochera l'inconséquence de ses faux raisonnemens, & qui l'entraînera malgré ses résistances. On est sûr d'avoir pour soi le suffrage de la raison, dès qu'on enleve tous les voiles qui lui couvrent la vérité. Mais pour mettre sur les voyes cette raison que nous supposons ici vraiment équitable, il faut commencer par proposer à son examen les sources & les objets de l'incrédulité.

Le vrai procédé pour guérir un mal, c'est de l'attaquer dans sa source. C'est donc à la source même de l'incrédulité qu'il faut remonter d'abord, pour donner à la raison la facilité de sonder le caractère de ses principes. Or malheureusement il n'est que trop sensible que l'orgueil ou la présomption de l'esprit & la dépravation du cœur, sont les deux sources principales de l'incrédulité.

Premiere ſource de l'incrédulité : l'orgueil, ou la préſomption de l'eſprit.

C'eſt le propre de l'orgueil d'inſpirer à l'homme un attachement préſomptueux à ſes propres idées, qui le porte à vouloir tout ſoumettre à ſon opinion. Nulle autre cauſe ne ſçauroit produire un effet ſi injuſte & ſi dangereux. Si l'homme ne conſultoit que ſa raiſon, il avoueroit que ſes lumieres ſont foibles & bornées, que mille objets échapent à ſa pénétration, qu'il a beſoin pour marcher ſûrement dans le chemin de la vérité, de ſe défier beaucoup de l'incertitude & de l'inſtabilité de ſes propres idées, qui l'égarent le plus ſouvent, & qui l'expoſent preſque toujours à donner dans les illuſions les plus bizarres, ou à n'avoir que des opinions mobiles à tout vent de doctrine.

L'orgueil ne veut point de cette ſage modeſtie. Incapable de renoncer à la liberté de penſer à ſon gré, il porte cette faſtueuſe licence juſques dans le ſanctuaire de la Religion, abyſme le plus impénétrable de tous les abyſmes. Le Chriſtianiſme dont il veut être juge, & dont il ſe conſtitue le cenſeur, lui préſente des myſtères qui l'arrêtent. L'unité d'un Dieu en trois Perſonnes ; l'union hypoſtatique de deux

natures en Jesus-Christ ; le double miracle de la présence réelle & de la Transubstantiation dans l'Eucharistie : ces mystères que toute la sagacité de l'esprit humain ne sçauroit pénétrer, sont des barrieres qui offensent les prétentions de l'homme orgueilleux. Il ne peut comprendre ces mystères : il prend le parti de les rejetter. Ce parti est court, commode & de son goût : mais j'y vois une horrible présomption ; & je n'y trouve ni sagesse ni philosophie.

Un esprit judicieux sçauroit la différence qu'il y a entre les objets de foi & les objets de science. Convaincu que les objets de science ne doivent être admis que lorsque leur certitude est connue & prouvée par la raison, il avoueroit que les objets de foi naturellement couverts de ténébres profondes, ne peuvent tirer leur certitude que du témoignage qui les annonce ; & que tout impénétrables qu'ils sont, ils ne doivent pas moins être admis, si le témoignage qui les annonce n'est pas trompeur.

Un esprit judicieux reconnoîtroit que le respect dû à Dieu exige que l'on croie les vérités les plus incroyables, dès qu'elles sont fondées sur son témoignage infaillible ; & s'interdisant à lui-même la liberté de prononcer sur des objets supérieurs à

ses lumieres, il borneroit toutes ses recherches au soin raisonnable d'examiner si Dieu a véritablement révélé les mystères dont il s'agit, & dont on lui propose la croyance, comme un devoir dont il ne peut s'écarter sans crime.

Mais un procédé si simple n'est point du goût de l'homme orgueilleux. Jaloux de la liberté de ses pensées, il regarde comme un joug tyrannique que l'on veuille captiver sa raison & la soumettre en quoi que ce soit. Il prétend qu'il n'a la faculté de penser que pour le diriger dans tous ses jugemens; qu'il est absurde qu'on lui propose des vérités à croire, sans lui avoir donné des lumieres suffisantes pour comprendre ces vérités. Ce raisonnement est l'ouvrage de sa présomption, & ne sçauroit jamais lui être dicté par une saine Philosophie. Car enfin, il est évident que l'Etre infini (dont nous supposons ici l'existence, en attendant que nous la démontrions) ne peut jamais être compris par une Intelligence finie. Il doit donc y avoir en Dieu des profondeurs de lumiere, qui sont pour nous de véritables mystères, & que toute la sagesse humaine ne sçauroit pénétrer. Pourquoi Dieu ne nous proposeroit-il pas quelques-uns de ces mystères à croire? N'est-il pas en droit de s'assurer

par-là de la soumission que nous devons à sa parole infaillible? N'est-ce pas le moyen le plus digne de lui d'exercer son autorité souveraine sur nos esprits? Tous les jours ne donnons-nous pas notre confiance au témoignage des hommes, que nous supposons mieux instruits que nous, sur bien des articles qui nous intéressent essentiellement dans la Morale & dans la Physique? Cependant ces hommes, quelque instruits qu'ils soient, sont sujets à l'erreur & capables de tromperie. Mais dès qu'on supposera qu'il y a un Dieu (& l'incrédule le plus opiniâtre peut-il s'empêcher de le reconnoître?) n'y a-t-il pas une contradiction évidente, à croire un Dieu, & à ne pas vouloir se rendre au témoignage de sa parole?

L'Incrédule croit dans l'ordre de la Nature, des vérités sans nombre qu'il ne sçauroit comprendre. Comprend-il l'union de son ame avec son corps; les opérations physiques de ses organes; les causes & les ressorts qui produisent & maintiennent l'ordre dans l'univers; l'essence même constitutive du plus petit grain de sable? Non, tous ces objets supérieurs à ses lumieres, se dérobent à la profondeur de ses études, & à l'opiniâtreté de ses recherches. Qu'il regarde autour de lui & dans lui-même: &

il sera forcé de reconnoître que la certitude de l'existence des choses est indépendante de la connoissance de leur essence, & du pouvoir même de la comprendre. Pourquoi dans l'ordre de la Religion, bien supérieur à celui de la Nature, faudra-t-il que tous les objets qui lui sont proposés à croire, soient décidés faux ou absurdes, dès qu'ils ne seront pas à portée de son intelligence ? Foible esprit qui se perd dans l'examen des moindres parties de cet univers, & qui veut mesurer avec hardiesse les immenses profondeurs d'un Être sans bornes ! Son audacieux orgueil ne mérite-t-il pas d'être confondu, & la Majesté de Dieu outragée ne se doit-elle pas à elle-même cette vengeance ?

L'Incrédule dira-t-il que s'il y a des mystères dans la nature, l'usage de sa raison ne lui est point interdit à leur égard : qu'il faut donc lui permettre ce même usage, par rapport aux mystères de la Religion ? On lui répondra que ce n'est point l'usage, mais l'abus de la raison qu'on lui interdit. La Religion loin de l'empêcher de raisonner sur les points qui peuvent être de sa compétence, l'invite au contraire à leur donner toute l'application de son esprit, & ne peut que gagner à l'étude qu'il en fera ; pourvû qu'il y procéde avec

des intentions droites. Or, qu'y a-t-il dans la Religion qui ſoit de la compétence de l'eſprit humain ? Ce n'eſt point, ſans doute, de ſçavoir ſi ce que Dieu a dit eſt vrai ou faux, ou plutôt de vouloir s'en aſſurer par ſes propres recherches; mais uniquement de s'aſſurer ſi Dieu a parlé; & ſi les motifs de crédibilité qui manifeſtent ſon témoignage, ont la force néceſſaire pour mettre la révélation à l'abri de tout ſoupçon d'impoſture.

La foi & la raiſon doivent concourir en matiere de Religion. Il y a dans celui qui croit deux choſes très-diſtinctes, l'objet & le motif de la foi. Ce qu'il croit eſt au-deſſus des lumieres humaines, & ne doit point être ſoumis au jugement de ſa raiſon. Ce ſeroit évidemment abuſer de la raiſon, que de vouloir que les myſtères & les jugemens de Dieu ſubiſſent l'épreuve de nos lumieres, & que leur certitude dépendît de ce que notre intelligence en décideroit. Ainſi l'uſage de la raiſon eſt ſagement interdit à l'égard de l'objet de la foi. Il n'en eſt pas de même du motif de la foi : à cet égard, le raiſonnement eſt non-ſeulement permis, mais très-néceſſaire. Je ne dois me rendre qu'à l'infaillible témoignage de Dieu. Ce n'eſt qu'à lui qui eſt la vérité eſſentielle, que je ſuis obligé de

faire le sacrifice de mes lumieres. Il faut donc que je m'assure si Dieu a parlé; & non-seulement je puis, mais je dois user de toute ma raison pour ne pas m'arrêter sur ce point à une assurance vaine ou frivole.

Un vrai Philosophe, en donnant principalement son attention aux motifs supérieurs, qui doivent l'attacher & le soumettre à la foi, ne peut d'ailleurs être trop en garde en matiere de Religion, contre la foiblesse, l'inconstance, les écarts d'une raison dépourvue du secours de la révélation. L'expérience de tous les tems doit le convaincre que la raison livrée à elle-même, & marchant sans un guide assuré, ne fait que se précipiter d'abysmes en abysmes, & courir d'écueils en écueils. Sans entrer dans un détail, qui deviendroit presque immense, de tous les différens écarts dans lesquels ont donné dans tous les tems ceux à qui l'on a prodigué si aveuglément, ou qui se sont attribué si gratuitement le nom de Sages & de Philosophes; qu'est-il resulté des profondes recherches de tous ces grands génies? Quels monstrueux systêmes que ceux qu'ils ont publié sur la nature de la Divinité! Qu'on consulte ces fameuses écoles de sagesse, qui se sont autrefois partagées en tant de di-

verses sectes, & dont nos prétendus esprits forts se font gloire de recueillir & d'orner les rêveries ; quel cahos, que de contradictions, que d'absurdités, qui font honte à la raison humaine ! Le polythéisme, la pluralité seule des Dieux enfantée par les motifs les plus bisarres, les plus ridicules, les plus infâmes, n'est-elle pas aussi extravagante qu'impie ? Ceux-ci frappés de l'influence que le Soleil, la Lune & les Astres ont sur nos corps & sur ce qui a rapport aux besoins de la vie, métamorphoserent ces globes insensibles en autant de Divinités, à qui ils adresserent leurs superstitieuses adorations. Ceux-là diviniserent des hommes, des animaux, des plantes, & jusques aux plus vils insectes. On en vint même jusqu'à dresser des autels à toutes les passions & aux vices les plus honteux. Voilà de quoi fut & sera toujours capable la raison humaine, dépourvue du secours de la révélation & d'une autorité infaillible. L'Athéisme qui ne reconnoît aucun Dieu, & qui est comme le dernier effort de l'impiété, est-il plus raisonnable ? Le Déisme enfin qui se forge un Dieu sans providence, sans justice, indifférent à tout ce qui se passe dans l'univers & comme endormi également & sur le vice & sur la vertu : cet affreux Déisme, qui caractérise

singulierement la religion de nos Philosophes modernes, ne doit-il pas faire rougir ses inventeurs ? ne devroient-ils pas même comprendre combien il est difficile à l'homme qui ne veut être que Déiste, de se fixer à n'être rien de pis ?

C'est ainsi que la raison humaine, foible & ignorante, a donné comme nécessairement dans les variations les plus bizarres, tant qu'elle a été abandonnée à elle-même. Les anciens Philosophes ont rarement été d'accord avec eux-mêmes sur la nature des opérations divines. Ils ont débité successivement à ce sujet les choses les plus opposées. Ils ont combattu dans un tems ce qu'ils avoient établi dans un autre; & n'ayant pas de point fixe qui pût arrêter la mobilité de leur esprit, ils n'ont jamais eu de symbole qui ne fût sujet à des additions ou à des retranchemens. Les Déistes de nos jours ne donnent-ils pas les mêmes marques de l'incertitude & de l'instabilité de leurs principes? en combien de différentes classes ne se divisent-ils pas? Si quelques-uns parlent plus exactement que les Anciens sur l'unité de l'essence divine, c'est aux leçons du Christianisme qu'ils sont redevables de cette façon de penser plus pure & plus correcte : ingrats qui veulent tarir la source d'où leur vien-

nent leurs plus belles lumieres. Mais dès qu'il faut entrer dans le détail des opérations de la Divinité, est-il un seul de ces Déistes qui ait un symbole fixe & arrêté ? Ne voit-on pas dans leurs écrits l'étonnante variation de leurs pensées ? Leur esprit conduit par le seul raisonnement humain, & hardi à disputer des choses divines, sans regle, sans fin, sans soumission, erre sans cesse, & devient, pour ainsi dire, le jouet du vent. Les égaremens constans de la raison humaine, ses écarts humilians, ses variations perpétuelles sur un objet d'une aussi grande conséquence que la Religion, prouvent donc que l'homme a besoin d'un secours étranger, pour l'aider à marcher avec sureté dans cette voie, où les moindres écarts peuvent avoir des suites bien funestes. L'incrédule qui n'y veut d'autre flambeau que celui de ses lumieres naturelles, présume évidemment de lui-même : & bien loin de manifester la sagesse & la retenue que la vraie Philosophie inspire dans la recherche de la vérité ; il ne marque qu'un fol & criminel orgueil, qui aulieu de se défier de la foiblesse & des bornes de son intelligence, ose secouer le joug & mépriser les secours les plus salutaires & les plus indispensables.

Qu'il nous soit permis, en finissant ces

affligeantes réflexions, de les autoriſer par un précieux morceau que nous liſons dans un admirable diſcours de M. Boſſuet, Evêque de Meaux. Il convient d'autant mieux ici, que l'illuſtre Prélat, en y faiſant cette énergique ſortie contre les incrédules, ſe conformoit directement aux vues que le ſujet même de ſon diſcours lui inſpiroit. Heureux nos prétendus Philoſophes, s'il plaiſoit à la divine miſéricorde d'opérer en leur faveur un miracle ſemblable à celui que M. de Meaux releve dans ce diſcours avec une éloquence ſi ſublime & ſi intéreſſante !

Oraiſon funebre d'Anne de Gonzague, de Clèves, Princeſſe Palatine. p. 198. & ſuiv. de l'édit. de 1762.

» Déplorable aveuglement ! Dieu a fait » un ouvrage au milieu de nous, qui déta» ché de toute autre cauſe, & ne tenant » qu'à lui ſeul, rempli tous les tems & tous » les lieux, & porte par toute la terre avec » l'impreſſion de ſa main, le caractère de » ſon autorité : c'eſt Jeſus-Chriſt & ſon » Egliſe. Il a mis dans cette Egliſe une » autorité, ſeule capable d'abaiſſer l'or» gueil & de relever la ſimplicité ; & qui » également propre aux ſçavans & aux » ignorans, imprime aux uns & aux autres » un même reſpect. C'eſt contre cette au» torité que les libertins ſe révoltent avec » un air de mépris. Mais qu'ont-il vû ces » rares génies ; qu'ont-il vû plus que les

» autres ? Quelle ignorance eſt la leur ! & » qu'il ſeroit aiſé de les confondre, ſi, foi- » bles & préſomptueux, ils ne craignoient » d'être inſtruits ! car penſent-ils avoir » mieux vû les difficultés à cauſe qu'ils y » ſuccombent, & que les autres qui les » ont vûes, les ont mépriſées ? Ils n'ont » rien vû : ils n'entendent rien : ils n'ont » pas même de quoi établir le néant, au- » quel ils eſperent après cette vie ; & ce » miſérable partage ne leur eſt pas aſſuré : » ils ne ſçavent s'ils trouveront un Dieu » propice, ou un Dieu contraire. S'ils le » font égal au vice & à la vertu : quelle » idole ! Que s'il ne dédaigne pas de juger » ce qu'il a créé, & encore ce qu'il a créé » capable d'un bon & d'un mauvais choix : » qui leur dira, ou ce qui lui plaît, ou ce » qui l'offenſe, ou ce qui l'appaiſe ? Car » où ont ils deviné que tout ce qu'on » penſe de ce premier Être, ſoit indiffé- » rent, & que toutes les Religions qu'on » voit ſur la terre, lui ſoient également » bonnes ? Parce qu'il y en a de fauſſes, » s'enſuit-il qu'il n'y en ait pas une vérita- » ble, ou qu'on ne puiſſe plus connoître » l'ami ſincere, parce qu'on eſt environné » de trompeurs ? Eſt-ce peut-être que tous » ceux qui errent, ſont de bonne foi ? » l'homme ne peut-il pas, ſelon ſa coutu-

» me, s'en imposer à lui-même ? mais quel » supplice ne méritent pas les obstacles » qu'il aura mis par ses préventions à des » lumieres plus pures ? où a t-on pris que » la peine & la récompense ne soient que » pour les jugemens humains, & qu'il n'y » ait pas en Dieu une justice, dont celle » qui reluit en nous ne soit qu'une étin- » celle ? Que s'il est une telle justice, sou- » veraine, & par conséquent inévitable ; » divine, & par conséquent infinie : qui » nous dira qu'elle n'agisse jamais selon sa » nature, & qu'une justice infinie ne s'e- » xerce pas à la fin par un supplice infini » & éternel ? Où en sont donc les impies, » & quelle assurance ont-ils contre la ven- » géance éternelle dont on les menace ? » au défaut d'un meilleur refuge, iront-ils » enfin se plonger dans l'abysme de l'a- » théisme, & mettront-ils leur repos dans » une fureur, qui ne trouve presque point » de place dans les esprits ? Qui leur ré- » soudra ces doutes, puisqu'ils veulent » les appeller de ce nom ? leur raison, qu'ils » prennent pour guide, ne présente à leur » esprit que des conjectures & des em- » barras. Les absurdités où ils tombent en » niant la Religion, deviennent plus in- » soutenables que les vérités dont la hau- » teur les étonne ; & pour ne vouloir pas

„ croire des mystères incompréhensibles,
„ ils suivent, l'une après l'autre, d'incom-
„ préhensibles erreurs. Qu'est-ce donc,
„ après tout, qu'est-ce que leur malheu-
„ reuse incrédulité, sinon une erreur sans
„ fin, une témérité qui hazarde tout, un
„ étourdissement volontaire, en un mot,
„ un orgueil qui ne peut souffrir son reme-
„ de, c'est-à-dire, qui ne peut souffrir une
„ autorité légitime? Ne croyez pas que
„ l'homme ne soit emporté que par l'in-
„ tempérance des sens. L'intempérance de
„ l'esprit n'est pas moins flatteuse. Comme
„ l'autre, elle se fait des plaisirs cachés, &
„ s'irrite par la défense. Ce superbe croit
„ s'élever au-dessus de tout & au-dessus de
„ lui même, quand il s'éleve, ce lui sem-
„ ble, au-dessus de la Religion, qu'il a si
„ long-tems révérée: il se met au rang des
„ gens désabusés; il insulte en son cœur
„ aux foibles esprits, qui ne font que sui-
„ vre les autres, sans rien trouver par eux-
„ mêmes; & devenu le seul objet de ses
„ complaisances, il se fait lui-même son
„ Dieu. »

Seconde source de l'incrédulité : le déréglement du cœur.

Il n'arrive que trop souvent que c'est

une cause encore plus mauvaise, & dont les suites sont plus contagieuses, qui détermine l'incrédule à combattre la Religion. Ce n'est pas toujours en homme entêté de ses opinions & jaloux de ses lumieres, qu'il s'arme d'obstination contre les vérités révélées. Pour l'ordinaire, il consulte principalement l'intérêt de ses passions, qui trouvant dans la morale du Christianisme, une contrainte trop dure, se forgent de faux principes où des doutes volontaires, pour s'affranchir d'un joug qui leur est insupportable. Nous voudrions bien pouvoir jetter un voile de discrétion sur les reproches de ce genre que nos incrédules méritent. Mais ce seroit trahir la Religion même pour laquelle nous combattons, que de dissimuler les traits, quelque odieux qu'ils soient, qui peuvent caractériser ses ennemis. En prenant le parti de les faire connoître par ce mauvais côté, nous ne ferons qu'imiter les Ecrivains sacrés, & singulierement l'Apôtre S. Paul, qui dans plusieurs endroits de ses Epîtres, & sur-tout dans le premier chapitre de l'Epître aux Romains, n'a pas craint de faire les plus horribles portraits des dérèglemens & des vices dont les adversaires du Christianisme étoient convaincus.

Or, je le demande à tout esprit équita-

ble, fied-il bien à cette efpece d'hommes qui fe glorifient de n'avoir pas une origine plus noble que la taupe, de vouloir raifonner fur la Religion & contre la Religion ?
1. Cor. *L'homme charnel n'entend rien aux chofes*
ij. 14. *de Dieu : Animalis homo non percipit ea quæ Dei funt.* Les ames de boue fe plaifent dans la boue ; mais il faut avoir le cœur pur, pour comprendre celui qui eft la pureté même : *Mundus mundo corde perfpicitur* : & c'eft par la régularité des mœurs qu'on parvient à l'intelligence des vérités de la Religion : *Mores perducunt ad intelligentiam.* S. Auguftin, qui le dit, en eft lui-même une preuve bien fenfible. Tant qu'il fuivit fes paffions, les divines Ecritures furent pour lui un livre fermé : mais dès qu'il fut pénétré des leçons de l'Apôtre, & qu'il prit la réfolution de renoncer aux débauches, aux impudicités, aux diffolutions, les écailles lui tomberent des yeux, & la Religion fe montra à lui avec toute fa grandeur & fa majefté. Il en feroit de même de nos prétendus efprits forts, s'ils vouloient renoncer à leurs paffions ; mais c'eft à quoi ils ne peuvent confentir. Ils aiment mieux fecouer le joug de la foi. Alors les paffions font au large. La crainte de l'enfer n'arrête plus. Libre dans fes penfées, dans fes paroles, dans fes defirs,

dans ſes actions, on eſt déchargé d'un fardeau qui ſeroit inſupportable. On n'a plus ces vains ſcrupules qui empêchent de gouter les plaiſirs. On ſort d'eſclavage & on recouvre une liberté, qui n'eſt au fond qu'une miſérable & honteuſe ſervitude. En renonçant aux myſtères du Chriſtianiſme, pour s'en tenir à cette prétendue Religion, que l'on appelle naturelle, on réuſſit à ſe perſuader que la cupidité n'eſt point un mal, que la concupiſcence eſt un bien, que l'amour propre, qui ſe fait le centre de tout, eſt un don qui part de la main même du Créateur. Mais de pareilles maximes enſeignées avec oſtentation dans des livres où l'on prétend raiſonner en Philoſophes, & dont on inonde l'univers, ſont la honte de notre ſiécle & la preuve la plus ſenſible de la corruption où il eſt preſque enſeveli.

Qu'il nous ſoit donc permis de le dire, ſans entrer cependant dans des détails qui pourroient choquer les lecteurs, que nous voulons édifier & inſtruire, il s'en faut bien que les incrédules de nos jours ſoient les hommes les plus réglés dans leurs mœurs & les plus irrépréhenſibles dans leur conduite & dans leurs maximes. Les leçons déteſtables qu'ils donnent plus ou moins ouvertement, où les conſéquences qui en

réſultent, ce qui a ſi ſouvent révolté le public & attiré les plus ſéveres animadverſions de la part du gouvernement & des Magiſtrats chargés de veiller au bon ordre de la ſociété; tout cela n'annonce-t-il pas des Auteurs ſans pudeur & ſans probité, qui auroient même excité l'indignation & la cenſure des ſages du Paganiſme? Eſt-il étonnant que des cœurs ſi dépravés ne puiſſent s'accommoder d'une Religion auſſi ſainte, auſſi pure que celle qu'ils combattent? Ils ont des vices que le Chriſtianiſme réprouve & condamne; ils veulent ſe délivrer du trouble importun, mais ſalutaire, & des juſtes remors que les vérités & les menaces du Chriſtianiſme doivent leur cauſer: il eſt donc comme naturel, que pour ſe procurer une criminelle ſécurité, ils s'efforcent de l'anéantir, & que pour y parvenir, s'il étoit poſſible, ils le chargent de fauſſes couleurs, & le défigurent en le noirciſſant. La lumiere de la foi incommode & gêne leur corruption: ils eſſayent d'éteindre ce flambeau, pour s'envelopper dans des ténebres volontaires, qui leur paroiſſent plus favorables.

Le Déiſte le plus audacieux de nos jours, a voulu s'inſcrire en faux contre la juſtice de ce reproche, ou s'en laver à ſa mode. Voici ſes termes: « Vous dites que ſi ja-

» n'avois rien à craindre de Dieu, je ne Pensées Philos.
» combattrois pas son existence. Laissez
» cette phrase aux Déclamateurs. Elle peut
» choquer la vérité; l'urbanité la défend;
» & elle marque peu de charité. »

C'est toujours beaucoup qu'il n'ait pas osé soutenir affirmativement que ce reproche choque *la vérité*; & qu'il se soit contenté de dire qu'il *peut la choquer*. Nous ne disons point qu'il soit absolument impossible qu'un homme sans religion ne mene une vie réguliere. Ce que nous disons, & ce qui est prouvé par une expérience malheureusement trop commune; c'est qu'il est très-rare qu'on ait des mœurs, quand on n'a point de religion; que la corruption du cœur est la source sinon nécessaire, du moins la plus ordinaire de l'irréligion; enfin que si cette dépravation n'est pas toujours & dans tous la cause de l'impiété, elle en est aumoins toujours la suite ou l'effet, en ouvrant la porte à toute sorte de désordres.

Se retrancher sur *l'urbanité* qui défend de reprocher aux gens les vices qui les deshonorent, c'est avouer tacitement que le reproche fait aux Incrédules n'est que trop bien fondé. S'ils n'ont, pour s'en garantir, d'autre ressource que de reclamer les loix de l'urbanité, ils obtiendront tout au plus

qu'on s'abſtienne de leur dire une vérité offenſante ; mais il n'en ſera pas moins établi que c'eſt une vérité.

On veut enfin que le reproche *marque peu de charité.* Quoi donc ? les loix de la charité exigeront-elles jamais qu'on diſſimule & qu'on tolère les entrepriſes formées contre la Religion ? Les Incrédules font tout ce qu'ils peuvent pour lui imputer mille défauts qu'elle n'a pas. Ont-ils droit d'exiger de la charité du Fidéle qu'il ne dévoile pas les mauvais principes qui les animent ? Depuis quand eſt-il défendu aux accuſés de faire valoir les titres qui donnent un juſte ſujet d'infirmer le témoignage de leurs accuſateurs ?

Les ſaintes Ecritures qui ſont la premiere régle de notre foi, ſont auſſi la régle de la charité. Il ſuffit de les ouvrir pour voir avec quelle force elles fulminent contre les impies, en dévoilant les paſſions plus ou moins ſecretes, qui les précipitent dans le plus déplorable aveuglement. Qu'on liſe avec réflexion pluſieurs des Pſeaumes, tels que le 13, le 35, le 93. Qu'on liſe les premiers chapitres du livre des Proverbes de Salomon, & le livre de la Sageſſe. Qu'on médite une multitude d'endroits des Prophétes, ſans parler des livres du nouveau Teſtament.

On y découvrira les preuves les plus authentiques de la justice du reproche que nous faisons ici aux incrédules, & du funeste principe auquel nous attribuons le déreglement de leurs esprits. Que ne dit pas ce seul mot du Pseaume 13 : *L'insensé a dit dans son cœur; Il n'y a point de Dieu?* ce blasphême a donc été conçu *dans son cœur*, avant de se produire par sa bouche. Et c'est l'intérêt de ses passions, qui après lui avoir fait souhaiter intérieurement qu'il n'y eut ni vérité, ni justice, ni punition pour le crime, ni récompense pour la vertu, lui a fait oser de le persuader à d'autres, afin d'avoir des complices de son impiété. Ainsi nous pouvons, sans blesser la charité, dire hardiment que toute irréligion prend sa source dans les vices du cœur. C'est le cœur corrompu qui produit l'envie de trouver la Religion fausse. C'est le cœur corrompu qui suggere des doutes & des raisonnemens contre la Religion; & l'esprit, en s'y prêtant, n'est que la dupe & le complice du cœur dereglé.

Cette vérité a pour elle, non-seulement le témoignage de nos saintes Ecritures; mais encore la conscience de tous les Incrédules. Il n'en est aucun, s'il vouloit parler de bonne foi, qui n'avouât que son incrédulité doit son commencement & ses

progrès à tel vice dominant dans son cœur. Il n'est même aucun de ceux qui les connoissent intimement, qui ne soit en état de justifier la vérité de ce reproche.

A quelle autre cause, en effet, peut-on raisonnablement attribuer le débordement épouvantable du torrent de l'impiété qui emporte tout ? Il est visible qu'il gagne à vue d'œil, & qu'il pénétre partout. Rien n'est plus effrayant que l'avidité, pour ne pas dire l'effronterie, avec laquelle dans toutes sortes d'état & de profession, d'âge, & même de sexe, on embrasse aujourd'hui ces misérables systêmes, qui, quoique différens quelquefois entre eux, comme on verra bientôt, vont tous au même but. N'est-il pas visible qu'il se forme une conspiration générale contre la Religion ? Et s'il étoit permis de dévoiler tout ce qui se passe plus ou moins ouvertement, pourroit-on s'empêcher de reconnoître que l'irréligion perce jusques dans les cloîtres, qu'elle a ses partisans en très-grand nombre dans les Communautés régulieres, & dans les écoles même, non-seulement des sciences humaines, mais de la Religion ? Encore un coup, d'où peut venir une phrénésie si commune, sinon du déreglement du cœur & de la violence des passions ? Non, ce n'est pas au fond que la

Religion

Religion chrétienne ne soit pas raisonnable. Ce n'est ni la sublimité de ses dogmes, ni la profondeur de ses mystères qui indisposent le plus contre elle. Mais elle est ennemie des passions : elle ne laisse attendre aux amateurs du monde & de la triple concupiscence qui y régne, que des châtimens éternels. C'est ce qui fait désirer que ses dogmes ne se trouvent pas véritables. Vivre sans gêne pour le présent, & sans crainte pour l'avenir, c'est ce que demande le cœur gâté & corrompu. Ne cherchons donc pas d'autre source du libertinage de l'esprit. Le *non concupisces* de la Religion chrétienne, l'interdit qu'elle prononce contre la convoitise, met trop à l'étroit. On veut être plus au large. Or quand le cœur a intérêt de faire passer sa corruption jusques dans l'esprit, il n'y a pas d'impiété qu'il ne puisse lui faire adopter. On commence par se remplir des objections si fréquentes contre la religion, qui accoutument à douter dans des choses, où le doute ne peut être permis. On s'applique à ces objections, & on s'accoutume à les regarder comme insolubles. La Religion ne paroît plus aussi respectable qu'on l'avoit cru : on aime à se dire à soi-même que Dieu est trop bon & trop juste pour punir éternellement des fautes & des foiblesses

qui ne paroiſſent pas mériter un châtiment ſi rigoureux. Delà l'on paſſe aiſément à des doutes plus fonciers & plus réflechis. La raiſon humaine ſe donne la liberté de ſonder les profondeurs de Dieu, ſans craindre d'être accablé par la gloire qui en rejaillit. On veut preſcrire à Dieu la conduite qu'il a du tenir dans la création de l'univers, & le plan qu'il doit ſuivre dans ſon gouvernement. Enfin l'on ne réuſſit que trop à imaginer des hypotheſes arbitraires, à croire ce que l'on a intérêt de ſe perſuader, & à trouver dans l'indifférence des religions & dans l'athéiſme la funeſte tranquillité que l'on cherche, & l'entiere indépendance que l'on déſire.

» Siécle vainement ſubtil, s'écrieroit encore ici l'illuſtre Evêque de Meaux, qui voyoit déja de ſon tems les commencemens d'une contagion, qui a fait depuis tant de progrès; « ſiécle vainement ſubtil, » où l'on veut pécher avec raiſon, où la » foibleſſe veut s'autoriſer par des maximes, où tant d'ames inſenſées cherchent » leur repos dans le naufrage de la foi, & » ne font d'efforts contre elles-mêmes, » que pour vaincre, aulieu de leurs paſ- » ſions, les remords de leur conſcience! »

Ibid. p. 227. même édition.

Mauvaise foi des incrédules dans les doutes affectés qu'ils ont sur la religion.

Mais enfin, diront-ils, les causes de l'irréligion qu'on nous reproche, ne sont fondées tout au plus que sur des conjectures hazardées. Il en faut toujours revenir à sçavoir, s'il est vraiment raisonnable & nécessaire de donner sa foi aux vérités du Christianisme. Nous ne contestons pas qu'il ne soit indispensable de les admettre, quelque incompréhensibles qu'elles soient, si elles viennent effectivement d'une autorité divine & infaillible. C'est le point de la question; c'est ce qu'il faut prouver contre nous. Et c'est de quoi nous ne croyons pas qu'il soit possible de nous convaincre. La raison ne peut exiger de nous une crédulité aveugle. Ainsi tant qu'on ne détruira pas entierement les motifs qui nous font douter, nos doutes seront toujours légitimes & raisonnables.

Il est facile de forcer les incrédules dans ce retranchement, où ils se croyent invincibles. La suite de ce traité est destinée à leur donner cette conviction qu'ils semblent désirer: & quelque abrégé qu'ils soit, nous osons nous flatter qu'il suffira, pour porter la lumiere dans les esprits

équitables ; mais il faut leur faire sentir auparavant que les doutes dans lesquels ils s'enveloppent volontairement, sont de mauvaise foi, & ne peuvent être ni légitimes ni raisonnables.

Le Déiste que nous avons déja cité, semble borner ses vœux à rendre en effet toute Religion douteuse. « Il seroit à souhaiter, » dit-il, qu'un doute universel se répandît sur la terre, & que tous les peuples » voulussent mettre en question la vérité » de leur Religion. » Si ce souhait ne tendoit qu'à introduire parmi les hommes le doute méthodique, pour examiner exactement les motifs que l'on a de croire, sans autre dessein que de se rendre à la vérité connue ; ce souhait seroit raisonnable & philosophique.

Mais qui ne voit que l'unique objet de ce discoureur est de rendre le doute stable & persévérant, d'en faire un état habituel & un état de tranquillité ? « J'ai vû, ajoute- » t-il, des individus qui ne conçoivent pas » comment on pourroit allier la tranquil- » lité d'esprit avec l'indécision. Je me pi- » que d'ignorer d'où l'on vient, où l'on » va, pourquoi l'on est venu, sans être » plus malheureux. » Que diroit cet Auteur d'un homme qui averti par un très-grand nombre de personnes, qui n'ont pas

d'autre intérêt que ſa propre utilité, qu'on a creuſé ſous ſa maiſon une mine, où l'on mettra le feu au moment qu'il y penſera le moins, répondroit cavalierement : Je me pique d'ignorer ce qui ſe manœuvre ſous mes pas, & je reſte dans ma maiſon ſans être plus malheureux ? Il diroit, ſans doute, que cet homme eſt fou, & il auroit raiſon. Sur cela que l'Auteur & ceux qui font gloire de penſer & de parler comme lui, ſe jugent eux-mêmes.

Il a dit ailleurs : « On ſeroit aſſez tran-» quille en ce monde, ſi l'on n'avoit rien » à craindre dans l'autre. » Mais il faut du moins être ſûr que l'on n'a véritablement rien à craindre après la mort. Le doute, l'incertitude, l'indéciſion à cet égard doit être un état inſupportable à un homme qui penſe. Et bien loin qu'on puiſſe être tranquille dans cet état, le ſeul ſentiment naturel avertit qu'on ne peut l'enviſager ſans frémir. Enfin, s'il y a un Dieu, c'eſt-à-dire, un Être infiniment parfait, comme on n'en peut douter, il a dû épargner à ſes créatures raiſonnables le trouble, ou plutôt le tourment d'une ſi pénible incertitude.

Ce n'eſt donc que par une brutale ſtupidité que nos prétendus Philoſophes ſe diſpenſent d'examiner, ſi cet avenir qui

nous intéresse essentiellement ne nous a pas été révélé. Veulent-ils attendre que la mort qu'ils ne peuvent certainement éviter, vienne leur ouvrir les yeux, & leur faire trouver, selon l'expression d'un trop
Ibid. célebre impie, un *grand peut-être?* » Que
p. 228. sera-ce, s'écrie encore M. Bossuet au même endroit, quand Jesus-Christ paroîtra lui-même à ces malheureux : quand ils
Zach. *verront celui qu'ils auront percé*, comme
xij. 10. dit le Prophéte : *Aspicient ad me quem confixerunt*, « dont ils ont rouvert toutes les » playes ; & qu'il leur dira d'une voix ter» rible : *Pourquoi me déchirez-vous* par vos » blasphêmes, Nation impie ? *Me configi-*
Mal. c. » *tis, gens tota* : où si vous ne le faisiez
iij. 9. » pas par vos paroles, pourquoi le faisiez» vous par vos œuvres ? ou pourquoi avez» vous marché dans mes voies d'un pas in» certain, comme si mon autorité étoit » douteuse ? Race infidéle, me connois» sez-vous à cette fois ? Suis-je votre Roi, » suis-je votre Juge, suis-je votre Dieu ? » Apprenez le par votre supplice. „

Mais les Incrédules de nos jours, au lieu d'examiner philosophiquement ce point essentiel, perdent le tems à combiner des systêmes qui sont l'opprobre de leur raison ; ou à faire revivre les délires & les impiétés des Philosophes, tant anciens que

modernes, qui ont été livrés à leurs propres ténébres, ou qui n'ont suivi qu'un fanatisme pire que l'ignorance.

Heureux ceux que Dieu a préservés d'un si affreux libertinage d'esprit & de cœur, & qui fidéles à la grace qui les a défendus jusqu'à présent contre un torrent qui semble vouloir inonder tout, ne veulent pas avoir de société avec ces impies, ferment constamment les oreilles à leurs discours, & refusent leurs yeux à la lecture de leurs écrits! Pour ceux dont l'égarement afflige l'Eglise, & devient le fleau de la société, que devons-nous, que pouvons-nous souhaiter qui soit vraiment digne de la charité que nous leur devons comme à nos freres, sinon que Dieu les couvre d'une salutaire confusion, qu'ils commencent enfin à rougir de leurs excès, qu'ils cherchent le nom du Seigneur, & qu'ils reconnoissent par une foi vive que le Seigneur est le très-haut dans toute la terre & dans tous les siécles.

Systêmes déraisonnables des Incrédules, confondus par les absurdités & les contradictions qu'ils renferment.

Pour refuter efficacement ces étranges systêmes, il suffit de les exposer & de les

comparer entre eux, en faisant voir en quoi ils s'accordent & en quoi ils diffèrent, ou plutôt de les mettre aux prises ensemble, & de les combattre les uns par les autres. Le symbole propre à chacun de ces systêmes, ou qui en seroit le résultat, présenteroit quelque chose de monstrueux, qui ne pourroit soutenir les plus simples lumieres de la raison. C'est ce qui a été exécuté en différens tems par différens Auteurs. C'est la tâche que s'est imposée de nos jours l'Auteur des *Lettres Critiques*, tâche qu'il remplit avec un grand succès. C'est aussi l'objet d'une société de gens de Lettres, qui consacrent leurs talens à la défense de la Religion, & dont le travail est honorablement protégé.

On ne doit pas s'attendre, qu'en marchant sur les traces de ces sçavans Ecrivains, nous entrions sur ce point dans un détail presque immense, qui s'étendroit bien au-delà des bornes que nous nous sommes prescrites. Il faudroit remonter jusqu'aux anciennes Ecoles de ces prétendus *Sages*, qui en prenant cette qualité,
Rom. 1. *sont*, comme dit l'Apôtre S Paul, *devenus insensés, & se sont évanouis dans leurs propres pensées*. Il faudroit faire passer en revue ces noms si fameux dans l'antiquité, exposer les différentes hypotheses de

tous ces faux Docteurs, auſſi peu d'accord entre elles qu'avec la raiſon même, & qui ſe détruiſent réciproquement. Delà il faudroit deſcendre aux ſiécles poſtérieurs, pour voir reparoître ſous d'autres noms les illuſions de ces anciens Maîtres, réformées par de nouvelles erreurs ; montrer enfin dans les prétendus Philoſophes de nos jours, le même fond d'irréligion qui a enfanté, & n'a preſque jamais ceſſé de reproduire des Matérialiſtes, des Epicuriens, des Manichéens, des Spinoſiſtes, des Déiſtes, des Mahométans, des Sociniens, &c. Il faudroit faire voir qu'ils ſont les vils plagiaires & les copiſtes des Anciens, dont ils n'ont fait que déguiſer les ſentimens, qu'ils en impoſent par la différence des termes à ce peuple d'eſprits forts, ou plutôt d'eſprits libertins, qui adoptent aveuglément ce mélange d'opinions mal aſſorties, & à qui tout plaît, pourvu qu'ils trouvent quelque frivole prétexte de ſe livrer à une aveugle & pernicieuſe indépendance.

Nous renvoyons donc nos Lecteurs qui ont plus de loiſir ou plus d'études à cette multitude d'écrits ſolides, que le zéle de la Religion a fait compoſer pour ſa défenſe en toute ſorte de langues, même dans les ſectes ſéparées de l'Egliſe Catho-

lique, & ſur-tout à ceux qu'un zéle encore plus pur & plus éclairé produit tous les jours pour le triomphe du Chriſtianiſme. Le Volume que nous publions étant principalement deſtiné à inſtruire les ſimples fidéles, pour les prémunir contre la ſéduction, nous nous bornons à donner une idée ſommaire des ſyſtêmes abſurdes qui ont maintenant un plus grand cours parmi nos prétendus Philoſophes: & après avoir fait ſentir en peu de mots, mais par le témoignage de leurs propres écrits, combien ils ſont peu d'accord dans leurs prétentions, nous inſiſterons plus particuliérement ſur quelques-uns de ces ſyſtêmes qui ſont plus en vogue, & dont les conſéquences ſont plus pernicieuſes pour la ſociété & les bonnes mœurs. Mais comme ces faux Docteurs ne ſont rien moins que ſyſtématiques & conſéquens dans leurs écrits, qu'ils adoptent ſouvent aſſez indifféremment tout ce qui les flatte davantage dans quelque hypotheſe que ce ſoit, que les plus hardis même d'entre eux ne préſentent preſque rien de ſuivi dans les ouvrages de la plus longue haleine qu'ils oſent publier, que s'enveloppant ſous des expreſſions obſcures & affectées, ils ſemblent nier dans des endroits ce qu'ils avoient dit le plus affirmative-

ment dans d'autres; enfin que ce qui réſulte le plus clairement de toutes leurs productions & de leurs diſcours, eſt l'infâme qualité de *moqueurs* ſi déteſtée dans la ſainte Ecriture, & un mépris affecté de tout ce qui a rapport au vrai Chriſtianiſme : on ne s'étonnera pas ſans doute, ſi dans l'expoſition ou la réfutation de ces ſyſtêmes erronés, nous paroiſſons quelquefois les confondre les uns avec les autres, ſelon les rapports qu'ils peuvent avoir. Nous voulons, s'il ſe peut, les faire rougir, comme nous l'avons déja dit, de leur égarement trop volontaire, en montrant l'abſurdité & l'impiété de ce qu'ils débitent plus ou moins ouvertement.

D'abord on ne peut remarquer avec trop de ſoin, que les Incrédules n'ont pas tous le même ſyſtême. Hé! comment en effet, des hommes qui ſont ſans principes, & qui ne ſuivent que le caprice d'un eſprit égaré par les déſordres du cœur, pourroient-ils s'accorder dans leurs opinions?

Auſſi voit-on parmi ces prétendus Philoſophes, preſqu'autant d'idées particulieres, qu'il y a de particuliers. Ils forment un peuple libre, qui fait profeſſion de ne ſe contraindre ſur rien en fait de

Religion & de mœurs, & de n'adopter que ce qu'ils veulent bien croire vrai, ou plutôt raisonnable. Ils sont dans l'usage de se démentir eux-mêmes dans leurs propres écrits, d'y multiplier les oui & les non, d'y avancer le pour & le contre, selon que l'intérêt des sentimens & les circonstances le demandent. Ils sont en possession de se contredire mutuellement, même sur des points essentiels; ils écrivent, ils disputent les uns contre les autres, sans épargner même les traits piquans, & les reproches les plus vifs. Mais cette variété d'opinions ne les désunit pas, & ne va jamais jusqu'à les faire exclure du corps de l'espece de société qu'ils forment entre eux, pourvu qu'on ne s'écarte pas du point commun de réunion, qui est la haine, le mépris, ou tout au moins l'indifférence pour le Christianisme.

Les uns donc combattent pour le Matérialisme pur, sous les enseignes de Démocrite, d'Epicure & de Lucrece. Les autres admettent une intelligence suprême, créatrice, mais qui ne s'embarrasse pas des mortels. Quelques-uns reconnoissent une main de Dieu, qui gouverne l'univers, mais qui déterminée à ce qu'elle doit faire par des Loix générales & une espece de fatalité, ne laisse plus voir en elle ni dans

ses hommes aucune liberté. Celui, qui dans un écrit aura soutenu & voulu prouver qu'il faut avoir perdu le sens, pour nier que l'homme soit libre, prétendra ailleurs qu'il y a, & se mettra en frais pour faire valoir, de fortes raisons, de soutenir que nous ne sommes pas plus libres que tous les êtres inanimés. Ceux-ci ne conçoivent pas d'autre ame en nous que la sensibilité des organes : ceux-là regardent ce sentiment comme une extravagance & une impiété. Quelques-uns prétendent que les bêtes ayant les mêmes organes, la même sensibilité, à peu-près les mêmes idées & les mêmes opérations que l'homme, il n'y a point entr'elles & lui d'autre différence que la figure, une intelligence plus ou moins grande : d'autres répondent qu'il faut être de la classe des bêtes, pour soutenir une pareille absurdité. Quelques-uns veulent qu'on ramene les principes de l'ancienne Philosophie, & qu'on s'y tienne, parce qu'ils esperent y trouver le Matérialisme qu'ils cherchent : les autres soutiennent que c'est un labyrinthe d'erreurs : ceux-ci ne voyent d'autre moyen pour reconnoître la vérité, que le raisonnement : ceux-là évoquent tout au tribunal des sens, de l'expérience & de l'analyse, &c. Quelle confusion ! Quel cahos ! comment

peut-on concevoir qu'au milieu de tant de variations & de contradictions, on puisse se supporter & même former une société? C'est qu'il y a pour ces différentes bandes un cri de guerre qui les rassemble toutes sous le même étendart, c'est-à-dire, la liberté de penser, l'indifférence des Religions & la suffisance de ce qu'ils appellent la Religion naturelle.

Mais arrêtons-nous ici un moment, pour inviter nos Lecteurs à considérer l'ensemble de tous ces différens systêmes qui se choquent, se contredisent, se détruisent réciproquement. Est-ce donc là l'ouvrage d'une raison saine & éclairée? Des plans de religion ou plutôt d'irréligion, qu'on remet sans cesse à la forge & sur l'enclume, pour les réformer au gré des différens artisans d'erreurs, qui les veulent faire prévaloir les uns sur les autres; ces plans, dis-je, ne portent-ils pas leur condamnation avec eux? La vérité peut-elle être si peu d'accord avec elle-même? Ces variations, ces changemens perpétuels, qui ont pour but d'établir le regne de la raison sur les ruines de la Religion, ne caractérisent-ils pas au contraire la fausseté de ces systêmes, & l'extravagante impiété de ceux qui en sont les inventeurs? C'est ce que le sçavant Evêque de

Meaux a prouvé d'une maniere triomphante, dans son excellente *Histoire des Variations des Eglises Protestantes*, & particulierement dans l'admirable Préface qu'il a mise à la tête de cet ouvrage important. Que pouvons-nous faire de mieux, que de renvoyer nos Lecteurs à ces solides leçons, & de les inviter à se servir de ces armes victorieuses, pour se prémunir contre une séduction d'ailleurs si grossiere.

Aureste, il est aisé de sentir que cet exposé, tout abrégé qu'il est, n'est que le résultat d'une multitude de livres & d'écrits dont le monde est inondé depuis quelques années, & qui se renouvellent sans cesse, sous des titres singuliers & capables d'attirer la curiosité.

Mais pour réduire tous ces systêmes aussi extravagans qu'impies, à quelque chose de plus précis encore : on peut dabord partager toute cette foule de Philosophes modernes en deux classes principales, qui se subdivisent ensuite & se rompent en plusieurs morceaux, sans autre liaison, comme on ne sçauroit trop le répéter, que la haine du Christianisme, ou plutôt la haine des Loix qu'il prescrit, & de la contrainte où il met les passions. Ces deux classes sont l'Athéisme & le

Lettres sur les aveugles. L'homme machine. Lettres critiq. &c.

Déiſme. Les uns donc plus décidés, & peut-être plus conſéquens dans leur maniere de penſer, ſont ouvertement Athées, & ne font pas difficulté d'avancer avec une confiance qui tient plus de la folie que d'une perſuaſion intime, qu'il n'y a pas de Dieu : que ce qu'on entend par ce nom n'eſt qu'un Etre idéal & fantaſtique. Quelqu'ancienne, quelqu'unanime qu'ait été dans tous les tems & parmi les Païens même les plus groſſiers, l'idée de la Divinité, ils oſent franchir le pas, & ſoutenir qu'elle n'eſt qu'un faux préjugé. Les autres plus timides ou plus complaiſans pour l'opinion univerſelle, reconnoiſſent un Diel réel, mais abſolument diſtrait ſur les choſes de ce bas monde, & qui, tout renfermé en lui-même & dans ſa propre grandeur, eſt dans une parfaite indifférence ſur le ſort & la conduite des hommes.

On peut aiſément concevoir qu'il n'eſt pas aiſé de tenir dans le poſte où ſe placent les premiers, & qu'il eſt aucontraire fort facile de les y forcer. C'eſt auſſi ce qui a donné lieu à différens ſyſtêmes plus abſurdes les uns que autres, ſoit pour adoucir une aſſertion auſſi révoltante que celle qui exclue toute idée de Dieu & de Divinité, ſoit pour diſſiper, s'il étoit poſ-

ſible, les énormes difficultés qu'elle fait naître, & les contradictions qu'elle renferme. De-là, le Matérialiſme & le Spinoſiſme, leſquels renferment encore comme en ſous-œuvre d'autres ſyſtêmes, qui ne ſont que comme des lambeaux, de ce que l'ignorance & l'impiété ont fait imaginer aux anciens Philoſophes, moins criminels ſans doute, & plus dignes de compaſſion que nos Philoſophes modernes. Car ſi les premiers *ſont inexcuſables*, comme le dit l'Apôtre, pour *n'avoir pas glorifié comme Dieu* celui que le ſpectacle ſeul du monde & des choſes viſibles, leur faiſoit connoître avec toutes les qualités infinies qui lui appartiennent: combien ſont condamnables, au tribunal même de la raiſon, les derniers qui rejettent le témoignage de tous les ſiécles, & qui s'obſtinent à combattre une Religion, dont l'antiquité date de l'origine même du monde, & dont la perpétuité n'a jamais été interrompue; comme l'illuſtre M. Boſſuet, Evêque de Meaux, le prouve ſi clairement dans ſon admirable *Diſcours ſur l'Hiſtoire Univerſelle*? Tâchons donc d'ouvrir aux yeux des Incrédules, les abyſmes d'erreur & d'extravagance où l'Athéiſme feint ou réel les précipite.

Rom. 1.

Je leur demande d'abord, qui a créé le

monde, quel est l'Auteur & le Conservateur de l'ordre invariable que tous les siécles ont admiré dans cet univers. Que répondront-ils ?

Systême emprunté d'Epicure.

Lettres sur les Aveug. Ils répondent que le monde a toujours été ; que néceſſaire & éternel, quant à ſa ſubſtance, il n'a dû ſa forme qu'au hazard ; que ce hazard (dont on ne nous donne aucune idée, parce que certainement on n'en a point) a arrangé les choſes comme nous les voyons ; ou plutôt que la matiere s'eſt miſe en mouvement d'elle-même ; qu'elle a produit fortuitement ici un ſoleil, des planetes & leurs ſatellites, des cometes & des étoiles ; là des continens & des iſles ſans nombre, une mer immenſe & des fleuves pour faciliter leur communication. : ici des rivieres, des fontaines, des forêts, des plantes, des métaux & des fruits pour la commodité de l'habitation ; là des quadrupédes, des volatiles, des reptiles, des inſectes, des poiſſons, l'homme enfin & la femme, avec la différence des ſexes pour la propagation des eſpeces.

Il faut convenir que voilà un hazard bien prévoyant & bien induſtrieux. Il n'a

ni intelligence, ni vûes, ni desseins; & cependant il exécute toutes choses avec une justesse & une précision infinie. Est-il raisonnable, ou plutôt n'a-t on pas honte de se montrer assez déraisonnable pour attribuer de si grands effets à une cause si aveugle!

Mais sans nous perdre dans les nues, examinons l'organisation de notre corps, & voyons si son méchanisme a pû être produit par une combinaison fortuite d'atômes. N'y trouvons-nous pas des organes qui ont été faits évidemment pour des fins & des vûes particulieres? L'œil n'a-t-il pas été fait pour voir? L'art avec lequel toutes ses parties sont configurées, ne prouve-t-il pas l'attention de l'Ouvrier à diriger au fond de l'œil les rayons de lumiere, de façon qu'ils puissent, par différentes réflexions & réfractions, représenter fidélement les objets? L'oreille n'a-t-elle pas été faite pour entendre? l'artifice de sa composition n'annonce-t-il pas le dessein d'y produire le son, par le mouvement de l'air extérieur?

N'en est-il pas de même de tous les autres organes de nos sens? En est il un seul qui ne marque une destination spéciale, & une fonction qui lui est propre? L'anatomie ne nous montre-t-elle pas

dans l'intérieur de notre machine, un jeu de ressorts combinés avec tout le soin & toute l'économie possible, pour y entretenir la vie & le mouvement ? Quoi le hazard est auteur de toutes ces merveilles ?

Mais ou ce hazard est quelque chose, ou il n'est rien. S'il est quelque chose, c'est à ceux qui célébrent son empire de m'en donner une idée qui me fasse connoître sa nature. Si le hazard n'est rien, c'est aux mêmes gens à me faire comprendre comment ce qui n'a aucune réalité a pû donner l'existence à des perfections si réelles. Ou ce hazard tout-puissant est connu, ou il ne l'est pas. S'il est connu, on a grand tort de ne pas nous expliquer ce que c'est. S'il n'est pas connu, on a encore plus tort d'attribuer le pouvoir de tout faire à une cause dont on n'a aucune connoissance.

Allons plus loin. Ce hazard qui a tout créé, a-t-il aussi la faculté de conserver invariablement les choses dans l'état où il les a créés ? Voilà un hazard bien constant dans ses opérations. Quelle est donc la vertu & la puissance qui le captive si fortement, & qui le fait agir si uniformément ? Comment un mouvement imprimé fortuitement à la matiere, sans ordre, sans vue, sans objet, ne fait-il pas sans cesse de nouveaux miracles ? Comment ne fait-

il continuellement que ce qu'il a fait ? Quoi toujours la même fin & les mêmes moyens apparens de la part d'une cause qui n'a ni connoissance de moyens, ni idée de fin ?

Si je mets dans une roue creuse différentes parties d'or, d'argent, de fer, de cuivre, d'émail & de verre, en y ajoutant, si l'on veut, des matieres propres à lier ensemble toutes les autres, & que j'agite la roue avec effort, pourquoi ce hazard si efficace n'en fait-il pas sortir des montres à répétitions, des tableaux mouvans, des automates dignes de Vaucanson, des étuits de mathématique, des microscopes & des télescopes ?

Ce qui, à la plus simple réflexion, paroît si extravagant, la possibilité de ces effets fortuits, un de nos Philosophes modernes a eu l'intrépidité de l'avancer. Le paradoxe ne lui coute rien, & il s'en tire à son ordinaire par un jeu d'esprit & un tour de phrase. Il se fait à lui-même l'objection avec assurance. Il la met dans la bouche d'un Professeur qu'il fait parler ainsi : Pensées Philos.
» Athées, je vous accorde que le mouvement est essentiel à la matiere ; qu'en » concluez-vous ? que le monde résulte du » jet fortuit des atômes ? J'aimerois autant » que vous me disiez que l'Iliade d'Ho-

» mere, ou la Henriade de Voltaire est un
» résultat de ces jets fortuits. »

Voilà l'objection; voici la réponse. « Je
» me garderois bien, dit cet Auteur, de
» faire ce raisonnement à un Athée; cette
» comparaison lui donneroit beau jeu....
» Quelle que fût la somme finie des ca-
» ractères avec lesquels on me propose-
» roit d'engendrer fortuitement l'Iliade,
» il y a telle somme finie de jets qui me
» rendroit la proposition avantageuse. » Il
n'y avoit plus qu'à accepter le défi & essayer. Voilà toute la réfutation que mérite un propos si présomptueux.

Nous n'avons garde d'accorder à l'Athée, ni l'eternité de la matiere, ni le mouvement essentiel de la matiere. Mais quand même, par surabondance de droit, on voudroit bien lui passer ces deux fausses suppositions, il n'en résulteroit pas qu'on lui donnât beau jeu. Ou la combinaison des atômes & des caractères suppose de l'intelligence, ou elle n'en suppose pas. Si elle est purement fortuite & faite sans intelligence, il est impossible qu'il en résulte des effets qui demandent évidemment qu'on se soit proposé une fin, & qu'on ait réfléchi sur les moyens. Si la combinaison a besoin d'être dirigée par un Etre intelligent, on aura beau multiplier les

jets, on ne produira que du déſordre.

L'Iliade, où l'on voit une ſuite & un enchaînement de parties tendantes à un but purement intelligible, ne peut être l'ouvrage que d'un eſprit appliqué. A plus forte raiſon cet univers, où l'on voit un arrangement de cauſes ſans nombre, qui agiſſent par-tout avec poids & meſure, pour opérer des effets prévus & déterminés, doit avoir été dirigé par une intelligence ſupérieure. Quel jet fortuit d'atômes a pû enfanter un ordre ſi frappant ? Et ſi un premier hazard a pû le produire, d'où vient qu'un ſecond hazard ne le détruit pas ?

D'ailleurs, que ne peut on pas attribuer à une cauſe qui a fait le monde entier & tout ce qu'il renferme, ſans en avoir ni l'idée ni l'intention ? Que ne peut-on pas en attendre ? Ce hazard qui peut faire rencontrer un jet de caractères d'où réſultera l'Iliade d'Homere, pourroit donc auſſi faire dans nos cerveaux des impreſſions, qui ſans étude & ſans travail, y produiroient toutes les connoiſſances poſſibles. Pourquoi non, me répondront nos Philoſophes modernes ? Car quand même ils voudroient éluder, il faut, en ſuivant leurs principes, qu'ils en viennent juſques-là.

Syſtême des Matérialiſtes.

En effet, que je demande à nos Incrédules : quelle eſt votre origine : qu'êtes-vous ? quel rang tenez-vous dans cet univers ? ils me répondront d'abord que ce ſont là des queſtions futiles, auxquelles on a mille fois ſatisfait. Mais ſi j'inſiſte, & que je veuille forcer ces ſublimes génies, ces hommes ſi jaloux de leur eſprit & de leur raiſon, de me donner ſur ce point une ſolution claire & préciſe ; que je leur repréſente, que s'il y a une queſtion importante & digne d'un Philoſophe, c'eſt celle que je propoſe : il s'en trouvera d'aſſez hardis pour dire franchement : « Je » ſuis ce que ſont tous les autres animaux, » & j'aurai le même ſort qu'eux. Je ne ſuis » que de la matiere arrangée, organiſée, » appropriée pour toutes mes opérations ; » & ce qu'on appelle mon ame, n'eſt » qu'une portion plus ſubtile & plus déliée » de cette matiere, principe unique, » & unique terme de toutes choſes. »

L'homme machine. Eſſais ſur l'ame humaine. Hiſtoire de l'ame.

En vérité, un homme qui parle de la ſorte, mériteroit bien d'être traité comme ceux à qui il veut être ſemblable, ſéparé de la ſociété des autres hommes, renfermé dans une étable & aſſervi aux travaux

travaux les plus groſſiers. Qu'il eſt étonnant que ces Incrédules, qui montrent tant d'orgueil dans leurs écrits, s'obſtinent à ſe dégrader eux-mêmes contre toute raiſon, en ſe mettant de niveau avec les *taupes*, & en ſoutenant que leur eſprit, dont ils ſont cependant ſi curieux d'établir la ſupériorité, n'eſt que le réſultat d'une combinaiſon fortuite d'atômes ! Qu'il eſt étonnant qu'ils entendent ſi mal les intérêts de leur amour-propre, dans le point le plus eſſentiel, tandis que dans tous les autres, ils en pouſſent ſi loin les exceſſives prétentions ! mais cette étrange contradiction découvre de plus en plus les motifs ſecrets de leur incrédulité, & la brutalité de leurs affections.

Car enfin, je vois dans l'homme un être qui penſe, qui réfléchit, qui combine, qui ſent ſa propre exiſtence ; un être qui a une volonté agiſſante & libre, qui donne ſon attention aux objets, qui la leur refuſe, qui conçoit, qui juge, qui arrange, qui ſe détermine, qui choiſit ; un être qui rappelle le paſſé, qui connoît le préſent, qui préſume, qui conjecture l'avenir ; un être qui étend à tout ſes connoiſſances, qui meſure la diſtance des lieux, la hauteur des Cieux, la profondeur des abyſmes, qui démêle la

ſignification arbitraire des caractères, des chifres, des ſignes de convention. Tout cela n'annonce-t-il que de la matiere ?

Je vois dans l'homme l'inventeur des ſciences les plus ſublimes, d'une foule d'arts où brille le génie, l'adreſſe & le goût; je vois un politique qui arrange, qui varie les ſyſtêmes de gouvernement, qui en approprie les loix aux uſages, aux mœurs, aux préjugés, aux climats. Je vois un Orateur qui plaît par la pureté, l'énergie, l'élégance de ſon ſtyle, qui perſuade, qui entraîne par la force de ſon éloquence. Je vois un Philoſophe qui ſoumet la nature entiere à ſes obſervations, qui en dévoile les myſtères, qui en découvre & en explique les propriétés. Tout cela n'annonce-t-il que de la matiere ?

Peut-on s'empêcher, au contraire, de reconnoître que la matiere n'a qu'une étendue ſuſceptible de toute ſorte de configurations & de différens mouvemens; qu'elle ne peut ſe donner à elle-même aucune forme; que par ſa nature elle eſt dans une inertie totale & incapable de ſe porter à aucune action, ni de ſe donner la moindre impulſion: mais ſur-tout peut-on s'empêcher de reconnoître que la matiere n'eſt rien de ce qui penſe, de ce qui réfléchit, de ce qui raiſonne, de ce qui juge?

Nos Incrédules ne demeureront pas court ſans doute : ils ne craindront pas de répéter ce qu'ils ont dit tant de fois, ce qu'ils diſent encore ſi ſouvent: « On ne ſçait pas ſi la matiere n'eſt point capable de penſer & de ſentir. » On ne le ſçait pas ; pourquoi donc l'affirme-t-on ? Pourquoi avance-t-on d'une maniere ſi tranchante, que l'homme n'eſt que matiere ; tandis qu'on ignore ſi la matiere eſt capable de penſer ? Conclure qu'une choſe eſt, parce qu'on conjecture qu'elle eſt poſſible, eſt-ce raiſonner ?

Mais nous n'avons garde d'accorder aux Incrédules la poſſibilité d'une matiere penſante ; & il eſt facile de prouver par un raiſonnement bien ſimple, que la matiere ne ſçauroit acquérir la faculté de penſer. Ce raiſonnement, le voici :

Une ſubſtance ne ſçauroit réunir des qualités incompatibles, & qui s'excluent réciproquement. Or, l'étendue, qui eſt la qualité la plus ſenſible de la matiere, eſt incompatible avec la penſée. De même la notion de penſée, non-ſeulement ne renferme pas la notion d'étendue, mais elle l'exclut formellement. Une penſée étendue, une penſée qui a des parties, une penſée qui a un deſſus, un deſſous & des côtés, une penſée qui peut ſe diviſer,

dont on peut prendre le tiers, le quart ou les deux cinquiémes, est quelque chose d'aussi absurde qu'un triangle qui n'auroit que deux angles. La notion d'étendue exclut pareillement la notion de pensée. Un morceau de matiere qui pense ; quelle absurdité ! Car ou c'est le morceau tout entier qui pense, ou c'est chacune de ses parties. Si c'est le morceau tout entier ; en le partageant en deux, je partagerai la pensée en deux. Et qui peut dire, qui peut concevoir ce que c'est qu'une moitié, qu'un tiers, qu'un quart de pensée ? Si c'est quelque partie qui a spécialement le privilége de penser, cette partie est elle-même certainement divisible, puisqu'elle est matiere ; & la difficulté revient, ou plutôt subsiste toujours.

Dira-t-on que la pensée est l'effet de la combinaison des parties ? Mais qu'est-ce que cette combinaison ? Ce ne peut être que le déplacement des parties. Or, comment les parties, en se déplaçant, peuvent-elles acquérir une propriété qui ne se rencontroit pas & ne pouvoit se rencontrer dans leur premier arrangement ? Il est donc évidemment impossible de réunir dans un même sujet & dans la même substance l'étendue & la faculté de penser.

Impossible ! s'écriera-t-on peut-être. N'y

a-t-il pas de la témérité de prétendre fixer les bornes du poſſible & de l'impoſſible, dans les choſes naturelles, dont nous n'avons que des connoiſſances ſi imparfaites? Non: il n'y a pas de témérité à ſoutenir, que le froid ne peut être chaud, que les ténébres ne peuvent être lumiere, que le blanc ne peut être le noir, qu'il n'eſt pas poſſible que la partie ſoit plus grande que le tout, que deux & deux ne faſſent pas quatre. Il y auroit même de la folie de vouloir réunir ce qui eſt abſolument incompatible.

Mais enfin, dites-vous encore avec aſſurance: *J'ai un corps & je penſe.* Que prétendez-vous inférer de-là; Donc c'eſt mon corps qui penſe. C'eſt comme ſi je diſois: J'ai des yeux & je marche; donc ce ſont mes yeux qui marchent: mais je ne m'arrête point à cette folle idée, qui choque ouvertement le bon ſens.

Je reviens maintenant, & je demande encore à nos Philoſophes: Cette ſubſtance ſpirituelle, cet eſprit, cette ame qui penſe en vous, qui déſire, qui veut, qui aime, d'où vient-elle? quel eſt ſon principe, ſon origine? Oſerez-vous ſoutenir qu'elle ait été produite par ce choc fortuit d'atômes, auquel vous attribuez déja tant d'effets que l'on ne peut comprendre? mais on

ne peut donner ce qu'on n'a pas. Et ces atômes, quelque ſubtilité que vous leur ſuppoſiez, à quelque degré de pouſſiere que vous les réduiſiez, ne ſeront jamais que matiere, & ſeront toujours diviſibles: ils ne ſeront & ne pourront jamais être de même ſubſtance que la penſée, qui n'eſt ni diviſible, ni figurée, ni étendue. Il n'en peut réſulter des eſprits. Et quand ils ſeroient capables de produire par leur choc, leurs froiſſemens, leurs déclinaiſons, les effets que vous ſuppoſez; qui a donné le branle à la matiere, pour la faire ſortir de ſon repos & la mettre en mouvement; qui lui a donné cette premiere impulſion? Peut-on s'empêcher de reconnoître un premier moteur & un principe univerſel de tout ce qui eſt dans le monde, & qui le gouverne avec autant de ſageſſe que de puiſſance?

Syſtême de Spinoſa.

Ici nos Philoſophes Athées imaginent ou adoptent un ſyſtême, qui ſans les délivrer de l'opprobre de l'Athéiſme, les met encore plus à leur aiſe, & qui ne ſemble forgé, que pour pouvoir en tirer les plus dangereuſes conſéquences pour les mœurs. Puiſque les hommes veulent abſolument un

Dieu réel, ces Philoſophes y conſentent : mais ils ſoutiennent que ce Dieu de convention ne peut être que la ſubſtance univerſelle des choſes, tout ce qui exiſte, animaux, plantes, élémens, &c. ne faiſant qu'un tout avec la Divinité, ou plutôt étant la Divinité elle-même.

Ce Syſtême, ſi l'on peut dire, que ce ſoit un ſyſtême, eſt ſi monſtrueux & ſi fort à la mode parmi nos Philoſophes, au moins dans ſa partie morale, qu'il convient de s'y arrêter un peu, pour en comprendre tout le danger & l'abſurdité, & pour concevoir toute l'horreur que mérite l'impiété qui l'a forgé. On ne doit pas s'attendre néanmoins que nous l'expoſions dans toute ſon étendue, ni que nous le diſcutions dans toutes ſes parties. Ce miſérable Auteur ne s'eſt peut-être pas entendu lui-même ; & ſes infâmes diſciples n'en ont emprunté que ce qui pouvoit favoriſer le libertinage & la ſécurité.

Spinoſa préſente ſon ſyſtême ſous une forme géométrique : il donne des définitions ; il poſe des axiomes ; il déduit des propoſitions, &c. Ces dehors faſtueux ſemblent annoncer une démonſtration en forme, qui enlevera infailliblement le Dieu qu'on veut adorer ; mais cette prétendue démonſtration n'eſt qu'un tiſſu de termes

d'une métaphysique séche & aride, de définitions d'une obscurité impénétrable, d'axiomes sans idées, de propositions hazardées, de minces subtilités, de sophismes grossiers. Enfin, ce qui reste de ce galimathias presque inintelligible, en le réduisant, autant qu'il est possible, à quelque chose de net & de précis, est que le monde matériel, & chacune de ses parties, ainsi que leur ordre & leurs modes est le seul Etre qui existe nécessairement par lui-même. Le Dieu de Spinosa n'est pas l'Etre infini, la suprême intelligence, le Tout-puissant, l'immuable, l'indépendant, la sagesse par excellence. Le Dieu de Spinosa est tout, le grand tout, l'univers entier & tout ce qu'il renferme.

Le monde n'est donc pas plus l'ouvrage d'une intelligence sage & puissante dans l'hypothese de Spinosa ; que dans celle d'Epicure, dont nous avons parlé. Si Epicure attribue tout au hazard ; Spinosa attribue tout à une aveugle nécessité : ce qui dans le fond revient au même. C'est tout ce que ces deux Philosophes ont de commun. Epicure admet un nombre infini d'atômes distingués, qui par leur union variée, forment divers corps ; mais Spinosa ne reconnoît dans l'univers qu'une seule substance. Il lui donne l'étendue & la pen-

sée, pour attribut : & il veut que tout ce qui existe, soit corps, soit esprits, ne soient que des modifications de cette unique substance, en tant qu'étendue, ou en tant que pensante.

Ici que pouvons-nous faire de plus convenable, que de nous taire, pour laisser parler l'éminentissime & sçavant Auteur de l'Anti-Lucrece. « Créateur d'un Dieu, » composé de tout ce qui est, dit M. le » Cardinal de Polignac, Spinosa confond » l'Architecte avec l'édifice, & divinise » l'univers pour en bannir la Divinité... » De l'amas des êtres, cet Athée fabrique » un Dieu, dont le corps est tous les corps, » l'ame toutes les ames, & l'éternité tou- » tes les parties du tems. C'est le Dieu » Pan des anciens... cette Divinité qu'on » adoroit comme le symbole de l'univers. » Selon Spinosa tout est Dieu : Dieu est » le seul Etre, & tous les Etres à la fois. » Mais comme une substance nécessaire est » nécessairement infinie, & que l'infinité » ne fut jamais l'attribut de tout ce qui » peut se nombrer, Spinosa, sans s'effrayer » du paradoxe, proscrit hardiment le nom- » bre, & prononce que la matiere n'est » pas un assemblage de parties, mais un » tout simple, indivisible, un atôme im- » mense. L'Insensé ! qui ne rougit pas de

Anti-Lucrece, l. 3. n. 5.

» ſe confondre & de confondre Dieu mê-
» me, avec ce que la nature engendre
» de plus vil, qui ſourd à la voix du ſenti-
» ment, ne voulut reconnoître en lui rien
» de propre, lors même qu'il ne pouvoit ſe
» cacher, qu'il ſçavoit ce que d'autres
» ignoroient, lors même qu'il s'affligeoit,
» pendant que d'autres étoient dans la
» joye. Etrange Divinité qu'un Etre divi-
» ſible à l'infini! Il n'eſt pas diviſé ce corps
» immenſe, s'écrie Spinoſa, quoique ſes
» membres apparens changent entr'eux de
» ſituation: en effet, ce qui diviſe & ce qui
» paroît diviſé n'eſt qu'un. Quoi, Spino-
» ſa, cette épée qui porte un coup mor-
» tel, & ce malheureux qui le reçoit,
» ſont le même être? Vous ne diſtinguez
» pas le loup d'avec le paſteur, le fils
» d'avec le pere, les vivans d'avec les
» morts?

» Le même être peut ſucceſſivement ſe
» revêtir de modifications différentes;
» mais il n'en peut avoir en même-tems de
» contraires. Un corps ſimple n'eſt pas à la
» fois rond & quarré: s'il eſt en partie quar-
» ré, rond en partie, il n'eſt plus UN, on ne
» doit plus le regarder comme ſimple, com-
» me indiviſible. Je ſçais qu'une ſeule eſ-
» pece comprend pluſieurs individus: mais
» ſoutenir *un*, ſoutenir atôme, un être qui

» renferme tous les êtres, un amas de » substances, non-seulement distinctes & » séparées, mais opposées sous tant de fa» ces, dont l'une exclut par sa nature les » qualités essentielles à l'autre ; enfin ad» mettre un tout sans parties, c'est ce » qu'on ne peut faire sans absurdité.

» Il n'est pas moins absurde, répond » Spinosa (c'est toujours le sçavant Car» dinal qui parle,) d'admettre deux sub» stances, dont l'une ait des bornes étroi» tes, & l'autre n'en connoisse aucune. Dès » qu'on les distingue, qu'on leur attribue » séparément l'existence, la seconde ne » mérite pas les titres d'immense & d'in» finie, qu'on lui donne, puisqu'elle ne » posséde point la plénitude de l'être, dont » la premiere lui dérobe une partie. Ce » raisonnement seroit juste, si je préten» dois qu'elles subsistent toutes deux par » elles-mêmes : l'univers alors partageroit » la souveraine puissance avec la Divinité. » Il seroit Dieu, quoiqu'un Dieu d'un » moindre rang. Mais si la substance bor» née, doit, comme je le soutiens, à la » substance infinie tout ce qu'elle est ; mo» mentanée, dépendante, créée de rien, » & toujours prête à rentrer dans le néant, » peut-elle borner un être qui subsiste par » ses propres forces, & dont l'existence

» eſt néceſſaire ? Son union n'ajouteroit
» rien à cet être : ſéparée de lui, elle ne
» le prive de rien : elle eſt à ſon égard,
» non la partie d'un tout, mais l'effet
» d'une cauſe. Diſtinction, qui ſeule ren-
» verſe les nouveaux remparts de l'artifi-
» cieuſe impiété. »

C'eſt ainſi que M. le Cardinal de Polignac, expoſe & réfute tout à la fois, quoiqu'en paſſant, dans ſon excellent poëme, intitulé *l'Anti-Lucrece*, une partie des abſurdités que renferme le monſtrueux ſyſtême de Spinoſa. Nous pourrions nous diſpenſer de rien ajouter à des idées ſi nobles & ſi énergiquement exprimées ; mais il ne ſera peut-être pas inutile d'inſiſter encore ſur ce ſujet, d'autant plus que ce malheureux Auteur paroît être le principal Docteur de nos Philoſophes modernes.

Qu'eſt-ce donc que le Dieu de Spinoſa ? C'eſt un être couvert de figures, ſujet au mouvement & au repos, borné dans toutes ſes parties, qui n'a que des connoiſſances ſombres & ſuperficielles, c'eſt-à-dire, que les connoiſſances humaines, puiſque, ſelon lui, il n'y a que l'homme qui penſe ; un être qui ne peut rien hors de lui-même ; & qui en lui-même ne peut mettre que quelque arrangement dans ſon

étendue, & encore par une aveugle néceſſité, ſans art & ſans deſſein, ſans empire ſur ſon action, aſſujeti à des loix générales & invariables, & par conſéquent auſſi peu indépendant de ſes productions qu'il l'eſt de lui-même; dans un changement perpétuel; dans un moment grain, dans un autre farine, bientôt pain, chile, ſang & chair; car le Dieu de Spinoſa eſt tout: il eſt cauſe efficiente, mais en même tems ſujet paſſif, c'eſt-à-dire, il produit & reçoit dans ſa ſubſtance toutes les modifications que nous attribuons aux corps & aux eſprits. C'eſt lui qui veut & ne veut pas, qui aime & qui hait, qui nie & qui affirme, qui eſt triſte & qui eſt gai, qui connoît & qui ignore, principe & ſujet tout à la fois d'une infinité de penſées bonnes & mauvaiſes, de toutes les folies, de toutes les iniquités du genre humain. En ſorte que tout ce que les hommes font les uns par rapport aux autres, pourroient s'exprimer ainſi: Dieu ſe hait lui-même, Dieu ſe demande à lui même & ſe refuſe; il ſe perſécute, il ſe calomnie, il ſe tue. C'eſt, dit M. de Polignac, « l'épée qui » perce & celui qui eſt percé. » Un criminel couché ſur une roue, n'eſt autre choſe que le Dieu de Spinoſa, modifié en criminel, couché ſur Dieu modifié en roue,

expirant ſous les coups de Dieu modifié en bourreau. Le Dieu de Spinoſa eſt tout à la fois le cheval attaché à une voiture, la voiture elle-même & chaque partie de ſon attelage, les pierres & les poutres, ou toute autre choſe que porte la voiture & que le cheval traîne ; car toutes choſes ne ſont que des modifications de Dieu. Les hommes ne font rien ; la ſubſtance agit ſeule & reçoit la modification. Or tout ce qui exiſte eſt cette ſubſtance toute entiere. Cette ſubſtance eſt unique, ſimple, indiviſible : ſans quoi l'univers ne ſeroit plus une ſeule ſubſtance : il ſeroit un tout composé de diverſes parties, qui auroient chacune une exiſtence indépendante, qui ſeroient par conſéquent chacune un être exiſtant par lui-même, & par conſéquent autant de ſubſtances. L'univers dès-là même, bien loin d'être une ſubſtance unique, ne ſeroit plus qu'un terme pour exprimer l'aſſemblage d'une infinité de ſubſtances. Voilà le Dieu de Spinoſa. Quel monſtre !

Ce n'eſt cependant pas encore tout. Selon Spinoſa, le monde matériel, chacune de ſes parties, leur ordre, leur maniere d'être, ſont l'unique être qui exiſte néceſſairement par lui-même : donc tout ce qui eſt dans le monde a dû néceſſairement être ce qu'il eſt, ſoit en nombre,

soit en figure, soit en arrangement. *Dieu*, dit Spinosa, (troisiéme proposition de sa morale) *Dieu n'a pas produit les choses*, ni d'une autre maniere, ni dans un ordre différent de celui où elles sont. Nous verrons dans la suite les horribles conséquences qui suivent d'un pareil principe, lesquelles, bien loin de faire horreur comme elles devroient à nos incrédules, sont au contraire la base de leur conduite & le fondement des prétextes qu'ils prennent pour se passer de la révélation.

Il seroit trop long & trop ennuieux de vouloir montrer & confondre toutes les absurdités du systême de Spinosa. Il suffit de faire remarquer, 1°. que cet Auteur ne reconnoissant dans l'univers qu'une seule substance, & la supposant étendue, se joue du sens commun ; car une substance étendue a des parties, qui subsistent les unes hors des autres ; une toise est composée de six pieds, qui peuvent être séparés : ce sont autant de parties. S'il plaît à Spinosa de n'appeller cela que modification, en est-il moins évident que la matiere est un amas & un composé de plusieurs substances?

2°. Ou l'étendue est distinguée de la substance de Dieu, ou elle n'en est pas distinguée. Si l'étendue n'est pas distinguée

de la ſubſtance de Dieu, cette ſubſtance ne ſçauroit être ſimple ; puiſqu'elle eſt néceſſairement compoſée de pluſieurs parties réellement ſéparables. Si l'étendue eſt diſtinguée de la ſubſtance de Dieu, cette ſubſtance eſt donc en elle-même inétendue. Mais alors, comment a-t-elle pu acquérir l'étendue ? Eſt-ce par émanation & en la tirant d'elle-même. Cela eſt impoſſible : l'étendue ne peut ſortir d'un ſujet inétendu. Eſt-ce par création ? mais ſi Dieu a créé l'étendue, elle ne ſera plus Dieu, autrement Dieu ſe ſeroit créé lui-même. D'ailleurs ſi la ſubſtance de Dieu eſt inétendue, & s'il a créé l'étendue, l'étendue ne pourra plus ſubſiſter en Dieu comme dans un ſujet. Car il eſt impoſſible de placer les trois dimenſions, largeur, longueur & profondeur dans un ſujet inétendu, non plus que dans une penſée. L'étendue ne peut donc être diſtinguée de la ſubſtance de Dieu, ſans être une autre ſubſtance. Et ſi elle n'en eſt pas diſtinguée, la ſubſtance de Dieu eſt néceſſairement compoſée de pluſieurs ſubſtances.

3°. Spinoſa réunit la penſée & l'étendue dans la ſubſtance de Dieu : & nous avons déja vu que la penſée ne peut convenir à une ſubſtance étendue. La penſée ne peut avoir des extrémités, un mi-

lieu, des côtés; elle ne peut être longue, large & profonde : elle ne peut être divisée en différentes parties : & si elle ne répond pas aux trois dimensions de l'étendue, elle existe donc toute seule ; elle est une substance séparée de l'étendue. On ne peut rien imaginer de plus absurde que la supposition d'une substance simple, étendue néanmoins & tout à la fois pensante : & la démonstration géométrique d'une pareille chimere, est manifestement chimérique.

En voilà, sans doute, plus qu'il n'en faut pour sentir le faux de ce misérable systême. Il est inutile, après cela, de le suivre pied à pied, pour faire remarquer l'obscurité, la mauvaise foi, les contradictions, la foiblesse, pour ne rien dire de plus, des raisonnemens de Spinosa. Mais il est très-important d'observer que sa morale est parfaitement assortie à son systême philosophique : & le systême n'a peut-être été forgé que pour servir de base aux affreux principes qu'il établit sur les mœurs.

Il n'y aura plus de distinction entre le bien & le mal. Les vices & les vertus seront les productions & les effets de la même cause. Le mal moral & le mal physique auront le même Dieu pour au-

teur, c'eſt à dire, qu'il n'y aura plus rien de mauvais, rien de vicieux; & tout ce qui exiſte, exiſtant néceſſairement & par l'unique détermination de la ſubſtance univerſelle, les paſſions les plus déréglées n'auront plus de frein: non-ſeulement elles ne ſeront plus injuſtes; elles ne ſeront pas même honteuſes.

En expoſant dans la ſuite un autre ſyſtême, qui ſemble imaginé, pour faire revivre ſous un nom différent toutes les horreurs du Spinoſiſme, nous aurons lieu de faire ſentir combien les conſéquences qui dérivent du ſyſtême de Spinoſa, & qu'il a développées davantage dans ſa morale & dans ſon Traité Théolologique & Politique, ſont pernicieuſes à la ſociété, injurieuſes à la raiſon, indignes de l'humanité. En attendant, nous allons conſulter d'autres eſpeces de Philoſophes, qui, avec des apparences plus favorables, n'en ſont pas moins impies.

Déiſtes. Différentes claſſes de Déiſtes, &c.

Voici maintenant des Incrédules d'une autre eſpęce, mais qui, malheureuſement, ſont d'autant plus obſtinément arrêtés à leurs préjugés, qu'ils ſe croient plus à l'abri des abſurdités & des impiétés, qu'on a

sujet de reprocher aux premiers. Cependant ils ne laissent pas au besoin d'emprunter de ceux-ci leurs raisonnemens favoris : & ce qui est pis encore, tant qu'ils ne voudront pas franchir les bornes étroites de leur raison, pour se soumettre à la révélation, qui seule peut rendre raison de tout, ils ne sçauroient avoir aucun principe fixe & assuré : ils ne peuvent ni argumenter, ni agir conséquemment : il faut qu'ils se précipitent enfin dans l'athéisme tout pur, & qu'ils succombent sous le poids des argumens qui écrasent les véritables Athées. C'est ce qui deviendra sensible par le détail que nous allons faire des différentes especes de Déistes, & des différens systêmes par lesquels ils prétendent se couvrir ou s'autoriser. Ce détail sera d'autant plus utile, que nos prétendus Philosophes pourront facilement se reconnoître dans ces tableaux. Nous commençons par distinguer, avec un sçavant Auteur Anglois, quatre sortes de Philosophes ou d'Incrédules, à qui le nom de Déistes convient.

Clarke, Traité de l'existence de Dieu t. 2, c. 2.

1°. Il y en a à qui ce nom convient, parce qu'ils semblent reconnoître l'existence d'un Être éternel, infini, indépendant, intelligent ; & que pour ne pas passer pour des Athées Epicuriens, ils attri-

buent outre cela la ſtructure du monde à cet Être ſuprême. Mais ils ſont Epicuriens ſur la Providence. Car ils ſe figurent que Dieu ne ſe mêle point du gouvernement du monde, qu'il ne fait aucune attention à ce qui s'y paſſe, que tout eſt abandonné à l'enchaînement des cauſes néceſſaires & ſans intelligence, qu'il a mis d'abord en branle, & qui ſuivent invariablement leur deſtination. Cette opinion n'eſt au fond qu'un Athéiſme déguiſé, ou plutôt vient aboutir au pur Athéiſme. Car de s'imaginer que Dieu, après avoir créé au commencement une certaine quantité de matiere à qui il a donné un certain mouvement, ne ſe mette plus en peine de l'arrangement du monde, & laiſſe tout aller, pour ainſi dire, à l'aventure; c'eſt une hypotheſe tout-à-fait inſoutenable & indigne de l'idée d'un Dieu infiniment ſage & parfait. En effet, outre que la matiere étant d'elle-même incapable de ſe conformer à aucune Loi, il eſt impoſſible que les Loix originales du mouvement ſubſiſtent, à moins qu'une puiſſance ſupérieure à la matiere, ne la détermine à ſe mouvoir conformément à ces Loix. Il eſt d'ailleurs inconteſtable que les corps des plantes & des animaux, la partie la plus conſidérable du monde, ne peuvent être formés

ſucceſſivement par les loix générales du mouvement. Il faut qu'une ſubſtance intelligente veille continuellement à la conſervation de l'univers, & qu'elle déploye ſans ceſſe ſon pouvoir dans toutes les parties du monde. Ainſi l'opinion qui attribue l'origine & la conſervation de l'univers à une certaine quantité de mouvement, imprimée originairement dans la matiere, & qui laiſſe à ce mouvement le ſoin de former un monde à l'aventure; cette opinion, dis-je, conduit néceſſairement & par des conſéquences inévitables au pur Athéiſme. Car enfin, ſi Dieu eſt un Être tout-puiſſant, préſent par-tout, intelligent, ſage & libre, il eſt clair qu'en tout tems & en tous lieux, il connoît certainement tout ce qui exiſte, qu'il prévoit ce qu'il y a de plus ſage & de meilleur à faire en tout tems & en tous lieux, & qu'il a un pouvoir ſuffiſant pour opérer ſans peine & ſans oppoſition tout ce qu'il veut faire. Oter donc à Dieu le gouvernement du monde, & dire qu'il ne ſe mêle pas des affaires d'ici bas, c'eſt lui ravir ſa toute-puiſſance, ſa connoiſſance & ſa ſageſſe infinies : c'eſt nier en effet, ſon exiſtence. De ſorte que dans l'hypotheſe des Déiſtes, dont il eſt ici queſtion, ils ne confeſſent que de bouche qu'il y a un Dieu.

Peut-être se retrancheront-ils à avouer, qu'à la vérité Dieu gouverne, par sa Providence, les plus grandes & les plus considérables parties de l'univers, mais que les affaires humaines sont d'une trop mince valeur, pour que le souverain Maître de toutes choses daigne s'en occuper. Mais outre qu'en cela même, ils contredisent les plus sages des Philosophes, même Païens, ils n'évitent pas par là le reproche que nous leur faisons. Car si Dieu est présent par-tout, s'il connoît tout, s'il est infiniment puissant ; rien ne peut lui échapper, & les plus grandes choses, comme les plus petites, ne sont pas au-dessus de son pouvoir. C'est donc ôter à Dieu ses attributs essentiels, & son existence par conséquent, que de lui ôter l'inspection des affaires d'ici-bas. Mais d'ailleurs n'est-il pas évident que les hommes sont les plus considérables habitans de la terre ? Si donc il y a une Providence, & si Dieu se mêle des affaires de l'univers, on doit supposer que le genre humain est singulierement l'objet des soins de cette Providence, à moins qu'on ne veuille, avec quelques-uns de nos nouveaux Philosophes, dégrader l'homme, jusqu'à dire, non-seulement qu'*Archimede n'est pas plus qu'une taupe*, mais que l'homme est de niveau avec tous les autres animaux.

2°. Il y a d'autres Déiſtes qui font profeſſion de croire l'exiſtence d'un Dieu & de reconnoître ſa Providence : mais ils prétendent que Dieu ne ſe met pas en peine des actions moralement bonnes ou mauvaiſes ; & qu'elles ne ſont telles qu'en vertu de l'établiſſement arbitraire des loix humaines. On ſent bien l'intérêt que l'irréligion prend à un pareil ſyſtême, & combien il eſt tout à la fois impie & commode pour l'impiété. Mais il n'en eſt pas moins inſoutenable au tribunal même de la raiſon, & moins conforme à l'Athéiſme même. Car il y a une liaiſon ſi étroite & ſi indiſſoluble entre les attributs naturels & les attributs moraux de la Divinité, qu'on ne peut nier les uns ſans nier auſſi les autres. Il eſt évident que la juſtice & la bonté ſont des attributs qui ne ſont pas moins néceſſaires à l'Être ſuprême, que ſon pouvoir & ſa ſageſſe. Ainſi quiconque rejette les premiers, doit auſſi rejetter les derniers, & tomber par conſéquent dans l'Athéiſme. Or n'eſt-ce pas rejetter & anéantir la juſtice & la bonté de Dieu que de lui en conteſter l'exercice dans le diſcernement du bien & du mal moral ?

Mais on voit, comme nous venons de le remarquer, qu'un pareil ſyſtême a ſa ſource dans la corruption du cœur. On ne

ſçait que trop que la vie & les ſentimens de ces Déiſtes, ne le cédent en rien à ceux des Athées les plus déclarés. Non contens de combattre de toutes leurs forces la révélation, & de rejetter tous les devoirs moraux de la loi naturelle; ils mépriſent ce qu'il y a de plus ſage dans les loix humaines, établies pour entretenir l'ordre dans le monde, & pour faire la félicité commune de la ſociété. Ils ſe moquent des régles de la bienſéance humaine, ainſi que des vérités de la Religion. Ils tournent en ridicule la vertu, la ſageſſe, l'honneur, & tout ce qui releve l'homme au-deſſus de la bête, tout ce qui le diſtingue des autres hommes. Ils font ſemblant dans leurs converſations & dans leurs livres, de n'en vouloir qu'aux abus qu'on fait de la Religion; mais il eſt viſible par la plûpart de leurs écrits, & par les traits qu'ils laiſſent échapper dans leurs diſcours, qu'ils ſont foncierement ennemis de tout ce qu'on appelle vertu, bonnes mœurs, de tout ce qui rend les hommes dignes de louange & d'eſtime. Sous prétexte de ridiculiſer les vices & les extravagances, ils ne craignent pas de faire rougir la pudeur par les plus ſales expreſſions, par les images les plus obſcènes; & font voir qu'ils n'ont pas tant en vue de décrier

décrier le vice & la folie, que de plaire aux débauchés, & de fomenter leurs déreglemens. Ils ne paroissent avoir aucun sentiment de la dignité de la nature humaine, ni de l'excellence de leur raison, dont ils se montrent idolâtres dans d'autres occasions, ni de leur prééminence sur la plus vile des bêtes brutes. Quelquefois ils affectent de parler magnifiquement de la sagesse de Dieu & de ses autres attributs naturels; ils osent même se donner pour les seuls vrais adorateurs de la Divinité, pour ceux qui lui rendent le véritable culte, qui peut lui plaire & rendre les hommes heureux : mais ils n'ont en public & en particulier, à la bouche & sous la plume, que des invectives pleines de mépris contre ceux qu'il leur plaît d'appeller les *Croyans*, *les Cagots*, *les Piétistes*. Et les railleries qu'ils font généralement des qualités humaines, qui ont quelque ressemblance avec les attributs divins, montrent assez que la sagesse, la bienséance, la vertu, le mérite, ne sont dans leur idée que des chimeres. Aussi pour peu qu'on les presse sur les véritables principes de la saine raison, ils seront forcés de céder à la lumiere, ou de se retrancher dans le pur Athéisme; ce qui n'est que trop commun.

3°. On trouve une autre espece de Déistes, qui ont des idées justes & saines des attributs de Dieu, & de sa Providence, & même quelque connoissance de ses attributs moraux. Ainsi, en faisant profession de croire que Dieu est un Être infiniment intelligent, infiniment puissant, infiniment sage, ils le croyent aussi en un sens infiniment juste, bon & véritable. Il gouverne le monde, selon eux, d'une maniere qui répond à ces perfections, & veut que toutes les créatures lui obéissent. Mais prévenus contre le dogme de l'immortalité des ames humaines, ils s'imaginent & veulent persuader à ceux qui les écoutent, qu'à la mort l'homme périt tout entier, qu'une génération succede perpétuellement à l'autre, & que celle qui a une fois quitté le monde, cesse d'être, sans avoir aucune espérance de renouvellement. Ils prétendent que nous ne pouvons juger de la bonté & de la justice de Dieu, selon les idées que nous avons de ces qualités considérées dans l'homme, ni tirer des unes aux autres des conséquences certaines. D'où ils concluent, que, quoique la distribution des biens & des maux de la vie présente, nous paroisse inégale & peu conforme aux régles de l'équité, nous ne connoissons pas assez les attributs de Dieu,

pour pouvoir conclurre de-là la certitude d'une autre vie.

Mais si la justice & la bonté ne sont pas en Dieu, ce qu'elles sont dans nos idées, nous ne prononçons donc que des mots vuides de sens, quand nous disons que Dieu est nécessairement bon & juste. Ne pourra-t-on pas dire, par la même raison, que quand nous parlons de la science de Dieu & de sa sagesse, nous n'avons aucune idée de ce que nous disons? ainsi on renverse par là tous les fondemens sur lesquels il est possible de s'assurer de quelque chose que ce soit. Il est donc évident que cette sorte de Déistes, en faisant semblant de reconnoître les attributs moraux de Dieu, les anéantissent en effet, & donnent des armes pour anéantir par la même méthode, ses attributs même naturels. Cette troisiéme hypothese n'est donc encore au fond qu'un pur Athéisme, & renferme tout le poison des systêmes les plus horribles & les plus décriés.

4°. Enfin il y a une derniere espece de Déistes, qui, supposé qu'ils soient sinceres, ont des idées justes & saines de Dieu & de ses attributs. Ils font profession de croire l'existence d'un Être unique, éternel, infini, intelligent, tout-puissant, créateur, conservateur & maître souverain

de tout l'univers. Ils confessent aussi que cette cause suprême est un Être infiniment juste, bon, sage & véritable, en un mot, qui posséde toutes les perfections, tant morales que naturelles. Ils avouent qu'il a créé le monde pour sa gloire, qu'il le conserve continuellement par sa sage Providence, qu'il le gouverne suivant les régles éternelles de la justice, de l'équité, de la bonté, de la sagesse & de la vérité. Ils reconnoissent, que comme toutes les créatures raisonnables dépendent à tout moment de lui, elles sont obligées de l'adorer, de le servir, de lui obéir, de lui rendre tous les hommages dont elles sont capables. Ils conviennent aussi que toutes les créatures doivent concourir, chacune selon les facultés que Dieu lui a données, au bon ordre & au bien général de l'univers; que l'homme en particulier est obligé de contribuer, autant qu'il est en lui, au bien & à la félicité de tout le genre humain: qu'il a des devoirs à remplir envers ses supérieurs, ses égaux & ses inférieurs, & envers lui-même. Ils tombent d'accord que les hommes sont agréables ou désagréables à Dieu, à proportion de l'exactitude ou de la négligence qu'ils ont pour la pratique de ces devoirs. D'où ils concluent que Dieu doit

néceſſairement donner aux uns & aux autres des marques de ſa faveur ou de ſon indignation : & que comme Dieu ne le fait pas toujours en cette vie, il faut qu'il y ait une vie future, où les récompenſes & les punitions ſoient diſtribuées à chacun ſelon ſes mérites.

Tel eſt l'abrégé de leur ſyſtême : & il faut avouer, que juſque-là, il ſeroit difficile d'y trouver quelque choſe à reprendre. Mais, ce qu'il eſt bien important d'obſerver, c'eſt qu'ils font profeſſion de ne croire ces vérités, qu'autant qu'elles leur ſont connues par les lumieres naturelles, & indépendamment de la Révélation divine, qu'ils rejettent, comme n'ayant pas de fondement aſſuré. Ils s'en tiennent déterminément à ce que la raiſon leur fait appercevoir, & à ce qu'ils appellent la Religion naturelle : ils la croyent abſolument ſuffiſante, & ne veulent pas qu'on prétende les convaincre de la vérité de la Religion chrétienne.

S'il y en a beaucoup de cette eſpece parmi les Philoſophes modernes, ils ſeroient peut-être encore plus dignes de compaſſion que d'indignation ; & on pourroit eſpérer de les ramener facilement à la néceſſité d'une lumiere ſurnaturelle & d'une révelation divine, pour leur donner

une connoissance plus claire & plus distincte de cette vie future, que la raison leur permet d'espérer, & pour leur expliquer ou leur rendre raison de tant de difficultés dont ils ne peuvent trouver le dénouement dans leur systême.

Mais leur sied-il bien de faire parade de tant de droiture & de sincérité, quand au lieu d'un examen mur & exact des motifs que nous croyons invincibles, & qui devroient les attacher à la révélation divine, manifestée dans le Christianisme, ils ne paroissent appliqués qu'à tourner en ridicule toutes les preuves qu'on leur allégue, quoique depuis tant de siécles elles ayent convaincu les plus grands adversaires du Christianisme; lorsque, sans s'embarrasser beaucoup de régler leurs mœurs, au moins sur ces vertus dont ils trouvent l'idée dans leur prétendue Religion naturelle, ils n'ont à opposer aux plus solides raisonnemens, aux autorités les plus respectables, que des chicannes triviales, des railleries insultantes, des allégations cent fois confondues, de vaines subtilités, & des discours qui se contredisent perpétuellement, & où l'on ne garde aucune bienséance? N'y a-t-il pas lieu de suspecter encore ici de véritables Athées, qui ne font que s'envelopper sous des dehors

trompeurs & des expressions bien éloignées de leurs véritables sentimens ?

Toutes ces especes de Déisme vont de conséquence en conséquence se terminer, comme nous avons déja dit à l'Athéisme : & il est facile de le prouver. Car sans entrer dans des raisonnemens subtils & abstraits, n'est-ce pas être sans Dieu en ce monde, *sine Deo in hoc mundo*, comme S. Paul le dit des Païens & des Idolâtres, qui en adoroient un si grand nombre, que de ne pas le connoître & le croire tel qu'il s'est manifesté lui-même, que de se rendre soi-même l'inventeur de la Religion & du culte qu'on veut embrasser, que de refuser d'apprendre du seul & unique vrai Dieu, comment il veut être adoré ? *Ephes. ij. 12.*

Systême des Théistes.

Ce systême qui se montre sous un nom nouveau, n'a peut-être rien de nouveau que l'idée plus juste qu'il nous donne des véritables sentimens des Déistes dont nous venons de parler ; & des motifs secrets qui les portent à se couvrir avec tant de soin sous le voile des aveux qu'ils font en faveur de la Religion. C'est ce qu'il est d'autant plus important de comprendre, que moyennant ces trompeuses apparen-

ces, ce systême a trouvé le secret de s'introduire jusques dans les asyles même, où la Religion chrétienne devroit trouver sa sureté.

Thefe & Apologie de l'Abbé de Prades.

Le mot *Théisme*, qui vient du grec, signifie la même chose que le mot *Déisme*, dont l'origine est latine. Mais il a plu à nos nouveaux Philosophes d'y donner une signification différente : & cela est si nouveau, qu'on y a d'abord été pris. Il faut donc sçavoir que les Théistes croyent, 1°. un Dieu, 2°. l'immortalité de l'ame (quelle qu'elle soit, une *ame de feu*, si l'on veut, *mens ignea*) 3°. des récompenses & des châtimens dans une autre vie. Mais selon eux, il n'est pas nécessaire à l'idée & au plan d'une vraie Religion, que ces châtimens soient éternels. Le Théisme, comme on voit, n'est pas chargé d'un grand nombre de dogmes. Or dans la bouche de celui qui a produit ce nouveau mot, & le systême qu'il renferme, le Théisme est la Religion naturelle. Il est vrai que l'idée qu'il en donne ne paroît pas du premier coup-d'œil conforme à l'exposé que nous allons en faire. Mais nous avons déja averti plus d'une fois que rien n'est plus commun que le oui & le non sur le même point, dans les systêmes de nos incrédules, & qu'il est très-facile de faire voir que les

propositions les plus contradictoires s'accordent dans leurs bouches.

Voici donc le plan qu'il faut se faire du Théisme. 1°. C'est la Religion essentielle, éternelle, qui ne passe point, immortelle comme le Dieu qu'elle adore. 2°. C'est le fond, la base de toutes les Religions. Le Théisme, dit-on, est semblable au métal qui s'allie à tous les autres métaux : il s'incorpore à toutes les Religions du monde ; & ses veines fécondes se répandent dans toutes les parties de ce vaste Univers. La loi de Moyse n'étoit qu'une constitution civile, surajoutée à cette Religion naturelle : & c'est sur ce fond que Dieu a, pour ainsi dire, enté tous les Mystères révélés par Jesus-Christ. Ainsi la Religion révélée n'est autre chose que cette loi naturelle plus développée. 3°. Le Théisme est la meilleure de toutes les Religions, si l'on en excepte la vraie Religion, c'est-à-dire, la Religion révélée & surnaturelle: & on appelle celle-ci la vraie Religion, parce qu'elle seule conduit l'homme à la vision intuitive de Dieu, c'est-à-dire, au bonheur de le voir face à face, & de jouir de sa présence pendant toute l'éternité. Mais le Théisme n'est pas pour cela une fausse Religion : car il conduit à un bonheur véritable, quoique d'un autre ordre.

Pour comprendre cette idée à laquelle les oreilles chrétiennes ne ſont pas accoutumées, il faut, ſelon ces Docteurs de menſonge, doubler tout dans ce monde, comme dans l'autre, & diſtinguer un ordre naturel, & un ordre ſurnaturel, un état naturel de l'homme & un état ſurnaturel, une Religion naturelle & une Religion ſurnaturelle, une révélation naturelle & une révélation ſurnaturelle, des vérités naturelles, & des vérités ſurnaturelles, des vertus naturelles, & des vertus ſurnaturelles, & des vices de même; enfin un bonheur naturel & un bonheur ſurnaturel. Tout ce qui eſt naturel appartient à la Religion naturelle, c'eſt-à-dire, au Théiſme; tout ce qui eſt ſurnaturel appartient à la Religion ſurnaturelle, c'eſt-à-dire, à la Region chrétienne. Moyennant cette diſtinction, il eſt aiſé de concevoir que quand on parle d'un bonheur ſurnaturel, la Religion chrétienne eſt la ſeule vraie, parce qu'elle ſeule y conduit. Mais quand on ſe réduit au bonheur naturel, toutes les autres Religions, où ſe trouve le Théiſme, ſont vraies. Or comme toutes les autres Religions ont toutes *ſur-ajouté* différentes *ſuperſtitions* à la loi naturelle, & que le Théiſme au contraire eſt exempt de toute pratique ſuperſtitieuſe, il s'enſuit que le

Théisme est la plus parfaite de toutes les Religions, parce que la loi naturelle y est dans toute sa pureté, & sans aucun mélange. Mais il est moins parfait que la vraie Religion chrétienne, parce que celle-ci conduit par des moyens surnaturels à un bonheur surnaturel, & que le Théisme ne conduit qu'à un bonheur naturel par des voies naturelles.

Ici se présente une contradiction apparente dans la doctrine des Théistes : & il faut en donner le dénouement, pour ne rien leur imputer à faux. Ils ont dit nettement que le *Théisme ne peut suffire aux besoins de l'homme.* Que peut-il donc lui manquer, après les avantages qu'on vient de nous y faire appercevoir? C'est ce qu'il est facile d'accorder. Quand on dit dans un endroit que le Théisme ne peut suffire aux besoins de l'homme, c'est qu'il s'agit en cet endroit de sçavoir si le Théisme est suffisant *pour instruire les simples.* Or les trois Dogmes qui composent la Religion naturelle ou le Théisme, étant du ressort de la raison, peuvent être connus par des Philosophes. Mais tout le monde n'est pas Philosophe, ni capable de le devenir. Tels sont les simples, les gens sans étude. Le Théisme ne suffit pas pour leur faire connoître ces trois vérités, il faut y ajouter la

révélation. Ainsi le Théisme suffit pour le Sçavant ; mais il ne suffit pas pour l'ignorant. Celui-ci a besoin de la révélation pour arriver aux connoissances, où l'autre parvient par les seules forces de la raison.

Mais dans cette supposition-là même, il ne faut pas s'imaginer qu'il soit question de la nécessité d'une révélation surnaturelle & de la Religion chrétienne. Non, ce seroit détruire d'un seul coup un édifice qui n'est élevé à grands frais, que pour battre en ruine le Christianisme, ou tout au moins le rendre inutile. Nos nouveaux Docteurs ne demandent pour l'instruction même des simples qu'une révélation *naturelle*, qui ne change pas par conséquent le Théisme, mais qui fait en faveur des simples, ce que la raison seule fait pour les Sçavans. Ainsi cette révélation naturelle n'empêchera pas que ce ne soit une Religion purement naturelle. Cette Religion toute *révélée* qu'elle seroit, pourroit encore *n'être pas surnaturelle ;* tant ils sont en garde contre tout ce qui pourroit rendre la Foi & le Christianisme nécessaires.

Mais qu'est-ce que cette révélation naturelle ? Comment se fait-elle ? C'est par l'enseignement & le témoignage d'hommes magnanimes, de Poëtes, d'Orateurs, de sublimes Philosophes, qui ont découvert &

ramené sur la terre cette Religion pure, démêlée de toutes superstitions, le Théisme. D'où il est aisé de conclure que cette révélation naturelle n'est pas proprement une révélation : & qu'en ce sens la révélation même n'est pas nécessaire. Et c'est ce que nos Incrédules, selon la méthode qui leur est si familiere de se contredire sans cesse, sur-tout quand il est question d'écarter tout ce qui pourroit être tant soit peu favorable au Christianisme, ne font pas non plus difficulté d'avouer.

Ils n'en demeurent pas là : & ils en viennent enfin après quelques détours, jusqu'à convenir d'une maniere assez expresse que cette Religion naturelle, le Théisme enfin conduit réellement au bonheur de l'autre vie, & même à la vision intuitive, qui est le bonheur surnaturel. Car enfin, n'est-ce pas le déclarer nettement que de dire en propres termes : *le Théisme étoit la Religion des Patriarches, à quelques révélations près ?* Ce mot *quelques* menagé si à propos, réduit ces révélations à bien peu de choses, & fait entendre sans doute, qu'elles ne changeoient rien à la nature de la Religion du Théisme, qui par conséquent se trouvoit suffisant pour le salut, puisqu'il y a conduit les Patriarches. Aussi ne craint-on pas de

déclarer que la Religion des Patriarches, & sur-tout celle de Job, n'étoit que la Religion naturelle, le Théisme : que la loi de Moyse n'étoit pas la Religion des Juifs, mais seulement une *constitution civile*, que Dieu chef de cette République politique, avoit sur-ajoutée à la Religion des Patriarches, comme les Mystères de la Religion chrétienne sont entés sur la Religion naturelle, seule Religion essentielle. On ne craint pas non plus de dire que *tout* ce qui se trouvoit dans l'ancienne Loi *ne* regardoit Dieu *que comme Roi temporel* des Juifs. Enfin on ne craint pas de dire qu'il *suffisoit aux Nations voisines des Juifs pour plaire à Dieu, qu'elles pratiquassent les devoirs de la Loi naturelle*, qu'elles suivissent en un mot la Religion qui a *sauvé Adam*, *Noé*, & tous *les Patriarches.*

Hebr. xj. 6. Quoique S. Paul ait déclaré si précisément que *sans la foi il est impossible de plaire à Dieu :* dans le nouveau systême on prend une autre route qu'on prétend faire passer pour aussi sûre, mais qui dans le fond n'est que plus commode à la cupidité. La Religion qui a *sauvé* les Patriarches, par conséquent qui les a conduits au bonheur surnaturel de la vision intuitive, est réduite à la *loi naturelle*, qui n'est autre chose que la Religion naturelle, le Théisme.

C'est ainsi que l'on va toujours en avant, & que les impiétés s'accumulent. Aussi un autre impie qui ne rafinoit pas tant, & à qui le secret du Théisme n'étoit, selon les apparences, pas encore connu, ne fait pas difficulté de trancher le mot, c'est-à-dire, d'attribuer même au Déisme, ce qu'on n'ose ici d'abord attribuer qu'au Théisme. *Un Déiste*, dit-il, *est un homme qui est de la Religion d'Adam, de Sem, de Noé.* Mais si le Déisme a suffi pour sauver les Patriarches, il sera facile d'amener nos Incrédules & les Théistes même, jusqu'à leur faire avouer qu'il suffit aussi pour sauver les hommes depuis Jesus-Christ : & il est fort aisé en prenant leurs raisonnemens, de prouver qu'ils en conviennent. Nous voulons bien, pour abréger, leur faire grace d'une conviction si exécrable.

Déf. de Milord Bollingbrock.

Revenons maintenant sur nos pas, & considérons que le Théisme & le Déisme ne sont donc pas dans le fond aussi différens qu'on avoit d'abord paru vouloir le faire croire. Car dans le même ouvrage où l'on a avancé tous les étranges paradoxes que nous venons de rélever, on définit le Déisme par les mêmes traits qui sont propres au Théisme. C'est, dit on, la Religion d'un homme qui *croit* en Dieu, qui reconnoît sur lui l'empire de la Loi natu-

Apologie de la These l'Abbé de Prades.

relle, qui même, si l'on veut, *attend dans une autre vie la récompense dûe à ses vertus* (ce qui ne se peut, s'il ne croit l'ame immortelle:) voilà, comme on voit, les trois points ou dogmes qui font toute la Religion du Théisme. Où est donc la différence? elle se trouve exprimée dans les paroles suivantes: *mais qui se révolte contre toute révélation.* Le Théisme au contraire ne porte avec lui aucune idée de rebellion, c'est-à-dire, qu'il est disposé à croire la révélation, *quand elle sera bien prouvée.* Mais il se rend si difficile sur les preuves, qu'il differe peu du Déiste. D'ailleurs, il ne convient pas de la nécessité absolue de la révélation même naturelle pour les simples, encore moins pour des Philosophes: par conséquent encore moins de la nécessité d'une révélation surnaturelle, dont il réduit même les articles presque à rien. Ainsi le Théisme a quelque chose de singulier, que n'a pas le Déisme.

Il est aisé après cet exposé de reconnoître enfin quel est le but de tous ces rafinemens, & que ces différentes Sectes ne sont forgées que pour se soutenir l'une l'autre, & former par leur réunion le gros de l'armée ennemie du Christianisme. Ce sont des escadrons qui sans être armés & habillés à l'uniforme, marchent sous la même

enseigne, & qui sont destinés à donner le change par leurs diverses évolutions, sans perdre de vue le plan général, qui est de détruire la Religion chrétienne, & de s'affranchir de son joug. Le Théisme n'est que le Déisme même un peu mitigé. Celui-ci, dans un sens plus rigoureux, & quand on le force dans son poste, ne peut tenir pour l'immortalité de l'ame, & donne la main au Matérialisme, qui ne differe pas du véritable Athéisme, sous quelque forme qu'il se présente, & quelque nom qu'il prenne. Ainsi dès que l'on enfonce un de ces escadrons, ils se renversent les uns sur les autres, & se percent de leurs propres armes; tout se débande, & ils ne peuvent se rallier, que sous le signal commun & général d'Impies & d'Incrédules opiniâtres qui font rougir la raison même, en paroissant la prendre pour guide.

Systême des Optimistes.

Ce que nos Philosophes modernes ont dit du Théisme, ou même du Déisme, (qu'ils confondent quelquefois ensemble) que semblable au métal qui s'allie à tous les autres métaux, il s'incorpore de même à toutes les Religions du monde; on peut le dire en un sens de l'*Optimisme*; qu'il

s'allie à toutes les Sectes d'irréligion, à l'Athéisme, au Matérialisme, au Spinosisme, aux différentes classes de Déistes, au Théisme même. L'Optimisme est comme le centre de tous les autres systêmes: & quelque Impie, quelqu'extravagant qu'il soit lui-même, il semble imaginé pour justifier tous les autres des absurdités & des impiétés qu'ils renferment. Par le moyen de ce systême nouveau, dont nos Incrédules sont plutôt les restaurateurs que les inventeurs, & auquel ils n'ont fait qu'ajouter les chimères dont ils avoient besoin, ces prétendus Philosophes que rien n'arrête, ou plutôt qui ne veulent pas paroître embarrassés d'aucune difficulté en fait de Religion, prétendent expliquer tout ce qui ne sera jamais explicable, que dans la Religion révélée. Avec cette seule parole: *Tout est bien: Tout est ce qu'il doit être*, ils croyent pouvoir imposer silence à tous les Fidèles de tous les siècles, & dissiper en fumée toutes les difficultés dont on les accable. Comme c'est en derniere analyse à quoi ils semblent se réduire, &, pour ainsi dire, leur dernier mot, il est sans doute à propos de nous arrêter un peu sur ce systême qu'ils appellent eux-mêmes l'Optimisme, d'en faire sentir les absurdités, de développer les horribles consé-

quences qui en réſultent, & le rapport ſenſible qu'il a ſur-tout avec l'Athéiſme & le Spinoſiſme dont nous avons parlé d'abord.

Mais avant d'entrer en matiere, nous croyons, pour nous diſpenſer d'un très-grand nombre de citations, qui pourroient être embarraſſantes, devoir avertir d'avance que dans l'expoſé que nous allons faire de cet étrange ſyſtême, nous nous arrêterons principalement à un ouvrage qui a été malheureuſement trop célèbre. C'eſt la traduction en vers François, du Poëme Anglois, intitulé : *Eſſai ſur l'homme.* Nous n'ignorons pas qu'on a voulu juſtifier le Poëte Anglois des reproches qui ont été faits à ſon ouvrage, que l'on a cru avoir droit de rejetter ſur le Traducteur l'horrible Doctrine qu'il contient ; & que Pope lui-même s'eſt plaint de ſes Traducteurs. Ce n'eſt pas ici le lieu de diſcuter ce point de critique. Il nous ſuffit que cette mauvaiſe & pernicieuſe Doctrine ait été avancée & publiée dans des ouvrages, tant en proſe qu'en vers, pour que nous ayons droit de la combattre. Et ſi c'eſt au Traducteur qu'il faut s'en prendre de l'avoir produite, ſur-tout avec tous les ornemens de ſa poëſie, le ſcandale n'en eſt que plus énorme & plus digne de nos larmes. C'eſt

donc de ce Poëme François que nous extrairons principalement l'exposé de ce systême, après que nous aurons fait remarquer à nos Lecteurs ce qui paroît y avoir donné lieu.

Rien n'est plus sensible dans la nature humaine que le mêlange de grandeur & de bassesse, de foiblesse & de force qu'on y apperçoit. Il n'a pas échappé aux réflexions des Sages du Paganisme : & c'est ce qui leur a donné occasion d'imaginer différens moyens plus ou moins éloignés du vrai, pour expliquer cet étrange phénomène. Nos prétendus Philosophes ont senti eux-mêmes la difficulté dans leurs systêmes philosophiques, de rendre raison de cet état de l'homme sur la terre. Cette difficulté n'embarrasse pas les Chrétiens : & le dogme du péché originel leur fait trouver le dénouement d'une énigme, qui sans cette lumiere seroit absolument inexplicable. Mais c'est par la révélation divine que la foi du péché originel & de ses suites funestes nous est manifestée. Or c'est, comme on a déja répété bien des fois, contre la révélation, & l'autorité qu'elle doit avoir sur nos esprits pour les soumettre aux mystères les plus incompréhensibles, que les Incrédules s'élevent perpétuellement. Ils ne veulent pas la reconnoi-

tre, mais s'en tenir abſolument à cette Religion naturelle, qui ne peut réſoudre cette difficulté. Ainſi ils aiment encore mieux demeurer dans un labyrinthe dont ils ne peuvent ſe tirer, que de ſaiſir le fil de la Tradition, qui ſubſiſte depuis le commencement des ſiécles, & qui ſe trouve conſignée dans les Livres, tant de l'Ancien que du Nouveau Teſtament. Ils en ſont quittes pour traiter avec le dernier mépris les Philoſophes vraiment chrétiens, qui ſe font gloire d'avouer que la raiſon doit nous conduire à la révélation, & qu'elle ſuffit pour nous en faire ſentir la néceſſité, mais ne peut jamais nous en tenir lieu.

L'homme, ſelon nos prétendus Philoſophes même, eſt un étrange problême, où l'on voit un mêlange ſurprenant de lumiere & de ténèbres, de grandeur & de baſſeſſe. C'eſt un cahos de paſſions, de déſirs, de penſées qui changent ſans ceſſe & qui ſe combattent mutuellement. Maître de tout, il eſt toujours en diſcorde avec ſon propre cœur: & en même tems qu'il eſt l'honneur & l'ornement de la nature, il en eſt auſſi la honte & l'opprobre. L'homme cependant, ajoutent-ils, n'eſt pas pour cela une énigme. Je conçois, dit l'un d'eux, je conçois fort bien ſans myſtère

ce que c'eſt que l'homme. Il vient au monde comme les autres animaux... Nous dépendons en tout de l'air que nous reſpirons, des alimens que nous prenons. Dans tout cela il n'y a rien de contradictoire. Il n'eſt donc pas néceſſaire de recourir au péché originel pour expliquer les contrariétés qui ſont dans l'homme : il ne faut que ſçavoir un peu les loix de la Méchanique. Un jeu de machine fait le dénouement de tout ce que la Religion chrétienne nous montre comme un myſtère qu'elle ſeule peut dévoiler. Les Juifs & les Païens ſont également dans l'erreur ſur ce qu'ils diſent, les premiers de la déſobéiſſance d'Adam, les ſeconds de Promethée & de la Boëte de Pandore.

Spinoſa Tr. Théologico-Politic. Lettres Philoſophiques. Diſcours de la nature de l'homme. Pope, Poëme, Eſſai ſur l'homme.

Voici donc le mot de l'énigme qui n'en eſt pas une ſelon nos Philoſophes : *Tout eſt bien : Tout eſt ce qu'il doit être : Tout eſt bien dans toute la nature, & auſſi parfait qu'il doit l'être : Tout déſordre apparent eſt un ordre réel.* Mais pour comprendre toute l'étendue de ce principe, & l'uſage qu'il en faut faire, ſelon nos Philoſophes, pour expliquer ce qui nous paroît le plus incompréhenſible ; il faut les écouter eux-mêmes nous développer tout le plan des deſſeins & de la conduite de Dieu dans la formation de l'Univers entier.

Selon eux de tous les mondes possibles Dieu (quel qu'il soit) a du créer le plus parfait, & lui donner la préférence sur tout autre. En créant le monde, la vue que Dieu s'est proposée est le bonheur du tout. Il ne s'est pas proposé le bonheur de tels ou tels êtres particuliers. L'Univers entier est un systême de société. Dieu a travaillé pour le bonheur des animaux les plus grossiers, aussi-bien que pour le bonheur de l'homme. L'ame de l'Univers, (c'est pour être ce que l'on appelle *Dieu*) unit tout par un lien commun. Les végétaux, les plantes sont les alimens des êtres qui ont du sentiment. Et ceux-ci à leur tour détruits par la mort, nourrissent les végétaux en engraissant la terre qui les produit. Ainsi tous les êtres sont dépendans les uns des autres, se rapportent au grand Tout, & s'intéressent au bien général. D'où il suit que le monde en général, & les animaux en particulier ne sont pas faits pour l'homme, & que les animaux au contraire auroient droit de dire que l'homme est fait pour eux, puisqu'il a besoin des animaux dont il prend soin. Or pour conduire au bonheur les êtres qu'il a créés, Dieu suit des Loix générales & invariables qui ne lui permettent pas de déranger, pour quelques *favoris*, le systême de l'Univers.

La nature humaine, qui fait partie de ce grand tout, a reçu comme le reste toute la perfection qui lui convenoit. L'homme est tel qu'il doit être. Plus de perfection que ce qu'il en a présentement, & que ce que Dieu lui en donne en conséquence des loix immuables de la nature, dérangeroit son plan. Il ne doit donc plus être question de demander raison des contrariétés qui sont dans l'homme : il est ce qu'il a dû être. Tout ce qui paroît un mal dans l'homme tel qu'il est, est dans l'ordre général un véritable bien. L'homme ignore la cause de ce mélange de grandeur & de bassesse. Il ignore la cause des contrariétés qui sont en lui. Mais Dieu sçait pourquoi il les y a placées. A cet égard il en est de l'homme comme des animaux. Le cheval, par exemple, ne sçait pourquoi le cavalier qui le monte, tantôt lui lâche la bride & tantôt la retient. Dieu n'auroit pû créer l'homme autre qu'il n'est. Puisque Dieu a dû créer le monde parfait ; & que pour donner au monde le plus haut point de perfection, il étoit nécessaire que l'homme sortit des mains de Dieu tel qu'il est actuellement : Dieu, sans doute, a dû créer l'homme sujet à l'ignorance, à la concupiscence, aux miseres de la vie, & à la mort. Il ne faut donc pas appeller imperfection,

imperfection, ce qui est une véritable perfection dans l'arrangement du tout. Ce qui nous révolte dans la disposition de l'univers, forme un accord parfait : & le désordre n'est qu'apparent. Le mal particulier est un bien général. En un mot, tout est dans toute la nature aussi-bien qu'il doit être. Ceux donc qui voudroient trouver de l'imperfection dans l'état présent de l'Univers sont des téméraires, qui osent se placer sur le Trône de Dieu, au lieu de se tenir dans le point où Dieu les a mis.

En créant l'homme, Dieu, selon Pope, ne s'est pas proposé le bonheur de l'homme en particulier : Dieu a eu également en vue le bonheur de tous les êtres. Vous voulez, dit-il, qu'on vous rende raison des contrariétés qui sont dans l'homme : pour cela il faudroit connoître le rapport qu'a l'homme avec ce nombre infini de mondes qui composent l'Univers. Si Dieu n'avoit fait qu'un seul être, n'avoit fait que l'homme, il auroit pû le faire sans les défauts qui vous choquent. Mais l'homme n'étant qu'une très-petite portion du grand tout, auquel il est subordonné, l'homme doit avoir des défauts, afin que l'Univers n'en ait pas : l'homme doit sortir plein de désordres des mains de Dieu, afin que le tout soit concordant.

25 Lettr. Philos. Ce mélange de bien & de mal avec lequel nous naissons, ces contrariétés, ces défauts, ces imperfections sont comme *des ingrédiens nécessaires*, qui entrent dans le composé de l'homme. C'est donc une chimère de dire que la nature est corrompue. Elle n'est pas aujourd'hui dans un état différent de celui où elle étoit autrefois, parce que les essences & les régles déterminées au commencement de la création n'ont pu changer. L'homme aime à sentir ou à être remué, parce que telle est sa nature, & non pas par un effet du péché. Si Adam a pris plaisir à manger le fruit défendu, c'est qu'il y étoit porté par sa nature.

S'il s'agissoit ici de réfuter ce systême dont nous ne faisons que l'exposé, & de venger la foi contre les impiétés qu'il renferme; il seroit aisé de faire voir d'abord combien il est injurieux à Dieu, que l'on fait agir nécessairement, que l'on fait auteur du mal moral, emporté par la nécessité de son être à faire tout ce qui existe, & en la maniere qu'il existe. Qu'est donc devenue cette souveraine indépendance qui est un des caractères essentiels de la Divinité? Mais il ne faut pas être étonné de ces excès; il n'est que trop visible que le Dieu des Optimistes

n'est que celui de Spinosa. Tout ce qui est, disent-ils, n'est que partie d'un tout surprenant, dont la nature est le corps, & dont Dieu est l'ame. Peut-on mieux définir le Dieu de Spinosa tel qu'on l'a représenté plus haut ? Aussi Dieu, continue-t-on, Dieu se diversifie dans chaque être : & cependant il est toujours le même. Il est aussi grand dans l'économie de la terre, que dans celle de la matiere étherée. Il échauffe dans le soleil, il rafraîchit dans le zéphir, brille dans les étoiles, & fleurit dans les arbres. Il vit dans chaque vie, s'étend dans toute étendue, se répand sans se partager, donne sans rien perdre, respire dans notre ame, anime notre partie mortelle, également parfait dans la formation d'un cheveu, que dans celle du cœur, dans l'homme vil qui se plaint, & dans le Seraphin transporté qui n'est qu'amour & que louange : pour lui rien de haut, de bas, de grand, de petit ; il remplit, il limite, il enchaîne, il égale tout. D'où il est facile de conclure, ainsi que d'autres s'en expliquent plus clairement, que tous les êtres agissent nécessairement, comme dépendans du premier principe, qui donne le branle à tout, & qui peut être considéré comme l'ame, dont tous les autres êtres sont le corps. Et n'est-ce

Poëme de Pope sur l'homme.

pas ce que signifient ces termes de grande *chaîne* qui lie tout, à commencer depuis Dieu jusqu'au dernier des êtres? On voit que c'est une chaîne de nécessité & de fatalité, telle que si un seul des chaînons venoit à manquer, tout seroit renversé, & tomberoit dans un désordre, dont le fracas fremiroit jusqu'au Trône de Dieu même. Cela même ne peut être vrai que dans le systême qui fait de Dieu & du monde un seul tout, dont Dieu est l'ame & la nature le corps. Peut-on douter que le systême des Optimistes, tel qu'il nous est si énergiquement exprimé dans le Poëme de Pope sur l'homme, ne soit celui de Spinosa?

Si l'idée de Dieu est si rabaissée & dégradée dans ce systême, on ne doit pas être étonné que celle de l'homme ne soit pas plus menagée. La Religion nous avoit appris que l'homme a été créé pour être le Roi de l'Univers, & pour rendre à Dieu les hommages que les autres créatures sont incapables de lui rendre. Abus, illusion, selon nos Philosophes. L'homme, dit-on, n'a pas plus de raison de se persuader que le monde est pour lui, qu'un vil animal qui prétendroit que tout jusqu'à l'homme lui est subordonné. La source de ces injustes & dangereuses méprises est, selon

eux, que l'homme croit que tout eſt fait pour lui, & que lui-même eſt fait pour Dieu. Et il ne voit pas qu'il eſt fait pour le bonheur du tout.

Auſſi, ſi on les en croit, ce n'eſt pas une légere injuſtice aux yeux de Dieu, que la cruauté que l'homme exerce ſur les animaux. Il n'en étoit pas ainſi dès le commencement. L'homme d'intelligence avec les animaux les laiſſoit vivre en paix. Mais depuis qu'il leur eſt devenu cruel, & qu'il n'a plus horreur du ſang, il a perdu auſſi les biens dont il jouiſſoit. Cette cruauté qui l'a porté à ſe nourrir de la chair des animaux a été punie par la corruption que le ſang des animaux a formé dans le corps de l'homme : de-là la fievre & une foule de maladies qui ſont venues l'aſſaillir, & qui ſont produites par le mélange d'un ſang étranger avec le ſien. Sans cette riche découverte aurions-nous jamais connu ni pu imaginer la véritable cauſe des maux de toute eſpece, dont la nature humaine a toujours été affligée ? D'un autre côté, ajoute-t-on encore, Dieu a vengé les animaux de l'injuſtice de l'homme, qui avoit violé à leur égard les premieres Loix de la nature : & pour punir l'homme, il l'a rabaiſſé juſqu'à l'obliger à venir à l'école des animaux pour y apprendre les arts

qui lui ſont les plus néceſſaires, la Médecine, le Labourage, l'Agriculture, la Marine, à vivre en commun, & à obéir à un Roi. Les animaux ont montré à l'homme les fruits dont il pouvoit ſe nourrir ſans danger, & les ſimples qui pouvoient le guérir, &c. Les arts ayant été ainſi inventés d'après les animaux, les hommes alors bâtirent des Villes, formerent des ſociétés, traverſerent les mers & établirent entre eux un commerce réglé. Pourroit-on croire que des rêveries ſi ridicules, & des diſcours ſi peu ſenſés ſoient ſortis de la bouche de nos graves Philoſophes, & qu'ils n'ayent pas rougi de les écrire & de les publier?

Mais enfin, quelle eſt donc la deſtination de l'homme? Qu'a-t-il à faire ſur la terre? Quels devoirs a-t-il à remplir? Quel ſera ſon terme? Qu'a-t-il à craindre? Qu'a-t-il à eſperer? Toutes ces queſtions ſont bien importantes ſans doute: & la lumiere de la Religion ne nous laiſſe rien à déſirer ſur tous ces points. Mais la raiſon ſublime de nos Philoſophes qui ne veulent pas écouter la Religion, & qui croient devoir s'en paſſer, pour n'être pas des *Croyans*, des *Cagots*, des *Piétiſtes*; n'eſt pas embarraſſée de ces queſtions; elle a de quoi y répondre.

L'homme, disent-ils, comme tout le le reste, est fait pour le bonheur du grand Tout. Il doit s'intéresser au bien commun & universel ; & ce devoir, selon ces rigides Docteurs, a plus d'étendue qu'on ne pense. Car non-seulement il faut s'intéresser au bonheur de tous les hommes ; mais il faut encore s'intéresser au bonheur des animaux & de tous les êtres qui sont dans notre sphere, & même à celui de tous les êtres qui sont ou qui peuvent être dans une multitude infinie d'autres spheres ou d'autres mondes qui composent l'Univers. Au reste, ce bonheur du tout, bonheur que Dieu s'est proposé en créant l'Univers, est un certain je ne sçais quoi, qu'on ne peut presque définir. C'est une douceur, une tranquillité, un plaisir, un contentement, dont on posséde la source, quand on a un sens droit & un bon cœur. L'homme toujours porté vers le bien commun, trouve son propre bonheur dans celui des autres : & plus il devient sensible & tendre pour le bien commun, plus sa félicité augmente. Ce n'est pas même tout, plus ce zèle pour le bien commun est vif & étendu, & plus l'amour est grand & capable d'atteindre jusqu'à la perfection de la charité. Car nos Philisophes veulent bien adopter cette admirable vertu, &

respecter un si beau nom. Mais on voit & l'on verra dans la suite en quoi ils la font consister.

Voilà donc la destination & le devoir de l'homme. Sans parler de la voie que Jesus-Christ nous a enseignée pour arriver au bonheur, pour lequel nous sommes faits, & dont le désir est dans le fond de notre nature : on nous parle d'un bonheur qu'on ne sçauroit définir, qui se trouve, dit-on, dans quelque autre sphère au sortir de celle-ci. Et pour arriver à ce bonheur, on nous dit qu'il faut aimer tous les animaux, tous les insectes, tous les grains de poussiere & tous les atômes qui composent la vaste machine de l'Univers. On veut nous faire croire qu'en nous intéressant à leur bonheur, nous assurons le nôtre. Telles sont les folies que l'on substitue à l'Evangile.

On croiroit peut-être après cela que nos Philosophes dispensent les hommes d'aimer Dieu. Il n'en est pas ainsi. Quoiqu'ils prétendent que l'homme n'est pas fait pour Dieu, & qu'ils nous blâment d'oser nous attribuer une pareille prérogative, ils veulent néanmoins que l'homme aime Dieu & le prochain, sans y être même incité par les peines ou les récompenses. Ils vont même jusqu'à dire qu'il n'y a que l'amour

Spinosa Ethic. part. 1.

de Dieu qui soit la souveraine félicité de l'homme. C'est ainsi que s'en explique Spinosa lui-même. Ses Disciples n'ont pas fait difficulté de l'imiter en cela, & de donner les mêmes régles. Mais il ne faut pas s'y tromper. Le Dieu de Spinosa, comme nous l'avons déja fait remarquer plus d'une fois, n'est pas le Dieu des Chrétiens; & l'amour que Spinosa veut qu'on ait pour Dieu, ne ressemble en rien à la charité qui fait l'ame de la Religion chrétienne. Ainsi quand on voit Pope & les autres, admettre sur des points essentiels les principes de Spinosa, il y a bien sujet de craindre que leur Dieu ne soit celui de Spinosa. Du moins il n'est pas douteux que l'amour de Dieu dont ils font parade n'est pas la charité. Car, selon l'Evangile, c'est la charité qui fait l'homme vertueux. Or, l'homme vertueux de Pope est le même que l'homme vertueux de Spinosa. Cet homme vertueux n'a fonciérement d'autre Religion que la Religion naturelle. Toutes les autres lui sont indifférentes. » L'homme » de bien, dit Pope, n'est esclave d'au- » cune Secte; il ne suit pas de route par- » ticuliere. Il s'éleve par l'inspection de la » nature au Dieu de la nature. Il n'aban- » donne jamais cette chaîne qui lie le » grand systême, & qui joint le Ciel & la

Tr. Théol. Polit. c. 4.

» terre, le mortel & le divin. » Tout cela sent bien le Spinosisme. Et quand on invite l'homme à embrasser ce grand Tout, à joindre l'amour social à l'amour-propre & à l'amour de Dieu; quand on le presse d'étendre cette bienveillance à tous les mondes possibles, à tous les êtres raisonnables, à tous ceux qui ont vie & sentiment, enfin à tous les êtres de toute espece, ce qui comprend jusqu'aux grains de sable & aux corpuscules sans nombre, dont le monde est composé; ce qu'on appelle alors parfaite charité, ne mérite certainement pas ce nom.

C'est néanmoins cette prétendue charité qui fait l'ame de la Religion naturelle, que Pope veut substituer à toutes les Religions qui sont dans le monde. La vraie Religion, selon lui, doit réunir tout; & les hommes ne peuvent être réunis par un même systême, ce sont ses paroles. « Laissez » donc, ajoute-t-il, les faux zélés dis- » puter sur les différentes manieres de » croire. Tout ce qui s'oppose à l'unique & » grande fin, doit être faux: & tout ce » qui contribue au bonheur du genre-hu- » main & à la correction des mœurs, vient » de Dieu. » Ainsi toutes les Religions particulieres, étant ennemies les unes des autres, & ne pouvant concourir à l'unique,

à la grande fin, qui eſt de lier tous les êtres enſemble, doivent être fauſſes. Mais celle qui, ſans propoſer aucun dogme, qui appartienne à la révélation, s'arrêtera uniquement à la correction des mœurs, qui eſt l'intérêt commun de tous, ne peut venir que de Dieu. Or, la Religion naturelle, ſelon Pope & Spinoſa, opere ſeule ce grand effet; donc elle eſt l'unique qui ſoit d'une obligation indiſpenſable pour tous les hommes.

Nos Philoſophes cependant conviennent que cette Religion naturelle a ſouffert des éclipſes plus ou moins conſidérables ſelon les temps & les lieux. La reconnoiſſance, la ſuperſtition, la crainte, &c. firent décerner des honneurs divins à des objets à qui ils n'étoient pas dûs, & défigurerent par des cérémonies extérieures, par des ſacrifices ſenſibles, par des loix pénibles & génantes, cette Religion ſimple & libre, ſeule propre à l'homme, ſeule digne de lui. Mais dans des tems plus heureux, la Religion reprit ſes droits ſur l'eſprit des peuples, & l'on commença à rétablir le culte du vrai Dieu. On fut redevable, diſent-ils, de ce renouvellement aux grands hommes, que Dieu fit naître, aux Orateurs, aux Poëtes, aux Philoſophes. (Voilà la révélation naturelle du

Théïsme dont nous avons parlé plus haut) Ces grands hommes pleins de respect pour la Divinité, & d'amour pour la société, consulterent la nature, rétablirent la foi & la morale qui s'étoient éclipsées, & rallumerent le flambeau de cette Religion naturelle que les hommes avoient laissé éteindre ou obscurcir. Ainsi le culte extérieur & les cérémonies qu'il entraîne avec lui, bien loin d'être de l'institution de la nature, ont au contraire dégradé la Religion naturelle. Le culte de l'ancienne loi, & même le nouveau, & les pratiques qu'ils peuvent prescrire, ne sont que des signes visibles, qui n'obligent pas par eux-mêmes.
Epître à Uranie. C'est-à-dire, qu'on ne doit faire les exercices de la Religion, que par politique, & pour se conformer aux loix de l'Etat, dans lequel on se trouve. La Religion naturelle est seule d'obligation.

Au reste, quand on entend nos Philosophes incrédules, parler de morale & de correction des mœurs, il ne faut pas s'imaginer qu'ils aient des loix bien séveres & bien pénibles à nous prescrire. Tout est assorti dans un systême forgé pour le bonheur général & particulier. Ils ont pris Spinosa pour leur Docteur, & ils sont fidéles à suivre ses leçons & ses principes. Ils nous apprennent donc que ce qui distingue

l'homme des animaux, c'eſt la raiſon. Dieu a donné à l'homme la raiſon, & l'inſtinct aux animaux, pour les conduire, & pour les rendre auſſi heureux que parfaits, en les portant toujours à remplir leur deſtinée, ſoit par réflexion, ſoit ſans deſſein. Ces ſages Philoſophes cependant ne ſçavent & ne peuvent dire (tant ils ſont circonſpects pour ne pas trop rélever la nature humaine) qui eſt le mieux partagé de l'homme ou des animaux. Quelque excellence qu'ait la raiſon, mérite-t-elle la préférence ſur l'inſtinct? Celui-ci eſt plus docile aux loix, marquées par la cauſe ſouveraine & éternelle; au lieu que la raiſon s'écarte ſouvent du but, ſort de l'ordre & lui réſiſte.

Mais elle n'eſt pas le ſeul préſent que Dieu a fait à l'homme. Il y a joint l'amour-propre pour être le lien de la ſociété. Ce ſont deux puiſſances qui exercent leur empire dans l'homme, & qui étant d'accord enſemble, & tendant au même but, lui font prendre les moyens d'être heureux, en évitant le mal, & ſe procurant les biens qui lui conviennent. L'amour-propre, dit le Poëme ſur l'homme, eſt l'éternel lien des hommes. Bien loin que l'amour-propre ſoit contre tout ordre, il eſt, dit l'auteur des Lettres Philoſophiques,

ſelon tout ordre... Sans lui il n'y auroit pas eu un art d'inventé, ni une ſociété de dix perſonnes formée. Il eſt le fondement de la ſociété. D'où cet infâme auteur nous laiſſe à conclure que la Religion chrétienne étant l'ennemie de la cupidité, elle doit être l'ennemie de la ſociété. Ce n'eſt pas tout encore : car les paſſions naiſſent de l'amour-propre dont elles ſont autant de modifications. Et quand elles ſe bornent à contenter nos propres intérêts, ſans offenſer ceux des autres, la raiſon alors les adopte & les aide. Mais quand elles élevent le courage de l'homme juſqu'à lui faire préférer l'avantage des autres au ſien, ces nobles tranſports deviennent des vertus. Or, ajoutent nos Philoſophes, ce ſont les eſprits animaux qui mettent les paſſions en mouvement : & ſelon qu'ils ſont plus ou moins nombreux, plus forts ou plus foibles, les paſſions auſſi ſont plus ou moins foibles. Et ce ſont les plus nombreux qui forment la paſſion dominante.

Ainſi le premier auteur de la paſſion dominante, c'eſt Dieu même, qui nous en a donné le principe, quand nous ſommes venus dans le monde. La nature a fait naître avec nous, & a mis dans notre ſang le germe du penchant, lequel, croiſſant &

ſe fortifiant, forme la paſſion qui doit gouverner les autres, & devenir ſouveraine du corps & de l'ame. La conſéquence de ces étranges principes, c'eſt qu'il faut céder aux loix de la nature, & s'y conformer : que la route qu'elle trace, eſt celle qu'il faut ſuivre, comme la plus ſûre : & que c'eſt par les paſſions dont elle eſt, pour ainſi dire, la mere, que le Ciel nous fait exécuter les deſſeins que la Sageſſe ſouveraine a formés ſur nous, & les projets à l'accompliſſement deſquels elle nous deſtine.

Selon cette affreuſe doctrine, la paſſion dominante, & toutes les paſſions ne ſont pas ſi fort à redouter qu'on le penſe. Elles ſont même d'un grand uſage pour le commerce de la vie. Elles donnent de l'activité à l'ame, qui ſans elles languiroit. Et ces paſſions combinées enſemble, ſont deſtinées au bonheur des hommes. Il réſulte de leurs différens combats des accords favorables. Bien loin donc qu'il fût plus avantageux à l'homme de n'être pas agité de paſſions ſi différentes, elles lui deviennent au contraire utiles. Car de même que la ſageſſe infinie de l'Etre éternel, entretient l'harmonie de l'Univers par le trouble & les changemens qui y arrivent inceſſamment, ainſi l'homme ſeroit inſenſible à tout, & ne pourroit même

ſubſiſter, s'il n'étoit jamais agité par les paſſions.

Ce n'eſt pas même encore leur unique & leur plus grand avantage. Les paſſions peuvent nous rendre même vertueux. *L'orgueil*, *l'amour*, *la haine* ont ſouvent produit de grands exploits. La *colere* quelquefois ſupplée au zele & au courage. *L'avarice* enfante la prudence & l'économie. La *pareſſe* entretient la ſageſſe & la modération. L'*envie* excite l'émulation. En un mot, il n'y a pas de vertu que la honte ou l'orgueil ne puiſſe nous inſpirer. Auſſi il n'y a pas, à proprement parler, de diſtance entre le vice & la vertu. Ils ſe touchent de ſi près, qu'on chercheroit en vain le point précis où le vice commence & la vertu finit.

Mais puiſque l'amour-propre & les paſſions ſont un préſent de la nature, & que c'eſt Dieu qui les a mis en nous, ſans doute ce n'eſt pas ſans de grands deſſeins. Quel en eſt donc l'uſage ? C'eſt que tous les hommes ſans diſtinction, en cherchant dans la ſatisfaction de leurs paſſions, leur avantage particulier, contribuent ſans y penſer au bien général. C'eſt à ce grand deſſein que le Maître ſouverain de l'Univers fait ſervir la malice même & les plus grands forfaits, les crimes les plus noirs,

ainsi que les caprices, les défauts de l'esprit, & les foiblesses du cœur. La *honte* & la *fierté* sont les gardiennes de la pudeur dans les personnes du sexe : la *témérité* conduit les militaires : la *vanité* fait fleurir les arts. Et cette vanité produit quelquefois les plus admirables effets. Ainsi la sagesse du Créateur sçait faire servir au bonheur du monde & du grand tout, nos défauts mêmes & nos vices.

Peut-on envisager sans frémir les horribles conséquences de tous ces principes, qui coupent la gorge au genre humain, & qui sont capables d'enfanter impunément toute sorte de désordres ? Peut-on même tenir compte à nos impies, ou leur sçavoir quelque gré des especes de palliatifs dont ils semblent couvrir ces affreuses conséquences, quand ils ne peuvent s'empêcher de les avouer ? Car enfin, lorsqu'on a une fois osé dire, comme Spinosa, que la convoitise est une loi de la nature, un droit naturel qui ne peut rendre coupable celui qui y obéit : ou comme s'exprime un autre impie : que ce seroit faire agir Dieu d'une maniere injuste, que de dire qu'il nous empêche ou nous défend de suivre un penchant qu'il nous a donné : est-ce un correctif suffisant que de dire comme l'Auteur des Lettres Philosophiques, « Il

Tr. Théol. Polit. c. 16.

» ne faut donc pas accuser cet instinct que » Dieu nous a donné ; mais en faire l'u- » sage qu'il commande? » On vient de voir à quoi dans leur systême peuvent servir les passions. Peut-on donc être innocent, en employant des vices réels pour acquérir ou conserver un masque de vertu, ou pour procurer ce qu'on appelle le bonheur, soit général, soit particulier? De même le conseil que Spinosa donne aux hommes de faire par amour-propre ce à quoi ils ne sont pas obligés par le droit naturel, est-il une barriere bien capable d'arrêter les voleurs & les homicides ? Et l'Auteur du Poëme sur l'homme, qui copie Spinosa, en disant qu'en suivant la cupidité, on ne fait que suivre la loi de la nature; applique-t-il un remede bien efficace à ce principe meurtrier, quand il veut que l'on consente à s'assujettir à la raison, & que pour sa propre sûreté & pour l'intérêt commun, on sacrifie le bien particulier au bien public : par exemple, qu'on s'abstienne de voler pour éviter la potence, & qu'on évite des excès de débauche, afin de ne pas détruire sa santé ? De quoi peuvent servir ces beaux conseils que nos Incrédules ont bien voulu adopter d'après Spinosa, quand on a prétendu établir avec lui que les hommes ne sont pas plus libres que les animaux

& les plantes ; que l'amour-propre & les paſſions ſont les loix de notre nature qui nous déterminent, *ſans que nous puiſſions faire autrement*, & que *chacun de nous n'eſt pas plus obligé de ſuivre les régles du bon ſens, qu'un chat d'agir ſelon les loix de la nature du lion.*

De ſi miſérables Docteurs, ces faſtueux Prédicateurs ou Partiſans de cette Religion naturelle qu'ils ont fabriquée à leur gré, ont-ils bonne grace après cela de nous parler de *morale* & de *correction des mœurs* ? Leur ſied-il bien de ſe donner pour zélateurs du bonheur commun, de l'intérêt du grand tout ? Prétendront-ils ſe faire croire ou même ſe faire écouter, quand ils publieront dans toutes les langues, & ſous toute ſorte d'emblêmes, que le monde, tel qu'ils ſe l'imaginent, eſt auſſi parfait qu'il doit être, que tout eſt bien ?

Mais avant que de les quitter & de les abandonner à toutes les abſurdités de leur ſyſtême, voyons encore quelle eſt la nature & la ſûreté de ce bonheur qu'ils promettent ſi généreuſement à tout le monde, & qu'ils veulent que chacun trouve dans l'eſpace immenſe de cet Univers dont il fait une petite partie. Quand on entend dire à nos Philoſophes Incrédules : Tout eſt bien comme il eſt : & l'homme eſt auſſi

heureux qu'il peut & qu'il doit l'être dans le plan du monde présent, qui est le plus parfait de tous les plans possibles, & selon le résultat de la combinaison des loix générales du mouvement dont Dieu ne s'écarte jamais : il se présente tout d'un coup à la premiere vue une difficulté toute narelle. C'est inégalité des conditions, & ce différent partage des hommes dont les uns sont plongés dans la misére, & accablés de maux, tandis que d'autres vivent dans l'abondance & dans la joie. La Religion chrétienne, comme nous l'avons déja remarqué plus d'une fois, répond à toutes les difficultés qu'on peut faire sur ce point : & non contente de nous en montrer le dénouement dans la chute d'Adam, en qui tous ont péché & ont mérité d'être les victimes éternelles de la Justice divine; elle nous montre aussi les plus riches ressources dans la consolation que nous présentent les saintes Ecritures.

Mais nos Philosophes qui rejettent ces moyens salutaires, nos Philosophes que rien n'embarrasse, croient remédier à cet inconvénient, qui dans leur hypothèse n'est pas réel, & obliger ceux qui souffrent le plus, à se contenter des consolations qu'ils ont à leur donner, ou plutôt à se trouver heureux, tant pour l'avenir que

pour le présent même. Ecoutons-les donc débiter sur ce point leurs chimères & les plus absurdes rêveries.

D'abord ils ne s'expliquent que d'une maniere vague. Quoique tous les hommes ne jouissent pas du bonheur qu'ils désirent, & que plusieurs même vivent & meurent sous le poids de différentes miséres ; tous néanmoins, disent-ils, ont au-dedans d'eux-mêmes le principe de cette félicité qui semble les fuir. Le souverain Etre s'intéresse également pour tous : & le partage inégal qu'il fait de ses divers dons, devient le fondement du bonheur général. Ainsi le vrai bonheur & le seul moyen pour être heureux, est de se contenter des dons qu'on a reçus de la nature, de se conformer paisiblement au partage qu'elle nous a fait, & de se tenir dans le point immuable, où elle nous a placés.

On pourroit se méprendre sur ce discours & le prendre presque pour un langage chrétien. Mais quand nos Optimistes s'expliquent davantage, on apperçoit sans peine le vuide de leurs prétendus sermons. Le Poëme sur l'homme nous apprend que les plus malheureux ne sont pas pour cela sans ressource & sans consolation. Ils trouvent dans l'espérance d'une part, & dans l'orgueil de l'autre, un

fécours favorable. Il n'y a pas de deſtinée ſi triſte, ni d'état ſi fâcheux, que le temps ne rende ſupportable. Mais l'orgueil ſurtout eſt le grand conſolateur, qui en nous enchantant nous diſtrait & nous ſoulage. (Il n'eſt pas aiſé de ſaiſir cette idée, & de comprendre comment l'orgueil peut adoucir les douleurs d'un homme qui eſt rongé d'ulcères vermineux, & de mille autres peines auſſi amères qu'humiliantes. Peut-être nous fera-t-on entendre dans la ſuite cet étrange paradoxe.) Mais ajoute-t-on, l'eſpérance ne nous abandonne jamais, pas même à l'heure de la mort. Et quoiqu'elle ne nous préſente qu'une idée confuſe du bonheur qui nous eſt deſtiné, cette conſolation ſuffit pour adoucir les plus grandes peines. L'ame ſe repoſe dans un doux avenir, & jouit d'avance du bonheur qu'elle attend. La ſeule penſée de la mort, il eſt vrai, ſeroit bien capable par elle-même de troubler & d'infecter notre bonheur : & l'homme ne pourroit envisager ſans horreur le terme où chaque moment le conduit. Mais l'eſpérance d'un avenir heureux, & l'incertitude même où il eſt de ſon état futur & du moment de ſa mort, eſt une douce illuſion qui adoucit l'idée même de la mort. Eſt-il bien vrai que nos prétendus Philoſophes trouvent

eux-mêmes tant de douceur dans cette illuſion & dans cette incertitude? N'y a-t-il pas, s'ils vouloient nous l'avouer, des momens bien déſolans pour eux, où toute leur philoſophie n'eſt pas aſſez puiſſante pour les raſſurer? Mais pourſuivons, & voyons tout ce qu'ils ont à nous dire ſur un point ſi important.

Cette incertitude, ajoute-t-on encore, & l'ignorance où l'homme eſt de ce qu'il deviendra après ſa mort, eſt un avantage qu'il doit préférer à la dangereuſe préſomption, qui pourroit le porter à vouloir ſonder un myſtère, dont Dieu s'eſt réſervé le ſecret. Et de même que l'agneau continue de paître l'herbe ſans aucune crainte, & careſſe même la main qui doit l'égorger: ainſi l'homme content de remplir ſa deſtinée, doit demeurer tranquille au milieu du nuage qui lui cache l'avenir, & attendre que la mort lui découvre les Decrets éternels de Dieu. Mais enfin, quoi qu'il ſoit de cet avenir, il faut demeurer *aſſurés* que nous tomberons dans les bras d'un *Pere*, aux yeux duquel nous ſommes toujours chers, qui préſide à notre mort comme à notre vie, & qui ne nous permet pas de craindre pour notre ſort futur.

A travers ce Stoïciſme ou plutôt ce Pyrroniſme affecté, on démêle aiſément dans

nos Philosophes un embarras qu'ils voudroient cacher à tout le monde, & se dissimuler à eux-mêmes. En effet, il y a dans ce systême & dans tous ceux qu'ils ont inventés un endroit foible, qui, quelque contenance qu'ils fassent, paroît les mettre comme au désespoir. C'est l'idée de l'avenir, dont il n'est pas si facile de se défaire qu'on le souhaiteroit. Pour endormir l'homme & le tromper agréablement, ils lui proposent donc l'espérance comme un secours salutaire, comme le trésor le plus précieux, comme un excellent don de l'Auteur de la nature. Nos faiseurs de systêmes ne sçavent pas ce que devient l'homme après sa mort: mais ils croient sçavoir, & ils veulent qu'on soit sûr, qu'il n'a rien à craindre & qu'il a tout à espérer. Popé veut qu'en consentant à supporter le secret important de son sort futur, on soit sûr de trouver son salut entre les mains de celui qui dispose de tout. D'autres plus hardis conviennent que l'homme n'a rien à craindre, mais ils soutiennent en même temps qu'il n'a rien à espérer. En mourant, dit un Anonyme, nous contribuons à l'ordre de l'Univers; & Dieu qui est infini, sçait ce que nous devenons. N'y a-t-il donc pas bien de l'apparence que tout le bonheur que l'on nous fait espérer, consiste à contribuer, comme

on

on a déja vu, à l'ordre de l'univers, selon qu'il plaira au grand Ordonnateur de tout?

Mais est-ce à des hommes que l'on croit parler, quand on leur tient un pareil langage, & qu'on veut les amuser par des idées si chimériques? N'est-ce pas au contraire faire injure à la raison, insulter l'humanité, & contredire tous les principes & même le sens commun, que d'arracher des mains des hommes les promesses de l'Evangile, de leur interdire l'usage d'une Religion, qui, malgré les voiles sacrés dont ses mystères sont couverts, nous donne dans toute sorte de circonstances & de situations des lumieres infaillibles, des régles inviolables, & des consolations admirables, pour y substituer des espérances sans solidité, des biens sans réalité, un bonheur qu'on ne peut ni sentir ni goûter?

Car enfin, qu'entendent-ils par l'*espérance* d'un meilleur état après la mort? Un des grands principes de nos Incrédules, & peut-être le plus commun parmi eux, est qu'il n'y a ni félicité future à attendre, ni châtiment à craindre dans l'autre vie. De quelle ressource peut donc être pour des misérables qui sont, dit-on, aussi heureux pendant cette vie qu'ils peuvent l'être, cette espérance à laquelle on les ren-

voie? N'importe. C'eſt, répondent-ils, une conſolation d'eſpérer; c'eſt une grande partie du bonheur. Mais comment ces grands génies n'ont-ils pas pris garde, qu'en ôtant à l'eſpérance la réalité de ſon objet, ils la détruiſent avec la conſolation qui en doit être l'effet? Car on ne peut eſpérer ce qu'on ſçait ne devoir pas arriver. Il n'eſt pas poſſible de ſe faire une douce illuſion, pour ſe flatter qu'on ſera heureux dans une autre vie, quand on eſt perſuadé, ſelon les principes de la Religion naturelle, priſe au ſens des Athées, qui ne ſont peut-être pas le moindre nombre parmi nos prétendus Philoſophes, qu'il n'y a pas d'autre vie, que tout meurt avec nous, que l'ame n'eſt qu'un peu de matiere organiſée & montée pour penſer, laquelle étant une fois démontée ne penſe plus, ne connoît plus.

Mais nos Incrédules bien loin de lâcher priſe, vont encore en avant, & ſubſtituent l'aſſurance même à l'eſpérance, à laquelle ils avoient d'abord paru ſe réduire. Ils promettent un avenir heureux, ils veulent même qu'on *en ſoit ſûr.* Ce n'eſt plus une ſimple eſpérance, c'eſt une certitude. Et qui en ſont les garants? Ce ſont ces gens qui ne ſont pas d'accord, ni avec eux-mêmes, ni avec leurs confreres: ce ſont ces

gens qui ôtant à Dieu le droit de se faire croire & d'exiger la foi, se l'attribuent à eux-mêmes, & veulent qu'on les en croie sur leur parole.

Cependant, pour mieux sentir l'imposture de ces véritables Charlatans, laissons parler d'après leurs principes & leurs assertions ce malheureux, à qui ils ne veulent pas permettre de se croire tel. Si je juge, leur dira-t-il, de l'avenir par le présent, comment puis-je compter que ce *Pere tendre*, aux yeux duquel vous m'ordonnez de croire que je suis toujours cher, me traitera plus favorablement à ma mort, que pendant ma vie? D'ailleurs, ce Pere tendre changera-t-il pour moi les combinaisons infiniment sages des loix générales dont, selon vous, il ne peut s'écarter? Si donc le plan du monde le plus parfait, s'oppose à mon bonheur après ma mort, comme pendant ma vie; que deviendrai-je; que deviendront vos promesses & les assurances que vous me donnez? Vous-mêmes vous dites, & c'est un des arcsboutans de votre systême, qu'il n'y a pas d'enfant chéri, ni de tendresse paternelle, ni de faveur qui tiennent contre ces loix souveraines; qu'il faut que tout fléchisse sous ces inflexibles loix; qu'elles ne peuvent être dérangées pour quelque raison que ce.

ſoit, ſans que Dieu lui-même ceſſe d'être ſage, d'être Dieu. Et ſi malheureuſement le ſyſtême, le plan eſt contre moi, que puis-je attendre ?

Mais ce qui eſt plus étrange encore, ces donneurs d'aſſurances, ces garants ſi ſolides, ces riches & puiſſans conſolateurs ne ſçavent eux-mêmes & ne peuvent dire ce que c'eſt que ce bonheur qu'ils promettent. Il n'eſt pas, diſent-ils, donné à l'homme de pénétrer ce *Myſtère :* il eſt même de ſon intérêt de ne vouloir pas le ſonder. Il y auroit, diſent-ils encore, de l'*orgueil* de vouloir *lire dans l'avenir.* Ce Livre n'eſt ouvert que pour Dieu. Et le devoir de l'homme eſt d'attendre que la mort lui découvre les loix de l'Eternel ; & de *ſe tenir* en attendant *dans ſon point*, attaché au chaînon qui le lie à *la grande chaîne.* Ainſi la reſſource de l'homme en derniere analyſe, ſera par reſpect pour un ſi profond myſtère de donner tête baiſſée dans le plus extrême péril, ſans ſçavoir ce qui en arrivera, mais ſans ſe troubler. C'eſt en cette maniere que la Religion naturelle où l'on conçoit tout, où l'on rend raiſon de tout, où l'on rejette la révélation à cauſe de ſes myſtères, enſeigne elle-même des myſtères incompréhenſibles, que nos Philoſophes qui en ſont les apôtres, défendent de

pénétrer. Quelle énorme contradiction! Quelle absurdité! Quelle impiété!

Il faut convenir néanmoins que les Optimistes ne sont pas demeurés tout-à fait court en si beau chemin. Sans parler des autres Ecrivains de cette trempe, qu'on lise le Poëme sur l'homme avec quelque attention, & qu'on réunisse soigneusement la suite des paradoxes qui y sont semés par-tout comme au hazard, on verra qu'il se trahit lui-même, & qu'il veut bien nous donner le mot de son énigme. Après avoir fait d'abord un secret de ce bonheur si désirable, on veut bien nous le dévoiler. Après bien des détours & des circuits utiles pour couvrir la marche, & plâtrer le systême, on en revient enfin à la thèse génerale. On nous apprend donc que l'homme après sa mort, réduit en poussiere, engraissera la terre, servira à nourrir les herbes, & à passer dans la substance d'un bœuf, par exemple, ou d'un cheval dont elles seront la pâture. Ainsi l'homme servira toujours à l'ornement de l'Univers, & au bon état du grand *Tout;* ce qui est précisément le bonheur du lion qui l'aura dévoré: & par-là l'homme contribue au bien général, à l'intérêt commun, au bonheur de l'Univers, dont le lion fait partie, de même que les plus

vils insectes, & les serpens les plus hideux. Quoi de plus heureux ! Mais c'est ainsi que chacun s'intéresse au bien général, & trouve son bonheur dans le bonheur commun. Que l'homme donc soit simplement réduit en une poudre tout-à-fait stérile ; dans cet état même il ne sera pas inutile ; il sera encore une portion de l'Univers ; il tiendra une place dans le grand Tout, & il empêchera qu'il ne s'y trouve du vuide, & qu'il ne soit défiguré. Quel honneur pour lui, quel bonheur par conséquent de contribuer à la beauté de ce monde si parfait ! Au reste, de toutes ces formes différentes que l'homme peut avoir, Dieu seul sçait celle qu'il aura : l'homme l'ignore parfaitement, & ne peut la connoître. Mais cette ignorance fait partie de son bonheur. Tout ce qu'on lui permet, c'est de connoître son être, son point, & de s'y soumettre paisiblement.

Un pareil oracle ne heurte-t-il pas de front le penchant de la nature ? Est-ce donc là le bonheur que l'homme désire par son penchant naturel sans pouvoir ni s'en défaire ni s'en défendre ? Ne veut-il pas au contraire un bonheur qu'il connoisse, qu'il sente & dont il jouisse en demeurant dans sa forme d'homme ? Que le Maho-

métan, que le Sauvage ſe figure un bonheur tout charnel & conforme à ſes inclinations ſenſuelles ; que le Chrétien, que le Philoſophe ſe figure un bonheur ſpirituel : toujours eſt-il certain que les uns & les autres ſe repréſentent une vie douce, un contentement, un bonheur que l'homme ſentira, qu'il connoîtra, dont il jouira dans la commune patrie des humains, & en conſervant la qualité d'homme. C'eſt ce que lui inſpire la ſimple nature. Comment donc oſe-t-on prétendre lui perſuader de faire ſa félicité de la frivole eſpérance d'être un jour employé à remplir une crevaſſe dans l'Univers, ou d'engraiſſer quelque animal, & de nourrir les vers, quand il ſera lui-même détruit ?

Telles ſont cependant les précieuſes & riches découvertes que l'Optimiſte daigne nous offrir. Voilà à quoi aboutit cette ſublime philoſophie, dont on eſt idolâtre, & dont on préfere les véritables ténèbres & les honteuſes illuſions à toute la lumiere des ſaintes Ecritures, à toute la Divinité du Chriſtianiſme, que dis-je, aux premiers principes d'une ſaine raiſon ? C'eſt ainſi que quand on s'écarte volontairement du droit chemin, pour ſe frayer des routes nouvelles, on ſe rend capable des plus monſtrueux égaremens. Mais il eſt bien

temps d'oppoſer à tous ces ſyſtêmes impies & extravagans, les vérités lumineuſes & ſûres que la raiſon elle-même, quand on eſt aſſez heureux pour la conſulter, nous fait appercevoir, & de montrer que quoique les myſtères du Chriſtianiſme ſoient au-deſſus de la raiſon, le motif de les croire n'eſt pas au-deſſus de la raiſon, qu'il n'y a rien au contraire de plus raiſonnable, que de s'y ſoumettre avec une entiere docilité.

Syſtême de la Raiſon éclairée par les lumieres de la véritable Philoſophie.

Il y a un Dieu, c'eſt-à-dire, un Être infiniment parfait, qui a tout fait, & qui préſide à tout avec autant de puiſſance que de ſageſſe. Les merveilles de la nature prouvent aux plus ſimples & aux moins intelligens l'exiſtence d'un ſouverain Créateur. *Les Cieux annoncent la gloire de* Pſ. 18. *Dieu : le Firmament publie l'ouvrage de ſes mains : le jour le dit au jour qui le ſuit, & la nuit l'enſeigne à la nuit.* Il n'y a qu'un Être, qui joint à une intelligence infinie un pouvoir ſans bornes, qui ait pu arranger & exécuter le plan du grand ouvrage, & l'immenſe détail dont l'Univers nous préſente le ſpectacle.

Aussi dans tous les temps, chez tous les peuples, on a vu l'idée de la Divinité établie, sans que rien ait été capable d'en effacer le sentiment & l'impression. Tous les hommes n'ont pas eu la vraie connoissance de Dieu. Mais tous les hommes ont reconnu dans les merveilles de l'Univers l'empreinte d'une puissance infinie. Ils n'ont pu s'empêcher de voir les traces de la Divinité, ou plutôt le sceau de Dieu même dans tout ce que l'on appelle les ouvrages de la nature. Les cieux, la terre, les astres, les plantes, les animaux, nos corps, nos esprits, tout marque un ordre, une mesure précise, un art, une sagesse, un esprit supérieur à nous, qui est comme l'ame du monde entier, & qui mene tout à ses fins avec une force douce & insensible, mais toute-puissante. Qu'on considére avec quelque attention l'architecture de l'Univers, la juste proportion de toutes ses parties : le simple coup-d'œil suffit pour trouver par-tout dans une fourmi, dans un ciron, dans le plus vil insecte, encore plus peut-être que dans le soleil, une sagesse & une puissance qui se plaît à éclater en façonnant ses moindres ouvrages. Tous nous montre un plan admirable, un dessein suivi, un enchaînement de causes subalternes conduites & dirigées

par une cauſe ſupérieure, par une intelligence infinie, par une main induſtrieuſe & infatigable, à qui rien ne coûte, qui ne ſe laſſe pas de conduire ce grand ouvrage depuis tant de ſiécles, & dont les doigts ſe jouent dans le gouvernement, comme dans la ſtructure de tout cet Univers. *Ludens in orbe terrarum.* Proverb. 8. 31.

Quelques Incrédules de nos jours ont eu la hardieſſe de traiter de *billeveſées* les raiſonnemens profonds qui démontrent l'exiſtence de Dieu. Ce ſtyle tranchant, ce ton de mépris leur eſt plus familier que de bonnes raiſons, & leur tient lieu de la vraie philoſophie. L'imagination d'un inſenſé qui veut que tout ſoit à ſa fantaiſie, & qui ne juge de rien que ſelon ſon caprice, peut ſe contenter d'un quolibet ſi ridicule & ſi déplacé, & tirer vanité d'une ſi miſérable défaite. L'homme ſage au contraire & vraiment Philoſophe ne peut qu'avoir compaſſion d'un Ecrivain qui décide ſi deſpotiquement, & qui prononçant ſans examen, ne peut ordinairement dire que des impertinences. Mais malgré cet air de mépris & cette contenance aſſurée, l'obſervation anatomique du plus petit inſecte ſuffit pour déconcerter tous ces prétendus beaux eſprits, qui veulent jetter des nuages & du doute ſur l'exiſtence de Dieu.

On sçait ce qu'il en coûte à l'homme le plus fécond en inventions, & le plus intelligent en méchanique, à l'artiste le plus industrieux pour produire un automate qui imite imparfaitement les fonctions & les mouvemens d'un corps organisé, le vol & le chant d'un oiseau, la marche d'un quadrupede, la parole d'un homme. De quel nombre d'années n'a-t-il pas besoin pour composer ces machines qui n'ont qu'une apparence de vie? Que de ressorts n'emploie-t-il pas? Que d'essais ne fait-il pas, avant de s'assurer du succès? Et avec quelle facilité ne voit-il pas souvent périr & manquer entre ses mains des ouvrages dont la structure lui avoit coûté tant de travail & de dépenses!

Quelle intelligence ne faut-il donc pas pour former un insecte, dont les organes sont si fins & si déliés, dont toutes les parties sont arrangées avec tant d'art, non-seulement pour conserver sa vie, & trouver la nourriture qui lui est propre, mais encore pour se réproduire & perpétuer son espece! Ira-t-on encore invoquer le hazard & le jeu des atômes? Mais à qui persuadera-t-on ces rêveries? Quoi? le hazard qui ne pense pas, qui ne choisit pas, qui ne prévoit pas, qui ne réflechit pas, aura pu seul avec quelque poussiere imper-

ceptible, & tout aveugle qu'il eſt, produire ſans difficulté un être vivant & animé : & le hazard joint à l'étude & aux réflexions, ne pourra produire que très-difficilement entre les mains d'un homme habile, un autômate qui ait pour quelques momens une légere apparence de vie ?

D'ailleurs, qu'on imagine tant qu'on voudra un jeu fortuit d'atômes, dont les différentes figures les diſpoſent à s'accrocher & à ſe lier enſemble pour former un compoſé capable des mouvemens & des opérations ſingulieres que nous admirons dans une mouche, dans un ver-à ſoye : n'eſt-il pas évident que la matiere eſt eſſentiellement indifférente au mouvement & au repos ? tous les Philoſophes l'ont reconnu. Si l'un de ces deux états étoit néceſſairement attaché & propre à la matiere, elle ſeroit ou éternellement en mouvement, ou éternellement en repos. Or nous la voyons continuellement paſſer de l'un à l'autre. Et dans la ſuppoſition, toute inſenſée qu'elle eſt, que c'eſt à l'agitation & à la combinaiſon de ſes différentes parties qu'il faut attribuer toutes les merveilles de la nature ; peut-on s'empêcher de reconnoître la néceſſité d'une cauſe préexiſtante & étrangere à la matiere, pour vaincre l'indifférence qu'elle a naturelle-

ment à être mue ou à ne l'être pas, pour la faire ſortir de cette inertie qui lui eſt naturelle, en un mot pour lui donner, pour ainſi dire, le branle, & lui faire produire tous les effets qu'on ſuppoſe en être ſortis ? Quelle peut être cette cauſe, ſinon Dieu ? Et ſi l'on s'obſtine encore à dire que c'eſt le hazard, ne vaudroit-il pas autant dire que le néant peut faire quelque choſe, & quelque choſe d'auſſi parfait que l'Univers entier & tout ce qu'il renferme ?

La ſaine raiſon ne peut s'accommoder de pareilles abſurdités : & plus elle conſidére les merveilles de la nature, plus elle ſe ſent portée à rendre hommage à ſon auteur. L'homme ſeul, (s'il lui étoit poſſible de s'iſoler, pour ainſi dire, du reſte de la nature, & de ſe regarder comme ne tenant à rien dans le monde) l'homme ſeul peut-il ſe conſidérer & réflechir un peu ſur lui-même, ſans reconnoître qu'il ne s'eſt pas fait lui-même, & qu'il ne peut être même l'ouvrage que d'un Être infini ? Dès qu'il ouvre les yeux pour ſe voir, il apperçoit dans ſa perſonne des qualités qui le mettent au-deſſus de tout ce qui l'environne. Il raſſemble en lui deux manieres d'être qui ne ſe rencontrent pas enſemble dans tout le reſte de la nature. Il a un corps comme les êtres cor-

porels les plus inanimés. Mais il a un esprit, c'est-à-dire, une pensée par laquelle il se connoît, discerne ce qui est autour de lui, & n'y reconnoît pas l'image de qu'il est lui-même.

Le corps tout pétri de boue qu'il paroît, fait admirer la main qui l'a façonné, & qui semble avoir pris plaisir à en faire son chef-d'œuvre. Les merveilles, tant intérieures qu'extérieures de cette machine, sont composées & assorties avec une proportion, une justesse, une harmonie qui charment l'esprit tant soit peu attentif. Tout y est dans un rapport mutuel, dans une correspondance réciproque, dans un équilibre, dans un concert de mouvemens & d'opérations, où l'on apperçoit une noblesse, une majesté, une grandeur, une autorité qui le distinguent même au-dehors de tout ce qui vit sur la terre, mais qui l'avertissent en même temps qu'il est nécessairement l'ouvrage d'une intelligence souveraine.

Ce corps cependant, cette statue si parfaite n'est pas comparable à l'esprit qui l'anime. Qui peut en nier l'existence, qui peut même en douter? Qui pourroit vouloir sérieusement se persuader que ce qui pense en nous n'est pas distingué de la matiere dont le corps est composé,

quoiqu'il lui soit uni ? Ce sont deux natures bien dissemblables, on ne connoît l'une que par des figures & des mouvemens locaux : on ne connoît l'autre que par des perceptions & des raisonnemens. L'une ne donne pas l'idée de l'autre : & leurs idées n'ont rien de commun.

Mais d'où vient que des êtres si dissemblables sont si intimement unis ensemble dans l'homme ? D'où vient que les mouvemens du corps occasionnent si promptement & si infailliblement certaines pensées à l'ame ? D'où vient que les pensées de l'ame produisent si promptement & si infailliblement certains mouvemens dans le corps ? Comment se forme cette société si réguliere de plusieurs années de suite sans aucune interruption ? Comment l'assemblage de deux êtres & de deux opérations si différentes, fait-il un composé si juste, un accord si constant, qu'on seroit tenté de le prendre pour un tout simple & indivisible ? Quelle main a pu lier ces deux extrémités ? Elles ne se sont pas liées elles-mêmes. La matiere n'a pu faire un pacte avec l'esprit pour contracter cette union exacte & inviolable. L'esprit n'a pas non plus fait un pacte avec cette portion de matiere à laquelle il se trouve uni, pour former la dépendance réci-

proque qui subsiste entre le corps & l'ame ? N'est-il pas évident que l'étendue & la pensée n'étant pas naturellement faites l'une pour l'autre, il n'y a qu'une main toute-puissante, que le Créateur de l'esprit & de la matiere, qui a fait ce que l'un & l'autre ne peuvent faire, & que sa volonté qui est la régle de tout, a établi ce rapport secret & inexplicable entre des choses qui par elles-mêmes n'en avoient aucun ? Il n'y a qu'un Dieu qui puisse commander ainsi avec un empire suprême aux esprits & aux corps, pour les tenir dans une correspondance & dans une espece de police si incompréhensibles, dont l'homme le plus subtil ne peut expliquer le mystère & le nœud, bien loin d'en être l'auteur.

De même d'où vient à l'ame l'idée qu'elle a de l'infini & du parfait, idée si différente de ce que je suis, si éloignée de ce que je vois, ou dans moi-même, ou dans les autres créatures ? S'il n'y a rien au-dessus de moi, s'il n'existe pas un être infini & parfait, où ai-je pris l'idée de ce qui me passe infiniment ? Je suis borné en tout, sujet à l'inconstance, foible, dépendant : & cependant j'ai l'idée de ce qui est infini, éternel, immuable, indépendant, parfait en tout sens, & tout puissant par sa seule volonté. Il faut donc qu'une

lumiere ſupérieure à mon eſprit lui montre ce qu'il n'a pas, & lui découvre une perfection & une beauté infiniment diſtante de ſa baſſeſſe. Bien loin que cette idée ſoit le fruit des réflexions des hommes ſur leurs propres défauts, & ſur l'imperfection des autres êtres, il eſt certain au contraire que c'eſt cette idée d'une ſouveraine perfection, qui leur découvre ce qui leur manque & ce qui manque aux autres êtres. Sans cette premiere régle & ce premier modéle, ils ne pourroient diſcerner ni le bien du mal, ni le bien du mieux. Il faut connoître dans chaque genre ce qui eſt parfait, pour juger de ce qui s'écarte de la perfection. C'eſt ainſi qu'on juge d'une ſtatue, d'un tableau, d'une architecture, d'un diſcours, d'un raiſonnement. Si l'on n'a pas l'idée de ce que ces choſes doivent être, on n'en connoît pas les défauts: & bien loin de ſe pouvoir former cette idée primitive & originale par la vue des défauts qu'elle n'a pas, ces défauts au contraire demeureroient ſans elle toujours inconnus.

Mais d'où peut venir aux hommes cette régle univerſelle qui ſert de modéle à tout, qui condamne tout ce qui s'en éloigne, & qui détermine tous les eſprits à juger de chaque choſe comme elle en juge? N'eſt-il

pas évident qu'une telle régle est l'ordre même, la beauté même, la justice même. & qu'elle ne peut être par conséquent que le seul Dieu véritable, qui éclaire les hommes sur toutes sortes de perfections, en leur donnant l'idée de celle qui est en lui sans bornes & sans mesure ?

C'est dans cette idée simple en soi-même, mais infinie que subsistent toutes celles qui servent de principes à la raison, & qui ne peuvent être combattues ni désavouées par aucun homme. C'est dans cette lumiere supérieure à tous les esprits, dans cette raison souveraine & universelle, que nous voyons d'une maniere si claire & si distincte, & que tous les hommes de tous les temps, de tous les pays, de toutes les sociétés voient uniformément ces propositions universelles : que le néant n'est capable de rien, qu'il faut être avant que d'agir, que l'étendue a des parties, que la connoissance est un avantage au-dessus de la simple existence, que l'ordre est un bien, qu'un faux raisonnement est vicieux, & une infinité de maximes pareilles qu'on ne peut contester de bonne foi, & qui portent avec elles leur évidence & leur preuve. Ce n'est pas de concert que les hommes en sont convenus. Il ne dépend pas d'eux de les changer. Elles sont

par-tout les mêmes ; & par-tout elles ſont la régle invariable de la raiſon. Elles ne doivent donc pas être confondues avec elle, puiſqu'elles ſervent à l'éclairer & à la redreſſer. Elles lui ſont donc ſupérieures, puiſque la raiſon doit néceſſairement leur être ſoumiſe. Et que peut-on concevoir qui ſoit la lumiere infaillible de la raiſon, & le maître intérieur de tous les eſprits, ſi ce n'eſt Dieu même ?

Cette réflexion a ſur-tout ſon application par rapport à la régle des mœurs, à cette loi naturelle dont on ne peut effacer tous les traits, & qui malgré la diverſité étonnante des intérêts, des préjugés & des paſſions, conſerve dans toutes les nations ſon empire & ſon autorité. Ces devoirs primordiaux, ſupérieurs à l'homme, dont il porte l'idée gravée au fond de ſon cœur & dans le ſecret de ſa conſcience, dépendent-ils d'une inſtitution humaine ? Eſt-ce par convention que des hommes partagés en tant de ſociétés iſolées, ou qui n'ont entre elles que des rapports de rivalité, de haine, d'envie, ou de commerce & d'intérêts temporels, ſe ſont fait des idées du juſte & de l'injuſte ? Ils ne peuvent ſans doute tenir cette conſtante uniformité de vues & de ſentimens que de Dieu leur pere & leur principe commun. Il y a donc un

Être éternel, qui exifte néceffairement; dont la lumiere pénétre tous les efprits, & qui y a imprimé le fceau de fa vérité.

On convient univerfellement qu'il faut honorer fon pere, être fidéle à fon ami, répondre aux bienfaits par la reconnoiffance. Or, ces devoirs font-ils arbitraires? N'y a-t-il pas au jugement de tous les hommes, une injuftice réelle à y manquer? Eft-ce dans le fond une chofe indifférente de poignarder un bienfaiteur, de qui l'on a reçu des fervices fignalés qui fe fie pleinement à nous, & dont la conduite eft refpectable? Mais fi c'eft un crime déteftable indépendamment des loix humaines, comment eft-il crime, s'il n'eft défendu? Comment fait-il horreur à tout le monde, avant même que les loix humaines le défendent? Où eft la loi qui le condamne, finon celle qui eft écrite dans le cœur de tous les hommes? Eft-il poffible de ne pas convenir que c'eft Dieu feul, la Juftice éternelle qui l'a gravée dans le fond de leur être? Quand on voudroit répondre, en confultant les déteftables paradoxes de Spinofa, que l'affaffinat dans les circonftances marquées, fans être défendu par la loi naturelle, ne laiffe pas d'être injufte, parce qu'il eft contraire à la fociété civile, à la fûreté publique, à la

tranquillité même de celui qui le commet ; ne faudra-il pas toujours en revenir à demander comment ce qui eſt contraire à la ſociété civile, &c. eſt injuſte, & quelle loi le condamne ? Il faudra donc néceſſairement remonter juſqu'à une premiere loi ſupérieure à tous les hommes, & indépendante d'aucun établiſſement humain : ou ſoutenir (ce qui eſt auſſi extravagant qu'impie) qu'il n'y a dans la vérité aucune injuſtice réelle dans les forfaits les plus atroces, que les devoirs les plus eſſentiels ne ſont que de ſimples uſages, & que la différence entre le vice & la vertu n'eſt fondée que ſur une opinion populaire. Mais quand pour ſe ſouſtraire à l'idée d'un Dieu, loi immuable & juſtice ſouveraine, on eſt réduit à ſe précipiter dans de pareils excès, c'eſt avouer qu'on eſt vaincu ſans vouloir ſe rendre, & qu'on aime mieux renverſer les fondemens de toute probité, & anéantir tous les devoirs, que de reconnoître l'exiſtence d'une Juſtice primitive, qui eſt la régle de celle des hommes, qui eſt avant eux & après eux, & qu'ils ne peuvent ni fléchir ni changer.

Qu'ils faſſent donc auſſi ces hommes audacieux, ces Philoſophes ſubtils que rien n'arrête, que rien n'embarraſſe, qu'ils entreprennent, s'ils le pouvoient, de

faire taire dans les malfaiteurs & dans eux-mêmes (car nous ne craindrions pas ici d'en appeller à leur propre expérience) ces reproches si vifs & si amers, ces cris perçans de leur conscience, cette voix intérieure qui les poursuit par-tout, ce Juge secret qui leur reproche la noirceur & la lâcheté de leur crime, ce censeur invisible qu'ils portent dans leur sein, & devant lequel ils sont saisis de crainte & de confusion, quelque contenance qu'ils s'efforcent d'affecter au-dehors. Et quel est-il ce censeur, ce juge inexorable & incorruptible ? Quelle est cette lumiere qui luit dans les ténèbres mêmes, & que les ténèbres ne sçauroient obscurcir, sinon la vérité incorruptible & la Justice éternelle, qui montre à l'homme ses devoirs, & qui le confond même malgré lui quand il y manque ?

Tels sont en abrégé les témoignages que la raison rend à des vérités que nos Philosophes ne veulent pas reconnoître, parce qu'elles les incommodent. Tandis que les sages du Paganisme ont recueilli avec tant de satisfaction, & fait valoir avec tant de force & d'énergie des témoignages si lumineux, nos prétendus beaux esprits ne daignent pas s'en contenter. Un de ces Matérialistes se plaint de ce que nous ne

lui donnons pas des preuves directes & des démonſtrations palpables de ce que nous avançons, & de ce qu'on nous conteſte. Il fait dire à un perſonnage de ſa façon : « Si ce que tu avances eſt vrai, la vérité » peut être miſe en évidence, & ſe dé- » montrer. Te ſeroit-il plus aiſé de me ré- » duire que de m'éclairer? » Que répondre à une pareille prétention ? Comment veut-il qu'on s'y prenne pour prouver & démontrer l'évidence? Exigera-t-il qu'on ſe mette en frais, pour lui faire comprendre & avouer que deux & deux ſont quatre, que le tout eſt plus grand que ſa partie, &c. « Pourquoi, ajoute cet Auteur, l'immor- » talité de l'ame n'eſt-elle pas démon- » trée ? » Mais d'abord lui qui affirme ſa mortalité, & qui voudroit faire croire qu'elle périt comme la vie des animaux, d'où vient qu'il ne nous en donne pas des preuves ſenſibles & des démonſtrations palpables? Si ce qu'il avance eſt vrai, lui dirons-nous à notre tour, cette vérité peut être miſe en évidence & ſe démontrer. Pourquoi ne nous éclaire-t-il point? Comment oſe-t-il nous reprocher une faute dont il donne lui-même l'exemple? Mais d'ailleurs il eſt faux que nous ne donnions pas des preuves de ce que nous avançons ? Nous n'avons même encore ici

Hiſt. de l'ame, &c.

besoin que des simples lumieres de la raison pour concevoir & pour prouver l'immortalité de l'ame : & il est bien étrange, comme nous l'avons déja remarqué tant de fois, il est bien humiliant pour nos Incrédules, que ce qui a fait des impressions si fortes sur les Philosophes du Paganisme, que ce qui a donné lieu à tant d'écrits, à tant de solides réflexions de leur part, que ce qui a été célébré par les Poëtes mêmes, par les Orateurs, &c. ne trouve presque pas de prise dans l'esprit de nos Incrédules, ou qu'ils affectent de ne regarder ce sentiment universel, que comme une foiblesse.

Quoi qu'ils en disent, ce préjugé adopté & suivi par tous les hommes, & dans tous les temps, qui n'a jamais eu pour contradicteurs que des insensés, ou des gens notoirement décriés, est déja une preuve que c'est une de ces vérités primitives, gravées dans le fond de l'ame, & à laquelle elle ne peut se refuser.

Mais ce n'est pas non plus un sentiment aveugle, & dont on ne puisse rendre raison. Dès qu'il est établi que l'ame est une substance très-distincte du corps, parce qu'elle sent, parce qu'elle entend, parce qu'elle veut, en un mot parce qu'elle

pense,

pense, il n'y a plus qu'à considérer que Dieu, qui aime ses ouvrages, conserve généralement à chaque chose l'être qu'il lui a une fois donné. Les corps peuvent bien être dissous, leurs parcelles peuvent bien être séparées les unes des autres, & dispersées de différens côtés, de façon à n'être plus reconnoissables; mais pour cela ils ne sont pas anéantis. La dissolution du corps que la mort opère, change & détruit la combinaison accidentelle, la forme de la matiere. La substance de la matiere ne périt pas pour cela. Le plus petit grain de matiere, depuis qu'il est créé, ne retombe pas dans le néant. Il peut bien passer par une multitude de changemens, & essuier un million de formes différentes: mais le pur entendement nous le fait toujours concevoir comme un grain de matiere qui subsiste, & qui n'est jamais anéanti.

A plus forte raison, l'ame qui n'a pas de parties, ne peut être détruite par sa séparation d'avec le corps, ni périr par la dissolution des parties de la matiere à laquelle elle étoit unie. Dieu lui conservera son être purement spirituel: elle doit subsister éternellement dans toute son intégrité. Elle perd par la mort (& même pour un tems, selon les principes de la foi) son union

accidentelle avec le corps : elle ne perd pas ſa propre ſubſtance, le fond de ſa nature. L'ame qui eſt une ſubſtance eſſentiellement ſimple, indiviſible, ne renferme en elle aucun principe de deſtruction, aucune ſemence d'altération. Elle a été tirée du néant ; mais en ſortant des mains du Créateur, elle trouve dans ſon être le principe d'une vie perpétuelle qui eſt ſa penſée, une continuité d'acte qui ne ſouffre pas d'interruption. Elle ne pourroit ceſſer de ſubſiſter qu'en ceſſant de penſer. Mais deſtinée qu'elle eſt à connoître, à aimer, à ſervir le Dieu qui l'a créée, ſeroit-elle d'une condition pire que la matiere ? De ſi nobles caractères ne ſont-ils pas un gage, une aſſurance de ſon immortalité ? Une ſubſtance ſi parfaite &, pour ainſi dire, ſi divine, pourroit-elle être entamée par le néant ?

Il y a plus ; par notre entendement nous appercevons des vérités éternelles, évidentes, inconteſtables. Elles ſont toujours les mêmes ; & nous ſommes toujours les mêmes à leur égard, toujours également ravis de leur beauté, toujours également convaincus de leur certitude, quand même les paſſions nous en ôteroient l'amour. N'eſt-ce pas une preuve que notre ame eſt faite pour les choſes qui ne changent pas,

& qu'elle a en elle-même un fond qui aussi ne doit pas changer? Ces vérités éternelles sont l'objet naturel de notre entendement; c'est par elles qu'il rapporte naturellement tout généralement à l'ordre immuable & éternel qui en fait la beauté & la force. L'entendement étant donc né conforme à des choses qui ne changent pas, il est évident qu'il a en lui un principe de vie immortelle.

Mais parmi ces vérités éternelles qui sont l'objet naturel de l'entendement, celle qu'il apperçoit comme la premiere, dans laquelle toutes les autres subsistent & se réunissent, c'est qu'il y a un premier Être d'une intelligence infinie, qui est lui-même sa régle, dont la volonté est notre loi, dont la vérité est notre vie; & que toute créature intelligente est faite pour aimer ce principe de son être. C'est par-là, comme on le verra plus bas, que la nature de l'âme est d'être formée à l'image de son Créateur. Or, cette conformité nous y fait entendre un principe divin & immortel. Car s'il y a quelque chose qui mérite de durer éternellement, c'est sans doute la connoissance & l'amour de Dieu, & ce qui est né pour exercer ces sublimes opérations.

Quiconque les exerce, les voit si justes,

ſi nobles, ſi parfaites, qu'il voudroit les exercer à jamais : & nous avons dans cet exercice l'idée d'une vie éternelle & bien-heureuſe. Auſſi les Hiſtoires anciennes & modernes font foi que cette idée de vie immortelle ſe trouve plus ou moins confuſément dans toutes les nations qui ne ſont pas tout-à-fait brutes. Nous avons même quelque expérience de cette vie & de ce bonheur dans le plaiſir pur que nous goûtons en admirant les grandeurs de Dieu, les conſeils de ſa ſageſſe, & la beauté de ſes ouvrages, en contemplant la nature & le bel ordre qui y regne, en méditant quelque vérité importante & précieuſe qui nous apparoît tout-à-coup, & qui ſe développe aux yeux de l'ame. C'eſt ce qui a porté Platon à célébrer la félicité de ceux qui contemplent le beau & le bon ; premierement dans les arts, ſecondement, dans la nature, enfin dans leur ſource & dans leur principe qui eſt Dieu; & Ariſtote à louer ces heureux momens, où l'ame n'eſt poſſédée que de l'intelligence de la vérité, & à juger une telle vie ſeule digne d'être éternelle & d'être la vie de Dieu.

L'ame étant donc née pour conſidérer ces vérités immuables, & Dieu où ſe réunit toute vérité, par là ſe trouve conforme à ce qui eſt éternel, En connoiſſant & en

aimant Dieu, elle exerce les opérations qui méritent le plus de durer toujours. Et dans ces opérations elle a l'idée d'une vie éternellement bienheureuſe : elle en conçoit le déſir : elle s'unit à Dieu qui eſt le vrai principe de l'intelligence, & ne craint pas de le perdre en perdant le corps.

C'eſt ainſi, conclut M. Boſſuet, qui nous a fourni ces ſublimes réflexions, c'eſt ainſi que l'ame connoît qu'elle eſt née pour être heureuſe à jamais, & qu'en renonçant à ce bonheur éternel, un malheur éternel ſera ſon ſupplice. « Il n'y a » donc, ajoute le Prélat, plus de néant pour » elle, depuis que ſon auteur l'a une fois » tirée du néant pour jouir de ſa vérité & » de ſa bonté. Car comme qui s'attache à » cette vérité & à cette bonté, mérite plus » que jamais de vivre dans cet exercice, » & de le voir durer éternellement, celui » auſſi qui s'en prive & qui s'en éloigne, » mérite de voir durer dans l'éternité la » peine de ſa défection. » Telle eſt la ſublime Philoſophie que M. de Meaux enſeignoit à Mgr. le Dauphin : Philoſophie ſûre & fondée ſur des raiſons ſolides & inébranlables pour quiconque ſçait les pénétrer : mais Philoſophie qui pour le Chrétien eſt fondée de plus ſur la parole de Dieu même, & ſur ſes immuables promeſſes.

Connoiſ de Dieu & de ſoi-même, ch. 5. n. 14.

Nous pourrions sans doute en demeurer à des principes si lumineux. Mais il ne sera pas inutile d'insister sur un témoignage qui est peut-être plus à la portée de nos prétendus Philosophes, je veux dire, le sentiment que nous avons tous de cette immortalité, & dont l'expérience même de nos Incrédules prouve la force & l'empire. L'Incrédule dont nous avons cité plus haut les paroles, l'a éprouvé lui même ce sentiment, & l'on voit bien qu'il en étoit importuné. Voilà pourquoi il dit, « On » seroit assez tranquille en ce monde, si » on n'avoit rien à craindre dans l'autre.... » La pensée qu'il n'y a pas de Dieu n'a ja» mais effrayé personne.... Sur la peinture » que les Ecritures nous font de Dieu, on » seroit tenté de souhaiter qu'il n'existât » pas. » Que signifient ces étranges paroles : & à quels commentaires ne donneroient-elles pas lieu, si on vouloit les discuter ? On ne peut s'empêcher d'y trouver un aveu bien sincere de tout ce qu'on n'ose pas dire ouvertement. On voit bien qu'elles ne sont dictées que par un cœur tout charnel, qui fait un Dieu de son ventre, qui ne respire que pour les faux biens, & les honteuses délices de la terre. On voit bien qu'elles sont produites par un sentiment involontaire de l'immortalité de nos

ames, ſentiment qu'on voudroit pouvoir étouffer, où dans lequel on déſireroit ne trouver que l'eſpérance de reſter éternellement ſur la terre dans la jouiſſance des avantages groſſiers qu'on y goûte. Les méchans auroient ſans doute intérêt que l'ame périt avec le corps. Mais cet intérêt ſtupide, qui réduiroit l'homme à la condition des bêtes, ne change rien à la nature des choſes. La Philoſophie n'a jamais admis pour preuve de la non-exiſtence d'une choſe, le déſir intéreſſé que cette choſe ne ſoit pas. Comme la vie n'eſt jamais exemte de douleur, & qu'on ne laiſſe pas d'y ſouffrir & d'y mourir, malgré le déſir naturel qu'on peut avoir de n'être pas ſujet aux maladies & à la mort : auſſi la crainte & l'horreur que les Impies ont de l'avenir, & le chagrin que leur cauſe l'idée de l'immortalité de l'ame, bien loin de rendre ces vérités douteuſes, deviennent au contraire pour la ſaine raiſon une nouvelle preuve, non-ſeulement que l'ame ne périt pas avec le corps, mais encore qu'elle ſubſiſtera toujours.

Et d'abord que l'ame doive ſurvivre au corps, peut-on s'empêcher d'en convenir ? Il ſuffit de jetter les yeux ſur le partage inégal des hommes ſur la terre, & d'y réflechir avec une certaine droiture de cœur.

Que fait ce riche fortuné, qui depuis le matin jusqu'au soir ne pense qu'à augmenter ses trésors, & à satisfaire ses désirs ? Tout lui rit, tout lui prospere. Rien ne lui résiste, ou il sçait tout faire céder à ses projets. Il descend au tombeau sans avoir connu ce que c'est que la misére & la souffrance. D'un autre côté, je vois un homme vertueux, fidéle à son Prince, juste envers son prochain, prodigue envers le pauvre, fidéle & bienfaisant à tout le monde, réglé & modéré dans ses désirs. Mais il est en butte à la calomnie & à l'envie, parce qu'il résiste à la volonté inique des méchans; il succombe sous le poids de l'injustice : il est persécuté : il expire enfin dans la souffrance & dans l'ignominie. Peut-on supposer raisonnablement que le sort de ces deux hommes finisse avec leur vie ? Ne faut-il pas au contraire nécessairement qu'il y en ait une autre, où l'un & l'autre reçoivent le prix de leurs œuvres. C'est ce qui dans le Paganisme même a donné lieu à tant de fictions poëtiques sur les supplices des méchans, & la récompense des bons.

Allons plus loin ; l'ame en quittant le corps est dans l'amour de la vertu, ou dans l'amour du vice. Soit dans l'un, soit dans l'autre de ces deux états, il est nécessaire

que l'ame survive à son corps. Peut-on concevoir qu'une ame qui n'est remplie que de l'amour de la vérité & de la justice, & qui ne désire que d'en jouir éternellement, soit anéantie au moment qu'elle est séparée de son corps ; que Dieu plonge dans le néant un être si soumis à l'ordre, si plein de son amour ? Mais si l'ame est criminelle, en quittant son corps, elle ne quitte pas l'amour du mal, elle conserve sa haine pour la justice & pour la vérité. Or la sainteté de Dieu n'exige-t-elle pas qu'une ame dans cet état soit punie ; & que la durée de son supplice réponde à la durée de ses dispositions ? L'anéantissement ne seroit-il pas pour elle une récompense, plutôt qu'une punition ? L'ame ne périt donc pas avec la dissolution de son corps, comme nos Impies voudroient pouvoir l'espérer. Mais ce n'est pas tout, non-seulement l'ame survit à son corps, mais elle subsiste pour toujours : & la nature de ses désirs prouve qu'elle est faite pour l'immortalité.

Tous les hommes sans exception souhaitent d'être heureux, & ils souhaitent de l'être pour toujours. Ce désir n'est pas de notre choix ; il naît avec nous, il est insurmontable. Un désir si pur, si sublime, ne peut avoir pour auteur que l'au-

teur même de l'ame. Mais ne seroit-ce pas une impiété tout à la fois, & une extravagance de dire que ce divin Agent nous trompe, jusqu'à nous donner le désir invincible d'une immortalité qu'il nous refusera ? Que deviendroit la véracité du Dieu infiniment vrai ? Ainsi ce désir d'être heureux & de l'être éternellement, nous démontre par ses caractères que l'ame doit être immortelle.

De même que l'on anatomise le cœur de l'homme & la pente de ses désirs, on voit manifestement qu'il est fait pour l'infini, & qu'il n'y a que l'infini qui puisse le remplir & le satisfaire. La capacité qu'il a de connoître & d'aimer est immense : tous les objets finis ne peuvent l'épuiser : de-là cette volage inquiétude qui l'agite sans cesse dans la poursuite & la possession même des biens périssables après lesquels il court. Les mêmes objets qui l'avoient d'abord enchanté, le dégoûtent bien-tôt. Et pourquoi ? Il y cherchoit l'infini, & ces biens n'en ont pas l'ombre. Mais puisque cette capacité est infinie, l'ame peut-elle ne pas être immortelle? Désirer une infinité de biens & de jours, c'est assurément désirer l'immortalité ? Cette capacité immense, cette pente pour l'infini que nous trouvons en nous, est donc une voix écla-

tante & continuelle, par laquelle Dieu nous appelle sans cesse à l'immortalité bienheureuse.

Bien loin même que l'espoir forcené de l'anéantissement, qui paroît faire la plus désirable ressource de nos Incrédules, préjudicie, au moins quant à eux, à cet amour de l'infini que nous disons être universel, il en est au contraire la preuve & la confirmation. Car pourquoi ambitionnent-ils le non être ; pourquoi désirent-ils leur destruction ? N'est-ce pas parce qu'ils sentent malgré eux qu'ils ne peuvent toujours être heureux sur la terre? S'ils le pouvoient, ils s'y rendroient immortels. N'aimant ni Dieu ni les biens qui sont le partage de ceux qui le servent, ils ne considérent qu'avec horreur le fatal moment qui doit trancher leurs jours. Ils aiment donc la vie présente & l'aiment infiniment. Infinité de jours, infinité de plaisirs, infinité d'honneurs & de biens temporels : tel est l'objet des vœux de l'Impie. Comment donc le désir de l'anéantissement s'accorde-t-il en lui avec cet amour de l'infini ? C'est qu'il ne désire pas l'anéantissement d'une maniere directe, mais comme pouvant seul le garantir de maux infiniment plus terribles que l'anéantissement même & qu'il appré-

hende ; c'est un désir foible, forcé, & qui est le fruit de l'irréligion. Il n'en désire pas moins une infinité de jours : & ce désir naturel & plein d'activité qui s'est trouvé dans les Martyrs même, n'est répréhensible en lui, que parce qu'il souhaite une infinité de jours consacrés au plaisir, à la vanité, à la satisfaction de ses sens. Ainsi lorsqu'il semble braver la mort, & tendre à l'anéantissement, il aime l'infini comme les autres hommes, & annonce, malgré qu'il en ait, qu'il a reçu l'être pour ne le perdre jamais.

Récapitulation de ce qui a été exposé jusqu'ici. Conséquences qui en résultent. Nécessité de la Révélation.

Le monde n'est pas éternel : il a eu un commencement, & ne tient pas de lui-même son origine : la contingence seule des êtres physiques en est une preuve sensible. Je ne me suis pas donné à moi-même mon existence. Celui à qui je la dois la tenoit d'un autre. J'aurai beau pousser cette progression successive des individus presque à l'infini, il faudra que je m'arrête, & qu'à la tête de cette succession d'êtres qui n'ont pas d'eux-mêmes leur existence, je place ou plutôt que je reconnoisse un Être qui existe nécessairement, & qui

ayant ſeul l'exiſtence par lui-même, eſt le ſeul de qui tous les autres ont pu la recevoir.

Cette cauſe, principe univerſel & néceſſairement exiſtant, celui qui exiſte de toute éternité, eſt néceſſairement un Être ſouverainement parfait, ſource infinie de toute perfection, un Être indépendant qui ne peut avoir ni ſupérieur ni égal. Tout ce qui s'eſt fait dans l'Univers, le commencement même des ſiécles ne peut être que ſon ouvrage, & il ne ſubſiſte que par lui. Sa Providence s'étend à tout, parce que tout ce qui exiſte a beſoin à chaque inſtant de ſa vertu toute-puiſſante pour ne pas périr. Il connoît tout, il diſpoſe de tout, il a autant de pouvoir que de ſageſſe : il commande à la nature & au néant, il produit la lumiere & les ténèbres. Il eſt le Maître de la mort & de la vie. Son ſouverain Domaine n'a ni bornes ni meſures, & ne peut jamais éprouver aucune altération ni affoibliſſement dans quelque ordre que ce ſoit, temporel ou ſpirituel. Tout lui eſt éternellement ſoumis.

La perfection de Dieu eſt infinie ; car il a tout en lui-même ; ſa puiſſance l'eſt auſſi, de ſorte qu'il n'a qu'à vouloir pour faire tout ce qu'il lui plaît. C'eſt pourquoi il n'a eu beſoin d'aucune matiere pré-

cédente pour créer le monde : comme il en trouve le plan & le dessein dans sa sagesse, & la source dans sa bonté, il ne lui faut aussi pour l'exécution que sa seule volonté toute-puissante.

Mais quoiqu'il fasse tout & de si grandes choses ; il n'en a aucun besoin, il se suffit pleinement, il est infiniment heureux en se possédant lui-même. Il n'y a rien de plus vivant & de plus existant que lui, parce qu'il est & qu'il vit éternellement. Il ne peut qu'il ne soit, lui qui posséde la plénitude de l'être, ou plutôt qui est l'Etre même. C'est l'ineffable nom qu'il s'est donné lui-même, & qui renferme
Exod. 3. 14. tout, *Je suis celui qui suis. Ego sum qui sum. Jehova.*

En la présence d'un Etre si grand & si parfait, l'ame se trouve elle-même un pur néant, & ne voit rien en elle qui mérite d'être estimé, si ce n'est qu'elle est capable de connoître & d'aimer Dieu. Elle sent par-là qu'elle est née pour lui. Car si l'intelligence est pour le vrai, & l'amour pour le bien, le premier vrai a droit d'occuper toute notre intelligence, le souverain bien a droit de posséder tout notre amour.

Mais je sens en même temps, que mon ame, ainsi que mon corps, que ma vie

ſpirituelle, ainſi que ma vie corporelle, dépend de l'adorable Jehova. Nul ne connoît Dieu que celui que Dieu éclaire : nul n'aime Dieu, que celui à qui il inſpire ſon amour. C'eſt à lui à donner à ſa créature tout le bien qu'elle poſſéde, & parconſéquent le plus excellent de tous les biens, qui eſt de le connoître & de l'aimer. Ainſi le même Dieu qui a donné l'être à la créature raiſonnable, lui a donné auſſi le bien être : il lui donne la vie, il lui donne la bonne vie, il lui donne enfin d'être bienheureuſe.

En me conſidérant ainſi par rapport à celui de qui je tiens l'être, je commence à me connoître d'une maniere plus intéreſſante & plus lumineuſe tout à la fois; je commence à appercevoir en moi une excellence, une nobleſſe, une grandeur, qui m'éleve au deſſus de tous les ob ets corporels qui m'environnent. Je commence à concevoir, avant même qu'il me le révele par ſa parole, que je ſuis fait à l'image & à la reſſemblance de Dieu; que c'eſt là ma véritable gloire, & que ma deſtination eſt de devenir de plus en plus conforme à ce divin original; que mon bonheur & ma félicité eſt de le poſſéder pour toujours. Dieu eſt heureux & parfait, parce qu'étant la vérité & la juſtice même,

il connoît & aime sans fin le plus digne de tous les objets, c'est-à-dire, lui-même. Il n'appartient qu'à celui qui seul est de soi, d'être lui-même sa félicité. Mais comme l'homme n'est rien de soi, n'a rien de soi ; son bonheur & sa perfection est de s'attacher à connoître & à aimer son Créateur. C'est-là mon exercice, c'est ma vie, c'est ma perfection, & tout ensemble ma beatitude de connoître & d'aimer celui qui m'a fait. Par là je reconnois que tout néant que je sois de moi-même devant Dieu, je suis cependant fait à son image, puisque je trouve ma perfection & mon bonheur dans le même objet que lui, c'est-à-dire, dans lui-même & dans des opérations semblables, qui sont éternelles & infinies en lui, c'est-à-dire, en connoissant & en aimant.

Il y auroit donc de la folie ou une grossiere stupidité de vouloir m'imaginer comment mon ame est faite, & de me la représenter sous quelque figure corporelle. Ce n'est point au corps qu'elle ressemble, puisqu'elle peut connoître & aimer Dieu qui est un Esprit si pur : c'est à Dieu même qu'elle est semblable. Quand je cherche en moi-même ce que je connois de Dieu, ma raison me répond que c'est une pure intelligence, qui n'est ni étendue par les

lieux, ni renfermée dans les temps. Alors s'il ſe préſente à mon eſprit quelque idée ou quelque image de corps, je la rejette auſſi-tôt comme étant parfaitement incompatible avec l'idée de Dieu, qui eſt néceſſairement par-tout & toujours, & ne peut être diviſé. Par où je vois auſſi & je conçois combien la meilleure partie de moi-même qui eſt faite pour connoître Dieu, eſt élevée par ſa nature au-deſſus du corps.

C'eſt auſſi par-là que j'entends & que je comprends, que cette ame étant unie à un corps, elle doit avoir le commandement & l'empire ſur ce corps, que celui-ci doit la ſervir, lui obéir, lui être ſubordonné; enfin que l'uſage que l'ame en doit faire, eſt de l'employer au culte & à l'adoration de Dieu, au bien de la ſociété, aux fonctions pour leſquelles il a été créé, & qui doivent avoir toujours pour fin la gloire du Créateur, & la félicité véritable de la créature.

Mais il en eſt bien autrement. « Que » je ſuis malheureux, s'écrie le grand » Boſſuet! Je veux me retirer en moi- » même: je veux m'élever à la contem- » plation & aux vérités éternelles. Mais » ce corps mortel m'accable: il émouſſe » toutes mes penſées, toute la vivacité de

Elevat. ſur les myſt. ſe. élev.

» mon esprit : je retombe dans mes sens :
» & réplongé dans les images dont ils me
» remplissent, je ne puis retrouver ni mon
» cœur qui s'égare, ni mon esprit qui se
» dissipe. »

D'où peut venir ce désordre ? Ecoutons encore le sçavant Prélat » : *Si ce corps*, dit-il, *pese si fort à mon esprit : si ses liens m'embarrassent & me génent : si les plaisirs & les douleurs qui me viennent de sa part, me captivent & m'accablent : si les sens prennent le dessus sur la raison avec tant de facilité : enfin si je suis captif de ce corps que je devrois gouverner ; ma religion m'apprend, & ma raison me le confirme, que ce malheureux état ne peut être qu'une peine envoyée pour la punition de quelque péché, & de quelque désobéissance.* »

Connoiss. de Dieu & de soi-même, ch. 4. n. 11.

Mais je nais dans ce malheur, ajoute le Prélat, *c'est au moment de ma naissance, dans tout le cours de mon enfance ignorante, que les sens prennent cet empire ; & ma raison qui vient & trop tardive & trop foible, le trouve établi. Tous les hommes naissent comme moi dans cette servitude : & ce nous est à tous un sujet de croire... qu'il y a quelque chose de dépravé dans la source commune de notre naissance.*

Cette réflexion me donne lieu d'en faire

de plus ſenſibles encore ſur tous les maux qui nous environnent, & tant d'indignes foibleſſes que nous reſſentons en nous-mêmes, & qui ſont communes à tous nos ſemblables, les ſouffrances & la mort, les néceſſités & les miſéres de la vie, les cris & les larmes, par leſquelles les pauvres comme les riches, les enfans des Princes comme ceux de leurs moindres ſujets, s'annoncent en entrant dans le monde, & qui ſemblent être le preſſentiment de tous les maux qui les attendent, dont leur demeure ſur la terre eſt un enchaînement continuel.

Ma raiſon s'arrête ici : elle ne peut s'empêcher de concevoir que ſous un Dieu juſte & équitable, perſonne ne peut être malheureux s'il n'eſt coupable, & que tant de maux publics & particuliers qui affligent l'Univers entier, ne peuvent être de la premiere inſtitution de notre nature. Mais la raiſon ne peut aller plus loin. En vain s'épuiſeroit-elle en conjectures & en ſyſtêmes. Il lui faut une lumiere ſupérieure, & une autorité infaillible, pour lui découvrir le ſecret incompréhenſible de tant de baſſeſſes & d'infirmités jointes dans la nature humaine, avec tant de grandeurs. Elle conçoit qu'il n'y a que Dieu même qui puiſſe l'inſtruire de ce myſtère,

lui donner le mot de cette énigme, lui révéler la ſource de cette dégradation qu'elle apperçoit en elle, de tous les déſordres qui regnent dans l'Univers, & qui font d'un ſi magnifique palais une priſon & un lieu de torture pour les hommes qui l'habitent.

Elle comprend en même temps que ſi Dieu a daigné s'expliquer ſur ce point, & ſur le détail des événemens qui y ont rapport, ſur les conſéquences qu'il en faut tirer ſur les vérités qu'il faut croire, ſur les devoirs qu'il faut remplir, ſur ce que nous avons à craindre & à eſperer, &c. Dieu doit en être cru ſur ſa parole : & que quelque incompréhenſible que puiſſe être à l'eſprit humain, ce que Dieu lui révéle, l'homme n'a pas d'autre parti à prendre, que d'embraſſer tout avec une ſoumiſſion entiere, & de ſe rendre à l'autorité d'un Dieu. Ainſi la raiſon me conduit à la Religion, mais elle ne peut m'en tenir lieu. Il n'y a que la révélation qui puiſſe répondre à tout. Ce n'eſt que dans la Religion chrétienne que je trouverai toutes les lumieres & tous les ſecours dont j'ai beſoin.

Exposition des principales vérités dont la Révélation nous instruit.

Ici se présente un nouvel ordre de choses. A la faveur du flambeau de la révélation, consignée dans les saintes Ecritures & dans la Tradition, je vais apprendre ce que la philosophie avec toutes ses conjectures, ses recherches & ses raisonnemens ne peut jamais me découvrir.

Cette révélation remonte jusqu'à l'origine des siécles, pour mettre sous mes yeux le grand spectacle de l'Univers entier sortant du néant par le commandement de l'Eternel, & formé par la main du Tout-puissant, & pour sa gloire. Dans la multitude & la variété presque infinie d'êtres qui remplissent le monde, j'en distingue sur-tout trois especes : des êtres corporels & materiels, de purs esprits, & des esprits unis à des corps. De ces purs esprits, de ces intelligences, qui par leur nature approchent le plus de celle de Dieu, une partie succombe sous le poids de sa grandeur. Sa propre excellence l'aveugle jusqu'à vouloir s'égaler à Dieu même, de qui elle tient tout ce qu'elle a. Elle sécoue le joug d'une dépendance nécessaire, qui faisoit son bonheur & sa véritable gloire : &

elle est précipitée pour jamais dans l'abysme de la perdition.

L'homme cè composé admirable d'esprit & de corps, l'homme créé pour peupler l'Univers d'adorateurs de la Majesté divine, & pour remplir pendant l'éternité les places qûe la défection des Anges prévaricateurs a laissées vacantes dans le Ciel, devient l'objet de l'implacable envie du Prince des ténèbres & de tous ses malheureux associés. Le premier homme qui devoit être la tige de tout le genre-humain, se laisse tromper par la femme, qui lui avoit été donnée pour compagne. Séduite elle-même par l'esprit de mensonge, elle entraîne son époux dans la désobéissance. Ils violent l'un & l'autre l'unique commandement, aussi juste que facile à observer, que Dieu leur avoit fait: & méritent par-là d'être unis au supplice comme à l'infidélité des mauvais Anges.

Dieu qui avoit exercé sur ceux ci une rigueur infléxible, pour manifester sa justice infinie, forme par rapport à l'homme pécheur un jugement de miséricorde. Il veut faire connoître qu'il est maître de ses dons, & qu'il fait grace à qui il lui plaît, sans que personne ait droit de lui demander raison de ses conseils souverains. En même temps qu'il le condamne à porter en

lui-même, & dans toute sa postérité la honte & la peine de son péché, il veut bien lui faire grace, & lui promet un Sauveur qui se rendant victime pour l'expiation de son péché, le délivrera de la servitude du démon auquel il s'est livré volontairement, & rouvrira pour lui les portes du Ciel, dont il s'étoit exclu, avec toute sa race par son infidélité. Et ce Sauveur, c'est le fils même de Dieu consubstantiel à son Pere, la seconde personne de la sainte Trinité, & qui avec le Saint-Esprit fait un seul Dieu en trois personnes distinctes parfaitement égales en toutes choses.

L'exécution d'une si riche promesse est cependant remise à des siécles bien reculés. L'ouvrage de la réparation de l'homme ne devoit, selon le plan de Dieu, s'accomplir qu'après bien des préparatifs destinés à faire sentir les suites funestes du péché, & la nécessité d'un remede tout divin pour le réparer. En effet, l'Univers entier est bientôt deshonoré par la malice des hommes qui ne se multiplient, que pour remplir la terre de désordres, & la rendre le théâtre de toute sorte de crimes, Elle devient l'objet de l'indignation de Dieu, qui après avoir supporté pendant long-temps l'impénitence & la dureté des

enfans d'Adam, les submerge tous par un déluge universel.

La race des hommes conservée par une Providence admirable dans la famille de Noé, ne repeuple la terre, après qu'elle est sortie du sein des eaux, que pour l'innonder de nouveau d'un déluge de crimes. La malice des hommes va toujours croissant. Dieu les punit d'une maniere encore plus terrible qu'il n'avoit fait par le châtiment éclatant du déluge. Il les laisse marcher dans leurs voies. Sans retracter la promesse qu'il avoit faite à leur premier pere d'un Sauveur qui repareroit tant d'outrages, promesse qu'il avoit bien voulu renouveller à Noé, le second pere du genre-humain, il abandonne tous les habitans de la terre à la corruption de leurs cœurs.

Mais il ne se manque pas à lui même. Fidéle à sa promesse, au milieu de tout ce monde de pécheurs & d'idolâtres qui ne paroissent occupés qu'à oublier & à deshonorer leur Créateur, il se choisit un homme à qui il manifeste ses plus secretes volontés, qu'il attache à son culte ; avec qui il fait une alliance solemnelle & irrévocable, qu'il sépare de tout le reste des hommes pour le rendre pere d'un peuple innombrable, distingué entre tous les autres ;

tres ; & ce qui est encore infiniment plus précieux, le dépositaire des promesses, le canal des bénédictions, qui doivent un jour se répandre sur toutes les Nations de la terre, le pere & le modele des Croyans, l'héritier de la véritable justice.

Abraham, cet homme si privilégié, semble ne survivre à des graces si singulieres, que pour voir sa foi exercée par des obstacles, qui semblent successivement éloigner ou même anéantir l'exécution des promesses. Ce n'est qu'après plusieurs générations, & long-temps après sa mort, que sa race, qui n'étoit d'abord & dans sa source que comme un filet d'eau, devient un grand fleuve, un peuple presque immense & comparable, selon l'expression de Dieu même, à la multitude innombrable des étoiles du ciel, & aux grains de sable de la mer.

La famille de Jacob, petit-fils d'Abraham, obligée de sortir au nombre d'environ soixante & dix personnes de la terre que Dieu avoit donnée pour héritage à Abraham & à ses descendans, & de se retirer dans un pays étranger pour y trouver sa subsistance, commence à s'y multiplier : mais elle ne tarde pas à y éprouver des tribulations qui devoient la faire périr

en entier. C'eſt néanmoins au milieu de toutes ces rigueurs, & malgré toutes les violences d'un peuple jaloux de celui que Dieu protégeoit d'une maniere ſi particuliere, que les enfans de Jacob ſe multiplient prodigieuſement. Dieu qui exécute en cela une partie de ſa promeſſe, pour faire attendre avec aſſurance l'accompliſſement de tout le reſte, veut auſſi délivrer le peuple qu'il a adopté comme ſon peuple particulier, & qui doit ſervir juſqu'à la fin des ſiécles de ſigne à tous les autres.

Mais pour le tirer d'une ſi injuſte oppreſſion, & le mettre en liberté, il n'employe ni la force des armes ni aucun des moyens humains, qu'une ſi prodigieuſe multitude d'hommes pouvoit mettre en uſage pour ſortir de ſervitude. C'eſt à ſon bras ſeul & à ſa main toute-puiſſante que Dieu, qui prend avec complaiſance le nom de Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, veut être redevable de cette glorieuſe délivrance : ou plutôt il veut faire connoître à ſon peuple & à tous les ſiécles, que la délivrance des Iſraélites & leur établiſſement dans la terre promiſe, étant dans toutes ſes circonſtances l'image la plus complette d'une délivrance infiniment plus deſirable, de la rédemption des hommes, de la ſanctification de l'Egliſe, & de

l'introduction des Elus dans la véritable terre des Vivans; c'étoit de la toute-puissante miséricorde de Dieu qu'ils devoient l'attendre uniquement, & que ce seroit l'ouvrage & la gloire de sa grace seule.

Deux hommes sans force & sans crédit sont donc choisis pour faire sortir de l'Egypte les enfans d'Israël. Dieu se fait connoître d'abord à Moïse sous les plus adorables caractères. Il le charge d'aller avec son frere déclarer ses volontés à Pharaon, & le sommer en son nom de laisser aller son peuple. Des miracles inouis & redoublés ne font qu'endurcir le cœur de ce Prince, qui s'obstine à combattre contre Dieu & contre ses Ministres. Mais la volonté de l'homme ne peut tenir contre celle du Tout-Puissant. Il faut que l'homme céde ou qu'il périsse. Pharaon poursuivant le peuple que Dieu veut délivrer, est enfin englouti avec toute son armée, dans les eaux de la mer, qui a ouvert un libre passage aux Israélites.

Le ministère de Moïse ne devoit pas se borner là, & le peuple d'Israël devoit dans les desseins de Dieu faire un personnage digne de l'attention de tous les siécles. Cinquante jours après la sortie d'Egypte, Dieu se manifeste avec le plus

grand éclat à tout ce peuple rassemblé dans le désert. Il fait alliance avec lui : il lui donne sa loi au milieu de l'appareil le plus capable de faire de profondes impressions de frayeur sur ceux qui en sont témoins. Ce peuple, héritier, comme les autres hommes, de la plus funeste playe du péché d'Adam, l'orgueil & la présomption, s'engage à tout ; & sans seulement penser à demander à Dieu le cœur dont il a besoin pour le craindre d'une maniere salutaire & pour lui obéir avec fidélité, il promet d'accomplir tout ce que le Seigneur lui a ordonné. Mais il reçoit bientôt la juste peine de sa témérité, par l'épreuve qu'il fait de la foiblesse & de la corruption de sa volonté. Au pied même de la montagne où il a contracté sous les yeux de Dieu des engagemens si solemnels, il prostitue ses adorations à l'image d'un vil animal qui se nourrit de foin, & lui fait hommage de tous les miracles par lesquels il a été tiré d'Egypte.

Dès-lors l'histoire de ce peuple n'est plus qu'un enchaînement continuel des plus indignes prévarications dont il se rend coupable envers son Dieu, des terribles châtimens dont il est puni successivement, & de la patience avec laquelle Dieu le supporte malgré sa grossiéreté & son endurcissement.

Cependant toutes les autres nations de la terre marchent dans leurs voies, & suivent sans remords tous les desirs de leurs cœurs. Dieu semble ne s'en souvenir, que pour en faire les instrumens de sa vengeance contre les Juifs qui, ayant reçu des marques signalées de sa bienveillance, n'y répondent que par la plus monstrueuse ingratitude. S'ils paroissent quelquefois s'humilier sous la verge qui les frappe, & revenir au Seigneur quand il les punit, ce n'est qu'avec un cœur double. Ils lui font des protestations extérieures de fidélité & de pénitence; mais ils les démentent autant de fois, & retournent sans cesse au culte des idoles & aux abominations de l'impiété.

Enfin Dieu les punit d'une maniere encore plus éclatante & plus inattendue. Ils se croyoient imperturbables dans la possession de la terre promise à la race d'Abraham, & sous la garde de l'unique Temple où Dieu fut adoré dans tout l'Univers. Malgré les menaces que Dieu leur faisoit faire de tems en tems par les Prophétes qu'il leur envoyoit, & qui leur déclaroient avec les signes les plus frappans, que Dieu les abandonneroit à la discrétion des peuples étrangers, qui étoient l'objet de leur haine & de leur mépris, il sem-

bloit que Dieu ne pût se passer de leur culte ni de leur encens, tout sacrilege qu'il étoit, & qu'il tînt nécessairement aux pierres d'un Temple où il étoit si mal servi.

Enfin le dernier coup est frappé. La race d'Abraham est dispersée dans les Nations étrangères. Jérusalem, la ville sainte, est détruite, & le Temple même pillé, deshonoré & brulé. Et ce peuple n'est plus reconnoissable dans la désolation où il est réduit, que par les signes de la colere de Dieu, qui l'accable. La captivité de Babylone devoit être pour lui une nouvelle image d'une plus horrible captivité, dont il ne sent pas le poids, & qui rend esclaves du démon & du péché ceux qui se faisant gloire d'être les enfans d'Abraham selon la chair, étoient bien éloignés d'avoir la foi & de faire les œuvres d'Abraham.

Les Israélites conservoient néanmoins toujours l'attente des promesses faites à leurs peres, mais sans en pénétrer le véritable sens, parce qu'ils ne connoissoient pas leurs véritables besoins. Ils gardoient les Livres saints avec respect, quoiqu'ils fussent les monumens authentiques de leurs crimes, autant que les titres de leurs espérances : ils desiroient, ils demandoient le Libérateur promis; mais c'étoit pour en

recevoir les biens charnels & les avantages temporels, qui étoient le principal ou l'unique objet de leurs deſirs.

Dieu cependant ne les perdoit pas de vue. L'expérience d'une dureté ſi perſévérante dans ce peuple, malgré le châtiment terrible exercé contre eux, & qui ne devoit pas ſervir à le corriger, étoit deſtinée à l'inſtruction des ſiécles poſtérieurs. Les Juifs avoient encore à donner au monde de funeſtes exemples de ce que peut le cœur de l'homme, lorſqu'il n'a pas d'autre ſecours, que la conviction de l'eſprit & les remontrances extérieures. Après une longue captivité, Dieu ramene dans la Judée les reſtes de ce peuple humilié, & lui ordonne de rétablir ſa Ville & ſon Temple, & de réparer ſon culte ſi longtemps interrompu.

Ses ordres ſont exécutés, & il ſemble que la Religion va prendre une nouvelle forme; que la loi du Seigneur va être obſervée fidélement. Le peuple paroît enfin guéri de la pente malheureuſe qu'il avoit à l'idolatrie, qui avoit juſques-là provoqué la colere de Dieu contre ſon héritage. Mais ce n'eſt que pour ſe livrer à une idolatrie encore plus dangéreuſe & plus capable d'exciter la jalouſie de Dieu. La préſomption d'une fauſſe juſtice, la confiance dans

ſes propres œuvres, la complaiſance en ſoi-même & dans une fidélité toute extérieure à la pratique de la Loi, devient l'illuſion commune de la nation Juive & de ceux qui étoient à la tête de la Religion.

Plus les tems de la venue du Meſſie promis & attendu depuis ſi long-temps approchoient, plus les cœurs s'éloignoient des véritables ſentimens, par leſquels les hommes avoient beſoin de ſe diſpoſer à l'accompliſſement des myſtères du ſalut. L'abaiſſement de la Nation, & ce qu'elle avoit à ſouffrir de la part de ſes ennemis, au lieu de lui ouvrir les yeux ſur la miſere ſpirituelle, dont la venue du Sauveur étoit l'unique remede, ne ſervit qu'à lui faire attendre & deſirer avec plus d'impatience la manifeſtation d'un Roi riche & puiſſant, qui lui rendit toute la ſplendeur qu'elle vouloit avoir en réduiſant ſes ennemis, & qui rétablit la poſtérité d'Abraham dans l'état de grandeur & de richeſſes qu'elle croyoit lui être dû.

C'eſt dans ces circonſtances que le Sauveur promis paroît dans le monde. Il naît dans l'obſcurité; il vit dans la pauvreté. Il ne rompt le ſilence qu'au bout de trente ans: & c'eſt pour prêcher le renoncement à ſoi-même, le mépris des richeſſes,

le détachement de la terre & de la vie même, & sur-tout la confiance en son nom, comme l'unique moyen d'être les vrais enfans d'Abraham, & d'avoir part aux bénédictions, qui avoient été l'objet des desirs & de l'attente de ce saint Patriarche & des imitateurs de sa foi. Ces sublimes leçons sont soutenues en Jesus-Christ par une foule de miracles qu'il fait par-tout en se donnant pour le Messie promis, pour Fils de Dieu, pour le Sauveur d'Israël & de toutes les Nations de la terre. Il s'associe douze hommes pauvres, sans crédit & sans lettres, qu'il charge d'aller annoncer dans tous les environs l'établissement du Royaume de Dieu sur la terre, sans autre appui que le don des miracles, la guérison des malades, la délivrance des possédés & toute sorte de prodiges qu'ils opéreront en son nom. Dans le cours de ses prédications, Jesus-Christ propose les régles des mœurs les plus pures, & les dogmes les plus relevés : il développe des mystères cachés & voilés depuis le commencement du monde : il explique le sens profond des saintes Ecritures ; il institue des Sacremens qui doivent être jusqu'à la fin des siécles les canaux de sa grace & les sources du salut.

Cependant il ne promet pour cette vie

à ses disciples & à ceux qui embrasseront sa doctrine, que des contradictions, des opprobres, des souffrances, la haine de tout le monde. Toutes les espérances qu'il leur donne ne sont que pour l'autre vie, & il veut qu'ils sacrifient tout pour en recevoir l'effet : il déclare que sa mission même, toute divine qu'elle est, que son ministère ne deviendront féconds que par sa mort, & qu'il faut qu'il soit élevé de terre pour attirer à lui tous les cœurs. Mais il annonce aussi que plusieurs viendront de l'Orient & de l'Occident, du Septentrion & du Midi, & se reposeront dans le sein d'Abraham, tandis que les enfans du Royaume à qui les promesses avoient été adressées, & qui en étoient les dépositaires, en seront exclus & jettés dehors : que les vignerons qui au lieu de rendre le fruit de la vigne, auront tué l'héritier du pere de famille, seront dépouillés de l'héritage, & qu'il passera dans des mains étrangères.

Toutes ces prédictions s'accomplissent successivement. Les miracles & les bienfaits de Jesus-Christ attirent autour de lui une foule de peuple qui l'écoute avec empressement. Les pécheurs qu'il reçoit avec bonté, recueillent les prémices de la grace qui doit convertir un jour le monde en-

tier. Les Gentils même commencent à s'ébranler, & demandent à voir ce Jesus, dont le nom fait tant de bruit. Mais le gros de la nation Juive, qui ne voit rien dans cet homme extraordinaire des caractères qu'ils comptoient trouver dans le Messie, demeure incrédule & insensible. Les Chefs mêmes de la Religion, piqués de jalousie contre l'autorité qu'il acquiert & la confiance qu'il s'attire, irrités sur-tout du décri où il met leurs superstitions, leur orgueil, leur fausse justice & les abus énormes qu'ils ont introduits dans le culte de Dieu, ne sont occupés qu'à le rendre méprisable au peuple & odieux aux Puissances.

Enfin le temps est venu où tout doit être accompli, où la promesse, faite dès le commencement du monde au premier des pécheurs de lui donner un Sauveur & les graces du salut, doit être exécutée, où l'empire du démon doit être détruit, & les hommes réconciliés parfaitement avec Dieu. Après trois ou quatre ans de travaux, de prédications, de contradictions, de souffrances & d'humiliations, Jesus-Christ trahi par un de ses Apôtres tombe, parce qu'il le veut, entre les mains de ses ennemis, qui desiroient avec tant d'ardeur de s'en défaire, & qui ne cherchoient

qu'un prétexte pour le faire mourir. Ils méritent de trouver cet injuste prétexte dans le témoignage éclatant que Jesus-Christ rend à sa Divinité en présence du Grand-Prêtre. Soudain il est jugé & condamné comme un blasphémateur.

Mais parce que les Juifs avoient perdu le droit de vie & de mort, & afin que la victime universelle fût immolée par les mains de tous les peuples, Jesus-Christ est traduit devant le tribunal séculier, & condamné par le Juge des Romains sur les accusations des Juifs, toutes injustes & informes qu'elles soient. Il subit le supplice infâme de la croix, qui étoit celui des plus indignes scélérats parmi les Païens, & le signe de la malédiction divine selon les Juifs. Il expire enfin dans la plus profonde ignominie. Toute la nature paroît reclamer contre cet horrible attentat. Les exécuteurs même de cet inique jugement confessent la grandeur de celui que le Ciel, la terre & toute la nature adore comme son Créateur & son Souverain dans le sein même de la mort. Mais les Juifs, & sur-tout les Ministres de la Religion, ne pensent qu'à consommer leur dessein & à effacer, s'il est possible, pour jamais, la mémoire de celui qui étoit depuis si long-temps l'objet de leur attente, & qu'ils n'ont pas voulu

recevoir quand il leur a été donné. Ils ne craignent plus que de le voir ressusciter, comme il l'a prédit.

Malgré toutes les précautions de leur fausse sagesse, Jesus Christ sort glorieux du tombeau le troisiéme jour après sa mort. Il employe quarante jours à se montrer sous différentes formes & en toute sorte de circonstances à ses Apôtres & à ceux qui devoient être les témoins & les prédicateurs de sa résurrection. Il affermit leur foi par de nouveaux miracles, les entretient des mystères du royaume de Dieu, & leur en découvre les plus profonds secrets : il les charge d'aller porter jusqu'aux extrémités de la terre la gloire & la vertu de son nom, d'enseigner toutes les Nations, de les baptiser dans son sang au nom de la très-sainte Trinité, & de leur apprendre à conserver fidélement tout ce qu'il leur a lui-même appris. Mais il les console & les fortifie par la promesse qu'il leur fait de leur envoyer son Saint-Esprit, & d'être toujours avec eux & avec leurs successeurs dans la foi & dans les fonctions du ministère, jusqu'à la consommation des siécles.

Au bout de quarante jours Jesus-Christ rassemble pour la derniere fois tous ses disciples, les confirme de plus en plus

dans le témoignage qu'ils ont à lui rendre à la face de tout l'Univers : leur donne sa bénédiction : & s'éleve en leur présence & par sa propre vertu, jusqu'au plus haut des Cieux, dont il va ouvrir les portes fermées aux hommes depuis le péché d'Adam. Il prend possession de son Royaume éternel, acquis au prix de tant de travaux, de souffrances & d'ignominies. Il présente sur l'autel du Ciel à son Pere le sang qui doit être la rançon du genre humain & le sceau d'une alliance, que toute la fureur des enfers & la malice des hommes, ne pourra jamais détruire.

Dix jours après sa glorieuse Ascension Jesus-Christ accomplit la promesse qu'il a faite à ses disciples en les quittant, de les revêtir de la force d'en-haut, pour les rendre capables des fonctions importantes qu'il leur a prescrites. Le S. Esprit leur est envoyé sous les symboles sensibles d'un vent impétueux & de langues de feu qui se reposent sur chacun d'eux. En ce moment ils sont remplis d'une onction pleine de force & de douceur. Ils commencent à prêcher ; & par un miracle visible, signe de celui qui va s'opérer dans tout le monde, ils s'expriment dans le langage de toutes les Nations de la terre.

Bientôt ils se dispersent de tous côtés,

& portent par-tout avec eux le don des miracles les plus éclatans, qui se communique à ceux qui croyent à leur parole. Des milliers de Juifs renoncent à leur aveuglement, & s'empressent de se faire baptiser dans la vertu du sang de celui qu'ils ont fait mourir si indignement. Peu à peu les Païens & les Idolâtres entrent en foule dans la société chrétienne ; & malgré l'opposition la plus violente des Juifs & des Païens, tout céde à l'Evangile.

Mais auparavant Paul, qui devoit être le principal ministre de la conversion des Gentils, plein de rage d'abord & de fureur contre la doctrine de Jesus-Christ & d'un aveugle attachement aux préventions judaïques, dans lesquelles il avoit été instruit avec autant de soin de la part de ses maîtres, que de zèle de son côté, Paul qui ne respiroit que carnage, & qui vouloit noyer le christianisme dans le sang de ses disciples, est terrassé tout-à-coup par la voix de Jesus-Christ, qui du haut du Ciel lui reproche & l'injustice & la violence de sa révolte. Arrêté dans sa course, & frappé d'un salutaire aveuglement, qui sert à lui désiller les yeux du cœur, sa fureur contre le christianisme est transformée en un zèle apostolique. Celui qui, après avoir mis à mort le premier des Martyrs par les mains

de ceux dont il gardoit les habits pendant qu'ils le lapidoient, alloit exécuter les ordres sanguinaires du Grand-Prêtre, pour arrêter & emprisonner tout ce qu'il découvriroit de disciples de Jesus-Christ, est converti en un instant, reçoit le saint Baptême, & devient le prédicateur zélé de l'Evangile qu'il persécutoit avec tant d'acharnement. Il ne suffit pas même à son ardeur de travailler à détromper ses freres, en instruisant publiquement dans les Synagogues & en publiant le miracle qui l'a changé en un homme nouveau : il devient l'Apôtre des Gentils : il porte de tous côtés le flambeau du christianisme. Par un travail infatigable, il amene à l'Eglise les Provinces les plus reculées : il fait retentir par-tout le nom de Jesus-Christ : & l'Univers entier devient par son ministère & ses souffrances, un monde tout nouveau.

Mais en même temps que les Païens même renoncent au culte impie & extravagant des idoles, pour embrasser les mystères & la morale de l'Evangile, les Juifs s'endurcissent de plus en plus. La main de Dieu s'appésantit sur eux. La Judée devient la proie des Romains idolâtres. Jérusalem, le centre de la Religion, est assiégée & défendue avec une ardeur incroyable : elle est prise enfin avec des circonstances qui

font frémir. Le Temple, qui étoit célèbre dans tout l'Univers, ne peut tenir contre la fureur des soldats, plus irrités encore de l'opiniâtre résistance des Juifs, qu'excités par l'espérance du pillage. Il est réduit en cendres; & les efforts que fit quelques siécles après l'Empereur Julien pour rétablir le Temple des Juifs, en haine du christianisme, n'ont servi qu'à l'accomplissement de la prédiction que Jesus-Christ avoit faite avant sa mort, que ce superbe édifice seroit détruit de fond en comble, & qu'il n'y demeureroit pas pierre sur pierre. C'est ainsi que les prophéties contenues dans les saintes Ecritures s'accomplissoient d'une maniere bien sensible.

Le Peuple Juif, qui s'étoit glorifié d'être le peuple de Dieu par excellence, après avoir vu périr sous ses yeux des millions d'hommes, autant par sa propre fureur que par les mains de ses ennemis, est chassé de son pays, & dispersé par tout l'Univers, sans avoir jamais pu depuis tant de siécles se réunir en corps, ni obtenir nulle part le libre exercice de sa religion. Connu & haï par-tout, il porte, ainsi que Caïn, le signe de la vengeance divine, qui le fait subsister malgré sa disgrace. Le poids de la malédiction qu'il a prononcée contre

lui-même, en demandant que le ſang de Jeſus-Chriſt retombât ſur lui & ſur ſes enfans, les couvre d'ignominie aux yeux de toutes les Nations, dont il fait l'horreur & l'exécration, tandis qu'il ne ceſſe de ſe multiplier prodigieuſement & de pénétrer par-tout, ſans être aimé nulle part.

Mais en même temps il demeure tout à la fois dépoſitaire des ſaintes Ecritures, que, malgré le voile funeſte qui lui en dérobe le prix & l'uſage, il conſerve avec un reſpect digne de faire honte à la plupart des Chrétiens; & témoin irréprochable des oracles qu'elles contiennent, dont ſon état perſévérant prouve invinciblement la vérité. Il ſubſiſte au milieu du chriſtianiſme, dont il eſt l'implacable ennemi, pour manifeſter authentiquement la profondeur des Jugemens de Dieu, & pour apprendre à tous les ſiécles, que rien n'outrage plus la majeſté divine, ne provoque plus ſa vengeance & ſa jalouſie, que l'orgueil ſpirituel, la préſomption de la fauſſe juſtice, & l'abus des choſes ſaintes.

Il deſire ſans ceſſe, & demande continuellement l'avénement du Meſſie promis, qu'il a rejetté quand ce Meſſie a paru, & qu'il attend toujours ſous des caractè-

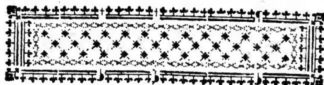
res bien différens de ceux, qu'il devoit avoir pour être véritablement notre Sauveur, & dont les Juifs se sont fait une si fausse idée. Mais ce malheureux peuple n'est pas sans ressource. Les dons & la vocation de Dieu ne sont pas anéantis. Les promesses faites à Abraham seront infailliblement accomplies; & sa race même charnelle, quand les temps de la miséricorde de Dieu sur elle seront arrivés, aura part à son tour aux bénédictions spirituelles, que le pere des Croyans a saluées comme de loin pendant toute sa vie, & qui ont été apportées par Jesus-Christ.

Tel est en abrégé l'histoire, tel est le fond de la Religion révélée, qui renferme des mystères incompréhensibles à l'esprit humain, & des leçons bien opposées à la corruption de notre cœur. Vérités néanmoins & dogmatiques & morales, que nous ne pouvons apprendre que par la révélation divine : vérités qui sont l'objet de la foi des Chrétiens, mais que nos incrédules refusent d'embrasser, qu'ils traitent même avec un souverain mépris, comme des fables & des inventions humaines, ou tout au moins comme des points inutiles, & dont la religion naturelle, telle qu'ils se la figurent, n'a pas besoin. Il faut donc tâcher de dissiper un

aveuglement si volontaire & si déraisonnable. Il faut leur prouver que le christianisme qu'ils insultent & qu'ils outragent avec autant d'audace que d'opiniâtreté, est digne de tous leurs respects; que la raison même exige qu'ils l'embrassent avec une pleine soumission, & que toute la philosophie n'est qu'une funeste illusion, quand on l'employe à combattre la Religion qui nous a été enseignée par Jesus-Christ.

Entrons donc enfin en matiere, & montrons-leur que la Religion à laquelle nous faisons profession d'être fidéles, doit confondre toute leur fausse sagesse & leur incrédulité : 1°, parce qu'elle a des motifs invincibles de crédibilité : 2°. parce que l'honnêteté de la doctrine qu'elle propose, est digne d'attirer toutes les ames raisonnables : 3°. parce qu'il n'y a pas de sureté pour l'homme, que sous son ombre & dans son sein. Après cela les absurdités, les indécences, les incertitudes de tous les systêmes de nos Philosophes pourront-elles soutenir la comparaison avec la doctrine chrétienne ?

Fin de la premiere Partie.



LE PHILOSOPHE MODERNE, OU L'INCRÉDULE CONDAMNÉ AU TRIBUNAL DE SA RAISON.

SECONDE PARTIE,

Où l'on prouve que le Christianisme a des motifs de credibilité qui doivent soumettre tous les esprits.

Motifs généraux.

Pour donner plus de jour à cette proposition, on commence par distinguer deux sortes de motifs. Il y en a de généraux : il y en a de particuliers. Les premiers envisagent comme d'une seule vue

tout le corps de la Religion, & nous y attachent par une conviction respectueuse, que nous ne pouvons lui refuser, sans en connoître même le détail. Les seconds nous présentant la Religion sous différentes faces, & comme par parties, nous persuadent que, de quelque côté que nous l'envisagions, il en sort des traits de lumiere qui en attestent la divinité. Commençons par les motifs généraux.

Si nous entreprenions de faire ici un traité complet de la vérité de la Religion chrétienne, nous aurions à faire valoir en sa faveur une multitude de preuves plus convaincantes les unes que les autres, & à proposer les plus solides raisonnemens. Mais comme nous sommes obligés de nous resserrer, & que notre plan est encore moins de confondre les Incrédules, que de consoler, instruire, édifier, affermir les Fidéles dans la foi qu'ils ont, nous les renvoyons pour un plus grand détail à plusieurs excellens ouvrages qui sont connus de tout le monde, & malheureusement trop peu médités. Que n'aurions-nous pas à dire, par exemple, de l'antiquité & de la perpétuité de notre sainte Religion, qui date de l'origine des siécles, & qui depuis que l'Univers est sorti du néant, depuis que le premier homme a été créé pour être le

Pontife & le Roi de toutes les créatures, subsiste invariablement, & sans interruption jusqu'à présent, & a survécu à tous les changemens & à toutes les révolutions qui sont arrivées dans le cours de tant de siécles ? C'est ce que l'illustre Bossuet expose avec une énergie admirable dans la seconde partie de son excellent *Discours sur l'histoire universelle.* Rien en effet n'est plus capable de forcer la résistance la plus opiniâtre, que de faire appercevoir cette suite & cette liaison d'événemens, qui retentissent tous l'un à l'autre, & qui commençant avec le monde, vont aboutir à l'Eternité.

La beauté, l'excellence de notre sainte Religion, qui seule répond à la destination de l'homme, remplit tous ses desirs, & suffit à tous ses besoins, deviendroit encore un objet bien intéressant, & seroit seule capable de faire souhaiter que le Christianisme existât, s'il étoit possible de méconnoître son existence. A plus forte raison cette considération devroit-elle faire rougir nos impies de leur incrédulité, qui leur ferme de si riches trésors.

Mais dans un si vaste champ de réflexions, nous nous bornons singuliérement à une preuve, pour ainsi dire, sensible & palpable, qui est à la portée de

tout le monde, & qui doit couvrir de confusion quiconque ne veut pas s'y rendre, puisque dès-lors il est convaincu d'une singularité ridicule & extravagante dans le parti qu'il prend de demeurer presque seul à ne pas croire ce qui a été cru de tout l'Univers : je parle de l'établissement du Christianisme & de l'effet prodigieux qu'a eu la prédication de l'Evangile, malgré les différens obstacles qui devoient en empêcher le succès.

Etablissement du Christianisme considéré du côté des obstacles qui s'y opposoient.

Rien ne caractérise mieux la divinité du Christianisme & de son établissement dans le monde, que la multiplicité & la force des obstacles qu'il eut à surmonter: obstacles 1° du côté de l'idolatrie & du paganisme, sur les débris duquel l'édifice de la Religion chrétienne devoit s'élever : 2° du côté même des vérités soit dogmatiques soit morales qu'elle propose.

Et d'abord personne n'ignore, ce qui est la honte du genre humain, & la preuve sensible de la dépravation de la race d'Adam, les progrès immenses que l'idolatrie avoit faits de toutes parts, & qui n'avoient plus d'autres bornes que l'Univers.

Cette

Cette corruption étoit devenue en quelque sorte nécessaire dans les desseins de Dieu, pour montrer la foiblesse de la nature humaine dépourvue du secours de la révélation, & pour manifester plus clairement la divinité du Christianisme par la réforme que son établissement devoit produire dans les idées & les inclinations des hommes.

Dieu voulant manifester sa toute-puissance en dissipant ces horribles ténébres, qui couvroient toute la surface de la terre, & dans lesquelles l'abus de la raison avoit précipité les hommes, permit aussi que le monde païen opposât au dessein de sa miséricorde des obstacles insurmontables à tout autre bras que le sien.

On sçait effectivement quelle fut la résistance des nations conjurées, pour soutenir le paganisme contre les assauts que lui livroient les premiers Apôtres de la religion. Tous les peuples s'armerent pour repousser leurs attaques. Trompés par l'aveuglement de leur esprit & la corruption de leur cœur, ils se firent un devoir de justice & de zèle, de poursuivre avec l'acharnement le plus déraisonnable, les Prédicateurs de l'Evangile, comme des sacriléges & des séducteurs, qui n'entreprenoient pas moins que de les forcer à renverser les autels de leurs Dieux, à détruire

leurs temples, leurs ſacrifices, leurs cérémonies, leurs ſolemnités, à anéantir leur culte, à dévoiler ou reconnoître la ſupercherie de leurs aruſpices & de leurs oracles; en un mot, à abolir une croyance fondée ſur la tradition de leurs peres, & autoriſée par pluſieurs ſiécles de poſſeſſion.

C'eût été déja beaucoup pour les Miniſtres de l'Evangile de réuſſir à déſabuſer des peuples ainſi prévenus, & à les détromper ſur la folie d'un culte qui étoit tout à la fois ſi déraiſonnable & ſi accrédité. Mais Dieu vouloit que cette merveille devînt encore plus éclatante par tous les efforts de la politique humaine pour s'oppoſer à cette entrepriſe. Il voulut que le ſuccès fût & plus difficile & plus glorieux à ſa grace. Il voulut que les intérêts d'Etat ſe mêlaſſent à la ſuperſtition, pour faire ſoupçonner dans les Chrétiens des deſſeins de révolte, ou du moins des mouvemens capables d'occaſionner des troubles funeſtes à la tranquillité publique. Les Magiſtrats & les Empereurs ſe réunirent bientôt pour ſacrifier ces prétendues nouveautés dangéreuſes au repos de leurs Provinces, convaincus qu'on ne peut réprimer trop tôt & avec trop de ſévérité tout ce qui tend à altérer le culte

établi, auquel on ne peut toucher sans altérer la paix extérieure. A quels excès ne se porterent-ils pas pour empêcher les progrès de l'Evangile ? Le Christianisme leur parut une peste dangereuse qui, en infectant les esprits, devoit bouleverser les nations. Ils employerent donc pour l'arrêter, toutes les ressources de la prudence humaine. Les Chrétiens furent déchus de toutes les charges & de tous les emplois. On leur refusa le droit d'acquérir & d'aliéner, d'avoir action dans les tribunaux de la justice. On fut autorisé à se saisir de leurs biens, à attenter même à leur vie, & à les immoler, comme autant de victimes, à la sûreté publique.

Les Prêtres des idoles de leur côté se liguerent avec l'ardeur la plus artificieuse & la plus fanatique, pour combattre les Chrétiens. On les vit semer contre eux la prévention & la défiance, communiquer leurs appréhensions & leurs fureurs à tous ceux qui avoient le malheur de les écouter & de les croire, annoncer la vengeance du Ciel, chercher dans les moindres calamités des preuves sensibles du courroux de leurs Divinités outragées. Une peste, une famine, un tremblement de terre, un incendie, un débordement des eaux, étoient pour eux un sujet de s'écrier que

Tertul. Apol. c. 40.

la colère des Dieux étoit marquée, & qu'ils redoubleroient infailliblement leurs coups, si l'on ne se hâtoit de les désarmer, en châtiant les Chrétiens, leurs ennemis implacables.

Aux clameurs des Prêtres effrayés des dangers qui menaçoient leur autorité, se joignirent les déclamations des sçavants d'Athènes & de Rome. Ces orgueilleux Philosophes regardant comme une ignominie de fléchir sous le joug de la foi, & d'avouer par cette soumission leur ignorance profonde dans les choses de religion, inonderent l'univers de satyres & de libelles contre les Chrétiens, inventerent toute sorte de faux raisonnemens & de vaines subtilités, pour décrier l'Evangile & ses sectateurs, & pour les rendre aussi méprisables qu'ils étoient haïs.

S. Justin. Dial. cum Tryph. n. 108.

Des monumens très-authentiques nous apprennent aussi que les Juifs, en haine de Jesus-Christ & de ses disciples, vinrent à l'appui des idolâtres pour les animer à persécuter les Chrétiens; qu'ils députerent dans l'Empire Romain des courriers qui se répandoient par-tout, pour charger les Chrétiens des imputations les plus odieuses, & pour soulever tout le monde contre les Ministres & les Sectateurs de l'Evangile de Jesus-Christ.

Les Puiſſances ſéculieres excitées par ce cri univerſel, ne tarderent pas à employer toute ſorte de ſupplices & de tortures contre les Chrétiens. Elles épuiſerent ſur eux toutes les horreurs que la cruauté & l'inhumanité peuvent mettre en uſage. On vit de toutes parts pendant l'eſpace de trois ſiécles des Chrétiens condamnés à mourir par le glaive, à expirer dans les flammes, à eſſuyer toute eſpéce de tourmens.

Les Chrétiens expoſés à cette perſécution générale, en ſupporterent le poids avec la plus généreuſe conſtance. Ils laſſerent la rage de leurs perſécuteurs, ſans ſe laſſer eux-mêmes de ſouffrir.

Mais ſelon l'expreſſion ſi connue de Tertullien, leur ſang, que l'on faiſoit couler par flots, devenoit une ſemence féconde qui en multiplioit le nombre. Enfin l'univers entier, qui avoit tout mis en uſage pour les détruire, adopta leur foi. La Croix qui avoit été depuis ſi long-temps un objet de folie pour les Gentils, devint la gloire des Empereurs mêmes, qui en placerent le ſigne dans leurs étendards & ſur leurs diadêmes. *Apol. c. 50.*

Cette étonnante révolution eſt certaine: il n'eſt pas poſſible de la révoquer en doute: elle eſt notoire dans l'hiſtoire même profane, & il faudroit vouloir s'aveugler

volontairement pour ne pas convenir d'un changement si surprénant. Il est encore plus certain qu'aucune force humaine n'a pû l'opérer, & qu'il n'y a que la puissance infinie de Dieu qui ait pû faire triompher les Chrétiens de tous les efforts des sages & des puissans du siécle. Or ce fait incontestable renverse toutes les prétentions de nos Incrédules.

En vain disent-ils que le Christianisme n'est qu'une aveugle superstition, qui ne doit son *ascendant* qu'aux préjugés de la naissance, aux vûes politiques de la prudence humaine, à la cupidité de quelques fourbes, attentifs à se prévaloir du penchant des hommes vers la nouveauté, à la protection déclarée & suivie de toutes les puissances de la terre depuis Constantin. Il ne faut que lire l'histoire pour reconnoître la futilité & la fausseté de ces vagues affirmations.

Le Christianisme dans ses commencemens a eu précisément contre lui toutes les causes sur lesquelles on veut fonder cet ascendant prétendu. Il a eu contre lui tous les préjugés de l'enfance, & des préjugés dont l'impression étoit d'autant plus vive, qu'elle étoit plus ancienne & plus générale. Il a eu contre lui la cupidité des nations, & le déchaînement des Puissances.

Il a eu à vaincre tout ce que la résistance d'un univers prévenu & fanatique peut mettre d'opposition à une nouveauté qui renverse toutes les idées anciennes. Ainsi l'ascendant qu'il a acquis, vient nécessairement d'une autre cause bien supérieure à celle qu'on veut imaginer. Qu'on la cherche de bonne foi cette cause capable d'opérer un effet si merveilleux ; & on trouvera que cette cause est Dieu, & Dieu seul.

On en sera encore plus convaincu, pour peu que l'on fasse d'attention à des obstacles encore plus forts & plus invincibles, parce qu'ils étoient plus intérieurs, & pour ainsi dire, plus personnels, & que le Christianisme rencontroit par-tout. Des dogmes aussi incompréhensibles que ceux que la Religion chrétienne nous enseigne, une morale aussi austère que celle de l'Evangile, étoient ils bien capables d'entrer dans des ames attachées à leurs erreurs, esclaves de leurs passions ? Des moyens purement humains & naturels pouvoient-ils deprendre l'universalité du genre humain de leurs affections les plus intimes & les plus invétérées, jusqu'à leur faire embrasser des leçons si humiliantes & si mortifiantes ?

Qu'une religion qui n'enseigne rien que

l'esprit ne puisse comprendre, qui n'ordonne rien que la corruption du cœur ne puisse adopter, qu'une telle religion réussisse & s'accrédite dans le monde, il n'y a rien en cela de bien merveilleux. Mais qu'une religion qui choque ouvertement l'orgueil de l'esprit, qui captive sans ménagement les convoitises du cœur, qu'une religion qui humilie toutes les prétentions de l'homme, qui se montre supérieure aux lumieres de sa raison, contraire à ses délices & à ses penchans ; que le Christianisme en un mot se soit établi, répandu, perpétué, malgré les oppositions que devoient y mettre les raisonnemens de la philosophie & les intérêts des passions : cette merveille n'a jamais eu d'égale dans l'histoire des hommes. Plus on l'approfondira cette merveille, plus on y reconnoîtra sensiblement le doigt de Dieu, son auteur.

Car enfin il s'agissoit de persuader à des hommes, accoutumés de tout temps à adorer une foule de Divinités différentes, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, Esprit tout-puissant, principe nécessaire & derniere fin de tout ce qui existe ; qu'en ce Dieu il y a unité de nature, & trinité de Personnes réellement distinctes, dont chacune possede également la nature divine,

ſans pourtant qu'il en réſulte trois Dieux ; que l'une de ces trois Perſonnes, qu'on nomme le Verbe, s'eſt incarnée, c'eſt-à-dire que Jeſus-Chriſt conçu par la ſeule opération du Saint-Eſprit dans le chaſte ſein d'une Vierge, Dieu & homme, réuniſſant dans une ſeule perſonne la nature divine & la nature humaine ; que le Verbe fait chair eſt né, & a vécu dans la pauvreté, dans l'humiliation, dans les ſouffrances ; qu'il s'eſt anéanti juſqu'à ſouffrir la mort, & la mort de la croix ; pour rendre à ſon Pere la gloire ſouveraine qui lui eſt due, & pour exercer envers les hommes une œuvre incompréhenſible de charité.

Que tous les hommes étoient tombés dans la diſgrace de Dieu par la déſobéiſſance & le péché d'Adam le premier des hommes ; qu'ayant tous péché en lui, & portant avec lui les malheureuſes ſuites de ſa prévarication, ils ne pouvoient ſe relever de leur chûte par leurs propres forces ; que ſelon le plan que Dieu avoit formé dans ſes deſſeins éternels pour la rédemption des hommes, ils avoient beſoin d'un libérateur qui fût homme ſans être pécheur, & digne au contraire par ſes mérites de réconcilier les hommes avec Dieu, en ſe rendant victime pour eux : mais qu'il étoit néceſſaire que ce libérateur

eût un mérite infini pour réparer l'outrage fait à la majesté infinie de Dieu ; par conséquent qu'il fût lui-même Dieu ; en un mot, que le genre humain avoit besoin d'une victime qui, chargée des iniquités du monde, & capable de les laver dans son sang, rendît à Dieu sa gloire, & aux hommes leurs premiers droits à l'héritage éternel.

Que cette victime ne pouvoit être que le Dieu Homme Jesus-Christ, capable de mourir pour l'expiation de nos crimes, & digne par ses mérites personnels de les effacer ; que ce Dieu-Homme, après avoir été crucifié, étoit ressuscité par sa propre vertu ; qu'il étoit monté au Ciel à la vue de ses disciples pour s'asseoir à la droite de son Pere ; qu'avant sa mort il avoit établi un Sacerdoce & un Sacrifice d'un ordre singulier, & un Sacrement ineffable, dans lequel il avoit laissé aux hommes son Corps à manger & son Sang à boire, pour être le gage éternel de leur réconciliation avec Dieu ; & que la transsubstantiation du pain en son Corps & du vin en son Sang, opérée par le ministère des Prêtres, étoit devenue l'unique sacrifice qui dût honorer Dieu & sanctifier le monde jusqu'à la consommation des siécles.

Tels sont en abrégé les incompréhen-

sibles mystères, qui sont la substance du Christianisme. Telle est l'étrange philosophie qu'il a fallu persuader à l'Univers. Nous sentons tout ce qu'elle a de révoltant pour notre foible raison : mais plus ces mystères offensent les idées communes, plus il est étonnant que l'Univers se soit soumis à les croire. Elle a été prêchée cette théologie : elle a été adoptée, & ses prédicateurs, ainsi que leurs disciples, ont souffert les plus cruels supplices, & la mort même, pour soutenir & défendre cette foi.

Quel autre que Dieu a pû assujettir les esprits de la sorte ? Quel autre que Dieu a pû même former un pareil systême d'enseignement, & mettre une liaison si sublime entre des vérités qui surpassent & qui confondent toutes nos idées ? L'homme seul auroit-il jamais imaginé de pareils mystères ? S'il les avoit imaginés, les auroit-il si bien liés? S'il les avoit liés, feroit-il parvenu à les faire croire ?

Incrédules de nos jours, vous les rejettez ces mystères, parce que vous n'en sçauriez pénétrer la profondeur. Pensez donc que le paganisme avoit des Sages tout aussi éclairés que vous pouvez l'être ; qu'il y avoit à Athènes & à Rome des Sçavans plus sçavans peut-être que vous.

Ils avoient autant d'obſtacles à ſurmonter pour ſe ſoumettre à ces vérités, que vous en avez maintenant à vaincre pour les combattre. Comment eſt il arrivé que de tels hommes ayent embraſſé la foi juſqu'à en devenir les martyrs ? Cette merveille ne peut s'expliquer qu'en ſuppoſant que ces Sages & ces Philoſophes ont été forcés de reconnoître que le Chriſtianiſme étoit l'ouvrage de la main toute-puiſſante de Dieu.

L'Evangile adopté, confeſſé, ſoutenu, prêché par ceux-là même qui s'en étoient déclarés d'abord les ennemis les plus opiniâtres, qui avoient élevé contre lui plus de doutes, & qui lui avoient ſuſcité plus de perſécutions ; ce miracle eſt ſenſible, il eſt convaincant. Comment, dit ſaint Auguſtin, peut-il y avoir encore des Incrédules, depuis que les Philoſophes ont cru ? *Cur ergo Philoſophis credentibus, Infidelis ſte non credet ?*

Si l'incompréhenſibilité des myſtères rendoit naturellement impoſſible le triomphe de la religion, la ſévérité de ſes préceptes lui oppoſoit une difficulté encore plus inſurmontable. Le miracle vraiment difficile à opérer, s'il y en avoit de difficile à un Dieu tout-puiſſant, étoit la réforme du genre humain.

Tout l'Univers étoit corrompu, & les

vices les plus déteſtables étoient non-ſeulement autoriſés, mais en quelque ſorte conſacrés par la religion dominante. L'eſprit avoit adopté les erreurs les plus groſſières, parce qu'elles favoriſoient les plus mauvais penchans du cœur. Le cœur avoit été livré au déſordre des paſſions, & ce déſordre avoit répandu d'épaiſſes ténébres dans l'eſprit.

Il s'agiſſoit donc de guérir ce cœur malade; de lui rendre la pureté qu'il avoit perdue; de le faire renoncer volontairement à la licence criminelle dont il jouiſſoit, de s'abandonner à ſes deſirs, & de ſe plonger dans les plus ſales voluptés. Si Dieu n'avoit pas agi intérieurement par ſa grace, tous les enſeignemens extérieurs auroient-ils jamais pû perſuader aux hommes la morale auſtère du Chriſtianiſme, morale qui contrarie tous les penchans, qui combat toutes les paſſions, qui ne tolere aucun vice, qui commande toutes les vertus, qui condamne juſqu'aux imperfections les plus légères?

Changer les inclinations, les habitudes, les uſages, les mœurs d'un monde entier; faire ſuccéder la plus ſcrupuleuſe régularité à la licence la plus effrénée, & à la poſſeſſion où l'on étoit de tout faire à ſon gré, l'obligation de veiller ſur ſes actions,

ſur ſes deſirs, ſur ſes penſées même ; ce prodige n'a jamais pû être l'ouvrage d'une autre main que de celle de Dieu.

Etabliſſement du Chriſtianiſme opéré avec les inſtrumens les moins propres à produire cet effet.

Les obſtacles qui s'oppoſoient comme naturellement à l'établiſſement du Chriſtianiſme, ſont une preuve bien ſenſible de ſa divinité ; mais cette preuve acquiert une force toute nouvelle, quand on y joint la conſidération des moyens qui ont été mis en œuvre pour établir la Religion. Saint Paul, l'un des premiers Apôtres de l'Evangile, n'a pas craint d'employer vis-à-vis des Gentils, à qui il le prêchoit, cette ſeconde ſource de perſuaſion, en leur faiſant remarquer, que Dieu, pour confondre la ſageſſe du ſiécle, s'étoit ſervi de ce qu'il y avoit de plus foible, de plus inſenſé, de plus mépriſable ſelon le monde.

1. Cor. j. 19 & ſuiv. » C'eſt pourquoi, dit ce ſaint Apôtre, » il eſt écrit : Je détruirai la ſageſſe des » Sages, & je rejetterai la ſcience des Sa- » vans. Que ſont devenus les Sages ? Que » ſont devenus les Docteurs de la loi ? » Que ſont devenus ces eſprits curieux

» des sciences de ce siécle ? Dieu n'a-t-il
» pas convaincu de folie la sagesse de ce
» monde ? Car le monde avec la sagesse
» humaine n'ayant pas connu Dieu par les
» ouvrages de sa sagesse, il a plu à Dieu
» de sauver par la folie de la prédication
» ceux qui croient en lui ... Car cette folie
» apparente de la conduite de Dieu est
» plus sage que la sagesse de tous les hom-
» mes, & cette foiblesse de Dieu est plus
» forte que la force de tous les hommes ...
» Il y a parmi vous, ajoute l'Apôtre, peu
» de Sages selon la chair, peu de puissans
» & peu de nobles. Mais Dieu a choisi ce
» qu'il y a d'insensé selon le monde, pour
» confondre les Sages, & ce qui est foible
» selon le monde, pour confondre ce qu'il
» y a de fort. Il a choisi ce qu'il y a de mé-
» prisable selon le monde, & ce qui n'est
» rien, pour détruire ce qui est grand, afin
» que nul homme ne se glorifie devant
» lui.

En effet, dans les principes de la saine philosophie, il faut nécessairement recourir à un agent principal & à une cause supérieure, toutes les fois que les moyens employés pour produire un effet, n'ont point évidemment la force de produire cet effet. Or les moyens employés pour établir le Christianisme, étoient non-seu-

lement très-disproportionnés à cette fin; mais à les considérer en eux mêmes, ils étoient encore moins des moyens que des obstacles. C'est ce qu'une simple exposition va mettre au grand jour.

Dans le siécle le plus poli, le plus éclairé & le plus fastueux, douze hommes de la lie du peuple, sans fortune, sans talens, sans appui, partent de la Judée, & n'entreprennent pas moins que d'opérer dans l'Univers une révolution générale, qui soumette les rois & les nations à l'Evangile d'un Dieu crucifié.

Rien n'est plus naïf & plus intéressant que le tableau que S. Chrysostôme nous fait des prédicateurs de l'Evangile & des dispositions avec lesquelles ils entreprennent un ouvrage d'une si grande importance. Et cette idée est si simple, si naturelle & si frappante, qu'elle mérite bien que nous la rapportions ici avec quelque étendue. Le saint Docteur nous représente les Apôtres au sortir du cénacle, enivrés en quelque sorte de l'Esprit-saint, se partageant entre eux la conquête de l'Univers ; pénétrant sans autre guide que leur zéle dans les contrées les plus reculées ; ici attaquant la Synagogue ; là, confondant l'Aréopage, faisant déserter le Portique & le Lycée ; annonçant aux peuples, & nommément

aux Philosophes, le faux de leurs principes, les chimères de leurs divinités, l'abomination de leurs sacrifices, la fourberie de leurs oracles, l'imposture de leurs Prêtres & de leurs Docteurs ; exigeant qu'ils renversent leurs temples ; qu'ils foulent aux pieds leurs idoles, pour adorer un Dieu-Homme & un Dieu mort sur la Croix.

En réunissant différens textes de cet éloquent Docteur, soit de son traité contre les Juifs & les Gentils, soit de son Commentaire sur S. Matthieu, &c. on peut se former une idée très-frappante des questions que l'on auroit eu lieu de proposer à ces hardis réformateurs, & de leurs réponses pleines de courage & de confiance. Sans doute, leur auroit-on dit, votre maître en vous envoyant vous a fourni des moyens proportionnés à l'exécution d'un projet si extraordinaire? Point du tout ; c'est la réponse vraie qu'il est naturel de mettre dans leur bouche ; nous n'en connoissons pas d'autre qu'une confiance sans bornes que nous avons en sa parole. Il nous a dit : *Allez, enseignez toutes les nations.* Nous lui obéissons: nous allons enseigner l'univers. C'est à lui de faire le reste ; & nous sommes trop instruits de sa

n° 13, 14, 15. Hom. LXXXIX. n° 1 & XC. n° 1. 2.

puiſſance, pour craindre que le ſuccès ne ſuive pas.

Mais ſans doute vous êtes autoriſés à attirer des diſciples par l'appas des plaiſirs, des honneurs & des richeſſes ? Non, nous n'avons au contraire à leur promettre que des croix, des humiliations, les ſouffrances & la pauvreté. C'eſt tout ce que nous eſpérons pour nous-mêmes, c'eſt tout ce que nous annonçons aux autres.

Mais du moins votre Maître a diſpoſé en votre faveur les cœurs des Souverains, dont vous allez lui gagner les ſujets ? Non. Il nous a dit que nous ne rencontrerions parmi eux que des perſécuteurs & des ſupplices. Du moins il vous a ménagé la ſubſiſtance pour vous & vos diſciples ; il vous a remis de l'argent pour payer & récompenſer la docilité de ceux qui vous écouteront ; il vous a donné des armes pour vous défendre, & pour triompher même de ceux qui entreprennent de vous réſiſter ? Non, le travail de nos mains, voilà l'unique reſſource que nous ayons pour ſubſiſter. Notre ſobriété ſervira de modéle à nos diſciples. Il nous eſt expreſſément défendu d'amaſſer de l'argent, enoore moins d'avoir des armes. Nous devons aller comme des agneaux au milieu des loups.

Il faut donc qu'il ait bien compté sur votre sçavoir faire, qu'il vous ait connu de grands talens, & une éloquence bien supérieure. Non, il nous a choisis, parce que nous n'avions ni talens ni éloquence. Il nous a interdit toute intrigue, toute politique, tout artifice; il n'exige de nous qu'un zéle infatigable, & une humble application à parler simplement & sans art; c'est la seule fonction dont nous soyons capables.

Ces réponses sont un fidéle exposé de la vérité des choses. Les Apôtres n'ont eu pour eux que leur candeur & leur constance. Et cependant il est prouvé que l'événement a pleinement répondu à leurs intentions, & que l'univers est devenu chrétien. Il seroit déja sans doute très-merveilleux que leur projet eût réussi, quand même ils auroient été en état d'opposer puissance à puissance, & de combattre à égalité de forces le polithéisme dominant, & toutes les suites de cette impiété universelle, si favorable aux passions. Car il est contraire à l'expérience journaliere qu'en fait de sentimens sur-tout & d'affections, ce qui gêne, ce qui humilie, ce qui mortifie la nature & la cupidité, l'emporte sur ce qui est conforme à ses desirs déréglés.

Mais que douze Galiléens, méprisés,

parmi les Juifs eux-mêmes, n'ayant pour toute défense qu'une ferme résolution de mourir pour la gloire de leur maître, ayent vaincu le pouvoir des Souverains les plus despotiques, les intrigues des politiques les plus rusés, les subtilités des sophistes les plus captieux; qu'ils ayent réformé le monde entier, qui avoit un intérêt si sensible à persévérer dans ses usages, quelque criminels, quelque extravagans qu'ils fussent : c'est une merveille au-dessus de toute expression.

Quel est en effet le cours ordinaire des choses? Lorsque le ciel n'intervient pas miraculeusement, la multitude l'emporte sur le petit nombre; le fort triomphe du foible; le sçavant est supérieur à l'ignorant; l'homme armé subjugue l'homme sans défense. Qu'un conquérant à la tête d'une armée nombreuse recule les bornes de son Empire; qu'un philosophe par ses raisonnemens subtils accrédite ses systêmes, & en impose au vulgaire; qu'un politique, par des mesures adroitement concertées, fasse réussir ses projets; qu'on séduise les hommes par l'appas des biens & des honneurs, par l'amorce des plaisirs & des voluptés, il n'y a rien en tout cela que de très-naturel & de très-ordinaire.

Mais que sans aucun de ces secours, douze pauvres pêcheurs ou artisans viennent à bout de faire adorer un Dieu crucifié; qu'ils étendent son empire plus loin que celui des Alexandres & des Césars; qu'ils gagnent à la plus austére des religions plus de prosélites, que toutes les sectes de philosophes réunies ensemble n'en eurent jamais : voilà ce qui est tout-à fait hors du cours ordinaire des choses, & il faut être bien aveuglé par ses passions, pour ne pas y reconnoître le doigt de Dieu. *Digitus Dei est hic.* *Exod. viij. 19.*

Etablissement du Christianisme opéré par des moyens qui paroissoient plutôt devoir le faire périr.

Quelque chose de plus merveilleux encore se présente ici à nos réflexions. C'étoit trop peu pour caractériser la divinité du Christianisme, qu'il ne dût son établissement qu'à des moyens ouvertement disproportionnés à cette fin. Dieu a voulu faire servir à sa propagation les moyens même qui lui étoient les plus contraires, la continence ou la virginité, & la mort.

A peine le Christianisme comptoit-il trois siécles, que les déserts de l'Egypte

& de l'Arabie étoient peuplés de solitaires consacrés à la plus parfaite continence. On vit dans toutes les parties du monde les villes même peuplées de nombreuses colonies, qui perpétuoient par l'attrait de leur exemple une vertu regardée jusques-là comme impraticable à la foiblesse humaine. Des vierges sans nombre consacrerent à Dieu le précieux trésor de leur virginité. Une foule de veuves, à la fleur de leur âge, prirent le parti de renoncer à de nouvelles alliances. On vit jusqu'à des époux & des épouses se déterminer à vivre en freres & sœurs dans les liens sacrés du mariage.

Rien ne pouvoit être moins propre à la multiplication des chrétiens. On conçoit au contraire aisément que la naissance des enfans, en étendant les familles, pouvoit aussi étendre la religion, & que la multiplication des générations auroit été naturellement capable de perpétuer le christianisme, & d'en augmenter la société. C'est ainsi que le Mahométisme s'est étendu d'une maniere si prodigieuse, & se soutient avec tant d'empire, malgré la folie de ses dogmes & les excès de sa morale. Et pour présenter un tableau plus respectable : c'est ainsi que le peuple juif, chez qui la virginité & la stérilité étoit une

eſpéce d'opprobre, a toujours été ſi nombreux; & que diſperſé dans tout l'Univers, odieux à toutes les nations, il ſubſiſte toujours, & forme une nation diſtinguée & reconnoiſſable dans toutes les parties de la terre. Cependant dans le chriſtianiſme ces exemples ſi communs de continence & de virginité qui ſembloient devoir l'éteindre, ont ſervi au contraire dès les premiers commencemens à lui faire prendre des accroiſſemens ſenſibles.

La mort même, qui détruit tout, eſt devenue pour le chriſtianiſme un germe de fécondité & de vie. À peine le chriſtianiſme avoit-il pris naiſſance, que toutes les nations fournirent des perſécuteurs acharnés à verſer le ſang des chrétiens. Quatorze perſécutions générales dans l'eſpace de moins de deux ſiécles, donnerent à Jeſus-Chriſt pluſieurs millions de martyrs. L'on ne voyoit dans ces ſiécles cruels que croix, chevalets, roues, braſiers ardens deſtinés par-tout à immoler aux faux Dieux, des chrétiens pour victimes. On ſe fit de leurs tourmens un jeu barbare; on les réſerva pour animer la joie des ſpectacles publics. L'arêne des amphithéâtres ne fut preſque plus rougie que du ſang des chrétiens livrés aux bêtes, & aux coups des gladiateurs. Etre chrétien, & ſe dé-

vouer à la mort ne fut long-temps qu'une même chose.

Cependant toutes ces cruautés n'anéantirent point le christianisme ; elles servirent au contraire à le faire connoître & à multiplier le nombre de ses disciples. Plus on immoloit de chrétiens, plus il en renaissoit. Le sang des martyrs devint, dit Tertullien, la semence d'un plus grand nombre de fidéles. Les emprisonner, les tourmenter, c'étoit les multiplier.

Apolog. c. 50.

Il étoit réservé aux incrédules de nos jours d'attribuer ce merveilleux accroissement du christianisme à l'esprit de fascination & de fanatisme. Peu s'en faut qu'ils ne traitent nos généreux martyrs de rebelles, qu'on avoit droit de punir ; mais qu'on auroit dû punir moins rigoureusement. Eh quoi ! des hommes qui souffrent la mort avec joie & sans résistance, des hommes toujours soumis aux loix, en tout le reste obéissans à leurs maîtres, & ne refusant d'obéir que sur l'article de leur religion, qu'ils ne pouvoient trahir sans crime ; de tels hommes méritent-ils l'odieuse qualification de rebelles ?

Les anciens Docteurs l'ont judicieusement remarqué. La religion chrétienne est la seule qui ait inspiré à ses disciples cette fermeté de foi que toutes les horreurs de

la

la mort ne pouvoient ébranler, la seule qui ait inspiré du goût pour souffrir, & qui ait fait trouver des délices ineffables dans les tortures les plus cruelles, dans des supplices les plus singuliers & les plus effrayans. Rien ne prouve mieux qu'elle est la seule religion vraie & divine. Il n'appartient qu'à la vérité de persuader avec tant de force, & Dieu seul peut inspirer tant d'amour pour la vérité.

L'auteur des Pensées Philosophiques a dit avec sa présomption ordinaire : « Si le » fanatisme a eu ses martyrs, comme la » vraie religion, comptons les morts & » croyons, ou cherchons d'autres motifs » de crédibilité ». Pour justifier cette pensée hardie, il auroit dû nous citer une secte de fanatiques établie & perpétuée par le supplice de ses auteurs, toujours humbles, toujours patiens. Qu'il nous la cite cette secte, & nous conviendrons que l'exemple des martyrs est un foible motif de crédibilité. Mais jusqu'à ce qu'il remplisse un défi si simple, nous penserons avec l'illustre & humble Pascal, que des témoins qui se font égorger pour soutenir leur témoignage, méritent d'être crus : & que des milliers de témoins de cette espéce ne peuvent être que l'ouvrage & le trophée de la grace.

Résumons. Le miracle sur lequel nous insistons ici, c'est que la religion chrétienne, si incompréhensible dans ses mystères, si févere dans sa morale, prêchée néanmoins par douze pauvres Juifs, persécutée par l'univers entier, arrosée du sang de la plupart de ses premiers disciples, se soit établie & devenue dominante dans le monde. Le fait est certain : tous les Historiens en sont garants. Le fait est au dessus des loix & des forces de la nature. Le Christianisme a donc Dieu pour auteur.

Etablissement du Christianisme miraculeux par la rapidité de ses progrès.

La rapidité de ses progrès nous fournit encore une nouvelle preuve. Nous pourrions tirer des écrits des Apôtres, renfermés dans le Nouveau Testament, les inductions les plus fortes pour prouver qu'en moins de trente années le nom de Jesus-Christ retentissoit déja dans tout le monde ; qu'ils avoient pénétré presque aux extrémités de la terre, & que la foi de leurs disciples étoit célébrée dans tout l'univers. Combien dès le temps de Néron l'Apôtre S. Paul, sans parler des autres, avoit-il déja parcouru de provinces ? Com-

bien avoit-il fondé d'Eglises ? Combien avoit il enfanté à Jesus-Christ de milliers de disciples ? Combien avoit-il formé de pasteurs pour les gouverner ? Dès avant la destruction de Jerusalem, l'Eglise chrétienne, qui devoit être substituée à la synagogue, à l'épouse adultere, avoit reçu dans son sein des enfans de tout pays, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, & dilaté ses limites jusqu'au-delà des bornes de l'Empire Romain. Et les persécutions suscitées contre elle dans toutes les parties de l'univers connu, attestoient de jour en jour la promptitude de cette propagation de chrétiens, & de son heureuse fécondité.

Si l'on ne veut pas nous permettre de citer ces illustres témoins, & si l'on s'obstine à regarder leur témoignage comme suspect ; qu'on consulte les Historiens profanes, qu'on ouvre les annales de Tacite, qui devoit en être bien instruit ; on y verra que cet auteur païen, en parlant avec le dernier mépris du Christianisme, est forcé d'avouer qu'il s'étend par-tout. » Cette exécrable superstition, dit-il, Annal. L. XV. n. 44.
» cette pernicieuse secte, après avoir été » réprimée pour quelque temps, pulluloit » tout de nouveau, non-seulement dans la » Judée, où elle avoit pris naissance, mais

» dans Rome même, qui eſt, dit-il, le
» rendez-vous & comme l'égout de toutes
» les ordures du monde. On ſe ſaiſit donc,
» ajoute-t-il, en parlant de Néron, d'abord
» de ceux qui s'avouerent de cette religion,
» & par leur confeſſion on en découvrit une
» infinité d'autres, qui ne furent pas tant
» convaincus du crime dont on les accuſoit
» (de l'incendie de Rome,) que de la haine
» du genre humain. » Cet auteur entre enſuite dans le détail des ſupplices divers qu'on leur fit ſouffrir, & qui font horreur. Et il finit en diſant qu'on avoit compaſſion d'eux, en les voyant immolés à la cruauté d'un ſeul homme, plutôt qu'à l'utilité publique.

Qu'on liſe la fameuſe lettre de Pline le jeune, à l'Empereur Trajan, on apprendra que la religion des chrétiens, après avoir fait déſerter preſque tous les temples des Dieux, étoit devenue dans les villes, ainſi que dans les bourgades, non-ſeulement la religion dominante; mais même proprement l'unique religion. Cette lettre eſt extrêmement importante: car outre les progrès du Chriſtianiſme qu'elle annonce, elle rend d'ailleurs un témoignage non ſuſpect dans la bouche d'un Païen & d'un des premiers officiers de l'Empire, à la pureté des mœurs des premiers chrétiens. » Je

» n'ai découvert, dit-il, par les informa- L. x. Ep. 97.
» tions que j'ai faites, qu'une mauvaise su- *Tertul.*
» perstition portée à l'excès; & par cette *Apol.*
» raison j'ai tout suspendu pour vous de- *c.* 2.
» mander vos ordres. L'affaire, a oute-t-il,
» m'a pas paru digne de vos réflexions, par
» la multitude de ceux qui sont envelop-
» pés dans ce péril. Car un très-grand nom-
» bre de personnes de tout âge, de tout
» ordre, de tout sexe, sont & seront tous
» les jours impliqués dans cette accusa-
» tion. Ce mal contagieux n'a pas seule-
» ment infecté les villes, il a gagné les
» villages & les campagnes. »

Qu'on lise aussi la dispute de S. Justin martyr, avec le philosophe Tryphon, on y verra avancé comme un fait certain & non contesté par Tryphon, qu'il n'étoit pas dans l'univers de nation connue, civilisée ou barbare, chez qui la religion n'eût pas déja été embrassée, par le plus grand nombre. N. 117.

Tertullien opposa de même aux Empereurs le progrès merveilleux du Christianisme, comme une preuve à laquelle il étoit difficile de repliquer. Il leur fit le dénombrement des peuples initiés dans les mystères de la foi, & il assura que l'empire de Jesus-Christ s'étendoit bien au-delà de celui d'Alexandre; que la croix étoit révérée *Apologet.*

dans des climats où l'on n'avoit jamais entendu parler d'aigles romaines, & où le nom des Empereurs & des Césars n'avoit jamais été prononcé.

Vous nous reprochiez autrefois, dit-il, que nous n'étions qu'une poignée de gens étrangers & proscrits. N'êtes-vous pas actuellement réduits à vous plaindre, que seuls nous occupons presque toute l'étendue de l'Empire ; que nous remplissons tous les ordres, tous les états, toutes les conditions, les isles, les provinces, les villes & châteaux, les tribus, les décuries, les armées, le sénat même, & jusqu'aux palais des Empereurs. Si nous voulions nous séparer de vous, quel effroi ne vous causeroit pas votre solitude ? Vos temples sont les seuls endroits où l'on ne nous rencontre pas ; aussi ne sont-ils plus que des déserts. Sçachez que lorsque vous abusez de notre docilité pour nous opprimer, nous serions parfaitement en état de nous faire craindre ; mais les loix du christianisme que vous persécutez, nous arrêtent. Vous voulez le détruire, & lui seul fait votre sureté.

Apolog. c. 37.

Que pourroit-on opposer à des autorités si claires & si précises ? L'auteur des Pensées Philosophiques croit en être quitte pour dire avec ce ton audacieux & tran-

chant qui lui est propre : » Le merveilleux » est la raison du peuple ; & le parti le » plus incroyable, il le prend toujours. » Mais que gagne-t-on par cette façon laconique d'éluder en deux mots les plus incontestables vérités, sinon de faire voir qu'on n'a rien de solide à répondre, & que cependant on ne veut pas demeurer muet ?

Réflexions sur les progrès du Mahométisme, comparés avec la rapidité de ceux du Christianisme.

A ces rapides progrès du Christianisme, on objecte que si cette preuve avoit lieu, il faudroit donc admettre la divinité du Mahométisme, qui n'a pas eu de moins rapides accroissemens. Cette difficulté a été prévenue par l'un des chefs des incrédules modernes : « Mahomet, dit-il, fut un furieux, un hypocrite, qui prit un couteau » sur l'autel pour égorger des victimes, » qui paya du don de la main de sa sœur » un parricide : le plus grand scélérat & » le fourbe le plus extravagant de la » terre. »

C'en seroit assez pour faire tomber l'odieuse comparaison qu'on voudroit faire entre l'établissement du Mahométisme & celui de la religion chrétienne. Mais il est

juste de faire nous-mêmes ce parallele, & de montrer combien les progrès de la religion de Mahomet sont naturels & humains, au lieu que ceux du Christianisme ne peuvent être que surnaturels & divins.

L'établissement du Mahométisme ne peut faire impression que sur un homme qui ne pense pas. Qu'est-ce que Mahomet ? Quel est l'auteur de sa mission ? Quels sont ses miracles ? Quelles prophéties l'ont annoncé ? Quelle lumiere répand-il sur la terre ? Quels ont été ses premiers disciples ? Quelle est la vraie cause des progrès de sa secte ?

Il se dit envoyé de Dieu & instruit de ses volontés par le ministere de l'Ange Gabriel. Quel imposteur ne peut pas tenir le même langage ? Quelle preuve en donne-t-il, qui ne prouve en même temps qu'il est un menteur & un séducteur? Et si sa prétendue mission a été prédite d'avance, comment l'a-t-elle été ? Si
2. Pier. 2. ce n'est par ces paroles de S. Pierre &
2. Tim. 3. de S. Paul, quand ils avertissent les Fidéles qu'il s'élévera des maîtres d'erreur, des docteurs de mensonge, des hommes audacieux & pleins d'eux-mêmes, vivans selon la chair, méprisant les puissances, renonçant le Seigneur qui les a rachetés, attaquant par leurs blasphêmes ce qu'ils ignorent, &c.

En effet, que trouve-t-on dans son Alcoran, qui peut être regardé comme le chef-d'œuvre de l'ignorance, de l'extravagance & de l'impudence tout-à-la fois? A l'exception de quelques régles de morale prises comme au hazard dans les livres de l'ancien & du nouveau Testament, ce n'est qu'un fatras informe de contes ridicules, d'histoires controuvées, de visions & de chiméres, de contradictions sensibles & palpables, d'impertinences. S'il paroît insinuer ou déclarer même qu'il faut croire aux Ecritures, qu'en conclut-il? Il propose une religion nouvelle: il condamne impitoyablement à la mort & à l'enfer tous ceux qui n'adoptent pas ses rêveries, & qu'il lui plaît d'appeller les incrédules. Et tandis qu'il prétend ne faire revivre que la religion d'Abraham, qui n'étoit, dit-il, ni Juif ni Chrétien, il traite d'impies & d'idolâtres les chrétiens, & les accuse d'avoir corrompu l'Evangile. Tout dans son Alcoran est sans ordre, sans liaison, sans raisonnement: mais il n'est pas sans dessein. Il est visible que Mahomet est un homme ambitieux & intéressé, qui veut dominer & s'enrichir.

Qu'est-ce donc encore un coup que Mahomet? C'est un fourbe. Il contrefait le prophéte & l'inspiré: il débite des fables

en termes pompeux avec une aſſurance qui tient du prodige : il ſéduit d'abord quelques Arabes ; il leur met les armes à la main : il acquiert enſuite de nouveaux diſciples par la force & la violence, ou par l'attrait des conquêtes : il prêche une religion ſenſuelle, voluptueuſe, qui par la polygamie portée au dernier excès, conduit à une béatitude ſcandaleuſe, indigne de l'homme, dont de ſages Païens auroient honte. Mais cette béatitude n'eſt que pour ceux qui auront cru en lui : & les non-croyans doivent être exterminés dès cette vie, pour éprouver dans l'autre des châtimens du même ordre que les délices des fidéles.

Que pouvoit-on attendre d'un maître ſi diſſolu, ſi cruel & ſi extravagant ? A la tête des Sarraſins, peuples ſans mœurs, ſans foi, ſans humanité, accoutumés au brigandage, à courir & à piller les terres de leurs voiſins, eſt-il étonnant que Mahomet fît des conquêtes, & que ſa religion en ſuivît les progrès ? Il falloit bien que de gré ou de force les vaincus adoptaſſent les rêveries d'un prophéte qui avoit pour maxime d'exterminer les infidéles, & qui regardoit comme tel quiconque ne croyoit pas en lui. Le ſuccès de ſes armes devoit faire le ſuccès de ſa doctrine. Il

faudroit être fou pour regarder comme un prodige les grands & rapides brigandages de Mahomet.

Qu'on ne perde donc pas de vue que cet impoſteur n'accrédita ſon Alcoran, qu'en portant le fer & le feu dans le ſein de la patrie, en aſſaſſinant les peres, comme dit l'auteur que je viens de citer, en raviſſant les filles, en rempliſſant tout l'Orient de meurtres & de carnage, en donnant à ſa religion ſanguinaire & voluptueuſe, pour Apôtres, des ſoldats; pour articles fondamentaux, des viſions; pour preuves, des glaives & des ſupplices. Quand on prêche une religion auſſi charnelle que la ſienne, il n'eſt pas étonnant qu'on lui trouve des ſectateurs; & quand on la prêche la force en main, il eſt tout naturel qu'on lui faſſe beaucoup d'eſclaves. Que de tels principes produiſent de tels effets, rien n'eſt plus dans le cours ordinaire des choſes.

Mais ce qui doit nous ſurprendre, c'eſt que l'auteur qui a ſi bien peint au naturel le caractère de Mahomet, ait été capable d'ajouter quelques lignes après. « Il étoit » difficile qu'une religion ſi ſimple & ſi » ſage ne ſubjuguât pas l'univers.... ». » L'Alcoran étoit mauvais pour notre » temps: il étoit bon pour ſon temps, &

» sa religion encore meilleure. Que peut signifier une assertion si singuliere ? Et comment n'a-t on pas honte d'avancer un pareil paradoxe ? Est-ce un homme raisonnable ? Est-ce un philosophe qui ose parler ainsi à la face de l'univers ?

Mais quand on prétendroit réduire une idée si révoltante à cette simple prétention, que la religion de Mahomet étoit purement une affaire de politique : dans cette supposition-là même les incrédules qui pensent comme ce faux philosophe, en seroient-ils plus fondés à faire contraster les progrès du Mahométisme avec ceux de l'Evangile ? Mahomet mit la force & toutes les passions de son côté. Les Apôtres ont eu contre eux la force & toutes les passions : ainsi, en supposant même l'égalité de progrès, le succès de Mahomet n'auroit rien de surprenant : & celui des Apôtres resteroit toujours aussi merveilleux & aussi inexplicable dans le cours ordinaire des choses.



MOTIFS PARTICULIERS

DE CRÉDIBILITÉ.

Divinité du Chriſtianiſme prouvée par les miracles.

Après ce que nous venons de dire de l'étendue & de la rapidité des progrès du Chriſtianiſme, on ne peut s'empêcher de ſe propoſer à ſoi-même un dilemme bien ſimple, qu'on peut réduire à ces termes : Ou les Apôtres & les Prédicateurs de l'Evangile ont reçu du ciel des ſecours extraordinaires, une aſſiſtance divine pour exercer leur miniſtère ; ou ils n'en ont pas reçu, & n'ont agi que d'une maniere humaine & ordinaire. S'ils n'ont pas été aſſiſtés d'une maniere ſurnaturelle & divine, comment ont-ils pu opérer une révolution telle que celle qu'ils ont opérée ? Car de prétendre alléguer la politique, la ſéduction, la crédulité, le fanatiſme, c'eſt pure illuſion ; & l'on ne parle pas pour ſe faire croire, quand on n'a que des mots auſſi vagues, auſſi vuides de ſens à produire. Mais ſi les miniſtres de l'évangile ont reçu du ciel des ſecours extraordinaires, dès-lors il eſt prouvé invinciblement qu'ils étoient les envoyés de Dieu ; que leur miſ-

ſion étoit toute divine, & qu'il ne peut être ni permis ni excuſable de ne pas recevoir leur témoignage.

Or l'hiſtoire du Chriſtianiſme eſt remplie de faits miraculeux & de prodiges qui atteſtent avec une éloquence toute divine, ſelon l'expreſſion de S. Auguſtin: *quamdam Dei eloquentiam*, la ſainteté & l'autorité de la miſſion des Apôtres. On les a vu guérir les malades, faire marcher les boiteux, rendre aux paralytiques l'uſage de leurs membres, délivrer les poſſédés, reſſuſciter les morts, parler toutes les langues différentes de l'Univers, prédire l'avenir, pénétrer le ſecret des cœurs, commander à toute la nature, & s'en faire obéir.

Il eſt aiſé de comprendre comment des Thaumaturges de cette eſpéce ont réuſſi à ſoumettre les hommes à leurs enſeignemens. Il n'eſt point de cœur droit qui ne ſe rende au témoignage d'un maître ſage & reſpectacle, qui donne pour preuve de ſes leçons un miracle bien avéré. Les cœurs même les plus pervers cédent avec le temps, ſe rendent au moins par l'eſprit à une conviction ſi frappante, quand les miracles ſe multiplient & ſe ſuccédent. C'eſt donc par le don des miracles que les Apôtres ont pû ſe faire croire, ou même

ſe faire écouter ; & s'ils y ont réuſſi ſans ce ſecours, leur ſuccès eſt tout-à fait incompréhenſible, & le miracle des miracles, dit S. Auguſtin.

Des miracles ! s'écrient les incrédules ; y en a-t-il de réels ? Sont-ils même poſſibles ? » Tout Paris, dit l'auteur des Pen-» ſées Philoſophiques, m'aſſureroit qu'un » mort eſt reſſuſcité à Paſſi, je n'en croi-» rois rien du tout. » Le mot eſt déciſif & tranchant ; mais il n'en eſt pas plus raiſonnable ni plus philoſophique. C'eſt une façon commune de ſe tirer d'embarras : parler de la ſorte, c'eſt marquer non l'amour, mais la haine de la vérité. Pour moi, j'avoue que ſi des témoins oculaires vraiment déſintéreſſés, m'aſſuroient qu'un homme a été vu publiquement mort, étendu dans le cercueil, donnant déja des ſignes de putréfaction très-caractériſés, & que quelques jours après tout un public l'a vu plein de vie, je croirai que cet homme a été reſſuſcité.

Les Juifs eurent grand tort de ſe mettre en frais pour attribuer les miracles de Jeſus-Chriſt à ſon intelligence avec les démons. Ils n'avoient qu'à s'en tenir à ne les croire pas, & dire avec l'auteur déja cité : Tout le monde l'a vu : tout le monde l'atteſte ; mais nous n'en croyons rien du

tout. Les Hiſtoriens même païens ont eu grand tort de tranſmettre à la poſtérité le ſouvenir de pluſieurs miracles opérés par les chrétiens; il falloit ou n'en faire aucune mention, ou les traiter d'impoſſibilités & de chimeres. Comment Julien l'Apoſtat, cet ennemi ſi déterminé du chriſtianiſme, n'a-t-il pas taxé les miracles qu'on attribuoit aux chrétiens, de viſions & de folies ?

Quoi qu'il en ſoit, les miracles ne ſont point impoſſibles. C'eſt borner contre toute raiſon la puiſſance de l'Auteur de la nature, que de lui ôter le pouvoir d'en changer & d'en détruire les loix. Il eſt bien étonnant que les mêmes incrédules, qui nous taxent d'injuſtice & de témérité, lorſque nous avançons que Dieu ne ſçauroit donner à la ſimple matiere la faculté de penſer, s'aviſent de diſputer à Dieu le pouvoir de reſſuſciter un mort. Eſt-il une preuve plus évidente que cette eſpéce de gens ſe joue de tous les principes, les admettant ou les rejettant, ſelon que l'intérêt de leur cauſe le requiert ?

Les miracles ſont poſſibles, ce n'eſt pas ſur quoi la diſpute doit rouler. Y a-t-il eu de vrais miracles ? Voilà ce qu'il importe d'examiner & d'éclaircir. La réſurrection de Jeſus-Chriſt, telle qu'elle eſt racontée

par les Evangélistes, est un vrai miracle. Il n'est pas nécessaire de prouver cette vérité si inconnestable. Qu'un homme mort sur la croix par l'effusion de tout son sang, & enfermé ensuite dans le tombeau, en sorte au troisiéme jour plein de gloire & de vie, c'est un miracle au-dessus de toute contradiction.

Mais le fait est il tel qu'on le rapporte? Je le crois, & j'ai les plus fortes raisons de le croire. Le tombeau de Jesus-Christ étoit gardé par des soldats que Pilate y avoit fait placer à la priere des Juifs. Ces soldats ont déclaré qu'ils s'étoient endormis, & que pendant leur sommeil les disciples avoient enlevé le corps de leur maître. Un pareil témoignage devient une preuve de la résurrection de Jesus-Christ, au lieu de la rendre douteuse: car, ou ces soldats ont vu l'enlevement, & en ce cas ils ne dormoient pas, & devoient faire leur devoir en empêchant cet enlevement; ou ils ne l'ont pas vu, & dès-lors ils ne peuvent en rendre témoignage.

Mais autant de pareils témoins sont indignes de toute croyance, autant le témoignage des Apôtres est il respectable. Il n'est pas possible que les Apôtres ayent eu la vue assez trouble & l'esprit assez égaré, pour se laisser tromper à l'apparition

d'un vain fantôme. Ils ont vu leur maître pendant quarante jours après sa mort. Ils ont voyagé, conversé, mangé avec lui; comment pouvoient-ils se méprendre sur la vérité de sa résurrection?

D'ailleurs les Apôtres, jusques-là timides, & qui avoient tous pris la fuite au moment de la détention de leur maître, ont-il pu devenir à point nommé assez intrépides, pour soutenir au risque de tout, & malgré toute la fureur de leurs ennemis, que la résurrection de Jesus-Christ étoit aussi réelle, aussi certaine, que son crucifiement? Et pour quel intérêt? Pour un imposteur, (qu'on nous passe ce terme) qui ne leur avoit donné jusques-là que des espérances sans effet, & dont l'ignominieuse mort, dans cette supposition, auroit dû dévoiler à leurs yeux la supercherie de ses promesses, & la duperie de leur crédulité.

Se peut-il que des hommes si indignement trompés, ayent poussé le fanatisme jusqu'à vouloir faire tomber tout l'univers dans le même piége, & jusqu'à sacrifier leur vie, par leur entêtement à poursuivre ce projet extravagant? Se peut-il que de tels hommes, interrogés séparément, exposés aux menaces & aux sollicitations, ayent persisté uniformément à soutenir un

fait faux, sans jamais se démentir & se contredire? Se peut-il que ces hommes, après avoir formé eux-mêmes les premiers doutes contre la résurrection du Sauveur, après l'avoir vivement contestée, en protestant qu'ils ne croiroient point, s'ils ne voyoient pas, se soient ensuite laissés surprendre; qu'ils ayent entraîné une multitude infinie dans leur illusion, au point de s'en faire suivre avec joie dans les prisons & sur les échaffauds?

Quels hommes, si cela est, que les Apôtres! hommes les plus tremblans & les plus intrépides, les plus naïfs & les plus artificieux, les plus dépourvus de connoissances & les plus sublimes dans leurs idées; les plus scélérats & les plus irrépréhensibles; les plus grossiers & les plus politiques. Quel assortiment de vertus & de vices, de talens & d'ineptie? Voilà ce qu'il faut que l'on adopte, pour rejetter le miracle de la résurrection du Sauveur. L'incrédule cependant adoptera tout ce qu'on voudra, pourvu qu'on le dispense de croire. Est-ce là de la philosophie?

Concluons donc avec assurance que comme les merveilles surprenantes, & en si grand nombre, que Jesus-Christ a faites pendant sa vie, & en particulier celle de

sa résurrection glorieuse, ont été pour ses disciples, qui en ont été témoins oculaires, autant de démonstrations sensibles de sa mission céleste : de même les merveilles opérées par les Apôtres & par leurs successeurs dans la prédication de l'Evangile, sont aux chrétiens de tous les siécles, une démonstration de la vérité de la religion révélée, qui a le même dégré d'évidence, que celle qui se rencontre dans le témoignage des premiers disciples.

En effet, n'y auroit-il pas de la folie à vouloir soutenir que des miracles si multipliés, si publics, si considérables, si évidens, si salutaires, fussent des productions de l'art, des coups du hazard, ou des fruits de l'imposture? Mais ce qui rend la preuve des miracles, ou plutôt de l'autorité incontestable qu'ils ont pour fermer la bouche aux ennemis du christianisme, c'est la perpétuité & la continuité de ces miracles, dirigés à cette unique fin de confirmer une doctrine aussi sainte, aussi divine que celle que la révélation nous propose : car il ne faut pas considérer chacun des miracles opérés par les ministres de l'Evangile, comme des événemens séparés les uns des autres, comme des faits isolés, sans liaison, sans rapport avec les événemens précédens.

La religion chrétienne est dans un sens très-véritable, comme nous l'avons déja dit plus d'une fois, aussi ancienne que le monde. L'établissement qui en a été fait dans la plénitude des temps, d'une maniere si éclatante, ne peut & ne doit pas être envisagé séparément des admirables préparatifs & des divins préliminaires, qui l'annonçoient dès le commencement des siécles. Tout retentit depuis la création du monde, & principalement encore depuis le péché du premier homme, à cette grande œuvre que Jesus-Christ est venu accomplir sur la terre. Les miracles opérés par Moïse, par les Prophétes & par tous ceux que Dieu a remplis de son esprit & revêtus de sa puissance & de son autorité avant l'avénement de Jesus-Christ, annonçoient & figuroient ceux que le Sauveur & ses disciples devoient opérer dans l'établissement du Christianisme. Et ceux de Jesus-Christ & de ses disciples sont la confirmation de toutes les merveilles qui avoient précédé. Jesus-Christ s'étant donné lui même pour prédit & annoncé par les Patriarches, par Moïse & par tous les Prophétes, a autorisé leur ministère par le sien. Le prodige de sa résurrection, quand il seroit seul, est comme le sceau par lequel il a attesté & confirmé l'auto-

rité qu'il avoit donnée à ſes Miniſtres dans les premiers âges du monde.

Les miracles qui ont ſervi, & qui ſervent encore à l'établiſſement de l'Evangile, ne forment donc qu'un corps avec ceux qui les ont précédés. C'eſt une chaîne qui n'a pas été interrompue ni par la diſtance des temps & des lieux, ni par la différence des perſonnes. Il en réſulte par conſéquent un témoignage d'une force inconteſtable, & qui fait tout à la fois la conſolation du Fidéle, & la confuſion de l'Incrédule.

Divinité du Chriſtianiſme, prouvée par l'autorité des ſaintes Ecritures.

Les ennemis de la religion, pour ſoutenir & appuyer leur opiniâtre contradiction, ont eté forcés d'attaquer, ainſi que toutes les autres preuves, celles qui ſe tirent des prophéties qui ont annoncé les myſtères du Chriſtianiſme, & de l'autorité des Livres ſaints, qui renferment le dépôt de la révélation. Il eſt donc néceſſaire de leur répondre ſur ce point : mais cette matiere eſt ſi vaſte, qu'il n'eſt pas poſſible de la traiter avec une certaine étendue dans un volume auſſi rétréci que celui-ci : c'eſt pourquoi nous nous bornons à propo-

ser les principes les plus simples & les plus clairs. Ceux qui voudront approfondir un sujet si important, peuvent consulter un grand nombre d'excellens ouvrages, où il est traité d'une maniere très-satisfaisante.

Premiérement de l'authenticité des Livres saints.

J'observe d'abord, qu'indépendamment du témoignage des Ecritures, les preuves que nous avons vues jusqu'à présent, seroient plus que suffisantes pour convaincre l'incrédule, s'il avoit de la bonne foi. Les saintes Ecritures ne sont proprement nécessaires que pour décider les points controversés entre le Juif & le Chrétien, le catholique & l'hérétique, qui reconnoissent l'autorité des livres saints. Mais vis-à-vis des incrédules, ces livres ne peuvent être cités que comme les plus anciens monumens historiques, qui ont une autorité supérieure à tout ce qu'on pourroit opposer pour infirmer la vérité des faits.

Ces respectables monumens n'ayant rien de favorable à la fausse philosophie du siécle, elle fait les plus grands efforts pour leur enlever leur crédit. Elle ne veut

point d'une hiſtoire où il eſt parlé de la création du monde, de la formation d'un premier homme, de ſa chûte, de ſon châtiment, d'un culte auſſi ancien que le monde, & toujours le même quant au fond; d'une infinité de miracles qui découvrent les vues & les diſpoſitions de la Providence; miracles plus ou moins fréquens, mais toujours opérés avec éclat, & donnés pour preuve de ce qu'on avance. L'orgueilleuſe philoſophie des incrédules ne peut s'accommoder d'une hiſtoire dont la ſimplicité répand un ſi beau jour ſur tout ce qui nous intéreſſe le plus, & ſans laquelle l'état de l'homme ici-bas devient de toutes les énigmes, la plus impénétrable.

Ces livres forment donc un aſſemblage de preuves accablant pour l'incrédule. Il fait tous ſes efforts pour en déprimer l'autorité. Il ne craint pas d'avancer avec ſa préſomption ordinaire que ces livres n'ont pas l'ancienneté qu'on leur attribue; qu'ils ont au moins été altérés; qu'ils renferment des récits abſolument incroyables, des faits ou ſuppoſés ſans reclamation, ou contredits par des auteurs non ſuſpects.

De pareilles allegations ne peuvent être regardées que comme de pures defaites,

&

& des discours lâchés à l'aventure, pour sauver au moins les apparences dans une cause désespérée. Car enfin dire que les Livres saints n'ont pas l'ancienneté qu'on leur attribue, c'est déclarer qu'ils ne sont ni de Moïse, ni d'aucun des auteurs, sous les noms desquels ils sont parvenus jusqu'à nous. Ce sont là de ces prétentions qui ne coûtent rien à nos prétendus Philosophes : mais il nous suffit, pour les mettre en défaut, de nier ce qu'ils avancent. C'est à eux à prouver, & nous sommes en droit de les sommer de nous donner des preuves directes & précises ; sans quoi ils ne peuvent, avec la moindre ombre de raison, exiger de nous que nous les croyions sur leur parole. S'il est vrai que les Livres saints n'ont pas été écrits par les auteurs sacrés, dont ils portent le nom ; si les incrédules ont des raisons de nier ce qui a été toujours cru jusqu'ici : ils doivent être en état de nous en nommer les véritables auteurs, & se hâter de nous les faire connoître. Une si rare découverte est trop intéressante pour la dissimuler, ou pour se contenter de l'envelopper dans des doutes vagues, destitués d'aucune preuve. Jusqu'à ce qu'on nous ait satisfait sur ce point ; jusqu'à ce qu'on nous ait nommé les auteurs qui ont écrit ces livres, & dé-

ſigné les temps auxquels ils les ont écrits, nous jouirons de la poſſeſſion où nous ſommes.

Mais, ajoute-t-on, quand même ces livres auroient été faits par ceux à qui on les attribue, quelle ſureté a-t-on qu'ils n'ont pas été altérés? Je réponds encore, que de pareils doutes ne menent à rien, & qu'il s'agit de produire les raiſons qu'on a de douter. C'eſt à nos adverſaires à nous dire quand ces livres ont été altérés. Seroit-ce du temps de Moïſe? Mais cette ſuppoſition a-t-elle la moindre vraiſemblance? Ce ſaint Légiſlateur, qui étoit dépoſitaire du ſecret de Dieu, & qui avoit une ſi grande autorité ſur tout le peuple, auroit-il ſouffert que des livres, pour leſquels il inſpiroit un ſi profond reſpect, fuſſent corrompus par des mains ſacrileges? A quelle occaſion d'ailleurs, & dans quel deſſein, par qui cette altération auroit-elle été faite? Ne faudroit-il pas ſuppoſer que Moïſe lui-même en auroit été complice; puiſqu'on ne peut concevoir qu'elle eût été faite ſous ſes yeux, ſans ſon conſentement, par les Juifs mêmes?

Si l'on ſuppoſe que des mains étrangères & profanes ſoient auteurs de cette altération, nous en reviendrons encore à demander des preuves de ce fait. Outre

cela, elle pouvoit aisément être convaincue d'imposture. Mais quel intérêt ces auteurs avoient-ils à défigurer des livres qui ne leur étoient pas adressés ? Il est vrai qu'on ne peut douter que les auteurs Païens, tant historiens que poëtes, n'ayent eu quelque connoissance des livres de Moïse : & l'on voit clairement que c'est d'après ces livres, ou les faits qu'ils contiennent, que ces auteurs ont forgé une partie de leur mythologie. Mais bien loin qu'on en puisse conclure qu'ils ont falsifié les livres de Moïse, c'est au contraire une preuve qu'ils les ont laissés pour ce qu'ils étoient, & dans leur intégrité, & qu'ils n'ont fait que les mal copier.

Il faut donc soutenir que c'est dans la nation Juive que s'est opérée cette falsification, cette altération. Mais alors nous demanderons quel point, quel article, quelle ordonnance, quel fait, quelle histoire en particulier a été défigurée ; & pourquoi un endroit plutôt qu'un autre ? De plus, ou cette altération s'est faite dans tous les exemplaires à la fois, ou elle a été faite séparément dans quelques-uns. Qu'on les ait altérés tous à la fois, la chose est impossible : il ne peut pas se faire que, dans une nation entiere, ont ait con-

certé le projet de corrompre universellement ces livres, sans que personne s'y soit opposé. S'ils n'ont pas été altérés tous à la fois, il est donc resté des exemplaires sans altération : & dès-lors on a été en état de juger par la non-conformité des uns, de l'altération des autres. Ces livres ont été mis en dépôt entre les mains d'un peuple très-jaloux de les conserver dans leur pureté. Ils renfermoient les détails de leurs devoirs civils & de religion, de leurs coutumes, de leurs pratiques, de leurs observances, de leurs titres même les plus précieux. Comment les Juifs, aussi attachés, & plus attachés que les autres peuples au texte de leurs Ecritures, auroient-ils consenti à en laisser corrompre la pureté? Comment se seroient-ils rendus coupables d'une négligence ou d'une infidélité, que les Musulmans eux-mêmes, ce peuple si grossier, & qui par principe même de religion, n'est point lettré, ne souffriroient pas par rapport à leur Alcoran?

Dira-t-on que cette altération s'est faite par succession de temps & dans certaines circonstances favorables, dans des occasions de trouble & de transmigration, peut-être au retour de la captivité de Babylone, où les Juifs n'étoient presque

plus Juifs que de nom ? Il est aisé de répondre à ces doutes vagues, qu'il est prouvé que les originaux des livres saints ont toujours existé ; que dans tous les temps il y en a eu grand nombre d'exemplaires en différentes mains. On a vu la nation Juive divisée en deux ou trois sectes rivales & ennemies. Si quelqu'une avoit altéré le texte sacré, les autres auroient-elles manqué de reclamer ?

Veut-on se prévaloir de la découverte qui fut faite sous le regne de Josias, d'un exemplaire des Ecritures ? Mais que prouve-t-on par-là ? Cet exemplaire ne pouvoit contenir les prophéties postérieures à la date de la découverte de cet exemplaire ; & cependant elles ont un rapport si direct avec celles que cet exemplaire contenoit, que cette liaison devient une nouvelle preuve du dépôt des Ecritures conservé sans alteration. Mais pour ne pas entrer dans une trop longue discussion sur ce point, j'observe seulement que lorsque du temps de Josias le Grand Prêtre Eliacim trouva l'exemplaire cité, l'effet que produisit cette decouverte, prouve à la vérité, qu'alors les copies étoient devenues rares ; mais elle ne prouve nullement que cet exemplaire fût de l'invention du Grand-Prêtre. Il auroit fallu que les Juifs n'eus-

ſent conſervé aucune trace de leur loi, pour qu'un pareil artifice pût leur en impoſer.

En un mot, on ne perſuadera jamais à perſonne que le peuple le plus jaloux de ſes traditions, ait ſouffert qu'on touchât à des points qui intéreſſoient eſſentiellement ſon culte, tandis qu'on voit les nations les plus groſſieres montrer à cet égard la délicateſſe la plus ſuperſtitieuſe. C'eſt ne pas connoître les Juifs, que de leur attribuer une ſi grande indifférence pour le texte littéral des Ecritures, eux qui en firent toujours l'objet de leur plus ſcrupuleuſe vénération. Si les Juifs avoient été capables d'y laiſſer alterer quelque choſe, c'eût été ſans doute relativement à une foule de traits humilians pour leur nation. Ils auroient retranché le recit odieux des durs reproches que le Seigneur leur avoit faits, des ingratitudes, des prévarications, des crimes & des forfaits de leurs peres, des châtimens rigoureux que leur ingratitude, leur dureté, leur attachement à l'idolatrie, leur attiroient preſque continuellement de la part de Dieu, & des menaces qu'il ne ceſſoit d'y joindre pour l'avenir, & qui ont été toujours exécutées ſi ponctuellement. Il ſemble cependant que ce ſoient

ces traits qui soient rapportés, & très-souvent répetés, avec une sorte d'affectation dans toute l'étendue des saintes Ecritures. N'est-il donc pas évident que la même Providence divine qui a fait écrire ces livres sacrés, n'a cessé de veiller à leur conservation, & n'a pas permis que les passions des Juifs leur fissent tenter de les altérer en rien ?

Mais non, dit ici l'auteur des Pensées Philosophiques, les Juifs étoient assez follement vains pour se laisser ainsi peindre sous les traits les plus odieux : ils étoient assez dédommagés à leur gré de leur diffamation, par l'attention que Dieu, selon ces livres, paroît avoir toujours eue à ne s'occuper presque que d'eux seuls, malgré l'alternative continuelle de leurs infidélités, & de leur retour vers lui. Que répondre à un discours pareil ? Sinon que c'est encore là une mauvaise plaisanterie, qui n'aura jamais auprès des gens sensés le merite d'un vrai raisonnement.

De plus, en supposant que les Ecritures ayent été alterées, il faut que cette altération ait eu lieu ou avant ou après Jesus-Christ. L'un & l'autre est également impossible. Si l'altération a précédé la venue de Jesus-Christ, ce censeur rigide, qui ne passoit rien aux faux docteurs de

la loi, qui ne leur épargnoit aucun des reproches qu'ils avoient merités, & qui s'attachoit sans cesse à demasquer leur hypocrisie, n'auroit pas manqué de leur reprocher que l'Ecriture, qu'ils lui citoient sans cesse pour le combattre, avoit été altérée par leurs prédécesseurs. Les Apôtres du Sauveur, persécutés & maltraités par la Synagogue, n'auroient-ils pas de même eu recours à ce reproche, pour infirmer son autorité, & détruire son crédit? Si l'altération a été faite depuis la venue de Jesus-Christ, elle n'a pu être faite que par les Juifs ou les Chrétiens, qui n'auroient pas manqué de se la reprocher mutuellement, vu l'opposition, pour ainsi dire, invincible qui regne entre eux. Voilà de quoi combattre tous les doutes qu'on voudroit élever à ce sujet. Je dis les doutes, car on n'a jamais trouvé de raisons.

Il y a sans doute quelques livres de l'ancien Testament qui ont pu se perdre. Cette perte, dans une si longue suite de siécles, & après tant de révolutions, n'a rien de bien étonnant. Il peut même s'être glissé dans les livres qui nous restent, quelques fautes peu essentielles, qui sont évidemment la suite de l'inattention des copistes. Mais assurément ces fautes ne changent rien à la substance des choses: & c'est un

soin très-marqué de la Providence, que ces livres, qui ont passé par tant de mains, soient parvenus jusqu'à nous si peu défectueux. Et tels que nous les avons, ils renferment une chaîne d'évenemens qui ne peut subsister, sans que l'on y reconnoisse la main de Dieu, qui agit miraculeusement dans toutes les circonstances.

Les légeres différences mêmes qui se rencontrent peut-être quelque part entre l'Ancien & le Nouveau Testament, quand elles seroient bien réelles, au lieu qu'ordinairement elles ne sont qu'apparentes, ne peuvent donner aucune atteinte à l'autorité des livres des deux Testamens. L'harmonie de l'un & de l'autre, leur rapport & leur connexion, si on les compare du côté essentiel, & relativement aux vérités qui y sont établies, prouvent évidemment qu'ils ont été à l'abri de toute altération quant à la substance.

Enfin la liaison frappante, (& cet argument est des plus décisif en faveur de la divinité des saintes Ecritures) la liaison frappante & comme palpable que l'on apperçoit entre les livres de l'Ancien & du Nouveau Testament, & chacun de ces livres en particulier, ne peut certainement être l'effet du hazard, encore moins le fruit de l'imagination ou de l'enthou-

ſiaſme. Il ne peut pas ſe faire que tant d'Ecrivains éloignés les uns des autres, ayent pu, par le ſeul effet de leur imagination, lier enſemble des événemens qui rempliſſent l'eſpace de trente ſiécles. Il eſt impoſſible que les uns ayent prédit précisément ce qui devoit arriver, & que les autres ayent détaillé l'accompliſſement des prédictions; que des hommes, qui ne ſe ſont jamais ni vus ni connus, ayent pu ſi bien ſe concerter enſemble; & qu'un édifice conſtruit au hazard, par tant de mains différentes, ſe ſoit élevé avec des proportions ſi juſtes, & une ſolidité ſi ferme. Il faut au contraire, & c'eſt ce que nous faiſons profeſſion de croire, il faut qu'ils ayent été tous animés par un eſprit ſupérieur, & dirigés par une main divine. Il faut qu'ils n'ayent été que les Secrétaires, pour ainſi dire, du Maître ſouverain, qui leur dictoit ſes loix, ſes ordres & ſes jugemens.

Au reſte, quelque reſpectable que ſoit l'autorité des ſaintes Ecritures, quelque ſoumiſſion que nous leur devions; cette obligation indiſpenſable n'empêche pas que ſi, en liſant, on rencontre quelque texte difficile & embarraſſant, on ne puiſſe à ſon égard faire uſage de ſa raiſon, & employer même les loix de la plus ſévere

critique, pour constater la vérité du texte, ou en discerner le sens propre. Ce qu'on doit s'interdire, & ce que la saine raison défend, c'est de tirer avantage d'un texte embarrassant, au préjudice du fond de la religion. Tout ce qu'on peut, tout ce qu'on doit faire alors, c'est d'user sagement de ses lumieres, pour éclaircir des textes qui paroissent obscurs, pour concilier des textes qui semblent contradictoires; c'est de se persuader, à l'exemple des anciens Docteurs de l'Eglise, bien autrement philosophes que ceux qui aujourd'hui ambitionnent ce nom, que l'obscurité des textes cache quelque mystère, dont la connoissance n'est pas nécessaire, ou que le Seigneur a voulu voiler pour un temps, afin d'exercer notre foi, ou d'humilier notre présomption. C'est enfin, si l'obscurité des textes forme quelque nuage dans l'esprit, de recourir à Dieu par la priere, selon le précepte des auteurs sacrés, pour obtenir d'être éclairé par sa lumiere, & de se soumettre à l'autorité de l'Eglise, interprête en dernier ressort, & juge infaillible du vrai sens des Ecritures.

Et qu'on ne dise pas que pour éluder une difficulté, j'en fais naître une autre; que je tire l'autorité de l'Eglise du temoi-

gnage des livres saints, & que cependant je fais dependre l'autorité des livres saints, de l'enseignement de l'Eglise, ce qui semble former, en terme d'école, le cercle vicieux. Mais si l'on y fait attention, cette difficulté, qui paroît spécieuse, n'est qu'apparente. Il est vrai que c'est dans les livres saints que l'Eglise trouve les temoignages qui l'ont annoncée avant qu'elle fût formée, qui ont établi son autorité quand elle a pris naissance, & qui constatent ses droits pour toute la durée des siécles.

Son droit d'enseignement, & l'infaillibilité de ses décisions, sont fondés sur les oracles que ces livres renferment. Il est donc juste & necessaire qu'elle use de ces privileges, lorsque l'occasion le requiert. Dès qu'elle est établie par les saintes Ecritures & par la parole expresse de Jesus-Christ, Juge de toutes les contestations en matiere de religion; s'il s'éleve des doutes & des disputes contre le sens de ces Ecritures mêmes, ou contre l'authenticité de quelques-uns des livres qui en composent le canon, c'est à l'Eglise à en décider. Chargée de conserver dans son intégrité le dépôt de la foi, contenu principalement dans les Ecritures, il faut qu'elle juge du vrai sens de chacun des textes. En cela il n'y a ni cercle vicieux, ni compromis d'auto-

rité. Tous les jours un législateur, après avoir fait des loix, établit un corps de magistrats pour juger en conséquence de ces loix, pour les interprêter même dans le besoin. Si un plaideur, condamné à ce tribunal, s'avisoit d'opposer à la sentence prononcée contre lui, que le Juge ne peut juger du sens de la loi, parce qu'il ne tient son autorité que de la loi même, on se riroit de sa pointilleuse subtilité, & l'Arrêt n'auroit pas moins son effet.

Secondement, de l'accomplissement incontestable des Prophéties.

Un nouveau motif de crédibilité; ce sont les Prophéties. Et d'abord je me rappelle l'espece de dérision que l'auteur des Pensées Philosophiques, tant de fois cité, a voulu faire de ce qu'on nomme Prophéte. C'est en parlant de Mahomet qu'il s'exprime de la sorte : « Il n'y avoit pas grand » mal qu'à cent vingt-quatre mille pro» phétes qu'il faisoit connoître à ses Mu» sulmans, on en ajoutât un de plus. Les » hommes ont besoin d'être trompés. » Il falloit bien s'attendre que les incrédules ne laisseroient point tranquillement la religion en possession du don de prophétie. Mais enfin, sans nous laisser éblouir par le tour plaisant ou ridicule qu'ils affectent

de donner aux choſes les plus graves, examinons de bonne foi leurs diſcours.

C'eſt un principe inconteſtable que la connoiſſance de l'avenir eſt un attribut divin. Pour peu qu'on conſulte les lumieres de la raiſon, n'eſt-on pas forcé de convenir que la prophétie n'appartient qu'à Dieu ſeul ? Quel autre que celui qui a tous les ſiécles rangés devant lui, qui en ordonne & diſpoſe tous les évenemens, peut porter ſes regards éternels dans l'obſcurité de l'avenir ? Quel autre que lui peut ſçavoir ce qui a été réſolu & arrêté dans ſes decrets ? Nul n'a aſſiſté au plan de ſes deſſeins, formé de toute éternité. Nul autre que lui ne peut donc en connoître les ſuites & les effets. L'avenir n'eſt pas plus ſoumis aux conjectures des hommes, que la nature ne l'eſt à leurs volontés pour y operer des miracles. On ſe mocqueroit de quiconque, par des conjectures, voudroit annoncer les révolutions des ſiécles prochains, le nom des rois qui ſe ſuccederont dans une ſuite d'années, les guerres, les famines, les inondations, & mille autres évenemens de cette eſpece, &c. On s'en riroit, parce que la lumiere naturelle, confirmée par l'expérience, nous apprend que l'avenir eſt un abyſme, où la vue de l'homme ſe perd & ſe confond.

Or dès que l'authenticité des livres saints est reconnue ; (& quel est l'homme raisonnable qui puisse se refuser aux preuves qui l'établissent ?) on ne peut s'empêcher d'y decouvrir une nouvelle preuve de la divinité de notre sainte religion. On trouve par-tout dans les livres, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, des prédictions annoncées avec une pleine assurance, comme la parole de Dieu même : & l'accomplissement indubitable de la plupart de ces prédictions est un sûr garant de l'accomplissement de celles qui regardent des temps plus éloignés. Il est donc évident que c'est l'esprit de Dieu même qui a fait annoncer ces événemens futurs, & qui est auteur de ces prophéties. Et comme la religion chrétienne est intimement liée avec ces prophéties, on ne peut revoquer en doute sa divinité.

Ces raisonnemens si simples pourroient suffire : mais on ne peut que gagner à les approfondir & à les étendre. C'est pourquoi nous croyons devoir insister un peu sur le caractère des prophéties & des Prophétes qui ont servi à l'éclat de la religion chrétienne. Les prophéties qui justifient notre croyance, ont été une sorte d'histoire anticipée de différens événemens, cachés dans l'obscurité de l'avenir. Cette

histoire étoit exacte, articulée & précise. Elle n'avoit rien de commun avec l'ambiguité des oracles du Paganisme, toujours exprimés en termes obscurs & énigmatiques. Ces prophéties n'étoient point un artifice de politique suggeré par les intérêts des Souverains qu'on vouloit flatter. Les Grecs eurent raison d'accuser leurs oracles de *Philippiser*, c'est-à-dire, de parler au gré de Philippe, & de ne repondre que conformément à ses desirs & à ses intentions. Mais il n'en étoit pas ainsi des Prophétes du Seigneur. Jamais les mauvais Rois d'Israël & de Juda ne purent parvenir, malgré leurs menaces & leurs promesses, à mettre le mensonge dans la bouche des Prophétes qui parloient au nom de Dieu, & qui étoient fidéles à leur ministère. Ces saints Prophétes n'étoient pas des imposteurs gagnés pour séduire le peuple : ils prophétisoient en public. L'enthousiasme, ou plutôt l'esprit prophétique, les saisissoit quelquefois, lorsqu'ils s'y attendoient le moins ; & les évenemens n'ont jamais manqué de répondre de point en point à leur prédiction. Loin d'être les esclaves des Princes, & les instrumens de leur politique, ils ne leur annonçoient souvent que des vérités dures & peu satisfaisantes. On les menaçoit, & ils n'en

exerçoient pas avec moins d'intrépidité leur miniſtère. On les perſécutoit, on les empriſonnoit, on pouſſoit même quelquefois la rigueur plus loin ; & la vérité n'étoit jamais captive dans leur bouche.

Ce n'étoit donc point de leur part une profeſſion, un art acquis à force de talens & d'études. L'eſprit de Dieu s'emparoit d'eux ſans avertiſſement ; & alors eux-mêmes, ſans préparation, devoiloient l'avenir, comme un ſecret qu'ils ne publioient, que par l'ordre exprès du Maître ſouverain, qui avoit jugé à propos de le leur confier. Quelques-uns avoient comme habituellement le don de prophétie : d'autres n'en étoient doués que pour un temps, & dans certaines circonſtances. Dieu ſe formoit des Prophétes, tantôt dans les plus abjectes conditions, tantôt dans les états les plus diſtingués. Daniel & Iſaïe étoient de race royale. David & Salomon étoient rois.

Mais ce qui les faiſoit particulierement diſtinguer & les rendoit reſpectables, même à ceux que leurs avertiſſemens offenſoient, étoit la pureté d'une conduite digne de la ſainteté de leur miniſtère. L'eſprit de pauvreté, de deſintéreſſement, de retraite, de detachement des choſes

de la terre, de fidélité à la loi du Seigneur, de zèle pour la religion, de douceur, de patience, &c. étoit leur caractère. La grace avoit réuni en eux le don du martyre avec celui de prophétie. Quelque accès, quelque crédit que l'excellence & l'utilité même de leur état pût leur donner auprès des Princes & sur l'esprit des peuples, ils ne s'en servoient pas pour faire fortune & pour acquerir des richesses. Être Prophéte, c'étoit marcher dans les voies de la tribulation & des souffrances. Ils étoient communément victimes de leur zèle & de la sainte liberté avec laquelle ils annonçoient aux rois, comme au peuple, les jugemens de Dieu sur eux. Elie n'évita la mort que par des miracles réiterés, qui effrayerent ses ennemis. Michée fut enfermé dans une étroite prison, Jérémie & Baruch essuyerent des persécutions de toute espece. Zacharie fut lapidé. Isaïe, après avoir souffert long-temps les insultes du peuple, fut condamné à la mort la plus cruelle. Et ce qui est singulierement remarquable, ce n'étoit pas de la part des Princes idolâtres & des Païens que ces saints Prophétes éprouvoient sur-tout de si injustes traitemens, c'étoit aux rois d'Israël & de Juda; c'étoit aux Juifs, au milieu desquels ils exerçoient leur ministère; c'étoit aux

chefs de la religion ; c'étoit aux faux docteurs qui séduisoient les peuples, qu'ils étoient principalement en butte ; parce qu'ils dévoiloient les iniquités des uns & des autres, qu'ils leur reprochoient par des exemples aussi frappans que leurs discours, l'idolatrie charnelle & spirituelle, la profanation du culte de Dieu, l'ingratitude, l'orgueil, l'esprit de revolte, qui étoit comme dominant dans la Synagogue.

Tous ces Prophétes ont prédit de la maniere la plus détaillée, les commencemens, les progrès, le triomphe du Christianisme. Les circonstances des temps & des lieux, rien ne leur a échappé. Jesus-Christ, l'objet principal de toutes les prophéties, a paru précisement au temps qu'elles ont marqué. L'époque de sa naissance étoit si clairement exprimée dans les prophéties, qu'au moment qu'il est venu au monde, les Juifs & les Romains mêmes, selon le temoignage de quelques auteurs païens, s'attendoient à voir paroître un homme extraordinaire, dont la Judée devoit être le berceau. Les courtisans & les flatteurs du roi Herode amuserent son orgueil, de l'idée qu'il étoit cet homme qu'on attendoit. Divers imposteurs voulurent se donner pour ce Messie

ſi deſiré, & trouvoient dans cette perſuaſion générale, plus de facilité à faire adopter leur impoſture : tels furent Simon le magicien, Menandre, Théodonas & quelques autres.

Les Juifs ſe trompoient à la verité ſur la nature du regne de ce Meſſie promis ; mais aucun d'eux ne ſe meprenoit ſur la proximité de ſon avenement, qui depuis tant de ſiécles étoit le grand objet des vœux, des eſpérances & de la religion de toute la nation. S'ils n'avoient pas été aveuglés par leurs deſirs charnels, ils auroient reconnu dans Jeſus-Chriſt tous les caractères du Libérateur qu'ils attendoient, & qui étoit prédit, d'avance, avec tant d'exactitude & de préciſion. Ses vertus, ſes miracles, ſa grandeur, ſes humiliations, ſa pauvreté, ſa vie, ſa mort, rien n'avoit été oublié.

Daniel avoit marqué l'époque préciſe de l'avenement de Jeſus-Chriſt : il avoit annoncé ſa mort violente, exécutée par la malice & l'infidélité du peuple qui faiſoit profeſſion de l'attendre depuis ſi long-temps, les ſuites terribles de cette mort par rapport à ce peuple, la deſtruction de Jeruſalem, la ruine du Temple, la diſperſion des Juifs, & la déſolation de leur nation. Iſaïe avoit preſque fait d'avance

l'histoire de la vie & des souffrances du Messie. Il avoit annoncé les circonstances les plus particulieres de ses mystères, sa divinité, sa conception dans le sein d'une vierge, la perpétuelle virginité de cette heureuse mere, en un mot, tous les traits de la vie mortelle de Jesus-Christ, nous les retrouvons dans les écrits des Prophétes anciens.

Le caractère & la mission de son Précurseur, sa naissance à Bethléem, l'apparition de l'étoile, l'arrivée des Mages, leurs adorations & leurs présens, la fuite de Jesus-Christ en Egypte, le massacre des innocens, la vocation de ses Apôtres, leur ministère, leur dispersion au moment que Jesus est dans les liens, la trahison & l'apostasie de Judas, le genre de supplice que le Sauveur doit souffrir, la vertu de sa croix, la gloire de son tombeau, sa descente aux enfers, sa résurrection triomphante, son ascension dans le Ciel, la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, l'abolition des anciens sacrifices, la substitution de l'alliance chrétienne à l'alliance judaïque, l'établissement de l'Eglise, sa visibilité, son infaillibilité, sa perpétuité : tout est décrit dans les oracles de l'Ancien Testament, ainsi que dans l'histoire du nouveau.

Il eſt vrai que les faits liés & ſuivis dans le nouveau Teſtament, ſe trouvent dans les livres prophétiques de l'ancien, quelquefois ſéparés, & ſouvent comme iſolés. Ils y ſont même quelquefois relatifs à des faits étrangers à l'hiſtoire du Meſſie, & dont l'accompliſſement a précédé ſa venue de pluſieurs ſiécles. Mais outre que l'accompliſſement de ces faits étrangers ſervoit à conſtater l'exécution future de ceux qui devoient ſuccéder dans la ſuite; la lettre même des textes prophétiques fait appercevoir un double ſens, qui ne peut être rempli qu'en reculant l'application de ces oracles à des temps plus éloignés, & en les appropriant au Meſſie, en qui ſeul ces prophéties myſtérieuſes devoient s'accomplir dans toute leur plénitude.

Cette preuve de la divinité du Chriſtianiſme eſt ſans replique: elle tire ſa force de l'aveu même de ſes ennemis. Les Juifs admettoient toutes les prophéties: ils ne conteſtoient que l'application qu'on en faiſoit à Jeſus-Chriſt. Les Païens, au contraire, reconnoiſſoient la juſteſſe de cette application; mais ils prétendoient que les prophéties avoient été ajuſtées après coup aux principaux traits de la vie de Jeſus-Chriſt. Ainſi ils travailloient les uns & les

autres, sans le vouloir, à établir la divinité du Christianisme ; les Juifs, en rendant témoignage de l'ancienneté des prophéties ; les Païens, en reconnoissant la justesse de leur application.

Contraste des vrais & des faux Prophétes, avantageux à la Religion révélée.

L'incrédule dira sans doute qu'on n'a donné aux Juifs des Prophétes que pour les opposer aux devins, aux augures, aux oracles, aux magiciens de la Gentilité. » Dieu, dit l'auteur impie du *Discours des » fondemens de la Religion*, établit chez » les Juifs une succession de Prophétes, » qui devoient leur tenir lieu des devins du » Paganisme : ensorte que leur office con» sistoit proprement à découvrir les effets » perdus, & à dire la bonne aventure à » ceux qui s'adressoient à eux, afin qu'ils » n'eussent pas recours, dans leurs fantai» sies, à des étrangers. »

Celui qui a parlé de la sorte n'attachoit vraisemblablement aucune idée réelle au terme de Dieu ; sinon il a dit une impiété grossiere, qui annonce ou un esprit insensé, ou un cœur scélérat. D'ailleurs, il faut avoir perdu tout sentiment d'équité, pour confondre les Prophétes des Juifs avec les

charlatans du Paganiſme. Le peuple, chez les Juifs, étoit naturellement ſuperſtitieux à l'excès. Le goût du merveilleux y étoit, pour le moins, auſſi vif & auſſi général que parmi les Gentils : témoin le penchant opiniâtre des enfans d'Iſraël vers l'idolatrie, la demande & l'adoration du veau d'or dans le déſert, les retours perpétuels de la nation au culte prophane des incirconcis, les bois ſacrés, les hauts lieux, objets chers à la ſuperſtition des Juifs, que leurs Rois, même les plus zélés, ne purent jamais parvenir à détruire entiérement.

Si les Prophétes n'avoient été, comme les devins qu'on leur compare, que des charlatans deſtinés à contenter les fantaiſies du peuple, ils auroient cédé au torrent, & ſe feroient prêtés aveuglément à tous les goûts de la nation. Ainſi en uſoient les faux oracles du Paganiſme. Ils admettoient toutes les divinités qui étoient à la mode. Ils s'accommodoient aux cérémonies & aux myſtères accrédités dans les différens pays. Ils approuvoient tout ce qui étoit du goût des peuples qui vouloient bien être les dupes de leurs ſupercheries. Ils trouvoient leur ſuccès dans beaucoup de complaiſance pour les défauts populaires, & principalement pour les

vues

vues & les entrepriſes des Souverains. Auſſi les gens les plus ſpirituels voyoient l'impoſture cachée ſous ce maſque d'enthouſiaſme. Ils nommoient, ſans s'y tromper, le Prince qui inſpiroit la Pithoniſſe, & les autres marchands d'oracles.

Au contraire, parmi les Juifs, les Prophétes, irréprochables dans leur conduite, inacceſſibles à toute eſpéce de ſéduction, s'annonçoient & ſe faiſoient connoître pour les envoyés de Dieu; & malgré la groſſiéreté, la dureté & la corruption du peuple, la ſainteté, la pureté de leur vie, encore plus peut-être que leurs miracles, donnoient une autorité admirable à leurs diſcours, qui n'étoient preſque jamais que des reproches & des menaces accablantes.

L'incrédule prétend que ce ſyſtême n'en étoit que plus adroit; qu'un Prophéte, dominé par un caractère dur & par une complexion mélancolique, n'en réuſſiſſoit que mieux en montrant de la ſévérité; & que ce qu'il pouvoit avoir de contradictions à eſſuyer, ou de privations à ſouffrir, étoit ſuffiſamment payé par le plaiſir orgueilleux de ſe concilier la faveur publique.

Mais en ſuppoſant que cette réflexion fût auſſi judicieuſe qu'elle eſt maligne,

on ne pourroit en rien conclure au désavantage des Prophétes Juifs, ni en faveur des oracles du Paganisme. En mettant de part & d'autre la même ambition de se faire un nom, il faudroit du moins que les effets fussent de part & d'autre à peu près égaux. Or, il s'en faut bien que cette égalité s'y rencontre. La mémoire des Prophétes Juifs a toujours été consacrée par les respects & la vénération des peuples. Le nom, au contraire, des charlatans du Paganisme, est tombé dans le néant. Ils ont fait dans le temps quelques dupes, & ils n'ont excité que la risée & les mépris de la postérité.

De plus, on ne voit point parmi eux une chaîne de Devins qui, durant l'espace de plusieurs siécles, ayent paru constamment attachés aux mêmes principes de croyance & de conduite, ne variant jamais dans les régles de la morale, ne prêchant que les mêmes vérités, n'annonçant que des faits relatifs les uns aux autres. On ne voit point qu'il y ait eu parmi eux des Princes, des Rois, des Ministres élevés aux premieres places, dans des Cours même qui leur étoient opposées d'intérêt & de religion.

Si on nous citoit des exemples de cette nature, qui pussent établir un juste pa-

rallele avec les Prophétes des Juifs, alors il pourroit y avoir lieu d'examiner de bonne foi de quel côté se trouve l'avantage, & où sont les caractères de vérité & de sincérité les plus sensibles & les plus convaincans. Mais c'est un défi que nos incrédules ne rempliront jamais, & qu'ils ne voudroient pas même accepter.

Qu'ils nous laissent donc dans l'heureuse possession d'écouter & d'admirer les saints Prophétes, par lesquels Dieu nous a parlé dans les siécles passés. Je vois dans eux, malgré la différence des états & des conditions, une uniformité de vues qui ne pouvoient être concertées. J'admire dans leurs écrits une simplicité, une candeur, une force, une énergie, une sublimité, un ton de confiance & d'autorité, que l'artifice ne peut ni contrefaire, ni soutenir, quand il pourroit réussir à l'imiter. La vérité seule a ces caractères constans & exempts d'affectation. Et l'on chercheroit en vain ailleurs que dans les Livres saints, un langage qui marque si visiblement l'inspiration divine.



Récapitulation: & conclusion de cette seconde Partie.

Je demande présentement si les systêmes de nos prétendus Philosophes, mis en opposition avec celui de la Religion, si leurs raisonnemens, rapprochés des preuves que le Christianisme nous fournit de sa divinité, sont capables de faire pencher la balance de leur côté, ou même de la tenir en équilibre; & si le Christianisme, examiné sans prévention, n'est pas au contraire infiniment plus croyable que tout ce qu'il leur plaît d'imaginer. Incrédules, je m'en rapporte à vous-mêmes; que vos passions se taisent; que votre raison seule prononce. De quel côté se trouve le plus grand poids de persuasion?

N'est-il pas infiniment plus raisonnable de dire qu'il existe un Être suprême; que cet Être existe nécessairement, & qu'il ne peut ne pas exister; que cet Être souverain, & infiniment parfait, a tout créé; qu'il conserve & gouverne tout; que de soutenir qu'il n'y a point de Dieu, ou que, si ce nom a quelque réalité, il ne signifie autre chose que le monde matériel, existant de toute éternité dans sa configuration

actuelle, ou étant devenu tel qu'il eſt par un ſimple jeu du hazard?

N'eſt-il pas infiniment plus raiſonnable de dire que Dieu, en créant le monde viſible, y a établi l'ordre & l'harmonie que nous y voyons; qu'il eſt l'auteur du jour & de la nuit; qu'il a donné la vie aux animaux & à tout ce qui reſpire; que de prétendre que tout cela s'eſt fait par un mouvement fortuit des atômes, & par l'heureuſe rencontre d'un jet, qui au lieu de tout ce qu'auroit pu produire une infinité d'autres jets également poſſibles, a produit l'admirable ſtructure de tout cet Univers?

N'eſt-il pas infiniment plus raiſonnable de dire que l'homme eſt un compoſé de corps & d'ame? que cette ame ſpirituelle de ſa nature, & principe de toutes nos penſées, de toutes nos délibérations, ne peut mourir, comme le corps, par la diſſolution de ſes parties, puiſqu'elle n'en a pas, & que Dieu l'a faite à ſon image, & pour être immortelle; que de prétendre que l'homme eſt une portion de matiere figurée au hazard, & que c'eſt cette matiere qui penſe, raiſonne, diſcute, combine, prévoit, deſire, choiſit & ſe détermine?

Or, entre des opinions contradictoires,

n'eſt-il pas certain que la plus raiſonnable doit l'emporter ? Et puiſque les vérités du Chriſtianiſme ont de leur côté cette ſupériorité de raiſon, excluſivement aux principes de l'incrédulité, quel homme ſenſé peut leur refuſer la préférence ?

Elles n'ont point été imaginées, ces vérités, par des hommes bizarres, préſomptueux, eſclaves des caprices & des délires d'un eſprit égaré. Elles ſont liées, ces vérités, enchaînées les unes aux autres, tendantes aux mêmes fins, parties d'un ſyſtême ſagement combiné & très-bien ſoutenu. Elles compoſent un corps de doctrine, un ſyſtême de foi infiniment plus ſuivi & plus raiſonnable, que tout ce que les Philoſophes anciens les plus ruſés, & les incrédules modernes les plus ſubtils, ont pu inventer. Chaque article eſt une ſuite naturelle de celui qui le précéde, & ſe trouve avoir une liaiſon étroite avec celui qui le ſuit. On y voit un plan de l'Univers, depuis ſon origine juſqu'à ſa conſommation, très-régulier, très-complet, très-raiſonnable, au lieu que les plus ſages des anciens Philoſophes, & les plus habiles des Philoſophes modernes, n'ont pu jamais former un corps entier de doctrine bien lié, ni faire un ſyſtême de l'Univers qui eût la moindre probabilité. Ni

les uns ni les autres ne peuvent avoir de principe fixe, ni poſer aucun fondement ſur lequel ils puiſſent bâtir rien de ſolide. C'eſt ce que Lactance exprime en deux mots bien énergiques : *Diverſi ac diversè omnia protulerunt, non annectentes nec cauſas rerum, nec conſequentias, nec rationes : ut ſummam illam, quæ continet omnia & compingerent & complerent.* Lactant. Inſtit. L. vij.

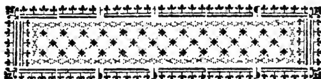
Enfin les vérités chrétiennes, ſupérieures à nos lumieres, ſans être contraires à notre raiſon, ſont telles, que Dieu n'a manifeſté que ſa ſageſſe en les révélant, & l'homme ne trouve que ſon bonheur à les ſuivre. Elles tendent toutes à glorifier Dieu & à ſanctifier l'homme. Elles fixent l'incertitude de ſon eſprit : elles réglent les penchans de ſon cœur : elles aſſujettiſſent le corps à l'ame. Elles veulent qu'on préfere l'éternité au temps, le réel au frivole, le durable au paſſager. Elles ſont conſignées dans les monumens les plus anciens & les plus authentiques. Elles ont pour garant un concours étonnant de miracles & de prophéties, & le témoignage uniforme d'une infinité de Martyrs.

Des vérités de cette nature ne peuvent que triompher, au tribunal de la raiſon,

de toutes les folies de la gentilité, de toutes les rêveries du Mahométisme, de tous les doutes hazardés, & de toutes les indécentes plaisanteries de l'impiété, qu'on ose décorer de nos jours du beau nom de philosophie.

Fin de la seconde Partie.





LE PHILOSOPHE MODERNE, OU L'INCRÉDULE CONDAMNÉ AU TRIBUNAL DE SA RAISON.

TROISIEME PARTIE.

L'honnêteté du Christianisme, opposée à l'indécence qui résulte de l'irréligion.

Idée & division de cette troisiéme Partie.

ON ne peut entendre par le terme d'honnêteté qu'une vertu qui a pour objet l'observation des bienséances. Pour être assuré que l'on prend le parti le plus honnête & le plus décent, il faut n'avoir rien à se reprocher, ni du côté des maîtres dont on prend les leçons, ni du côté des

amis à qui on se lie, ni du côté des principes que l'on adopte. Or je prétends que par tous ces endroits le Chrétien a l'avantage sur nos prétendus Philosophes. Nous n'avons à rougir ni des auteurs de notre foi, ni des partisans de notre foi, ni des conséquences de notre foi. Il est impossible aux Philosophes modernes d'en dire autant : & c'est ce qu'il est facile de leur montrer par un simple exposé des faits.

Anciens & premiers maîtres de nos Philosophes modernes.

Il faut convenir que nos prétendus Philosophes ne sont guères dans le goût de jurer sur la parole d'aucun maître en particulier. Leur orgueil ne s'accommode point de cette espéce de servitude ; ils veulent philosopher arbitrairement. De-là vient, comme nous l'avons fait observer, qu'ils n'ont point de systême commun. Chacun d'eux a le sien, ou plutôt chacun d'eux l'imagine dans l'occasion, & en change selon le besoin. On ne peut donc, absolument parlant, leur assigner des maîtres proprement dits, ni fixer à point nommé ceux dont ils ont pris les leçons. Mais on est suffisamment fondé à donner ce nom & ce caractère, à tous ceux qui leur ont frayé la voie, & qui les ont précédés dans

la carriere qu'ils entreprennent de fournir; d'autant plus qu'ils n'ont pas honte de s'appuyer de leur témoignage, & qu'ils font quelquefois gloire de marcher sur leurs traces.

Cherchons donc dans l'Antiquité les hommes de qui ils ont appris à attaquer & à combattre la Religion. Nous trouverons quelques Philosophes Païens, désavoués par ceux qui, dans le Paganisme même, avoient des mœurs, & qui estimoient la probité & la décence; des Cyniques, l'opprobre de la philosophie, qui affectoient dans leur conduite de braver toutes les loix de la pudeur; un Epicure, qui sans être aussi déréglé dans sa conduite qu'on le pense communément, a donné naissance à une secte très-décriée parmi les Sages du Paganisme, & à celle des Matérialistes d'aujourd'hui; un Diagore, qui en combattant les divinités vulgaires, semble n'avoir eu d'autre dessein que d'anéantir toute idée de Dieu, & par conséquent de religion; un Aristipe, fondateur de l'infâme école Cyrénaïque; mais sur-tout un Théodore, célebre pour son impiété & pour la détestable liberté qu'il accordoit de commettre tous les crimes: voilà les principaux appuis que l'antiquité présente aux impies de nos jours: voilà les

docteurs dont ils ont adopté les systêmes & presque tous les principes. Est-il bien honorable de marcher sous de pareilles enseignes, tandis qu'on se trouve en contradiction avec les autres Philosophes que l'antiquité nous vante, & qui ont reconnu la nécessité & l'existence de l'Etre suprême, l'immortalité de l'ame, les récompenses & les châtimens de l'autre vie, une providence, un bien & un mal moral, des vertus & des vices? Thalès, Anaxagore, Platon, Socrate, Aristote & beaucoup d'autres, pousserent les connoissances sur tous ces articles, presque aussi loin que la raison peut les pousser, lorsqu'elle n'est pas aidée du secours de la révélation. Quels hommes en comparaison des petits Chefs modernes, que les impies de nos jours pourroient leur opposer, & qui ne sont que trop fameux, soit pour la hardiesse de leurs impostures, soit pour l'excès de leurs dissolutions! Chercheront-ils leurs garans dans Apollonius de Thiane & quelques autres semblables imposteurs, qui n'ont paru faire usage de quelques systêmes de religion, que pour déguiser le libertinage de leur esprit & de leur cœur? Et parmi ceux qui ont porté le nom de Chrétiens, & qui par cet endroit ont plus de ressemblance avec

nos prétendus Philosophes, ceux-ci voudront-ils se décorer de la qualité de disciples d'un Ebion, d'un Cerinthe, d'un Manès, & de tous les Gnostiques, noms infâmes & décriés universellement ? Ils le peuvent, s'ils le veulent : ils n'ont malheureusement que trop de rapports avec eux : mais par-là ils ne feront que manifester davantage l'infamie & la honte de leur cabale.

Maîtres du moyen âge & de plus nouvelle date. Les progrès des Philosophes modernes ne leur font pas honneur.

En remontant jusqu'aux commencemens du Christianisme, les incrédules, à qui nous voudrions faire une salutaire confusion, pourront encore grossir leur cortége & le nombre de leurs maîtres en citant les Celses, les Porphires, les Jamblíques, les Juliens, les Crescents, les Cécilius, les Hiéroclès ; qui sans être ouvertement ce qu'on appelle Athées, ont été les ennemis déclarés de la religion chrétienne, & ont mis en usage tout ce que la subtilité de leur esprit pouvoit leur suggérer pour affoiblir son autorité, & pour anéantir, s'il eût été possible, sa divinité. Puisque les mêmes armes, les mêmes raisonnemens, les mêmes so-

phiſmes ſont employés par nos prétendus Philoſophes, il faut qu'ils les reconnoiſſent pour leurs docteurs & leurs prédéceſſeurs.

En deſcendant juſqu'à nos jours, je rencontre un Spinoſa, un Servet, un Vanini, un Socin, un Bayle, un Hobbes, un Tolland, un Collins, & peut-être encore un Looke, que nos Incrédules peuvent citer en leur faveur. Pourront-ils ſe croire bien honorés d'être dans une pareille ſociété? Des noms ſi odieux à la probité même humaine, ſont-ils bien capables de faire honneur à ceux qui les reclament? Pour ce qui eſt de ceux qui dominent aujourd'hui parmi eux, & qui donnent comme le ton aux autres, voici quel eſt leur vrai caractère.

Ce ſont de prétendus eſprits ſupérieurs, qui ſe ſont mis en poſſeſſion de parler de tout, de raiſonner ſur tout, de décider de tout en dernier reſſort, de louer & de blâmer ſelon que l'intérêt de leur cauſe l'exige, de traiter avec un mépris inſultant tous ceux qui joignent à des qualités ſupérieures & à des mérites éclatans, un reſpect ſincere pour la Religion, & ſont fidéles obſervateurs de ſes maximes & de ſes loix, de rejetter en fait de religion toute vérité qui a l'air de myſtère, de

substituer aux dogmes de la Religion les systêmes les plus absurdes & les plus déraisonnables, de déclarer de leur propre autorité insuffisantes les plus fortes preuves qui attestent la vérité, ou de les tourner en ridicules; enfin, d'ériger en argumens invincibles, les réflexions les plus décousues, les plaisanteries les plus dépourvues de raison & de bon sens.

Ce sont d'ailleurs des gens à talens, à qui il ne manque pour être estimables, que de se tenir dans leur sphere: gens sçavans sur bien des points; mais génies singuliers dans leur façon de penser, & extraordinaires dans leurs idées. On a dit d'eux avec justice, qu'ils aimeroient mieux penser de travers & penser seuls, que de penser raisonnablement avec le commun des hommes.

Voilà les maîtres du premier ordre. Ceux qui marchent à leur suite sont de petits esprits pointilleux, qui ne sçavent que disputer, & mettre dans la dispute plus de verbiage & de chaleur que de raison; qui sont accoutumés à répéter d'un ton tranchant, les minces plaisanteries qu'ils ont lues par-ci par-là: gens sans connoissances & sans principes, qui sçavent bien crier, bien invectiver; mais qui ne sçavent ni penser ni réfléchir: le public en juge sur ce pied.

Il est d'autant plus facile aujourd'hui de bien saisir le caractère des maîtres & des fauteurs de l'incrédulité, qu'ils ne se gênent plus, & qu'ils ne sont plus dans le cas de dire comme autrefois :

Discours sur l'Homme

Mon esprit resserré sous le compas François,
N'a pas la liberté des Grecs & des Anglois.
Pope a droit de tout dire ; & moi je dois me taire.

Autrefois les Incrédules étoient forcés d'aller faire leurs premieres armes à Londres, à Berlin ou à Amsterdam. Enhardis par le succès qu'ont eu les premiers qui parmi nous ont osé franchir les barrieres, regardant comme une chose humiliante de ne pouvoir combattre la religion de leur patrie, que sous des enseignes étrangères, encouragés par l'espoir de l'impunité, ils ont entrepris de former une secte Françoise de Philosophes, capable d'aller de pair avec ces voisins altiers, qui prétendent avoir exclusivement le peu de bon sens & de raison que la nature a départi aux humains. Nos incrédules commençant ainsi à faire corps, ne laissent pas de prendre encore le mot du guet à Londres, & de s'y fournir des armes propres à combattre la Religion.

Cependant ce malheureux essain se

grossit de tout ce que l'amour de la singularité, pour ne rien dire de plus, la présomption du bel esprit, l'air de suffisance, la liberté de tout lire, de tout voir, de tout entendre, de quelque part qu'il vienne, rend dans tous les sexes, dans tous les âges, dans toutes les conditions, dans toutes les professions, capables de sécouer le joug des bienséances & de la modestie. On se fait une sotte vanité de ne pas penser, de ne pas parler comme les autres, de mépriser comme des gens de néant, ceux qui marchant dans des voies plus simples, s'avilissent, dit-on, par le cagotisme. On s'aime, on s'applaudit, on se plaît dans une société où l'on s'encense réciproquement, en qualité de philosophes du premier ordre, sans s'appercevoir même du ridicule que l'on se donne, & de l'horrible personnage que l'on fait. On ambitionne comme une distinction honorable de pouvoir se lier avec ces prétendus génies, qui de leur part voyent avec complaisance le nombre de leurs prosélites augmenter : & quand de part & d'autres on a réussi à se procurer ce bel avantage, on se croit au-dessus de tout, seuls capables & dignes de raisonner, invincibles dans les retranchemens, où l'on s'est cantonné ; & con-

tent de s'estimer soi-même, on paye d'un orgueilleux mépris ceux de qui l'on n'est pas estimé.

Il est visible qu'ils ont moins de force réelle que de confiance & de présomption. Leurs avantages ont été jusqu'à présent bien médiocres, malgré la réputation d'esprit & de talent qu'ils se sont faite d'ailleurs, malgré la hardiesse avec laquelle ils ont donné tout ce qu'ils avancent pour des vérités démontrées; quoiqu'ils n'ayent eu à proposer que des choses pueriles, des argumens faits pour intéresser toutes les convoitises du cœur, des systêmes de volupté & de mollesse, une religion locale & pour la forme.

Mais à quoi ont abouti en effet leurs triomphes? Quels prosélites ont-ils faits? Il est de leur intérêt d'en faire un grand bruit; & de leur politique de vanter leur nombre, afin d'intimider les esprits foibles, & d'entraîner les esprits légers. Mais les gens de sens froid ne se laissent point effrayer par ce vain étalage. Ils observent l'espéce de gens dont la secte des prétendus Philosophes se recrute; & ils n'ont pas de peine à reconnoître que le Christianisme gagne plus qu'il ne perd à ce petit nombre de déserteurs. Quels sont, en effet, ces déserteurs? Une poignée de

têtes évaporées qui tournent à tout vent; d'esprits superficiels, qui ne saisissent que l'apparence des choses; de littérateurs souvent du dernier ordre, qui n'ont pour se mettre en réputation, que la petite ressource de prendre le ton impie; des gens sans principes & sans mœurs? La religion & la société ont-elles donc bien sujet de regretter la perte de pareils personnages?

Mais est-il jamais arrivé aux incrédules d'attirer à leur parti de ces hommes solidement vertueux, attachés à tous leurs devoirs, exempts de toutes passions, bons patriotes, vrais citoyens, génies appliqués & pénétrans, instruits & observateurs des bienséances? Non sans doute, & on ne risque rien de mettre les incrédules au défi de citer un seul homme irréprochable, qui ait abjuré le Christianisme pour adopter leurs systêmes d'irréligion; ou qui du moins après s'être laissé séduire par de fausses apparences, après s'être laissé envelopper par un tourbillon passager, n'ait pas eu honte de son illusion, jusqu'à se rendre l'adversaire même de ses mauvais maîtres.

Nous voyons, au contraire, que les hommes vraîment vertueux tiennent fortement aux engagemens de leur baptême; qu'ils regardent la foi comme un don de

Dieu des plus précieux, qu'ils tâchent d'en transmettre le dépôt à leurs enfans, de génération en génération, qu'ils respectent la religion jusques dans ses pratiques extérieures, & qu'ils sont fidéles à en remplir les loix & les ordonnances.

La doctrine des Philosophes modernes aussi déshonorante pour eux, que leurs Docteurs.

Avec quel saisissement d'horreur les gens de bien entendroient-ils donc l'auteur des Pensées Philosophiques faire cette violente sortie contre la piété chrétienne : « Le beau projet que celui » d'un dévot, qui se tourmente comme » un forcéné pour ne rien desirer, & qui » finiroit par être un monstre s'il y réus» sissoit... Si les criminels avoient à cal» mer les fureurs d'un tyran, que feroient» ils de plus ?.... Oui, je soutiens que la » superstition (le Christianisme) est plus » injurieuse à Dieu que l'Athéisme. » Voici la même réflexion en vers tirés des Piéces fugitives :

Ignorer ton être suprême,
Grand Dieu, c'est un moindre blasphême
Et moins digne de ton courroux,
Que de te croire impitoyable,
De nos malheurs insatiable,
Jaloux, injuste comme nous.

Les gens de bien pourroient-ils jamais ſe faire à des idées ſi révoltantes & ſi ſcandaleuſes, qui n'ont de fondement que dans une horrible prévention, dans un abus énorme des vérités les plus ſaintes, dans une eſpéce de phrénéſie ?

Ils ſçavent que la Religion peut ſeule rendre à Dieu & aux hommes tout ce qui leur eſt dû, qu'elle eſt la ſauvegarde des mœurs ; qu'elle eſt ſeule capable de maintenir ſolidement le bon ordre, l'eſprit de paix & de concorde, d'aſſurer l'autorité des maîtres, de protéger la liberté des ſujets, d'appuyer les loix contre l'injuſtice, de ſerrer les nœuds de l'union conjugale, de conſerver ſur la terre des vertus. Ils ſçavent que la Religion, baſe de la ſureté publique, eſt encore la ſource du bonheur particulier, parce que ſes préceptes ont pour objet l'innocence du cœur, l'aſſujettiſſement des paſſions, l'amour de Dieu & la charité pour le prochain ; diſpoſitions de l'ame, qui ſeules peuvent faire ſa félicité.

Qu'on ſe livre, au contraire, aux opinions de nos prétendus Philoſophes, qu'en réſultera-t-il ? L'homme ſera rabaiſſé à la condition des bêtes. Son ame n'aura plus de ſpiritualité ni d'immortalité. Dès lors plus de religion, plus de ſociété.

Dieu ne ſera plus qu'une chimere pour l'homme, réduit lui-même à n'être qu'un monceau de boue organiſée. Il n'y aura plus dans l'homme de liberté ; par conſéquent on ne pourra plus exiger de lui d'obéiſſance. Il deviendra incapable de faire le bien, ou d'éviter le mal. Ses actions ne ſeront que l'effet du mouvement forcé d'une machine. On aura tort de le récompenſer & de le punir. Et où en ſera la ſociété ? Les conſéquences naturelles d'un pareil ſyſtême, ſeront que l'autorité n'eſt que tyrannie & uſurpation ; la dépendance, foibleſſe & ſtupidité ; la ſubordination, intérêt & politique ; les loix, pures conventions ; les châtimens, vexations odieuſes ; en un mot, tout dans l'ordre civil ne ſera que préjugé, habitude, commerce d'intérêts & de paſſions. Pour conclure toutes ces horreurs, il ſuffit de tirer, comme nous l'avons montré plus haut, les conſéquences des principes établis par les Incrédules.

Comparons-les avec ce que les Apôtres ont enſeigné. Les Apôtres n'étoient ni littérateurs ni beaux eſprits. Ils nous ont appris à honorer Dieu, à ſervir nos maîtres, à reſpecter les loix, & à nous reſpecter nous-mêmes. Ils nous ont enſeigné que Dieu étant notre premier principe &

notre derniere fin, nous devions l'adorer, le servir, l'aimer préférablement à tout; & que le culte extérieur que nous lui rendons, devoit être animé par les sentimens intérieurs de foi à sa parole, d'espérance en sa bonté, d'amour de ses perfections infinies; que toute autorité vient de lui; que nous devons obéir aux Puissances de la terre comme à Dieu même; que cette obéissance ne doit pas avoir seulement pour motif la crainte du châtiment, mais encore l'amour du devoir; que nous devons à nos semblables la fidélité, la justice, la charité; que nous nous devons à nous-mêmes une attention continuelle sur nos pensées, une vigilance sévere sur nos desirs, un compte mêlé de sagesse & de rigueur sur tous nos sens.

Que les enseignemens des Apôtres soient mis en pratique, il en résultera dans l'Univers l'ordre le plus parfait & le plus desirable. Qu'on suive les principes de nos prétendus Philosophes, ils ne produiront que les plus affreux bouleversemens.

Idée abrégée de quelques-uns des Ecrits des Philosophes modernes.

Tout ce que nous en avons déja cité pourroit suffire pour convaincre les per-

ſonnes équitables que nous ne les accuſons pas au hazard. Mais pour rendre encore plus ſenſible la vérité & la juſteſſe de nos imputations, il eſt à propos de parcourir quelques-uns de leurs principaux ouvrages. Sans nous aſſujettir à en ſuivre l'ordre chronologique, & ſans accumuler des textes ennuyeux, il ſuffira, pour montrer le venin impur qu'ils renferment, d'en tirer la moëlle & la ſubſtance.

Le premier qui ſe préſente, a pour titre: *les Mœurs*. Cet ouvrage, qui a mérité, ainſi que tant d'autres, une ſévere condamnation de la part de l'autorité publique, établit préciſément tout le contraire de ce que ſon titre ſemble annoncer. Si j'en crois ce malheureux Ecrivain, ſi j'entre dans ſon eſprit & dans ſes vûes, après avoir feint d'encenſer, d'adorer, de reconnoître la Divinité, je la détruirai; j'en ferai un être chimérique, plus digne de mon mépris que de mes adorations. Je dégraderai l'humanité, en la faiſant rougir de ſon origine, de ſon exiſtence & de ſa fin. Je ne connoîtrai en ce monde de néceſſaire que mon intérêt: ce ſera l'unique loi ſuprême à laquelle j'aſſujettirai toutes choſes. Je dirai que je ne ſuis rien moi-même; que ſi je m'amuſe à m'aimer, & à chercher laborieuſement

rieuſement mon bien-être, j'en fais trop; que je dois à peine me ſouffrir lorſque je me gêne, & préférer le néant à une exiſtence accompagnée de contrainte.

Que dire du fameux Dictionnaire du Profeſſeur de Rotterdam? C'eſt la grande ſource où nos prétendus Philoſophes vont puiſer, en plagiaires peu délicats, tout le fonds de leur théologie & de leur morale. Si ce magaſin d'impiétés n'étoit pas ouvert à quiconque aſpire à la qualité d'auteur-philoſophe, l'Univers ne ſeroit pas inondé de tant de mauvaiſes copies, qui ſe reproduiſent à chaque inſtant. On auroit dû intituler ce Dictionnaire: le Scepticiſme mis en pratique, ou Méthode à l'uſage de ceux qui veulent douter de tout, & qui ne ſont capables de rien de plus. Voici comment en parle le Philoſophe le plus accrédité de nos jours.

Bayle en ſçait plus qu'eux tous; je vais le conſulter.
La balance à la main, il apprend à douter.
Aſſez ſage, aſſez grand pour être ſans ſyſtême,
Il les a tous détruits, & ſe combat lui-même.

Le ton cynique de ce Dictionnaire n'auroit pas été ſuffiſant pour faire ſa fortune, & multiplier ſes éditions: il ne ſeroit jamais devenu le Livre à la mode, ſans

un certain nombre d'articles qui flattent la licence des esprits petits-maîtres, & qu'ils ont grand soin d'apprendre par cœur, & de débiter sans front & sans pudeur dans les compagnies, qui ne rougissent pas de les écouter.

Dans la crainte que la vûe de plusieurs *in-folio* n'effraye le commun des Lecteurs, un écrivain, qui n'avoit point sans doute de réputation à perdre, s'est avisé de faire un abrégé, ou une analyse de ce Dictionnaire, où il place sous un seul point de vûe, les traits d'impiété & de lubricité qui y sont épars. Pour ne pas augmenter le scandale, nous nous abstenons de faire connoître celui qui s'est donné par goût & par choix une tâche si honteuse; mais nous ne pouvons nous empêcher de déclarer, comme le sçachant directement, que des Libraires même n'ont pu être amorcés par l'intérêt, pour consentir à débiter un Livre si infâme. Sans nous étendre davantage sur son compte, bornons-nous à renvoyer au Réquisitoire de M. l'Avocat Général, qui a fait condamner au feu cette Analyse abominable. Il seroit difficile de rien ajouter au précis exact & effrayant qu'en a fait ce Magistrat.

Il suffit de dire de Bayle; que d'une

part il a étendu le doute à tout, & que de l'autre il a poussé au-delà de toutes les bornes la liberté de peindre des choses obscènes. Voilà la source de son crédit. Il est inutile après cela d'en faire sentir les conséquences & les dangers.

L'auteur de la *Henriade* a manifesté dans ce fameux essai de sa plume, un goût marqué pour les plus mauvais principes de Bayle. Il ne lui manquoit dès-lors que la hardiesse que donne l'âge, pour se montrer tout-à-fait sans religion; & il n'a pas tardé de se constituer le chef de l'impiété, dès qu'il a cru avoir acquis assez de réputation pour oser prendre une si odieuse qualité.

On peut juger de lui par son *Poëme de la Pucelle.* Il seroit difficile de décider s'il y a plus d'impiété que d'impudence dans cette méprisable rapsodie, qui paroît faite uniquement pour salir l'imagination, & dont on ne doit parler, que pour gémir des étranges libertés que l'esprit d'irréligion se donne.

Les *Lettres Philosophiques* du même Auteur, ne sont qu'une leçon perpétuelle de matérialisme, d'athéïsme & d'impureté.

Son *Poëme sur la Religion Naturelle*, n'est qu'un amas de vers, où l'irréligion

eſt établie comme elle peut l'être, c'eſt-à-dire, ſans principes & ſans preuves, par des traits ſatyriques, par des éclairs d'imagination, par une profuſion d'anecdotes ſuppoſées, & par quelques raiſonnemens mêlés de contradictions ſans nombre.

Son *Poëme ſur Lisbonne* a fourni à cet auteur une nouvelle occaſion de ſemer ſes principes d'athéïſme. Il n'a peint l'effroyable calamité du tremblement de terre, que pour y trouver un nouveau moyen de répandre ſes fauſſes idées de ſcepticiſme, en entaſſant le pour & le contre à chaque pas.

Dans un autre ouvrage, qui a pour titre : *La vie heureuſe*, le même auteur ſe montre matérialiſte à découvert, & reproche à ſes confreres les prétendus Philoſophes de nos jours, leur déguiſement en pure perte, & leur hypocriſie politique, qu'ils couvrent d'un maſque plus tranſparent que la gaze la plus claire.

Il lui a plu de raſſembler dans un autre ouvrage, pluſieurs de ſes productions, ſous le titre de *Piéces fugitives*. Logique, bienſéance, religion, tout y eſt renverſé.

Dans ſes tragédies de *Mahomet* & de *Zaïre* & autres, toutes les religions ſe méconnoiſſent au portrait chargé qu'il

affecte d'en faire pour décréditer avec elles le Christianisme.

Que n'a-t il pas hazardé dans son *Abrégé de l'Histoire Universelle ?* Peut-on bouleverser plus audacieusement l'histoire ecclésiastique & profane ? Il faut qu'il méprise bien ses lecteurs, pour supposer qu'ils ajouteront foi à ce mauvais roman ; dont le but principal est de prouver que l'Eglise n'a que des droits surpris & usurpés, que les Princes qui ont favorisé la religion ; n'ont âgi que par politique ; que la souveraineté a été enfantée par des monstres, ou qu'elle en a enfanté. Il faut qu'il croye le public bien facile à abuser, pour lui présenter sous le nom d'histoire, un amas de contes & de fables, qui n'ont d'autre existence que dans la folle imagination de leur auteur.

Son *Siécle de Louis XIV* est dans le même goût. L'envie de décrier tout ce qui a quelque apparence de bien, paroît en être tout l'objet. Ses anecdotes, recueillies dans les égouts de la malignité, ou controuvées & assorties à son dessein, en sont les moyens uniques. Selon lui, l'édifiante retraite de Madame de la Valiere, n'a été le fruit que d'une imagination échauffée, & d'un cœur fait pour aimer, qui ne change d'objet, que parce

que celui dont il ne cesse point d'être épris, lui échappe, sans espoir de le retenir ou de le rappeller. L'irréprochable régularité de Madame de Maintenon n'est qu'une vertu d'ostentation & de parade : encore faut-il à sa vanité des dédommagemens, le titre de fondatrice, & le despotisme à S. Cyr. Il n'ose refuser quelques éloges médiocres à M. de Turenne : mais il lui reproche audacieusement d'avoir abjuré le calvinisme à cinquante ans, comme si à cet âge, dit-il, on changeoit de religion par conviction.

Il critique amérement la tragédie d'Esther, parce que tout y respire la religion & la vérité, & qu'il vouloit en prendre occasion de décréditer les Livres saints, lesquels en ont fourni tout le fond, qui, à l'entendre, est sans la moindre vraisemblance, & désavoué par le bon sens.

Il n'est point sorti d'ouvrage de la plume de cet auteur, que l'impiété n'ait assaisonné. Il a pris, pour sapper les fondemens de toute religion, une tournure qui ne lui réussit que trop. Le ridicule & la plaisanterie, voilà l'amorce qui lui attire des lecteurs & des partisans. Pour du raisonnement & de la philosophie, il n'en est pas question chez lui.

Nous avons déja parlé des *Pensées Phi-*

losophiques. Ce sont des réflexions hachées, où par des traits mordans & tranchans, la religion & les mœurs sont combattues avec beaucoup d'audace & peu de jugement.

L'auteur de l'*Esprit des Loix* a fait un grand abus de ses talens & de ses lumieres. Il résulte de cet ouvrage que la religion est subordonnée au climat, au caractère de la nation, à l'intérêt politique de l'Etat. Ce paradoxe est soutenu par une multitude de citations faites de mauvaise foi, & contraires au sens des auteurs, de parallogismes substitués aux raisonnemens les plus concluans, de principes hazardés, & de maximes fausses. S'il est vrai que Dieu ait fait la grace à l'auteur de se reconnoître, & de mourir en bon chrétien, il est fâcheux qu'il ait laissé dans le public un ouvrage plus contagieux, que son exemple n'a pû être édifiant.

Toutes les horreurs, jointes à toutes les indécences possibles, se trouvent réunies dans une des dernieres productions philosophiques, intitulée *Abraham Chomex.* Chef de l'Eglise; autorité ecclésiastique & séculiere du royaume; corps respectables; littérateurs avoués & applaudis, rien en un mot n'échappe au cynique enjoué & furieux tout à la fois, dont le délire s'est

évaporé dans cette infâme & audacieuse satyre.

Que n'a pas entrepris l'impiété de nos prétendus Philosophes ? Elle a semé adroitement ses traits dans une foule d'écrits, qui portent le nom de *Lettres familieres*, *Lettres Persanes*, *Lettres Juives*, *Lettres Péruviennes*, *Lettres Chinoises*, *Lettres Cabalistiques*. C'est toujours même répétition de mauvais principes, tantôt plus déguisés, tantôt plus à découvert. C'est toujours même but d'affoiblir l'esprit de la foi, d'inspirer le mépris, ou tout au moins l'indifférence pour la religion chrétienne, & d'éloigner l'homme des enseignemens qui le portent à aimer Dieu, & à mortifier ses passions.

On nous a donné hardiment l'*Histoire naturelle de l'ame*, pour nous apprendre que l'ame n'est autre chose qu'un méchanisme & une organisation, dont on peut faire l'anatomie, comme on fait la dissection d'un cadavre.

Un autre auteur a produit *le Philosophe petit-maître*, ouvrage qui soutient d'un bout à l'autre la déraison annoncée par son titre. Un autre a donné *la Philosophie du bon sens*, ouvrage où le sens commun est mis en piéces, sans ménagement & sans pudeur. Un autre a écrit une *Lettre aux*

aveugles, pour l'uſage de ceux qui voyent. Cette lettre eſt comme les ouvrages précédens, une leçon hardie de matérialiſme. Il en eſt de même de l'*Homme machine*, du *Pirrhoniſme du Sage*, du *Diſcours ſur l'inégalité des hommes*; de l'*Ouvrage ſur le monde, ſon origine & ſon antiquité.*

Que n'auroit-on pas à dire auſſi de l'*Emile* de Jean-Jacques Rouſſeau de Geneve, ouvrage ſi fameux par la hardieſſe & la ſingularité des paradoxes qu'il renferme, par les leçons licencieuſes & inſenſées qu'il donne, par les contradictions, qui d'un bout à l'autre forment un tiſſu biſarre; mais fameux ſur-tout, par le ſoulevement univerſel qu'il a excité dès qu'il a paru, par les cenſures des premiers Paſteurs de l'Egliſe & des Théologiens, par les Jugemens ſéveres des Magiſtrats, & contre le Livre & contre l'Auteur; enfin, par la multitude & la ſolidité des écrits compoſés pour le réfuter ?

Dans toutes ces malheureuſes productions des Philoſophes modernes, le même poiſon eſt inſinué ſous mille formes différentes. Je ne fais que les indiquer, pour tenir les lecteurs en garde contre les éloges que les impies de nos jours en font ouvertement, ſans être capables de ſentir que c'eſt s'oublier ſoi-même & ſe deshonorer,

que de se rendre panégyristes de productions si minces & si infâmes. Il eut peut-être été à propos d'en rapporter des extraits plus étendus, & d'en réfuter en détail les erreurs & les impiétés. Mais quand nous ne serions pas obligés de nous renfermer dans un plan plus resserré, nous n'aurions pas osé mettre sous les yeux de nos lecteurs les indécences & les horreurs qui y fourmillent. Ceux qui voudront connoître plus à fond la méchanceté de tous les ouvrages de cette trempe, pourront se satisfaire par la lecture intéressante & instructive des *Lettres critiques* des ouvrages modernes contre la religion. Ces lettres judicieuses & très-estimables, joignent à une critique exacte & raisonnée, la réfutation la plus solide & la plus complette. On peut encore se procurer un nouvel ouvrage périodique de même genre, qui a pour titre : *la Religion vengée.* Il a débuté de maniere à en faire concevoir l'idée la plus avantageuse.

Je me contente donc d'ajouter ici un parallele entre la morale des Philosophes modernes & celle de l'Evangile. Ce contraste sensible & palpable, en inspirant une nouvelle horreur de leur doctrine, prouvera de plus que, bien loin de charger le tableau de leur impiété, nous les épargnons enco-

re, en ne relevant pas tout ce qui le mériteroit. D'ailleurs, l'expoſé de cette abominable doctrine, eſt le plus ſûr préſervatif contre l'autorité de ces maîtres d'erreur.

Parallele entre la morale des Philoſophes modernes & celle de l'Evangile.

Nous avons déja averti plus d'une fois que le deſir de contenter ſes paſſions ſans remords & ſans inquiétude, eſt pour l'impie le grand motif de ſes déclamations contre l'Evangile. On ne veut point d'un Dieu qui exige le ſacrifice de nos penchans; d'une Religion, qui veut que nous ſoyons juſtes, ſobres & tempérans; d'un Evangile, qui nous prêche l'humilité, la douceur, la modération, la patience, la charité. Il eſt vrai qu'en attaquant & en détruiſant même cette Religion ſainte, on n'en a pas d'autre à lui ſubſtituer, & qu'en voulant douter de la vérité du chriſtianiſme, on ſe met dans le cas de douter de tout, & de n'avoir pas de point fixe où l'on puiſſe s'attacher avec ſageſſe. Mais c'eſt préciſément à quoi l'on tend, quand on ſe détermine à ſecouer le joug de la foi: on veut ſe procurer la malheureuſe liberté de vivre ſans religion &

ſans contrainte. On aime mieux être athée & matérialiſte, que de ſe priver de la ſatisfaction des ſens.

Voilà pourquoi nos Philoſophes modernes n'ont pas craint de travailler à détruire toutes les idées d'honnêteté & de décence, à rendre indifférent, ou même légitime, tout ce qu'on nomme vice & déréglement. Croyons-en un des plus fameux, qui parle de la ſorte :

> Regrettera qui voudra le vieux temps,
> Et le jardin de nos premiers parens :
> Moi, je ſais gré à la nature ſage,
> Qui pour mon bien m'a fait naître en cet âge
> Si décrié par nos pauvres Docteurs,
> Ce temps profane eſt tout fait pour mes mœurs.
> J'aime le luxe, & même la molleſſe, &c.

Tous aſpirent au même but par des voies ſouvent très-différentes : dès-lors il eſt néceſſaire que le Chriſtianiſme devienne à leurs yeux la plus odieuſe des loix. Il eſt naturel qu'ils faſſent les plus grands efforts pour ruiner ſon crédit & pour renverſer ſon empire. Il n'eſt donc pas étonnant que pour réuſſir dans ce déteſtable projet, ils ayent eu recours, faute de meilleurs moyens, à des anecdotes ſcandaleuſes ou ridicules, qu'ils accumulent pour en faire un objet de dériſion ; à

des plaisanteries de toute espéce, dont ils assaisonnent leurs leçons, pour les faire passer plus aisément, & pour qu'elles frappent davantage; à une foule de paralleles, qui n'ont de fondemens que dans leur imagination déréglée, pour confondre la Religion chrétienne avec les plus folles superstitions, pour donner même à celles-ci la préférence sur celle-là. Tous ces moyens honteux sont diversement employés pour parvenir à cette unique fin, de renverser les idées que le Christianisme nous donne de nos devoirs.

C'est pour en venir là qu'un Géometre Anglois, par une rêverie digne des Petites-Maisons, a prétendu établir que les faits révélés, qui sont le fondement de notre foi, n'avoient plus de probabilité que pour cent cinquante ans. C'est pour en venir là que l'auteur du Poëme sur la Loi Naturelle, met toutes les religions au pair, en disant :

Chacun vante sa foi, ses Saints & ses miracles,
Le sang de ses Martyrs, la voix de ses Oracles.

Et que dans une de ses piéces fugitives il tourne en dérision l'histoire d'Adam & de sa chûte.

Mon pauvre Adam, mon gourmand, mon bon pere,
Que faisois-tu dans le jardin d'Eden, &c?

C'est dans le même esprit de libertinage, qu'un de ces Ecrivains a osé regretter qu'il y ait quelque différence entre l'homme & les plus vils animaux, & qu'on ait introduit parmi nous une éducation, qui, selon lui, empoisonne la douceur de la vie de l'homme, sans autre dédommagement que de le rendre plus méchant : « l'homme, dit il, qui médite » est un animal dépravé. Plus il réfléchit, » plus il approche de la bête. »

Un autre trouve mauvais qu'on ait entêté la race humaine de la fausse idée, qu'elle fait dans le plan de l'univers une espéce à part ; qu'elle a même été créée pour commander au reste de la nature. Il parle des Théologiens qui sur la foi des Ecritures ont donné à l'homme cette idée de sa grandeur, & il dit :

La nature en sçait plus qu'ils n'en ont jamais dit....
(Poppe) a porté son flambeau dans l'abysme de l'Etre ;
Et l'homme avecque lui apprend à se connoître.

Et qu'apprend-il d'un si grand maître ? nous l'avons déjà vû dans l'exposé du systême des Optimistes, qui réduit l'homme à un état si ravili, si indigne de son auguste destination.

Ainsi ces prétendus Philosophes s'y prennent autrement que Satan, quoique dans le même dessein de faire sécouer à l'homme le joug salutaire d'une juste & nécessaire dépendance de Dieu & de ses saintes Loix. Le démon perdit le premier homme en séduisant son orgueil, par l'idée flatteuse qu'il déviendroit semblable à Dieu. Nos prétendus Philosophes prennent le contre-pied. Ils corrompent l'homme en lui faisant accroire qu'il ne différe en rien des plus vils animaux. Ce n'est point pour l'humilier qu'ils lui parlent de la sorte. L'humilité ne fut jamais le défaut de ces déclamateurs. Tous leurs écrits marquent un orgueil & une présomption extrême. C'est uniquement pour engager l'homme à lâcher la bride à toutes ses passions.

C'est pour en venir là que l'Auteur des Pensées philosophiques a dit : « La plus » essentielle des graces, à mon avis, est » d'exempter l'homme de remords. Une » bonne Philosophie se deshonoreroit en » pure perte, en réalisant des spectres qui » n'effrayent plus les honnêtes gens. » L'Auteur du Poëme de Lisbonne a dit dans la même vûe :

Je vois sans m'allarmer l'éternité paroître.
Et je ne puis penser qu'un Dieu qui m'a fait naître,

Un Dieu qui ſur mes jours a verſé ſes bienfaits,
Quand mes jours ſont éteints, me tourmente à jamais.

Cependant avec de tels principes, le dernier de ces Auteurs oſe dire encore: « Quels plus zélés défenſeurs des loix ſo-» ciales, & par conſéquent des bienſéan-» ces, que nos Philoſophes matérialiſtes ? » Non, le public n'a rien à en appréhen-» der. » C'eſt-à-dire que l'honnêteté & les mœurs n'ont rien à craindre de ceux dont les maximes ſappent le fondement & renverſent le principe de l'honnêteté & des mœurs ! A qui perſuadera-t-on ce paradoxe ?

Le même Auteur en vient aux récriminations, pour rejetter ſur d'autres des accuſations que les impies méritent ſeuls. « Vit-on jamais, dit-il, nos ſemblables » diſputer aux partiſans de la ſuperſtition » chrétienne, la barbare frénéſie d'enſan-» glanter la ſcêne de l'univers, d'allumer » des buchers pour faire expier le manque » involontaire de perſuaſion, ou une per-» ſuaſion même toute oppoſée à la leur ? »

On apperçoit aiſément quel eſt le but d'une ſortie ſi violente & ſi peu meſurée. Mais il ſeroit facile de lui prouver que jamais on n'a puni perſonne relativement à ſa perſuaſion particuliere. Si des Magiſ-

trats chargés de maintenir l'ordre & les mœurs, ont sévi contre des séducteurs, qui, non contens de garder pour eux leurs mauvais principes, ont entrepris de les publier, de les répandre, de les accréditer au prejudice de la vérité & de l'honnêtêté; ce n'est pas la persuasion intime ou l'aveuglement volontaire qui les attachoit à l'erreur, qu'on a voulu punir en eux. Un tel malheur est plus digne encore de compassion que de châtiment: & les Catholiques instruits de l'esprit de l'Eglise, n'ont jamais prétendu punir le défaut de persuasion. Mais on a puni quelquefois; & l'on a dû punir l'esprit de sédition & de révolte, le renversement du bon ordre & de la tranquillité, le violement des Loix, le défaut de subordination nécessaire pour le bien & l'avantage de la société. Qui oseroit dire que des Magistrats chargés du dépôt des Loix & du maintien de la tranquillité publique, ayent eu tort d'employer leur autorité, pour réprimer ou prévenir les suites funestes de ces sortes d'embrasemens, & que la plus grande rigueur ne soit pas alors quelquefois nécessaire?

De plus, comment un homme qui parle de la sorte ose-t-il louer & exalter audessus de tout, des Empereurs païens qui

ont versé le sang de tant de Chrétiens ? L'autorité publique ne doit - elle donc punir que les Apôtres de la vertu ? Ne doit-elle des égards & des ménagemens qu'à ceux qui prêchent le libertinage au mépris des loix & des bienséances même les plus indispensables ? Non que le glaive, le feu, le gibet soient toujours nécessaires pour réprimer les excès de l'impiété, sur-tout quand des moyens aussi efficaces, quoique moins effrayans, peuvent suffire : de même qu'on n'assomme pas toujours les Lions, les Tigres, les Ours, quand on a la facilité de les renfermer & de les enchaîner.

Mais pour revenir au point principal, de quel front avance-t-on que la Morale des Matérialistes est saine, & que le public n'a rien à en appréhender ? Un homme qui croit n'être qu'une matiere organisée, s'asservira-t-il à des devoirs gênants ? refusera-t-il quelque chose à ses plaisirs & à ses sensualités ? Pour satisfaire sa cupidité & son ambition, trouvera-t-il quelque chose d'illégitime ? reconnoîtra-t-il l'autorité des loix ; se fera-t-il un scrupule de les transgresser ? Ne trouvera-t-il pas au contraire dans cette persuasion, un motif suffisant de vivre en bête, de regarder comme une tyrannie tout ce qui gêne ses convoitises, tout ce qui contrarie ses goûts, de sécouer

enfin tous les jougs qu'on veut lui imposer ?

L'univers ne peut donc trop craindre des hommes de cette espéce, pour qui les idées d'honneur, de probité, de décence, d'amitié, de fidélité, de reconnoissance, d'autorité, de subordination ne sont que de vains noms. On peut dire au contraire que la plus fausse religion est préférable à une pareille impiété.

La Religion même en général est si naturelle & si nécessaire à l'homme, le sentiment en est si profondément gravé dans son ame, & l'idée d'un Dieu a tant d'empire pour réduire le genre humain, que c'est ce qui a donné lieu à l'idolatrie, & au culte des faux Dieux. Plutôt que de manquer tout-à-fait de religion, les hommes, qui ne connoissoient pas la véritable, s'en sont fait de chimériques : ils se sont forgés des Dieux, des objets même les moins dignes de leur respect : & ces objets fantastiques fournissoient au moins des motifs de vénération & de terreur, qui devenoient des freins utiles pour contenir à l'extérieur les hommes dans un certain ordre. Rien n'est donc plus absurde & moins raisonnable, plus contraire à l'expérience de tous les tems & de tous les pays; rien ne méritoit moins d'être adopté, & d'avoir tant de fades copistes, que cette

maxime dogmatique de Bayle : que l'athéïsme est un moindre crime que l'idolatrie ; comme si, contester toute souveraineté, ce n'étoit pas attenter plus directement aux droits de son Roi légitime, que de se trouver engagé par méprise dans le parti d'un séducteur son concurrent. On se releve plus aisément d'une erreur de fait, que d'une erreur de droit.

Combien de si horribles paradoxes ne sont-ils pas capables de revolter ceux qui ont tant soit peu de sentimens ! Quel peut être encore le but de cet autre paradoxe du malheureux Ecrivain que nous suivons ici de plus près : « La pensée du néant n'effraye personne. » Quand il seroit vrai que cette pensée n'effraye pas, c'est pour cela même que l'univers ne peut trop craindre qu'elle ne s'insinue dans les esprits. Elle bannit toutes les terreurs nécessaires au maintien de l'ordre & des mœurs. Si l'on n'a rien à craindre pour l'autre vie, il n'y aura plus dans la vie présente de sûreté pour personne. Il faudroit des hommes d'une nature différente de la nôtre, des hommes parfaitement à l'abri de tout le venin des passions, pour n'avoir pas besoin d'être retenus par les appréhensions de l'autre vie, frein absolument nécessaire, & sans lequel les mœurs ne peuvent subsister.

Une morale telle que la morale du Christianisme, appuyée de l'espoir d'une récompense, & de la crainte d'un châtiment dans l'éternité ; voilà de quoi maintenir l'ordre & la décence dans une société d'hommes passionnés & méchans.

Elle est si belle, cette morale, que les plus grands ennemis du Christianisme ne lui ont jamais reproché, que sa trop grande perfection. Elle a plusieurs fois arraché des éloges aux impies eux-mêmes. Ecoutons ce qu'en dit l'Auteur des Lettres Juives : c'est un Juif que l'on fait parler, & qui conformément aux préventions de la nation, donne aux Chrétiens un nom dont l'origine vient de l'idée que les Juifs s'étoient faite que Jesus-Christ étoit de Nazareth. « Les premiers Nazaréens, dit cet Auteur, » ont prêché une doctrine si conforme à l'é- » quité, & si utile à la société, que leurs » plus grands adversaires conviennent au- » jourd'hui, que leurs préceptes moraux sont » infiniment au-dessus de ceux des plus sa- » ges Philosophes de l'antiquité. La foi » des Nazaréens démontrée telle que la » prêchent leurs Docteurs de la premiere » classe, a encore plus de brillant que la » nôtre. Ils ont tous nos premiers princi- » pes ; mais il semble qu'ils en ayent épuré » les suites. La nôtre a quelque chose de

» farouche : la leur eſt dictée par la bonne
» foi, la candeur. Le pardon des ennemis,
» toutes les vertus que l'eſprit & le cœur
» peuvent embraſſer, leur ſont étroitement
» commandées. Un véritable Nazaréen eſt
» un parfait Philoſophe. Dans les autres re-
» ligions, l'homme, vil eſclave, ſemble
» ne ſervir Dieu que par intérêt. Les Naza-
» réens ſont les ſeuls qui ayent le cœur
» d'un vrai fils pour un ſi bon pere. »

Ce portrait eſt d'autant plus naïf & plus plus glorieux à la Religion chrétienne, qu'il eſt tracé par une main non ſuſpecte. Il eſt vrai que l'Auteur y a mêlé enſuite des traits d'amertume ſur le relâchement qu'il reproche à pluſieurs Miniſtres de la Religion ; mais ces reproches, quelque fondés qu'ils puiſſent être, ne changent rien au fond de la morale qui eſt également pure & parfaite, quoiqu'elle ſoit mal pratiquée.

L'Auteur de la Henriade n'a point oſé invectiver contre cette morale ; il s'eſt contenté de la déclarer trop ſévere, & de prétendre qu'elle faiſoit de Dieu un vrai tyran. Mais on a beau exagérer la péſanteur du joug évangélique, les ſacrifices qu'il exige, les efforts qu'il perſuade, les combats auxquels il engage : on a beau groſſir le fardeau des vertus qui ſont la matiere de

ses préceptes & de ses conseils, amour des ennemis, mort à soi-même, détachement des biens temporels, mépris des grandeurs, renoncement aux voluptés, guerre continuelle contre le démon, le monde & sa propre chair, guerre de tous les instants & de toute la vie ; on sera toujours forcé de convenir que cette morale est la seule qui donne de saines idées des choses, la seule qui assure vraiment la société, en prévenant tous les inconvéniens qui pourroient y mettre du trouble.

Elle condamne les désordres de l'ambition, les fureurs de la vengeance, l'esprit d'intérêt & d'avarice, les dissolutions de l'incontinence & de la volupté ; & par-là elle purge la société de tous les levains de discorde qui l'empoisonnent, de toutes les convulsions qui l'agitent, de tous les embrasemens qui en consument les nœuds.

Non-seulement le Christianisme interdit à cet égard toutes les actions extérieures, mais il s'applique à épurer les intentions, à regler les desirs & les pensées: seul moyen d'attaquer le mal dans sa source, & d'étouffer le germe des iniquités. Non-seulement il proscrit les vices, mais il ordonne toutes les vertus qui leur sont contraires, & il veut qu'elles soient pratiquées dans leur perfection. A l'ambition, il oppose

la modestie & l'humilité ; à l'esprit de vengeance, celui de douceur & de paix ; à l'avarice, l'aumône & l'amour de la pauvreté ; à la volupté, la mortification & l'amour des croix ; à l'intempérance, l'abstinence & le jeûne ; à l'oisiveté, l'assiduité au travail & à la priere ; à l'esprit d'indocilité & de rébellion, l'obéissance aux maîtres que Dieu nous donne, quand même ils abuseroient de leur pouvoir.

Morale austère sans doute : cependant malgré son austérité, elle a été reçue des peuples les plus orgueilleux & les plus vains, des peuples les plus avides & les plus intéressés, des peuples les plus vindicatifs, des peuples les plus indociles & les plus indépendans, des peuples enfin les plus livrés aux excès de la crapule & de l'incontinence : tant le vrai a d'empire sur le faux, sur-tout quand c'est la charité qui fait entrer dans la vérité !

Cette morale est, j'en conviens, d'une pratique extrêmement difficile, à l'homme perverti en Adam. Le cœur corrompu & dominé par ses passions criminelles y entrevoit une sorte d'impossibilité : mais le même Evangile qui nous la prêche, nous apprend qu'elle est en effet au-dessus des forces de la simple nature ; que cependant il ne faut pas désespérer d'y atteindre ; qu'en

qu'en s'adressant à Dieu avec une humble foi & une ferme confiance en sa toute-puissante miséricorde, on devient capable par sa grace de déraciner les arbres & de transporter les montagnes, c'est-à-dire, de vaincre les passions les plus opiniâtres, de surmonter & de détruire les habitudes les plus invétérées, & que *tout est possible à celui qui croit:* que notre principal devoir, par rapport à l'observation de la Loi chrétienne, est de demander à notre Pere céleste les secours dont nous avons besoin pour être fidéles : mais qu'il faut les demander autant & comme une si grande chose doit être demandée : que Jesus-Christ nous ayant assuré lui-même que nous obtiendrons tout ce que nous demanderons en son nom, il n'y a que notre propre dureté & notre orgueil qui puissent nous rendre impraticable la morale évangélique : enfin qu'elle n'a rien que de facile & de doux pour ceux qui se laissent enflammer par les traits du divin amour. *Marc. ix. 22.*

La sainteté, la pureté, la perfection de cette morale, est d'ailleurs une nouvelle preuve de la vérité de la religion chrétienne. Sublime, parfaite comme elle est, elle n'a pu avoir que Dieu pour Auteur. Si les hommes avoient été chargés d'en diriger le plan, ils l'auroient accommodée

O

à leur foiblesse. ils en auroient écarté toutes ces rigueurs qui rébutent. En la rendant d'une pratique plus aisée, ils auroient eu plus d'espérance de la faire goûter. Nul intérêt n'auroit pu les engager à la rendre si mortifiante pour la nature. Sa perfection & son succès, sont donc les signes sensibles du doigt de Dieu, dont la sagesse ne pouvoit prescrire que des vertus parfaites, & dont la puissance étoit seule capable de les rendre praticables à notre foiblesse.

Mais, disent les prétendus Philosophes, pourquoi Dieu nous a-t-il fait de si dures leçons? Lui qui ne doit vouloir que la félicité de ses créatures, se seroit-il fait un plaisir de leur rendre la vie malheureuse? Non sans doute; Dieu ne se plaît point à voir couler nos larmes. Il veut notre bonheur. Il le veut toujours & en tout tems; mais il veut que ce bonheur soit reglé & conforme à l'ordre souverain. Il veut que ce bonheur soit fondé sur l'innocence & la pureté de nos ames. Il veut, si cette innocence reçoit quelque atteinte, que les taches dont nous la souillons, soient lavées dans les larmes du repentir. Si nous n'avions pas tous péché en Adam, notre bonheur eût pu être aussi parfait que celui qu'il goûtoit lui-

même dans les délices du Paradis terrestre avant sa prévarication. Mais étant devenus infidéles & corrompus, il faut que nous soyons punis & réformés : & la Justice divine ne pouvant jamais perdre les droits qu'elle a sur nous, nous fait des loix, & nous impose des devoirs qui nous font sentir notre dégradation & la perversité de nos cœurs, mais dont l'observation, en nous rétablissant dans l'ordre dont nous sommes sortis, nous procure la paix du cœur, & l'union avec celui qui est notre unique & souverain bien. En un mot, Dieu ne condamne que nos vices & nos déréglemens. Il n'exige de rigueurs & de mortifications, que pour les expier, & pour nous en faire perdre le goût funeste. Pouvoit-il en faire moins?

Pour nous les adoucir ces rigueurs, il nous montre la récompense qu'il nous réserve dans l'autre vie. Il sçait même dès-à-présent nous procurer par l'onction de sa grace, des délices intérieures, qui rendent son joug plein de douceur, & son fardeau léger. Quiconque en effet s'abandonne aux transports du divin amour, se sent soutenu, animé, encouragé dans la voie étroite des commandemens. Il y jouit d'un bonheur si satisfaisant & si plein, qu'un jour passé dans les tabernacles du Sei-

gneur lui paroît préférable aux années que l'on passe dans la société des pécheurs & des impies.

Nous pourrions sans doute en demeurer là. En voilà plus qu'il n'en faut pour convaincre les Philosophes modernes, qu'ils ne haïssent le Christianisme, que parce que la pureté de ses loix ne peut s'accorder avec la bassesse & la grossiéreté de leurs sentimens. Cependant pour montrer encore combien en genre de mœurs & d'honnêté la Religion chrétienne a d'avantages sur l'irréligion, il est bon, utile & même nécessaire de placer ici un échantillon de la morale infâme des Philosophes de nos jours, & d'exposer quelques-unes des regles de conduite qu'ils n'ont pas honte de donner dans des écrits publics : regles de conduite qui auroient été détestées même par de sages Païens, & par les honnêtes gens de toutes les religions, de tous les siécles, de tous les pays, de tous les états.

Premiere regle de conduite, donnée par l'Auteur de la *Vie heureuse :* « Le vrai » bonheur de l'homme, le seul auquel il » doive aspirer, c'est la volupté. Une sen- » sation agréable, le bien-être actuel est » le seul pilote qui mene à la félicité ; tout » le reste n'est qu'un bien d'idée. » Cette

maxime a eté miſe en vers par le même Auteur.

Par le ſeul mouvement Dieu conduit la Nature,
Mais c'eſt par le plaiſir qu'il conduit les Humains...
La Nature attentive à remplir nos deſirs
Nous rappelle à ce Dieu par la voix des plaiſirs...
Il m'a dit : Sois heureux ; il m'en a dit aſſez.

Ainſi penſent des hommes qui ſe prétendent Philoſophes, qui ſe diſent inſtruits des bienſéances, & qui proteſtent que jamais ils n'ont entrepris de manquer aux égards que l'on doit à l'honnêteté publique. Mais quoi donc! eſt-ce un bonheur pour une créature raiſonnable que de ſe rouler dans l'ordure & dans la boue? L'homme eſt-il fait pour ſe ſaouler des plus ſales plaiſirs? Et n'eſt-ce pas ſe méconnoître totalement, que de reclamer une ſi honteuſe & ſi brutale félicité? De ſi horribles conſéquences ne font pas peur à l'Auteur de la *Vie heureuſe*. Dès-lors, pourſuit-il, « il faut ſonger au corps avant de ſonger à » l'ame, qu'il ne faut cultiver que pour » procurer plus de commodité à ſon corps. » Il faut donner à la raiſon, la nature pour » pilote & pour guide. Il eſt démontré, » graces aux lumieres philoſophiques de » notre ſiécle, par mille preuves ſans re» plique, qu'il n'y a qu'une vie & qu'une

» félicité; qu'une ame bien organisée n'est
» pas la dupe de l'honneur qu'on lui fait
» d'avoir des idées, & qu'elle se borne
» au sentiment. »

Il ne faut pas grande réflexion pour comprendre que l'amour de la volupté est le principe de tout ce discours, que le plus pur matérialisme en est la conséquence, & que toute la preuve consiste dans cette vague affirmation : il est démontré. Mais à qui prétendra-t-on jamais persuader que de pareilles maximes soient raisonnables, ou admissibles au tribunal de la saine raison ? Quel est l'homme sensé, s'il n'est pas corrompu, qui, à de pareils discours, n'iroit pas se jetter dans le sein de la Religion Chrétienne pour en admirer les loix, quand même il n'auroit pas la force de les suivre dans toute leur étendue ?

Seconde regle de conduite. « Il n'y a aucune distinction entre le bien & le mal,
» le vice & la vertu, le juste & l'injuste...
» Lorsque je fais le bien ou le mal, c'est
» mon sang qui en est cause... Il n'est ni
» bien ni mal moral, ni juste ni injuste que
» d'institution humaine... L'établissement
» des vertus & des vices doit son origine
» aux seules liaisons de la société.... On
» a remué l'imagination des hommes ; &
» par-là on a tiré parti de leur sentiment ;

» & ce qui en soi n'est qu'une chimere, » devient par relation un bien.... Il faut » plus craindre les gibets, que la conscience » & les Dieux. »

Voilà des maximes claires, où l'on dit sans detour ce que l'on pense; & il est inutile d'apprendre aux hommes le jugement qu'ils en doivent porter. Les suites qu'elles peuvent avoir, les excès où elles peuvent conduire, sont assez visibles.

Troisieme regle de conduite. « Il s'ensuit, » par une nécessité de conséquence, que la » raison étant bien au-dessous de l'instinct, » elle ne doit donc pas être la regle de nos » mœurs, par une usurpation manifeste » des droits de celui-ci. » L'Auteur de l'*Esprit des Loix* avoit déjà dit : « Le monde » physique est bien mieux gouverné que le » monde moral, & il s'en faut beaucoup » que le monde intelligent soit aussi bien » regi que le monde physique. » Pope a dit la même chose en vers.

En vain de la raison tu vantes l'excellence,
Doit-elle sur l'instinct avoir la préférence ?

Quatriéme regle de conduite. Il faut tout sacrifier aux impressions de l'instinct : il est le premier & le plus sûr de nos guides.

Dieu dirige l'instinct, & l'homme la raison...
... Orgueilleuse raison,

Sans nous rendre meilleurs tu nous rends misérables.
Le but de la raison n'est pas de nous guider,
Son principal emploi se borne à nous garder.

Ces principes généralement reçus parmi les prétendus Philosophes, n'ont pas empêché un de leurs principaux Oracles, qui se fait un jeu de retracer dans ses écrits les idées les plus contradictoires, de rendre cet hommage à la Providence :

O Providence ! ô mystère sublime !
Si quelquefois notre cœur combattu
En chancellant se perd dans ton abysme;
C'est quand le bras qui frappe la vertu
N'a pas daigné commencer par le crime.

ou plutôt, il est naturel de penser que le Poëte, en s'exprimant ainsi, a voulu tourner en dérision les idées que la Religion nous donne de la Providence. Mais où il a excellé, c'est en dévéloppant les motifs qui ont engagé Dieu à signaler sa vengeance contre la ville de Lisbonne. Ces motifs, selon lui, sont que Dieu ne voyoit, pour désarmer sa colere dans cette Ville, que des légions sacrées de Moines, qu'il nomme Pénaillons, que le tribunal de l'Inquisition, que des Chapelets, des *ex voto*, des Rubriques dévotes. Ne voilà-t-il pas des plaisanteries bien placées dans un sujet si tragique ?

L'instinct est donc le premier guide, selon les prétendus Philosophes; la nature est le second, ou pour mieux dire, ces deux guides ne sont que le même.

Cédons, conformons-nous aux loix de la Nature,
La route qu'elle trace est toujours la plus sûre.

Ainsi voilà toutes les passions en liberté. Tous leurs desirs sont affranchis, tous leurs mouvemens sont légitimes, tous leurs excès sont autorisés; toute la sagesse se borne à ne rien refuser à la nature. Non-seulement cette route est permise, mais elle est la meilleure & *la plus sûre.*

« Les Moralistes, dit l'Auteur des *Mœurs*, » déclament d'ordinaire contre les passions, » & ne se lassent point de vanter la raison. » Je ne craindrai point d'avancer, au con- » traire, que ce sont les passions qui sont » innocentes, & notre raison qui est seule » coupable. » On le voit, c'est par-tout même systême. Renverser l'autorité de la raison, pour établir l'empire des passions sur ses ruines : voilà ce que généralement on se propose.

Un Auteur plus récent a accumulé dans un livre intitulé *de l'Esprit*, toutes les indécences & toutes les horreurs qui avoient été dispersées jusques-là dans les divers ouvrages des prétendus Philosophes. Selon

lui, la sensibilité physique & l'intérêt personnel, ont été les auteurs de toute justice. L'intérêt est l'unique juge de la probité & du mérite des hommes. Si l'on perd l'intérêt de vûe, on n'a nulle idée nette de la vertu & de la probité. L'univers moral est soumis à la loi de l'intérêt, comme l'univers physique l'est aux regles du mouvement. Avant la formation des sociétés, il n'y avoit aucune loi, ni par conséquent aucune justice. La vertu est le desir du bonheur général. La justice consiste dans l'observation des conventions que l'intérêt commun a fait faire.

Tom. 2 homil. xij. ad popul. Antioch n. 3.

Saint Chrysostôme nous avoit appris que la loi naturelle a été donnée à l'homme au moment de sa création. Qu'est-ce que cette loi, dit ce saint Docteur, jugez en par la conscience, autre présent du Seigneur, à laquelle il appartient de faire le discernement du bien & du mal? Nous n'avons pas besoin d'apprendre que la fornication est un mal, & que la continence est un bien. Nous sçavons cela naturellement. Nous sçavons de même que le meurtre & le vol sont des crimes. Aussi Dieu, en donnant ses Loix, s'est contenté de dire *vous ne tuerez point*, sans ajouter que le meurtre est un mal; parce que cela étoit suffisamment connu par la conscience. Au lieu que quand

Dieu fait d'autres Commandemens qui ne sont pas compris dans la loi naturelle, & qu'il pourroit ne pas faire, il ajoute ordinairement la raison & le motif du précepte.

Le même S. Docteur raisonnant contre les Gentils, qui refusoient de reconnoître une Loi naturelle dont Dieu fut l'Auteur, leur disoit : Si Dieu n'a pas gravé cette Loi dans nos cœurs, qui est-ce qui a donc déterminé les Legislateurs des Nations à faire des Loix contre l'homicide & le vol, pour les droits & la sûreté des Citoyens? *Ibid. n. 4 & 5.*

Dira-t-on que ces Loix s'étoient transmises des peres aux enfans? Mais enfin il faut remonter à un premier guide, à un premier instituteur. N'est-ce pas la conscience? N'est-ce pas la Loi naturelle que Dieu a donnée à l'homme, en lui donnant l'existence & la vie? Ces raisonnemens sont simples & solides; mais nos Incrédules n'ont garde de les approfondir.

La base des mœurs, selon l'Auteur de l'*Esprit*, est le plaisir, sans en excepter le plus sensuel. Il érige l'amour profane en ressort principal des vertus. Il ne rougit pas de mettre sous les yeux des Lecteurs les pratiques licentieuses de certains Peuples idolâtres. Il rassemble sans pudeur les anecdotes, les plus obscènes, & les images les plus impudiques. Il condamne la raison à

se taire en présence des passions. " Que la
,, raison, dit-il, nous dirige daus les ac-
,, tions les plus importantes de la vie, je
,, le veux : mais qu'on en abandonne les
,, détails à ses goûts & à ses passions. Qui
,, consulteroit sur tout la raison, seroit sans
,, cesse occupé à calculer ce qu'il doit faire,
,, & ne feroit jamais rien. ,, Il appelle des pédans, des déclamateurs, des gens sans esprit, ceux qui recommandent sans cesse la modération des desirs. Il prétend que celui qui pour être vertueux auroit toujours ses penchans à vaincre, seroit essentiellement un mal-honnête homme. Il conseille aux personnes du sexe, de franchir toutes les bornes; il leur donne des prétextes pour ne plus connoître de pudeur. Il prodigue ses éloges à tous les excès de l'impureté. Que nos Philosophes s'irritent tant qu'il leur plaira de nos invectives : quand on lit, quand on entend de pareilles horreurs, on ne peut s'empêcher de se demander à soi-même, si ce sont des Philosophes, si ce sont des hommes qui les débitent.

Le même Auteur assure qu'il faudroit se faire une Morale comme on se fait une Physique expérimentale ; qu'envisagée de ce point de vûe, la Morale de vaine qu'elle est, deviendroit une science utile à l'univers ; qu'il faut considérer des hauteurs de

la méditation le spectacle des mœurs, des coutumes, des religions, seul moyen de briser tous les liens des préjugés, de passer sans étonnnement du Serrail à la Chartreuse. C'est conformément au même principe, & toujours en lâchant la bride aux passions, à l'instinct, au sentiment, que dans l'*Histoire de l'ame*, on lit encore pag. 397, ces paroles qui ne sont que trop claires : *Le Sage se crée une Loi naturelle.* Que cela ne signifie-t-il pas dans le langage des Philosophes modernes ?

L'infâme Auteur du Livre intitulé l'*Esprit*, qui semble n'avoir eu d'autre but que d'entasser sans suite, ni liaison, toutes les impiétés, les paradoxes, les obscénités imaginables, n'en demeure pas là : il ne craint pas de proposer comme des dogmes la Morale de Spinosa, sans le nommer, & de dire, qu'un Philosophe, qui, comme Démocrite, ne voit dans les hommes que des foux, ou des enfans contre lesquels il seroit ridicule de se fâcher, ne les voit que de l'œil dont un Méchanicien regarde le jeu d'une machine ; que quand il les voit méchans, cruels & injustes, il ne s'irrite point de leur méchanceté ; il ne se plaint que de la nature qui de chaque être fait un assassin, n'ayant pour base que l'intérêt personnel ; qu'on n'est jamais juste que

lorſqu'on a intérêt de l'être ; que la vertu envisagée comme l'idée de l'ordre & du beau eſſentiel, n'eſt que le rêve ingénieux & inintelligible du Platoniſme ; que les vertus n'étant que de préjugé, ne peuvent contribuer en rien au bonheur public ; qu'un Philoſophe croit toutes les coutumes égales, celle même de tuer les enfans, les vieillards, les malades, auſſi-bien que les plus infâmes pratiques des Gnoſtiques, par la raiſon qu'il ignore les motifs de leur établiſſement, qui ont pu être empruntés de l'utilité réelle.

Que l'abſence des paſſions produiroit l'abrutiſſement parfait, & qu'on ne peut ceſſer d'être paſſionné ſans devenir ſtupide ; qu'une paſſion forte eſt ſi néceſſaire à notre bonheur, que ſans elle la vie nous ſeroit inſupportable ; que les gens ſenſés ſont toujours inférieurs aux gens paſſionnés ; que nous ne devons tous les objets de notre admiration qu'aux paſſions ; qu'un homme qui ſacrifieroit les plus fortes paſſions à l'amour de la vertu ou du bien public, ne pourroit être qu'une chimere ; que la route de la vertu eſt celle des plaiſirs, celle de l'amour, le plus vif de tous.

Qu'il faut prendre l'amour pour précepteur, ſi l'on veut s'élever aux grandes choſes ; que les femmes galantes conſeil-

lées par le deſir de plaire, font des citoyens utiles; que la Circaſſienne, qui la premiere a inoculé ſes filles pour ſauver leur beauté, s'eſt rendue plus recommandable à l'univers, que toute Fondatrice d'Ordres Religieux; que tout le mal que peut occaſionner l'amour des femmes, n'eſt qu'une paillette de cuivre, mêlée à des veines d'or.

Que la corruption des mœurs eſt alliable avec toutes les belles qualités qui font les grands hommes; qu'elle n'eſt mauvaiſe, que là où elle eſt défendue comme en France; qu'il faudroit rendre les femmes communes, & déclarer tous les enfans, enfans de l'Etat; que la ſeule volupté peut nous conſoler du malheur d'être; que nul vice, nulle vertu n'en mérite le nom, que relativement au public; que la probité d'un particulier ne peut importer au public, tant elle lui eſt peu utile.

Que le mobile unique des actions & des vertus, c'eſt l'amour des plaiſirs des ſens; que c'eſt dans les pays, où les vertus étoient encouragées par l'eſpoir des plaiſirs des ſens, qu'elles ont jetté le plus grand éclat; qu'une amitié ſans beſoin ſeroit un effet ſans cauſe; que la Nation heureuſe ſeroit celle où l'on ne ſe permettroit que des crimes d'intérêt.

Qu'un homme de génie, eût-il des vices, est plus estimable que les esprits justes, d'une bonne conduite; que tous les Gouvernemens & toutes les Loix sont l'effet du hazard, & non de la sagesse des Législateurs; que le hazard a joué dans le monde un plus grand rôle qu'on ne pense.

Que l'existence des corps n'étant qu'une probabilité, on ne peut assurer que l'univers ne soit pas un pur fantôme; que loin que les hommes soient créés pour la Religion, un Historien profane a dit, que dans une balance le mal qu'ont fait les Religions, l'emporteroit sur le bien.

Ce n'est là qu'une partie des horribles maximes de cet Auteur, qui n'a épargné ni la Religion ni les mœurs, ni même l'autorité des Souverains, qu'il ébranle de cent manieres différentes. Nous devrions demander excuse à nos Lecteurs de mettre sous leurs yeux une Morale si horriblement scandaleuse, & qu'on seroit tenté, pour la décharge de l'Auteur, de prendre plutôt pour une dérision & une espéce d'ironie, que pour un ouvrage sérieux & refléchi. Mais la sévérité avec laquelle l'autorité publique s'est élevée contre cet ouvrage, ne permet pas de former cette favorable conjecture: & dans la nécessité où nous sommes de

confondre les impies, & de précautionner nos Lecteurs contre leur séduction, nous ne pouvions trop charger la peinture de leur monstrueux excès.

Nous en resterons cependant ici. Il n'est pas nécessaire d'entrer dans un plus grand détail des ouvrages impies, où l'honnêteté publique est attaquée sans ménagement. En voilà bien assez pour démontrer à tout esprit sage & qui aime la vertu, que la comparaison entre la Morale des Chrétiens & celle des Philosophes modernes, est toute à l'avantage de la premiere, & à la confusion de la seconde; que la premiere est faite pour regler les mœurs & les épurer; que la seconde ne peut que les allarmer & les corrompre. Qu'on lise l'Evangile, & les écrits des Apôtres, qui n'ont cessé depuis la naissance du Christianisme d'être la base de toutes les instructions qui ont été données dans tous les siécles à ceux qui en font profession; qu'on refléchisse même sur le plan & l'histoire de la Religion; qu'on fasse attention à tout ce que contiennent les saintes Ecritures, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament: on n'y trouve par-tout que les motifs les plus préssans de réformation, & les plus belles leçons de sainteté; & c'est ce qui, indépendamment même de toute preuve externe, for-

me une espéce de démonstration de la vérité de la Religion chrétienne, capable de persuader toute personne, qui fait profession de se conduire par la raison.

Aussi plus l'on s'applique à considérer l'acharnement incompréhensible des incrédules contre le Christianisme, & plus l'on est convaincu que c'est sur-tout à sa morale qu'ils en veulent, & aux devoirs qu'il impose aux hommes. Nous avons déjà remarqué dans la Préface de cet ouvrage, que les principes les plus généralement établis dans leurs écrits, prêchent une tolérance universelle. Par-tout ils se déclarent contre l'intolérance : ils la traitent de barbarie aveugle, de fureur superstitieuse, de zèle fanatique. Ils veulent qu'on n'ait que de l'indulgence pour les fausses opinions des hommes, de la compassion pour leurs erreurs, de la condescendance pour leurs égaremens. Et par-tout ils se déchaînent avec l'intolérance la plus marquée contre le Christianisme. Ils donnent volontiers des éloges à tous les peuples ennemis de cette Religion, quelque barbares, quelque superstitieux, quelque fanatiques qu'ils puissent être, pour affoiblir par contrecoup le respect que l'on a pour le Christianisme. Que prouve cette conduite, sinon qu'ils en veulent aux mœurs sévéres

que les Loix de l'Evangile prescrivent ? Tel est le but revoltant que se propose la philosophie de nos jours : & ce qu'il y a de pis encore, c'est que non-contente de le poursuivre elle-même ce détestable but, & de se glorifier d'y être arrivée en suivant, ce qu'ils appellent les lumieres de leur raison, qui n'est qu'un funeste égarement ; elle semble encore vouloir faire des prosélytes, & multiplier les ennemis de notre sainte Religion.

Il est aujourd'hui peu de livres, peu de conversations, où la Religion n'essuye directement ou indirectement quelque attaque. On ne cesse d'inculquer avec une espéce d'affectation, & de débiter avec un ton décisif les maximes les plus scandaleuses tout à la fois & les plus séduisantes. A quoi bon, dit-on, ne pas user de son bon sens pour briser des chaînes forgées par une politique ambitieuse ? Pourquoi se laisser déchirer par d'importuns remords, dont la raison peut émousser la pointe, & qui n'annoncent qu'une conscience dupe des préjugés ? Pourquoi se laisser dominer par ces hommes préoccupés, par ces *Cagots* qui ne travaillent qu'à empoisonner les douceurs de la vie présente, en vûe d'un bonheur avenir, adroitement reculé dans une éternité imaginaire ?

Autrefois on n'osoit point être impie à découvert, on ne hazardoit qu'en tremblant, & sous de grands déguisemens les maximes de l'incrédulité : aujourd'hui que le mal a fait beaucoup de progrès, on se montre impie sans honte; on se donne hardiment pour tel; on attache à cette fausse philosophie une idée de supériorité d'esprit & de lumieres; on ose même soutenir que la Religion n'est plus le partage que de l'imbécile vulgaire. Ainsi les piéges de l'incrédulité deviennent plus communs, & ses amorces plus efficaces. Pour marcher dans les voies de l'impiété, on avoit autrefois le respect humain à vaincre. On a aujourd'hui à s'en défendre, pour s'éloigner de ces indignes voies. Et combien est-il facile de se laisser surprendre par des maximes qui sont si favorables aux mauvais penchans, qui mettent les passions en liberté, en leur ôtant les barrieres qui pouvoient les contenir? sur-tout quand la vanité y est intéressée, & qu'il y a une espéce d'honneur à ne plus s'assujettir aux loix & aux principes du Christianisme ?

Je conviendrai, si l'on veut, qu'il n'est peut-être pas impossible de rencontrer dans quelques-uns de nos prétendus Philosophes des apparences ou même des traits de probité, de modération, qui leur atti-

rent de l'eſtime & de la conſidération. Mais outre que l'expérience nous montre que l'homme, ſoit en bien, ſoit en mal, ne ſe conduit pas toujours conformément à ſes principes : il n'en eſt pas moins viſible que ſi les Incrédules agiſſoient conſéquemment, ils ne pourroient être que des libertins ſans foi, ſans honneur, ſans conſcience ; & effectivement la plûpart ne ſont pas autre choſe. Si donc tous ne donnent pas dans les mêmes excès, s'il y a parmi eux un petit nombre de gens d'honneur, bons citoyens, hommes équitables & généreux, que prouve leur exemple ? ſinon que la force de l'éducation, la bonté du caractère, l'empire de la Loi naturelle l'emporte dans eux ſur les plus mauvais principes. Il n'eſt pas moins vrai qu'une vie preſque diſſolue, qu'un déſordre univerſel, ſont la conſéquence naturelle de toute Philoſophie, qui a l'athéiſme ou le matérialiſme pour fondement. Pour nous en convaincre encore plus ſenſiblement, mettons ici le Chrétien & le Philoſophe en oppoſition dans les différentes ſituations de la vie, dans la proſpérité ou dans la diſgrace, à la tête du Gouvernement, ſur les tribunaux de la Juſtice, & dans toutes les conditions qui partagent la ſociété civile. Il ſera facile d'apperce-

voir dans ce contraste, de quel côté se trouvera l'honnêteté des mœurs & le bon ordre.

Les Philosophes modernes en opposition avec les Chrétiens dans les différentes situations de la vie.

Le vrai Chrétien souffre l'adversité sans en murmurer, use de la prospérité sans s'y attacher. Toujours modeste, & toujours désintéressé, toujours complaisant & charitable, toujours soumis à Dieu, & indifférent pour tout le reste, il trouve son avantage dans ses malheurs, parce qu'ils expient ses crimes, & perfectionnent ses mérites; qu'ils assurent & augmentent ses espérances. De même la prospérité devient utile à son salut : il n'en use ni pour se procurer des commodités & des délices, ni pour se livrer au faste & à la magnificence; mais pour soulager les pauvres, pour consoler les affligés, pour fournir des ressources à ceux qui sont dans le travail & dans la peine. Voilà ce que le Christianisme inspire à tous ceux qui sont vivement pénétrés de ses maximes.

Que voit-on au contraire de la part des Incrédules qui prospérent ? fierté, arrogance, dureté, caprices, sensualité, faste,

mollesse, plaisirs de toute espéce, voluptés de toute façon. Dans la disgrace, ils ne montrent qu'abbattement, murmures, impatience, désespoir, accablement. Voilà leur philosophie.

Un Roi véritablement chrétien est, & se montre le pere de son peuple. Attentif à maintenir les droits & les prérogatives de sa couronne, parce que c'est un dépôt qu'il est chargé de conserver en son entier, on ne le voit point inquiéter ses voisins, & empiéter sur leurs possessions. Pacifique par devoir, guerrier par nécessité, il gagne l'amour de ses peuples, & la confiance de ses rivaux par sa droiture, sa modération & son équité. Malheur au contraire au peuple, assez abandonné du Ciel pour être gouverné par un Roi philosophe, dans le sens qu'on donne aujourd'hui à cette expression. Que n'a-t-il pas à redouter d'un maître dur & impitoyable par principe? Quelles calamités n'attirera pas sur lui l'ambition inquiéte, les prétentions injustes, les entreprises déraisonnables d'un Roi, qui, s'il agit conséquemment, sacrifiera tout pour se satisfaire, ne connoîtra d'autres Loix que celles que lui imposent les bornes de son pouvoir & la contradiction des événemens, qui versera sans regret le sang de ses Sujets pour la moindre con-

quête? Le Ciel a-t-il des fléaux plus redoutables qu'un Roi de ce caractère?

La fortune des hommes, leur honneur & leur vie, soumis à un Juge véritablement chrétien, ne trouveront chez lui qu'impartialité, application, vigilance pour ne pas se laisser surprendre, délicatesse pour ne rien faire contre sa conscience, roideur contre les sollicitations, empressement à rendre justice, & à faire triompher le bon droit sans acception des personnes. Voilà des Juges que tout le monde désire, & que chacun voudroit avoir. Que ne craindroit-on pas, si l'on voyoit la balance entre les mains d'un homme imbu des principes détestables de la Philosophie moderne! Se croiroit-on vis-à-vis de lui en sûreté contre les appas de l'or, contre l'empire du crédit, contre les séductions de la volupté, contre les vertiges de l'esprit de parti? Est-il un seul plaideur qui ne soit intéressé à écarter du nombre de ses Juges, un homme qui croiroit que toutes les Loix ne sont que l'ouvrage des préjugés, & que satisfaire ses passions est la seule vraie sagesse?

Un vrai Chrétien ne connoît que son devoir dans quelqu'état que la providence l'ait placé. L'Evangile apprend aux Publicains que si leur état est nécessaire & permis,

mis, il eſt extrêmement critique ; qu'ils ne doivent point profiter de tous les moyens qu'il leur donne d'augmenter leur fortune ; qu'ils ſont obligés d'exécuter les Ordonnances ; mais qu'ils ſont encore plus obligés de s'en tenir préciſément à ce qu'elles preſcrivent, & de ne rien s'attribuer au-delà. *Nihil ampliùs quam quod conſtitutum eſt vobis faciatis.* Luc. iij. 13.

L'Evangile apprend aux ſoldats qu'ils doivent être exacts au ſervice militaire ; que Dieu & l'ordre public le veulent ainſi ; mais que le glaive qu'on leur a mis en main ne doit ſervir qu'à la défenſe & non à l'oppreſſion des citoyens ; qu'ils doivent ſe contenter de leur ſolde, & éviter la rapine & le brigandage. *Neminem concutiatis, ... & contenti eſtote ſtipendiis veſtris.* Luc. iij. 14.

L'Evangile enſeigne à tout citoyen qu'il peut ſe ſauver dans ſon état, pourvu qu'il en rempliſſe les devoirs, & qu'il en évite les écueils : de ſorte qu'un vrai Chrétien, non-ſeulement peut réuſſir dans toute ſorte d'état, mais qu'il y réuſſira mieux que tout autre, s'il ſuit avec exactitude les Loix de l'Evangile. Au lieu qu'un Philoſophe qui penſe à la maniere de nos jours, ne peut, s'il ſuit ſes principes, que porter le trouble, le déſordre & la confuſion dans tous les états, où l'intrigue & ſon ambition l'auront placé.

Ce ne sont pas ici des idées imaginaires, ni des portraits imités d'après des chimères. Quand le malheur des tems & la dépravation des mœurs n'auroient pas laissé subsister encore quelques exemples des sentimens que le Christianisme inspire à ceux qui le respectent & qui le suivent : quand la fausse philosophie de nos jours ne produiroit pas autant de désordres qu'elle est capable de le faire, & que nous avons la douleur d'en voir : l'Ecriture sainte nous rend à ce sujet un témoignage précieux qu'il est important de recueillir. L'Esprit saint lui-même, en faisant le tableau de l'impie & de sa haine pour le juste, nous montre clairement ce que l'on doit attendre des hommes qui ne veulent ni Dieu ni Religion. Voici le portrait qu'il fait de leurs sentimens & de leurs dispositions.

Sagesse, Chap. II. ℣. 1. " Les méchans ont dit dans l'égarement
,, de leurs pensées : Le tems de notre vie
,, est court & fâcheux. L'homme après sa
,, mort n'a plus de bien à attendre ; & on
,, ne sçait personne qui soit revenu des
,, enfers. Nous sommes nés comme à l'a-
,, venture ; & après la mort nous serons
,, comme si nous n'avions jamais été. La
,, respiration est dans nos narines comme
,, une fumée, & l'ame est comme une étin-

„ celle de feu qui remue notre cœur. Lorsqu'elle sera éteinte, notre corps sera réduit en cendres. L'esprit se dissipera „ comme un air subtil ; notre vie disparoîtra comme une nuée qui passe, & s'évanouira comme un brouillard qui est „ poussé en bas par les rayons du soleil, & „ qui tombe étant appésanti par sa chaleur. Notre nom s'oubliera avec le tems, „ sans qu'il reste aucun souvenir de nos „ actions parmi les hommes. Car le tems „ de notre vie n'est qu'une ombre qui passe ; & après la mort, il n'y a plus de retour : le sceau est posé, & nul n'en revient. Venez donc, jouissons des biens „ présens ; hâtons-nous d'user des créatures pendant que nous sommes jeunes. „ Enivrons-nous des vins les plus excellens ; parfumons-nous d'huile de senteur, & ne laissons point passer la fleur „ de la saison. Couronnons-nous de roses „ avant qu'elles se flétrissent. Qu'il n'y ait „ point de pré où notre intempérance ne se „ signale. Que nul ne se dispense de prendre part à notre débauche. Laissons partout des marques de réjouissance, parce „ que c'est là notre sort & notre partage. „ Opprimons le juste dans sa pauvreté ; „ n'épargnons point la veuve, & n'ayons „ aucun respect pour la vieillesse & les

„ cheveux blancs. Que notre force soit la
„ loi de la justice : car ce qui est foible,
„ n'est bon à rien. Faisons tomber le juste
„ dans nos piéges, parce qu'il nous est in-
„ commode, & qu'il est contraire à notre
„ maniere de vie, qu'il nous reproche les
„ violemens de la Loi, & qu'il nous des-
„ honore en décriant les fautes de notre
℣. 21. „ conduite. . . . . . Ils ont eu ces pensées,
22. „ & ils se sont égarés; parce que leur propre
„ malice les a aveuglés. Ils ont ignoré les
„ secrets de Dieu; ils n'ont point cru qu'il
„ y eût de récompense à espérer pour les
„ justes, & ils n'ont fait nul état de la
„ gloire qui est reservée aux ames sain-
Chap. „ tes. . . . . . . Mais les ames des justes
III. ℣. 1. „ sont dans la main de Dieu; & le tour-
„ ment de la mort ne les touchera point.
„ Ils ont paru morts aux yeux des insen-
„ sés; leur sortie du monde a passé pour
„ un comble d'affliction; & leur séparation
„ d'avec nous, pour une entiere ruine :
„ cependant ils sont en paix; & s'ils ont
„ souffert des tourmens devant les hom-
„ mes, leur espérance est pleine de l'im-
„ mortalité qui leur est promise. Leur af-
„ fliction a été légere, & leur récompense
„ sera grande, parce que Dieu les a ten-
„ tés, & les a trouvés dignes de lui. Il
„ les a éprouvés comme l'or dans la four-

„ naise ; il les a reçus comme une hostie
„ d'holocauste; & il les regardera favorable-
„ ment, quand le tems sera venu. Les jus-
„ tes brilleront, & ils étincelleront comme
„ des feux qui courent au travers des ro-
„ seaux. Ils jugeront les nations, & ils do-
„ mineront les peuples; & leur Seigneur
„ regnera éternellement. Ceux qui mettent
„ leur confiance en lui, auront l'intelli-
„ gence de la vérité ; & ceux qui lui sont
„ fidéles dans son amour, demeureront
„ attachés à lui, parce que le don & la paix
„ est pour ses élus. Mais les méchans se-
„ ront punis selon l'iniquité de leurs pen-
„ sées : parce qu'ils ont négligé la justice,
„ & qu'ils se sont retirés d'avec le Seigneur.
„ Car celui qui rejette la sagesse & l'ins-
„ truction, est malheureux : l'espérance de
„ ces personnes est vaine, leurs travaux
„ sont sans fruit, & leurs œuvres sont
„ inutiles. „

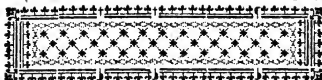
Telle est la peinture que le Saint Esprit fait lui-même du juste & de l'impie, & de ce qu'ils ont à attendre l'un & l'autre, en marchant dans leurs voies. Mais ce qui est sur-tout à remarquer ici, c'est le rapport comme nécessaire qu'il y a entre les faux & détestables principes que les incrédules se forgent sur la nature de l'ame, sa spiritualité, son immortalité, &c. & les désor-

dres qui en sont, la suite & l'accompagnement. Tel est en effet l'objet de leur honteuse Philosophie.

La conduite de quelques-uns, qui sont comme une espéce d'exception, ne doit pas mettre les autres à l'abri du reproche de dissolution qu'on est fondé à leur faire. En effet, puisque le Christianisme lui-même, qui est si saint dans ses Loix, qui oppose aux moindres péchés des menaces si effrayantes, ne rend pas toujours ceux qui en font profession, fidéles à combattre leurs mauvais penchans : comment cet objet si nécessaire sera-t-il rempli par une Philosophie qui juge légitime tout ce qui plaît, & qui fait disparoître toutes les terreurs capables d'arrêter les progrès du vice ?

Conclusion.

Il est donc parfaitement démontré qu'en genre d'honnêteté le Christianisme mérite la préférence sur tous les systêmes de l'incrédulité ; que les mœurs trouvent leurs regles les plus parfaites, & leur appui le plus sûr dans les Loix de l'Evangile ; & qu'il n'y a plus ni mœurs ni vertus, si l'on adopte les maximes de la prétendue philosophie de nos jours.



LE PHILOSOPHE MODERNE, OU L'INCRÉDULE CONDAMNÉ AU TRIBUNAL DE SA RAISON.

QUATRIEME PARTIE.

La sûreté que l'on trouve dans la soumission à la Religion chrétienne, opposée aux dangers inséparables de l'irréligion.

Plan & partage de cette quatriéme Partie.

NOus avons vu dans les Parties précédentes, que les Incrédules n'ont point encore imaginé de systême: (Et comment pourroient-ils jamais venir à bout de s'en forger?) qui soit comparable au Chris-

tianiſme du côté de la crédibilité, & du côté de l'honnêteté. Les plans dont ils ſont les inventeurs, ou qu'ils s'efforcent de faire revivre, ſont également contraires aux principes de la ſaine raiſon, & capables de corrompre les mœurs ; tandis que le Chriſtianiſme dans ſes myſtères même les plus profonds n'enſeigne rien que la raiſon puiſſe combattre avec ſuccès, & que dans tous ſes préceptes il n'ordonne rien qui ne ſoit propre à rendre les hommes plus vertueux.

Pour achever de faire ſentir les avantages que la foi nous donne ſur les Incrédules, il me reſte à montrer que nous ne riſquons rien à croire l'Evangile, & qu'on riſque infiniment à ne le croire pas. Conſidérons ici les choſes relativement au tems & à l'éternité : c'eſt tout embraſſer ; & il n'eſt pas poſſible de propoſer à l'attention de l'homme des objets plus intéreſſans.

Les ſyſtêmes de l'incrédulité que l'on décore du nom faſtueux de Philoſophie, n'ont rien que de très-favorable aux inclinations corrompues du cœur humain ; & ſi l'eſprit pouvoit ne conſerver aucune inquiétude ſur la ſolidité de leurs fondemens, ils l'emporteroient infailliblement ſur tous les ſyſtêmes contraires. Mais

comme il s'en faut bien que l'eſprit puiſſe ſe guérir de ſes inquiétudes à cet égard ; comme les Incrédules les plus déterminés n'ont pu juſqu'à préſent mettre leurs principes à l'abri de toute incertitude ; il eſt bien inſenſé de s'engager à marcher ſur leurs traces, au riſque de donner dans une mépriſe qui eſt de la plus grande conſéquence pour cette vie & pour l'autre. Ne ſçavoir où trouver des conſolations dans les maux de la vie préſente, ignorer ce qu'on deviendra après la mort : c'eſt une ſituation affreuſe. Voilà pourtant le ſort que l'incrédulité prépare à tous ſes Sectateurs.

Le parti du Chrétien eſt le plus ſûr pour le tems, au lieu que le Philoſophe moderne eſt ſans reſſource dans les maux de la vie préſente.

L'un de ceux qui ont montré de nos jours plus d'ardeur à répandre l'impiété, a dit, comme nous l'avons déja remarqué : « On ſeroit aſſez tranquille en ce monde, » ſi l'on étoit bien aſſuré de n'avoir rien à » craindre dans l'autre. » Cet aveu eſt de bonne foi : mais il eſt naturel d'en tirer des conſéquences fort oppoſées à celles que ce mauvais Philoſophe a voulu établir. L'homme ſage & judicieux ne ſe con-

tentera pas qu'on lui permette de vivre au gré de ses desirs, de faire son objet capital de son bien-être, de rejetter tous les principes de la Religion chrétienne, comme autant de préjugés tyranniques, & d'étouffer les remords de sa conscience comme autant de foiblesses d'esprit. Quand même il pourroit se roidir contre les raisons philosophiques qui prouvent l'absurdité de ce systême, il aura du moins assez d'attention à ses vrais intérêts, pour examiner si ce systême commode en apparence, est capable de lui fournir les ressources dont il a besoin pour supporter les miséres du tems, & pour se précautionner contre les dangers de l'éternité.

Voilà, dira-t-il, une vie bien délicieuse qu'on me permet. Voilà tous les plaisirs abandonnés à mon choix & à ma discrétion. Mais après tout, qui m'assure que cette vie, qui ne présente à beaucoup d'autres que des épines, n'aura pour moi que des fleurs ? Quelque soin que je me donne pour la rendre heureuse, pourrai-je me garantir toujours de cette foule de maux qui en sont le partage le plus ordinaire ? Que de maladies peuvent m'assaillir ! à combien d'excessives douleurs ne peuvent-elles pas me rendre sujet ! De la part de la fortune, que de revers également imprévus

& irréparables ! De la part des amis, que d'infidélités & de trahiſons ! De la part des ennemis, que de complots & de cabales ! De la part de tous les hommes qui m'environnent, que de méchancetés & de noirceurs ! Voilà bien des maux qui me menacent, & dont aucune vigilance, aucun effort, ne ſçauroit me défendre avec aſſurance. Pour adoucir l'amertume de ces maux, Incrédules, qui vous chargez de me rendre la vie heureuſe, où ſont les reſſources que vous devez me fournir ? Vous m'enlevez un Dieu dont la miſéricorde ſeroit mon refuge ; un Dieu qui ſe déclare le conſolateur des affligés, & l'ami de ceux qui ſouffrent ; un Dieu qui tire des tréſors de ſa grace une onction délicieuſe qu'il répand ſur les plaies les plus douloureuſes. Vous m'enlevez une Religion, qui ſeule me fait connoître Dieu, l'auteur & le conſervateur de mon être, & qui dans ſes principes & dans ſes promeſſes, a de quoi calmer toutes les douleurs, & les rendre au moins ſalutaires & profitables ; une Religion qui me montre d'heureux dédommagemens à toutes mes ſouffrances, qui me fait trouver une vraie beatitude dans mes pleurs, & qui m'affermit par la paix du dedans contre tous les troubles du dehors. Vous m'enlevez tout cela : & que

mettez-vous à la place ? Rien du tout. Vous m'abandonnez à moi-même, à mon chagrin, à ma désolation, à mon désespoir: ou si j'en veux croire les plus hardis d'entre vous, à qui les plus étranges paradoxes ne coûtent rien, je m'arracherai de sens froid moi-même la vie, pour me délivrer de mes peines. Mais quelle horrible ressource que le suicide ? c'est cependant l'unique recours auquel me réduit votre Philosophie : vos principes ne m'indiquent que cet affreux reméde à mes maux.

En effet, l'espéce de Philosophie dont les Incrédules nous leurrent, ne nous laisse point d'autre ressource dans les chagrins de la vie que les consolations humaines: foible appui contre le poids de la douleur. Dans nos afflictions, aurons-nous recours à nos amis ? mais combien de chagrins que nous serons obligés de leur cacher, pour ne pas nous couvrir à leurs yeux d'une honte qui pourroit les éloigner de nous ? D'ailleurs combien est-il d'amis véritables, qui sçachent véritablement partager nos douleurs? Combien au contraire y a-t-il de faux amis, dont l'insensibilité n'est capable que d'augmenter le poids des peines qu'on a l'imprudence de leur confier ? La Philosophie des Incrédules qui invite ses partisans à fuir tout ce qui peut les attrister, & à ne

rechercher que ce qui leur donne de la joie, nous procurera-t-elle des amis aſſidus à ſécher nos larmes, ou à les partager avec nous ?

Nous renverra-t-on à notre propre raiſon ? Mais qu'il y a peu de reſſource dans la raiſon contre le chagrin ! un eſprit qui raiſonne ſéchement peut-il guerir un cœur malade ? La réflexion pour l'ordinaire, aigrit la douleur au lieu de la calmer. Voit-on beaucoup de ces prétendus Philoſophes porter ſans accablement le poids des grandes afflictions ? Trouvent-ils dans leur philoſophie de quoi tempérer la ſenſibilité de leur cœur, quand elle eſt aigrie à un certain point ? Ils peuvent ſe dire heureux tant que la fortune les enyvre de ſes faveurs. Ils ſont les plus malheureux des hommes à la premiere diſgrace.

Les conſolations philoſophiques, c'eſt-à-dire, celles que l'on prétend puiſer dans les vûes d'une philoſophie toute humaine, ne peuvent tout au plus que charmer pour quelques momens le ſentiment de la douleur. Mais elles ne vont pas juſqu'au fond du cœur : elles le dégoutent bientôt, & le fatiguent par leur aridité : elles deviennent même importunes ; parce qu'elles laiſſent celui qui ſouffre dans l'état où elles le trouvent, ſans avoir rien à lui préſenter qui puiſſe guérir efficacement ſes plaies.

Le Chriſtianiſme non-ſeulement fait ſupporter les peines de la vie avec patience, mais les rend même préférables aux douceurs les plus ſenſibles.

Il eſt reſervé à la Religion chrétienne de guérir des maux incurables à tout autre reméde, parce qu'elle fait remonter l'homme juſqu'à Dieu, & qu'elle lui met ſous les yeux le ſpectacle de l'éternité. Elle eſt féconde en principes auſſi ſolides que lumineux, qui, ſans ôter le ſentiment des afflictions, apprend à ſupporter avec patience les plus grandes amertumes, en ſe ſoumettant à l'ordre de Dieu, & en s'humiliant ſous la main toute-puiſſante, qui guérit en frappant. Dès que l'on écoute avec docilité les leçons qu'elle nous donne, on comprend ſans effort que les afflictions ſont des épreuves dont Dieu ſe ſert pour nous faire expier nos péchés, pour perfectionner notre vertu en l'épurant, & pour augmenter le poids de gloire qu'il nous reſerve dans le Ciel. Il eſt aiſé de conclurre de ces vérités que quelques momens paſſagers de tribulations ſont peu de choſe en comparaiſon d'une éternité bienheureuſe, dont elles ſont la voie & le prix. Et quand une fois le cœur a ſaiſi par la foi un prin-

cipe si consolant, il ne peut s'empêcher de reconnoître que c'est un grand bonheur de souffrir dans cette espérance. C'est une huile favorable, qui, versée sur nos plaies, en adoucit toutes les douleurs; on finit par surabonder de joie dans les plus grandes tribulations.

Ainsi dès qu'il s'agira de se consoler soi-même, ou de consoler les autres, on sera toujours en état d'y réussir, en recourant aux principes du Christianisme. Ils nous représentent la vie de l'homme comme un court pélérinage dans une terre étrangere; la brillante superficie du monde comme une figure qui passe & une vapeur qui s'évanouit. Ils montrent la couronne de justice qu'un Rémunérateur magnifique tient suspendue sur la tête du Chrétien affligé. A cette vûe, le cœur le plus foible ne sent plus la difficulté de ses combats, que pour les soutenir avec amour. Un amas de biens périssables qu'on lui enleve, ne lui paroît qu'un fardeau & un embarras dont on le délivre. Le renoncement aux plaisirs & aux satisfactions de la terre, lui donne, pour ainsi dire, droit à la récompense qu'il attend. Les maux qu'il souffre lui annoncent une heureuse conformité avec Jesus-Christ; dont il peut alors se dire vraiment le Disciple, & dont il est

plus fondé que jamais à espérer les faveurs. Le souvenir de sa destination glorieuse le rend inébranlable dans les adversités d'ici-bas. Il est comme un Roi, qui, assuré de parvenir bientôt à une couronne brillante, se trouveroit actuellement dans les fers, & qui souffriroit patiemment les maux de ce court esclavage, dans l'espérance de remonter sur le trône qui l'attend. Voilà ce que peut le Christianisme, & il n'y a que lui qui ait ce pouvoir.

L'aveugle Philosophie des Incrédules se trompe également sur l'idée des biens & des maux de la vie présente. Le Chrétien, en jugeant des choses par les vûes du Christianisme, est en garde contre cette double séduction.

Les Incrédules séduits par les charmes apparens des voies que l'impiété leur ouvre, sont rébutés & effrayés par la rigueur des préceptes du Christianisme, qui semble ne leur montrer que des voies dures & impraticables. Ils affectent d'en sécouer le joug: & persuadés par un sentiment naturel, autant que par leurs mauvais penchans, que l'homme est fait pour être heureux, ils se forgent l'idée d'une félicité grossiere & toute charnelle. Ils la font con-

ſiſter dans l'uſage des biens terreſtres & ſenſibles. C'eſt à quoi ces ſublimes eſprits bornent leurs deſirs & leurs eſpérances : & ils ne veulent pas être troublés dans ce bonheur chimérique qui eſt l'unique objet de leur ambition. Mais ils ſont viſiblement dans une illuſion déplorable ſur ce point. Sont-ils donc les maîtres de ſe procurer à leur ſouhait les avantages temporels ? Ne voit-on pas tous les jours que ces faux biens ſemblent fuir devant ceux qui les recherchent avec le plus d'empreſſement ? Mais quand ils viendroient à bout de gouter tous les plaiſirs imaginables, d'entaſſer des monceaux d'or & d'argent, de parvenir au faîte des grandeurs : peuvent-ils s'aſſurer la poſſeſſion & la jouiſſance de ces biens prétendus ? ſont-ils les maîtres de les conſerver autant qu'ils voudroient ? Ne leur échappent-ils pas malgré eux par mille accidens, qu'ils ne peuvent ni prévoir ni prévenir ? Enfin, s'ils ont pu réuſſir à les conſerver pendant tout le cours de leur vie, qui ne peut toujours, quelque longue qu'elle ſoit, qu'être très-courte, pour quiconque y borne ſa félicité : ne faut-il pas les quitter, en ceſſant de vivre, & éprouver toute l'amertume de cette inévitable néceſſité, qui faiſoit dire à Agag, Roi des Amalécites : *Siccine ſe-* I. Rois. XV. 32.

parat amara mors ? Faut-il qu'une mort amère me ſépare ainſi de tout ?

Il eſt donc viſible qu'en examinant les choſes ſans prévention, on ne peut s'empêcher de reconnoître que le Chrétien qui ne met ſon bonheur qu'en Dieu, a tout l'avantage ſur l'incrédule, pour être ſolidement heureux même en ce monde ?

Les douceurs d'ici-bas ſont toutes fauſſes, ou du moins fort imparfaites. Les déſirer, c'eſt un tourment. D'ordinaire elles ne doivent leur attrait qu'à l'imagination. On les trouve bien différentes de ce qu'on les croyoit, quand on les goûte; & l'habitude les rend toujours inſipides. Il n'en eſt pas de même des maux de la vie. Ils ne ſont que trop réels & trop cuiſans. L'expérience les montre toujours ſupérieurs à l'idée qu'on s'en étoit faite, & leur durée, quelque abregée qu'elle puiſſe être, les rend encore plus inſupportables. D'ailleurs en ce monde, il y a mille maux réels contre un ſeul bien imaginaire.

L'Incrédule prend donc bien le change, lorſque ſe bornant à jouir des biens ridicules d'ici-bas, qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de ſe procurer avec abondance, il ne ſe ménage aucune reſſource contre les maux infinis de la vie, dont il eſt encore moins maître de ſe préſerver.

Le Chrétien au contraire, qui ne regarde les biens de la terre que comme des fleurs toujours prêtes à ſe fâner, pour qui les richeſſes & les avantages temporels ne ſont que des épines cruelles qui déchirent le cœur par l'inquiétude, quand on les déſire; qui le déchirent par les ſoins & le travail, quand on les acquiert; qui le déchirent encore par des regrets cuiſans, quand on les perd : le Chrétien qui n'eſt appliqué qu'à ſe procurer les biens inviſibles & éternels, & à ſe garantir des dangers dont les biens temporels ſont toujours environnés, prend ſans doute le parti le plus ſage. Que l'impie ſe moque d'une pareille réſolution, qu'il inſulte au choix que le Philoſophe Chrétien fait par préférence à tout, du Royaume de Dieu & de ſa juſtice; il n'eſt pas moins évident qu'il trouve dans ce choix la ſûreté de ſon bonheur ſur la terre.

Il y a long-tems qu'on a dit que l'exemption de peine & de douleur eſt le plus ſolide bien dont on puiſſe jouir en ce monde. Ce bien ne s'eſt encore rencontré nulle part. Le ſeul donc qu'un homme ſage doive ſe procurer, c'eſt des conſolations & des reſſources contre la douleur; & on ne les trouve que dans les principes du Chriſtianiſme.

Le parti du Chrétien le plus sûr pour l'éternité.

Quelque importantes que puissent être les vérités que nous venons de proposer, ce ne seroit pas rendre à la religion chrétienne toute la justice qui lui est dûe, que de se borner à faire voir toute la sûreté que l'on trouve dans son sein, par rapport à la vie présente.

Envisageons donc les choses sous des rapports encore plus intéressans. Considérons l'état du Chrétien & de l'homme sans religion, relativement à leur derniere fin. Je parle de cette éternité, dans laquelle nous entrons après la mort; de cette vie éternelle qui doit suivre notre trépas, & pendant laquelle, selon les principes du Christianisme, nous serons souverainement heureux ou malheureux.

Raisonnemens simples auxquels les Incrédules n'ont rien à répondre.

Ici je veux bien m'en tenir aux simples aveux des Incrédules. Un de leurs principaux Chefs, cet homme qui a la hardiesse de parler aux Souverains comme à ses égaux, & l'orgueil de croire qu'il fait trop d'honneur au commun des hommes,

lorsqu'il daigne leur adresser la parole, ce superbe & fécond Auteur a dit :

Mais quelle épaisse nuit voile encor la Nature ?
Le vrai sens de l'Enigne est-il enfin trouvé ? Piéces fugitives.

Que veut-il faire entendre par ces questions mystérieuses ? N'est-il pas visible qu'il affecte de tout mettre en problême, & de jetter un doute universel sur les objets de la Religion, qui lui causent malgré qu'il en ait, une pénible inquiétude ? Mais ce doute, s'il est réel, n'est que pour lui.

Il est bien certain que dans la nature il n'y a pour le vrai Philosophe, pour le Philosophe chrétien ni *énigme*, ni *nuit* relativement à son origine ni à sa fin. La voix de tous les êtres créés est claire & intelligible. Ils disent tous hautement, qu'ils ne se sont point donnés à eux-mêmes l'existence; qu'ils la doivent à un premier Être, qui lui-même ne doit rien à aucun autre, & dont la puissance a tiré toutes choses du néant par une création proprement dite.

Mais supposons pour un instant que les preuves de l'existence d'un Dieu tel que le Christianisme l'annonce, ne soient pas aussi satisfaisantes que nous le croyons ; que de ces preuves à une vraie démonstration, il y ait aussi loin que les Incrédules le prétendent ; ces Incrédules ne seront-ils

pas forcés de reconnoître, qu'il leur est tout au moins aussi difficile de démontrer que le Dieu des Chrétiens n'existe pas ?

Qu'ont-ils en effet de raisonnable à nous opposer sur ce point? Tout-au-plus des doutes, des conjectures, des *peut-être*. Depuis le tems qu'ils exercent toute la subtilité, qu'ils épuisent toute l'artificieuse fécondité de leur esprit à chercher des raisons, & à forger des argumens, pour affoiblir la certitude de la Foi chrétienne, ont-ils rien trouvé de satisfaisant ? Il n'est point encore sorti de leur plume un seul raisonnement capable d'établir invinciblement le contraire de ce que nous croyons. En prenant pour convaincant tout ce qu'ils donnent pour tel, tout au plus en résulteroit-il cette conséquence : Il n'est pas démontré que l'Evangile soit révélé : il n'est pas démontré non plus qu'il ne le soit pas : c'est-à-dire, que la chose demeure simplement douteuse.

Or dans un doute de cette conséquence, quel est le parti le plus sûr? c'est évidemment celui de la Foi. Je ne risque rien à faire ce que l'Evangile m'enseigne, si le Dieu qu'il m'annonce est effectivement tel qu'il me l'annonce. Et comme je ne puis m'empêcher de reconnoître qu'il est ab-

solument possible que ce que le Christianisme m'apprend, soit exactement vrai, & que je n'ai tout au plus sur ce sujet que de l'incertitude, je risque infiniment, si je ne me soumets pas à l'Evangile. Il est impossible en effet qu'un vrai Philosophe, qui pense solidement, & qui réfléchit sans préjugé, trouve une vraie paix dans un doute si effrayant. Rien au contraire n'est plus propre à entretenir habituellement dans son cœur le trouble, l'agitation, & les plus vives allarmes.

Je demande donc à l'Incrédule qui m'accuse de folie, parce que j'ai de la foi, Qu'est-ce que je risque, moi qui suis Chrétien? Il est bien évident que je ne risque rien pour l'autre vie; que Dieu, quel qu'il soit, ne sçauroit me punir d'avoir été constant à l'aimer & à l'honorer, exact à pratiquer tous les devoirs de la société, attentif à combattre mes mauvais penchans & à mener une vie pure. Je ne risque rien pour cette vie même: la foi que je professe & que je pratique, ne fait que m'éloigner des vices, & m'exercer dans la pratique de toutes les vertus. Ainsi elle ne peut que me faire trouver une paix solide dans le témoignage de ma conscience, & une estime honorable & consolante dans l'opinion des hommes même les plus cor-

rompus. Quoiqu'il arrive, le parti que je prends est un parti sûr. Il n'en est pas de même de l'Incrédule.

Que ne risque-t-il pas au contraire, s'il y a un Dieu, de n'avoir jamais travaillé à l'honorer & à le servir; de n'avoir cherché constamment que des raisons spécieuses pour s'exempter de la nécessité de lui obéir & de pratiquer son culte; de s'être fait un jeu d'insulter à la Religion, & de ridiculiser ceux qui la suivent; de n'avoir affecté de l'empressement & du zéle que pour lui ravir ses partisans? Quel risque pour lui, si le Dieu qui existe est tel que l'Evangile l'annonce, jaloux de sa gloire, absolu dans ses volontés, terrible dans ses vengeances, punissant pendant l'Eternité dans des torrens de feu, l'omission volontaire d'un seul de ses Commandemens?

Combien le simple doute sur la spiritualité de l'ame est effrayant.

Ceux qui nous disputent la spiritualité & l'immortalité de l'ame, sont-ils bien assurés d'avoir raison? Leurs argumens, que l'intérêt des passions leur suggére, mis en opposition avec les grands principes qui fondent notre Foi en ce point, ont-ils une force persuasive & convaincante? Ont-ils

même

même de quoi établir un doute raisonnable ? Il est bien évident que non.

Mais quand ces argumens laisseroient la chose dans un état d'incertitude & de doute, n'y auroit-il pas de la folie à tirer de ce doute un prétexte, pour se conduire contre l'enseignement du Christianisme, comme si l'ame n'étoit réellement que matiere, & comme si après la mort elle ne devoit attendre que le néant ?

Voilà deux voyageurs engagés l'un & l'autre dans une route inconnue, pendant une nuit obscure. Les uns leur disent que cette route est environnée d'abysmes, d'autres leur assurent qu'il n'y en a point. Les témoignages pour & contre sont d'égale force. Dans cette incertitude l'un des voyageurs prend le parti de marcher avec précaution ; l'autre s'engage au hazard sans prendre de mesure. De quel côté est la folie ou le bon sens ? Quand il y va de mon salut ou de ma perte, le parti le plus sûr devient le plus nécessaire, & le seul parti raisonnable.

Le doute sur l'éternité des récompenses ou des peines, est encore plus effrayant.

Ceux qui, en reconnoissant l'existence de Dieu, la spiritualité & l'immortalité

de l'ame, se bornent à disputer sur la question des peines & des récompenses éternelles; qui ne veulent ni Paradis ni Enfer; qui ne peuvent se persuader au moins que Dieu, dont la bonté est infinie, reserve une peine éternelle à un péché d'un moment, sont-ils bien assurés d'avoir raison? Il est bien évident que non. Tout au plus peuvent-ils conserver à cet égard de l'incertitude & du doute.

Mais dans ce doute même, y a-t-il du bon sens à vivre comme si réellement on n'avoit point de peine éternelle à appréhender? Le doute n'empêche point la possibilité de la chose. Il est très-possible que le Paradis & l'Enfer ne soient rien moins que des chimères de l'imagination, ajustées à des intérêts politiques. Il est très-possible que l'éternité des peines & des récompenses soit une conséquence de la nature des perfections divines, de sa Justice infinie dans ses rigueurs, & de sa miséricorde immense dans ses libéralités. Il est très-possible que cette opinion presque généralement répandue parmi les hommes, malgré l'opposition de leurs principes sur tant d'autres objets, ne soit ni une illusion ni un préjugé. Je parle toujours ici dans la supposition la plus favorable aux Incrédules, dans la supposition qui réduit les choses à un état de doute & d'incertitude.

Mais si l'éternité des peines n'est tout au plus qu'incertaine, s'il est possible que Dieu punisse pendant l'éternité les coupables qui l'ont offensé dans le tems: à quel risque ne s'expose pas l'Incrédule qui ne met aucun frein à ses passions, & qui se permet tout, aussi librement, que si de la part de Dieu il n'avoit rien à craindre?

Le Chrétien au contraire ne risque rien du tout. Quand il seroit vrai que l'éternité des peines n'a été imaginée, que par la politique des hommes intéressés à maintenir l'ordre dans les Gouvernemens, & à rendre leur société plus sûre; moi qui dans ce doute prends le parti de régler ma vie de maniere à me mettre à l'abri des vengeances de Dieu les plus incertaines, je suis bien sûr que dans l'éternité, quelle qu'elle soit, mon sort ne peut être malheureux; & je n'en serai certainement pas plus à plaindre en ce monde, puisqu'il est prouvé par l'expérience de tous les siécles, qu'il n'y a de vrai bonheur ici bas que dans la parfaite vertu.

Comparaison entre les partisans & les ennemis du Christianisme, décisive en faveur du parti que prend le Chrétien.

Enfin je demande aux Incrédules, s'il n'est pas infiniment plus sûr de marcher

à la suite de tant de grands hommes, qui ont éclairé & reformé l'univers, dont ils exciterent l'admiration par leurs héroïques vertus, & par leurs sublimes connoissances; que de courir sur les traces honteuses de ces anciens Cyniques, qui furent le scandale & l'opprobre de l'humanité, ou de leurs Sectateurs modernes, qui n'ont fait que copier leurs obscénités & leurs blasphêmes, & dont l'esprit complice des désordres de leur cœur, n'a paru s'appliquer qu'à corrompre les plus belles connoissances, & à dénaturer les plus précieux talens?

Nos prétendus Philosophes rejetteront sans doute avec mépris le témoignage des grands hommes des siécles passés. Ils attribueront leur foi au préjugé de la naissance, à l'empire de l'éducation, au pouvoir de la crédulité & de l'habitude. Mais les saints Docteurs de l'Eglise ont-ils été dans le cas de donner lieu à ce reproche? Plusieurs d'entr'eux n'ont-ils pas même commencé par être incrédules, déclarés contre le Christianisme, & même ses aggresseurs?

D'ailleurs les Quadrat, les Justin, les Tertullien, les Cyprien, les Augustin &c. ces génies si estimables, ces hommes si consommés dans les sciences humaines, qui, appellés par la grace à la lumiere de l'Evangile,

en ont été les zélés défenseurs, & nous ont laissé des écrits si solides & si lumineux en faveur du Christianisme, étoient-ils moins en état de connoître la vérité, que les petits esprits d'aujourd'hui ? Se sont-ils appliqués avec moins d'ardeur à déchirer les voiles du préjugé ? Avoient-ils moins d'intérêt à ne pas se méprendre ?

A la vûe de ces autorités respectables, tout homme sensé & de bonne foi ne pourra demeurer en suspens, lorsque je lui demanderai lequel est le parti le plus sûr, ou de suivre cette foule d'hommes éminens en vertu & en sainteté, doués d'un esprit supérieur, d'une science profonde, & d'un cœur droit, qui ont cherché la vérité avec le plus grand soin & avec les intentions les plus pures ; ou de s'attacher à des génies d'un ordre bien inférieur, dont la conduite n'annonce ni sentiment vertueux, ni intentions pures ; qui ne sçavent ni vaincre leurs passions, ni même les modérer ; dont les Ecrits ne respirent que l'obscénité & la licence, & qui bien loin de chercher à éclaircir la vérité, ne travaillent qu'à épaissir le nuage qui nous la couvre. Un homme sensé & de bonne foi ne trouveroit pas qu'on pût sans folie balancer un seul instant sur la préférence qu'il faut donner aux premiers sur ceux-ci.

Moyen de conviction plus pressant : les motifs d'incrédulité doivent être encore plus certains, que les raisons de croire.

Je puis donc en toute sûreté me réduire vis-à-vis des prétendus Philosophes à ce raisonnement simple : Dans l'opposition de croyance qui nous divise, qui de vous ou de moi court le plus grand risque ? de vous qui avez eu la présomption de sécouer le joug de la foi, dont l'empire sur vos cœurs a duré tant que votre innocence n'a souffert aucune atteinte, & à laquelle vous êtes redevables du peu de mœurs qui vous reste, & de quelques idées exactes que vous avez peut-être conservées sur la Divinité : De vous qui n'avez commencé à philosopher, & à révoquer la Religion en doute, que depuis que les mauvaises compagnies vous ont pervertis, depuis que les mauvaises lectures & les mauvais exemples vous ont précipités dans le désordre, source unique du libertinage de vos idées; ou de moi, qui, constant à suivre les principes de ma Religion, ai tâché de conformer ma conduite à ma croyance; n'ayant rencontré jusqu'à présent pour m'écarter de cette voye, que des doutes superficiels, & tout-à-fait incapa-

bles de contrebalancer les motifs puiſſans qui ſervent d'appui à ma foi ?

Je ne réclame que le fonds de droiture naturelle, qui doit nous être commun à vous & à moi. Parlez ſincérement, & ſelon que votre conſcience vous l'inſpire. Etes-vous auſſi fermement aſſuré que le Chriſtianiſme n'eſt véritablement qu'une ſuperſtition enfantée par la politique, nourrie par les préjugés, fomentée par la fourberie, entretenue par de ſordides intérêts ; êtes-vous auſſi perſuadé de tout cela, que je ſuis fermement convaincu que le Chriſtianiſme eſt une Religion divine, ſolide dans ſes principes, inébranlable dans ſes fondemens, favorable à l'homme, avantageuſe à la ſociété, conforme aux lumieres d'une raiſon ſaine & ſupérieure aux vaines impreſſions des ſens ?

Ce n'eſt pas encore aſſez : car entre vous & moi, les choſes ne doivent point être miſes à l'égalité. Il faut que vous ſoyez tout autrement certain de ce que vous avancez, que je ne puis l'être de ce que je crois ; puiſque ſi vous venez à vous méprendre, il ne s'agit pas moins pour vous que de tout perdre en genre de bonheur, & de vous expoſer à la miſére la plus conſommée & la plus déſeſpérante dans l'éternité : au lieu que ma mépriſe ne peut

m'expoſer à rien de ſemblable ; & que tout ce qui pourroit m'en arriver de pis, c'eſt de m'être privé de quelques plaiſirs peu dignes d'intéreſſer les deſirs ou les regrets d'un vrai Philoſophe. Pour vous, ſi vous vous trompez, voyez les affreuſes conſéquences de votre erreur. Il faut donc abſolument que vous ſoyez bien ſûr de ne vous tromper pas ; beaucoup plus ſûr même de la vérité de vos principes, que je ne le ſuis de ce que j'ai le bonheur de croire. L'êtes-vous en effet ? Avez-vous une perſuaſion aſſez forte de la ſolidité de vos raiſonnemens, pour en conclure qu'aucun intérêt, aucun motif, aucun prétexte, ne doive jamais vous faire changer d'opinion ? Etes-vous incrédule au point de donner votre ſang, pour ſoutenir les principes de votre incrédulité ? Il faut en venir là, pour mettre votre certitude à l'égal de la mienne. Je ſuis ſûr de ma foi, de maniere qu'aucun intérêt, aucune autorité, aucun motif n'aura la force de m'arracher à cette conviction, & que je donnerai ma vie pour conſerver ma religion. Si vous n'en êtes pas là, votre certitude eſt inférieure à la mienne : & cependant comme vous riſquez beaucoup plus que moi, vous devriez être encore plus ſûr que moi : car enfin, il s'agit pour vous de ne pas tomber

entre les mains d'un Juge inéxorable, qui peut pendant toute une éternité vous rendre malheureux, en punition de vos excès.

Spectacle des Incrédules au lit de la mort, proposé aux Philosophes modernes, pour les convaincre de l'inexcusable témérité de leur conduite.

Pour donner plus de force encore à ce raisonnement, je conduis nos Incrédules au lit de leurs confreres mourans. Ils verront plusieurs de ces prétendus esprits forts qui avoient montré tant de fermeté durant l'illusion & l'yvresse d'une santé florissante, se démentir ouvertement, désavouer avec un repentir amer les blasphêmes dont ils avoient souillé leurs conversations & leurs écrits, être saisis d'effroi à la vue des risques résultans de l'impiété de leurs systêmes, frémir à la seule pensée des jugemens de Dieu, dont ils avoient osé contester l'existence. Ils verront ces Zélateurs de l'incrédulité, appeller avec trouble & inquiétude, dans ce moment critique, les Ministres de la Religion, recourir avec empressement aux Sacremens de l'Eglise, respecter ses pratiques, solliciter ses suffrages, chercher une derniere ressource dans

les moyens de salut dont elle est dépositaire. Heureux si après avoir différé jusqu'à la mort à frapper à la porte de la miséricorde divine, ils disent avec assez de ferveur : *Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous*, pour qu'elle s'ouvre en effet ! Heureux si le souverain Juge, qui sonde les cœurs & les reins, voyant dans leurs ames un saisissement tout humain, & une agitation purement naturelle, ne leur répond pas intérieurement comme aux Vierges folles, *Nescio vos : Je ne vous connois pas !*

La prudence & la discrétion ne nous permettent pas d'articuler tous les noms des Philosophes de ce genre, ni de détailler les circonstances particulieres de ces événemens. Quelque édifians qu'ils puissent être, le secret des familles n'est pas en notre disposition ; & la Religion même interdit quelquefois aux Ministres l'usage des connoissances qu'ils n'acquiérent, que dans l'exercice du saint Ministère. Mais nous pouvons citer ici en témoignage l'exemple du fameux Locke. Nos Philosophes connoissent tous peut-être la lettre qu'il écrivit au lit de la mort, pour être remise à Collins après son trépas. Je n'en citerai que les paroles suivantes : « Je vous souhaite le meilleur » de tous les biens. Au moment de la

» mort, on voit plus clair que jamais. »

Combien d'exemples de même genre ne pourroit-on pas rapporter? D'un grand nombre d'incrédules, à peine en citera-t-on deux ou trois, qui, par un excès de déſeſpoir, ou par l'effet d'un juſte jugement de Dieu, ayent pris le parti déplorable de mourir dans la même incertitude, dans laquelle ils avoient vécu; ne donnant aucune marque extérieure ni de repentir, ni de Religion, ni de crainte de Dieu, & ſe précipitant ainſi les yeux fermés dans les abyſmes de l'éternité. Effroyable obſtination, ſuite malheureuſe de beaucoup de graces mépriſées, ſort qui ne peut qu'épouvanter quiconque penſe qu'il n'eſt pas certain que l'ame meure avec le corps, & qu'il eſt encore moins certain qu'un Dieu juſte laiſſe les crimes ſans châtiment!

Je ſçais que nos prétendus Philoſophes ne manquent point d'attribuer à une imbécilité d'eſprit, & à une raiſon affoiblie par l'excès du mal, ou même encore à une ſorte de politique qui reſpecte les uſages & les bienſéances établies, le parti que prennent communément les Incrédules de terminer leur vie par l'édifiant ſpectacle d'une amende honorable faite au Chriſtianiſme. Ils n'ont garde d'avouer la ſincérité du procédé de ces déſerteurs de l'im-

piété, dont les abjurations couvrent leur cabale de confusion, rendent hommage au Christianisme, & fournissent aux vrais fidéles une consolante matiere d'édification.

Mais ces soupçons que leur inspire le chagrin de voir leur philosophie décréditée, ces imputations qui n'ont d'autre fondement que l'envie d'éluder une objection incommode, des discours hazardés sans preuve, peuvent-ils contredire ou du moins contrebalancer des faits publics & avérés, constatés même plus d'une fois par des Actes authentiques?

Il est sans doute de l'intérêt des Incrédules survivans d'imaginer des subterfuges, pour anéantir les conséquences défavorables qui résultent contre leurs systêmes, des Testamens de mort de tant de suppôts de l'impiété. Mais cet intérêt n'est pas suffisant pour métamorphoser en hypocrites ou en imbéciles des hommes qu'ils ont eux-mêmes vantés jusqu'au moment de leur désertion, comme des génies supérieurs, des sçavans du premier ordre, des prodiges en fait de pénétration, de raisonnement & de Métaphysique. Cette façon de juger des choses, décéle l'esprit de parti, & non l'amour de la vérité.

Si le repentir dont nous parlons n'avoit

été manifesté que dans un accès de délire ; ils auroient quelque droit de le mépriser ; mais ils n'ignorent pas que la plûpart de ceux dont la conversion les chagrine, ne montrerent jamais plus de présence d'esprit, plus de raison & de jugement, que dans les derniers momens qu'ils ont consacrés à l'expiation publique de leurs scandaleux déréglemens, & aux exercices de la pénitence chrétienne. Enfin s'ils ont été eux-mêmes témoins de ces procédés si édifians & si consolans pour l'Eglise, ils parlent contre leur propre conscience, quand ils s'efforcent d'en diminuer la valeur, ou d'en anéantir la réalité. S'ils ne l'ont pas été, ils parlent de choses qu'ils ne sçavent pas ; & leurs affirmations ne prouvent que la témérité de leur esprit, le défaut de droiture, & l'injustice de leur cœur.

Pour les vrais fidéles, on peut dire que les exemples dont nous venons de parler, ne leur sont point nécessaires pour apprendre à plier humblement sous le joug de la Foi, & à faire de cette docilité que la grace leur donne par préférence à tant d'autres, qui n'en étoient pas plus indignes qu'eux, le principe de leurs mérites, & un motif d'espérance en la toute-puissante miséricorde de Dieu. Mais ils doivent les recueillir avec soin, pour s'affermir de

plus en plus dans les heureuses dispositions qu'ils ont reçues de la libéralité divine. Il est utile à tous, aux fidéles comme aux impies, de se rappeller souvent les derniers momens, pour apprendre à juger des choses par la lumiere de l'éternité.

Il est certain que la mort est un grand maître : elle dissipe sans effort les prestiges & les illusions de la vie. A la mort le masque tombe. Dans ce moment critique, on ne rend hommage qu'à la vérité & à la vertu. Une Religion qu'on a combattu pendant la vie, & qu'on appelle à son secours à la mort, a les plus grands droits à la vénération des hommes. Les Fidéles ne peuvent donc trop se prévaloir de ces exemples, pour les opposer aux railleries & aux blasphêmes des impies. Dans l'impuissance où ils sont le plus souvent d'entreprendre & de soutenir des controverses avec ces mauvais Philosophes, qui se rencontrent par-tout, & qui font parade de leur impiété, il n'y a peut-être pas de réponse plus énergique à faire pour leur imposer silence & les déconcerter, que de leur dire : A la mort vous penserez autrement. A la mort vous vous croirez trop heureux de finir par penser comme je pense.

Vain & puérile rétranchement des Philoſophes modernes.

Les prétendus Philoſophes attentifs à ſe dérober à la conviction qui les pourſuit, font un nouvel effort pour prouver que tout eſt au moins égal dans le pour & le contre, en fait de Religion. Il eſt faux, diſent-ils, qu'il y ait plus de ſûreté dans le Chriſtianiſme que dans tout autre ſyſtême. Une choſe ne peut être comparativement plus ſûre qu'une autre, lorſque poſitivement elle n'eſt point ſûre du tout. Or, ajoutent-ils, nul ſyſtême en fait de Religion, n'eſt ſuſceptible de démonſtration directe; & par là même, ils ſont tous également dans l'impoſſibilité d'opérer une ſûreté proprement dite. Donc il eſt faux de dire qu'il ſoit plus ſûr d'embraſſer le Chriſtianiſme, que de ſe décider en faveur de toute autre Religion, de les combattre toutes les unes par les autres, & de finir par n'en avoir aucune.

Ce Paralogiſme qui tient ici lieu d'argument, eſt avancé avec aſſurance, & exprimé en ſtyle tranchant par des hommes qui prétendent paſſer pour des hommes ſupérieurs en raiſonnement. Mais il porte uniquement ſur l'équivoque d'un

double ſens. Il ne peut donc faire illuſion qu'à ceux qui n'approfondiſſent rien, ou qui ſont déterminés à croire les impies ſur leur parole.

Ce terme, *ſûr*, eſt ſuſceptible de plus d'une ſignification. On peut dire qu'une choſe eſt ſûre, ou parce qu'elle eſt certainement vraie, ou parce qu'elle n'expoſe à aucun riſque. Voilà la double ſignification de ce mot, qui donne lieu à l'argument que nous venons de taxer de Paralogiſme.

J'ai ſuffiſamment prouvé dans la premiere Partie de cet Ouvrage que le Chriſtianiſme a la premiere eſpéce de ſûreté; c'eſt-à-dire, que tous ſes principes ſont certainement vrais. Ici il n'eſt queſtion que de la ſeconde eſpéce de ſûreté, qui conſiſte à repréſenter la ſoumiſſion au Chriſtianiſme, comme un parti qui n'expoſe à aucun danger. J'ai prétendu, que quand même les principes du Chriſtianiſme ne ſeroient pas auſſi certains qu'ils le ſont, en les ſuivant on ne courre aucun riſque, & que le riſque devient extrême pour ceux qui ne les ſuivent pas.

Ne changeons donc point l'état de la queſtion; & alors l'argument qu'on nous oppoſe, tombera de lui-même. Quand il ſeroit vrai, ce qui n'eſt pas, que nul ſyſtême en fait de Religion n'eſt ſuſceptible

de démonſtration directe ; il ſeroit encore vrai que tous les ſyſtêmes étant également douteux, le parti que prend le Chrétien de vivre ſelon l'Evangile, n'expoſe à aucun danger, ni pour ce monde ni pour l'autre; & que le parti que prennent les impies, rend leur état extrêmement critique, & pour le tems & pour l'éternité? D'où il réſulte que le Chriſtianiſme ſeul procure l'eſpéce de ſûreté que tout homme ſage doit avoir en vûe, dans le choix d'un parti d'où dépend ſon bonheur.

Que l'on diſe à un malade: Voilà un reméde qui peut guérir, qui du moins ne ſçauroit faire de mal. Si vous le prenez, vous ne riſquez rien ; ſi vous ne le prenez pas, ou ſi vous lui en ſubſtituez un autre, il eſt à craindre qu'il ne vous en arrive beaucoup de mal. Le choix ne ſeroit-il pas décidé par là même ? Voilà préciſément la ſituation de l'homme, qui a la perſpective d'une éternité à craindre. On lui propoſe le Chriſtianiſme & l'irréligion comme deux remédes, dont le premier ne peut en aucune maniere lui être funeſte, & dont le ſecond peut occaſionner ſa perte éternelle. Lequel préférera-t-il, s'il lui reſte un peu de raiſon ?

Je demande à l'Incrédule lui-même : Si un ami fidéle vous avertiſſoit qu'on vient

d'expédier des ordres supérieurs pour se saisir de votre personne, & pour vous faire votre procès; qu'on doit vous juger selon les anciennes Loix qui condamnoient au feu tout homme convaincu d'impiété ; vous obstineriez-vous à rejetter cet avis important, sur ce que cet ami ne seroit peut-être pas en état de l'appuyer d'une démonstration directe ? Les vraisemblances & les probabilités ne vous suffiroient-elles pas ? Et ne trouveriez-vous pas que le plus sûr seroit de vous éloigner du péril par une prompte évasion ? Répondez sincérement; & vos aveux renfermeront la condamnation de votre conduite sur le fait de la Religion.

Le Philosophe moderne réduit à un Scepticisme affecté, mais insoutenable.

Plutôt que de se rendre à des raisons qui ne souffrent aucune réplique, les Incrédules prendront le parti de dire avec les Sceptiques, qu'ils doutent de tout. Ce doute de leur part, ne sera point le doute méthodique de Descartes, inspiré par l'amour de la vérité, & consacré au dessein de la connoître : ce sera le doute des Pirrhoniens; un doute qui se borne à tenir l'esprit dans une suspension habituelle &

réfléchie, qui interdit la recherche, & qui exclut l'aveu de la vérité. Ils prétendront qu'ils doutent de l'existence de Dieu, de la spiritualité de leurs ames, de la réalité même des êtres qui paroissent remplir l'univers. Ils prétendront ignorer s'il y a sur la terre d'autres hommes qu'eux; si même leur existence propre n'est point imaginaire. Ils en viendront jusqu'à dire, qu'ils doutent si leur esprit a la faculté de douter.

A la vérité, des gens qui en sont réduits là, ne peuvent guères obtenir de crédit, que dans la société des insensés. Il n'est pas même possible que l'on tienne constamment dans un pareil poste. Et quand on s'obstineroit à s'envélopper dans ce doute universel, & à vouloir persuader qu'il est sincére, il seroit bien facile de confondre une si folle prétention. La plus légere insulte qu'on feroit à un Philosophe de cette espéce, quelque petit dommage qu'il recevroit du dehors, suffiroit pour faire bientôt disparoître le doute, & éclater son ressentiment. Mais cette absurdité ne mérite pas qu'on s'attache dans un écrit sérieux à la refuter. Il faut l'abandonner au ridicule qui en est inséparable.

Ce qu'il est important de bien comprendre, c'est que l'état de doute ne mene

à rien. Il n'écarte aucun danger ; il ne remédie à aucun mal. Il laiſſe les choſes en ſuſpens, il ne les décide pas. Tant que je ne fais que douter, je ne ſuis pas certain qu'il y ait un Paradis & un Enfer ; je ne ſuis pas certain non plus que l'un & l'autre ne ſoient pas. Cette incertitude eſt effroyable & déſeſpérante. L'état eſt trop violent, pour que je ne m'efforce pas d'en ſortir. Il a trop de dangers pour que j'y perſévere de ſens froid.

Le doute : quel bouclier, quelle défenſe pour repouſſer des traits qui ſont à craindre ! Dans toutes les affaires de la vie, quand il s'agit de prendre un parti, l'homme qui s'entêteroit de l'idée de douter de tout, ne ſeroit qu'un fou à enfermer. Dans l'affaire du ſalut & de l'éternité, l'homme qui doute, & qui prend le doute pour la déciſion de toutes choſes, eſt un furieux qu'on ne peut qualifier trop durement.

La Philoſophie moderne, décriée par ellemême, & par ſes propres aveux.

Je reviens cependant encore au Philoſophe incrédule : & malgré la futilité de tous ſes ſubterfuges, je le ſomme de nouvau de répondre nettement & ſans détour à cette queſtion que je lui propoſe : Il s'a-

git de vous décider entre l'impiété & le Chriſtianiſme : de quel côté riſque-t-on le moins ? S'attendroit-on à la réponſe qu'il me fait avec un faux air de modeſtie, qui, dans le fond n'eſt qu'un véritable dépit : Je ne ſuis pas Juge, dit-il, je ſuis Philoſophe.

Vous n'êtes pas Juge ? Et tous les jours vous prononcez d'un ton abſolu ; vous décidez ſouverainement ; vous voulez qu'on vous en croye ; & vous traitez de gens ſans eſprit & ſans connoiſſances ceux qui ne vous croyent pas.

Vous êtes Philoſophe ! A en juger par vos diſcours, par vos écrits, par votre conduite, on ne s'en douteroit pas. A qui, par exemple, l'Auteur du livre de l'*Eſprit* prétendra-t-il faire croire qu'il eſt Philoſophe, & digne d'un ſi beau nom, quand on lui voit débiter avec une eſpéce de complaiſance ces déteſtables maximes : Que les plaiſirs des ſens ſont l'unique objet des deſirs de l'homme ; que l'eſpoir ou la crainte des peines ou des plaiſirs temporels ſont auſſi propres à former des hommes vertueux, que l'eſpoir ou la crainte des peines & des plaiſirs éternels ; que l'ame eſt un être, qui n'a pour toute faculté que la ſenſibilité phyſique. Que l'ame eſt une puiſſance à laquelle on ne peut attribuer autre choſe

que la force & le mouvement ; qu'étant assujettie comme le corps à des attractions & à des inerties, il ne faut pas croire qu'elle soit capable d'aimer la divinité & de la posséder, &c.

Les Philosophes les plus décriés dans l'antiquité, ont-ils jamais avancé rien de si détestable ? Epicure lui-même, qui a établi pour principe, que le bonheur de l'homme consiste dans le plaisir, a t-il jamais osé dire que les plaisirs des sens fussent l'unique objet des desirs de l'homme ? Ciceron lui rend un témoignage, qui devroit couvrir de confusion les prétendus Philosophes de nos jours. Il est lui-même garant qu'Epicure disoit hautement, qu'on ne peut vivre heureux, si l'on ne vit avec honnêteté, avec sagesse, avec équité. Quand vous voudriez donc marcher à la suite d'Epicure, & adopter sa philosophie, encore faudroit-il vous faire des principes plus raisonnables & plus décens, pour pouvoir vous dire ses disciples.

Cicer. Tuscu-lan. quæst. l. iij. & alibi.

Vous êtes Philosophe ! Soyez-le, j'y consens. Dès-lors j'aurai droit d'exiger de vous, de la suite, de la liaison, de la conséquence dans vos raisonnemens, de la justesse dans vos idées, de l'impartialité dans vos jugemens. Répondez-moi donc nettement. Le parti que j'ai pris de

vivre en Chrétien, m'expose-t-il à quelque risque ? Celui que vous prenez de vivre en impies est-il exempt de tout danger ? Je vous somme encore un coup de satisfaire à cette question, d'y satisfaire philosophiquement; c'est-à-dire, sans ambiguité & sans détour, avec raisonnement & persuasion ; & je vous défie de ne pas en venir à cette conclusion nécessaire, que j'ai pris le parti le plus sûr, & qu'en persistant dans ce doute aveugle & volontaire tout à la fois, vous vous décidez pour le parti le plus périlleux.

Mais le Philosophe moderne élude encore: & il croit qu'à l'aide de quelques hommages d'estime & de respect qu'il affecte quelquefois de laisser échapper par rapport à la Religion chrétienne, il peut exiger que l'on ne le taxe pas si sévérement ; mais qu'on lui laisse la liberté de suivre ses opinions particulieres. Il faut convenir en effet que la Religion chrétienne a tant d'avantage sur tous les systêmes d'irréligion, que les Incrédules n'osent presque jamais l'attaquer ouvertement. Libres, & ne déguisant rien dans les conversations, hardis même jusqu'à l'impudence dans leurs indécentes railleries, ils n'osent hazarder ouvertement contre la Religion leurs blasphêmes, que dans des écrits anonymes, qu'ils

peuvent désavouer quand il leur plaît. Dans les écrits qui portent leur nom, ils procédent contre elle avec artifice & ménagement. Ils ne font aucune difficulté de lui donner les louanges qu'elle mérite ; & en palliant ainsi les traits qu'ils ont envie de lui lancer, ils cherchent à jetter un voile sur les coups dont ils la frappent en traîtres.

C'est ainsi qu'en a usé l'Auteur du livre de l'*Esprit :* il n'a pas fait difficulté de payer au Christianisme un tribut simulé d'estime, de louer la douceur & la beauté de ses loix, de les déclarer capables d'élever l'homme à l'héroïsme & à la sainteté : mais ensuite il a sçu lui livrer mille attaques indirectes, en se déchaînant contre ce qu'il nomme les dévots, ennemis de la philosophie. A l'exemple de tous ceux qui de nos jours ont arboré l'étendard de la philosophie, il prodigue les déclamations & les injures contre ce qu'il nomme le *fanatisme* & la *superstition.* Et on sçait bien que ces deux mots dans l'intention & dans le jargon des impies, ont un sens identique avec ceux de zéle & de religion. On voit par-là, que cette philosophie moderne n'est dans le vrai qu'une impiété cachée sous de spécieux dehors, & une impudence plus que cynique, couverte par des

des voiles malheureusement trop transparents.

Imputation calomnieuse des Philosophes modernes, qui tourne à la gloire du Christianisme, & à la honte de leur prétendue Philosophie.

Les Philosophes modernes, pour se venger des accusations trop bien fondées que nous intentons contre eux, ou pour donner le change, accusent à leur tour ceux qu'ils appellent les devots, de haïr la philosophie, & de ne pouvoir même en supporter le nom. Mais il est bien visible qu'un pareil reproche n'est qu'une basse calomnie, & une injuste récrimination. Nous ne ferons donc aucune difficulté de déclarer hardiment que, bien loin de haïr & de mépriser la philosophie, nous en connoissons l'utilité autant & mieux qu'eux. Nous l'employons avec confiance dans toutes les choses qui sont vraiment l'objet de ses recherches. Nous respectons l'usage qu'en ont fait les Philosophes de l'antiquité, pour parvenir à la connoissance de Dieu, & des devoirs de l'homme, & à la découverte de ce qui étoit utile au genre humain : nous approuvons leurs intentions & leurs efforts.

Nous observons seulement qu'il falloit des lumieres qu'ils n'avoient pas, pour dissiper les ténébres dans lesquelles le genre humain étoit enveloppé ; que le Christianisme nous a apporté ce jour favorable ; qu'il a étendu la sphère de la vraie philosophie ; qu'il a perfectionné ses connoissances, assuré & augmenté ses découvertes, épuré & annobli ses principes.

Le Christianisme ne condamne & ne réprouve que cette philosophie déraisonnable qui s'acharne à abolir tout culte de la Divinité, & à combattre & à rendre incertaine l'existence de la Divinité même ; cette philosophie désespérante qui cherche à dépouiller l'homme de ses plus beaux droits, & de ses plus essentielles prérogatives, à le dégrader au rang des brutes, & à borner sa béatitude à leurs plus méprisables instincts : cette philosophie arrogante qui n'oppose aux plus légitimes raisons, que d'indécentes railleries & de grossieres injures ; qui traite d'ignorans & d'esprits bornés tous ceux qui n'adoptent pas aveuglément toutes les affirmations qu'il lui plaît de hazarder ; philosophie, qui, portant sur son front les caractères de son infamie, ne laisse pas d'être devenue aujourd'hui la philosophie à la mode.

C'est elle qui donne le ton. Elle s'insi-

nue de cent manieres différentes. Son poison se trouve répandu & apprêté dans les Livres de morale, dans les ouvrages de physique, dans les Histoires générales & particulieres, dans les Dictionnaires & les Encyclopédies, dans les Traités de politique, dans les projets concernant l'Agriculture, le commerce & les Arts; dans les relations de voyages, dans les piéces dramatiques, dans les brochures périodiques, dans le très-grand nombre d'écrits qui composent notre littérature. C'est par là qu'elle a infecté les sociétés, les états, les conditions, & qu'elle essaye, sans oser l'avouer, de mettre le désordre & la confusion partout.

Envain pour nous rassurer contre les progrès de cette indigne philosophie, l'Auteur du livre de l'*Esprit* ose révoquer en doute l'utilité des vertus privées. « Qu'importe, dit-il, au public, la probité d'un particulier ? Cette probité ne lui est presque d'aucune utilité. » En établissant de pareilles maximes, les prétendus Philosophes, loin de nous rassurer, augmentent nos justes inquiétudes. Car enfin qu'est-ce que la société, sinon l'assemblage de tous les particuliers ? Et une société peut-elle être sûre, si elle n'est composée que de particuliers sans probité & sans

vertu ? Qui ne sent au contraire combien il seroit utile à la société, que les honnêtes gens y fissent le plus grand nombre, & qu'ils y eussent assez de crédit pour en bannir toutes les fraudes, & toutes les injustices ! Il étoit réservé à la philosophie de notre siécle, d'établir en maxime que les honnêtes gens sont inutiles à la société. Hé, que deviendrions-nous, quelle sûreté aurions-nous pour nos biens, pour notre honneur, pour notre vie même, si la société qui nous environne n'étoit composée que de fripons & de brigands !

Rougissez donc, indignes Philosophes, d'avoir eu au nombre de vos sectateurs, un homme capable de débiter à la face de l'univers, une maxime si détestable. Apprenez, si vous l'ignorez, que la probité des particuliers importe infiniment au public & à vous-mêmes. Dieu nous préserve que la maxime contraire vînt jamais à dominer dans les esprits, & qu'elle fît naître au milieu de nous tous les monstres qu'elle est capable d'enfanter !

Reconnoissez donc les affreux égaremens où mene la licence de vos systêmes. Comprenez la nécessité de mettre un frein au libertinage des idées qui bouleversera tout, s'il n'est pas arrêté. Cherchez-le ce frein dans la religion de vos peres : Religion

ſublime dans ſes dogmes, ſainte dans ſes préceptes & dans ſa morale : Religion auſſi ancienne que le monde, qui a pour elle les monumens les plus authentiques & les moins ſuſpects, qui eſt appuyée ſur des prophéties littéralement accomplies au tems marqué, qui s'eſt établie par des miracles inconteſtables & ſans nombre ; qui a pour garants la conſtance de pluſieurs millions de Martyrs, les lumieres & le zéle d'une nuée de Docteurs profonds, & éminens en ſainteté : Religion qui peut ſeule, dans les maux de la vie, nous procurer les conſolations néceſſaires, & nous adoucir le paſſage effrayant de la mort à l'éternité : Religion qui donne tout à gagner pour l'autre vie, & qui a un empire ſi naturel ſur les cœurs, que Bayle lui-même n'a pas fait difficulté de dire (peut-être avec dériſion) que les Athées prennent le parti de mourir dans ſon ſein, pour plus grande précaution, *ad majorem cautelam* : Religion enfin, qui porte tous les caractères de vérité, & avec laquelle nul autre ſyſtême de croyance ne peut entrer en comparaiſon.

Si vous voulez apprendre combien l'eſprit de religion & d'une ſincere piété eſt capable de relever la ſaine philoſophie, bien loin de l'abbatardir ; écoutez encore votre Docteur Bayle dans l'éloge non-ſuſ-

pect qu'il fait du célébre Pascal : *Republ. des Lettres Décemb.* 1684, *pag.* 531. « Cent » Volumes de sermons, dit-il, ne valent pas » cette vie (de M. Pascal, qui venoit d'ê- » tre publiée) & sont beaucoup moins ca- » pables de désarmer les impies. L'humilité » & la dévotion extraordinaire de M. » Pascal mortifient plus les libertins, que » si on lâchoit sur eux une douzaine de » Missionnaires. Ils ne peuvent plus nous » dire qu'il n'y a que des petits esprits qui » ayent de la piété : car on leur en fait » voir de la mieux poussée dans l'un des » plus grands Géométres, des plus sub- » tils Métaphysiciens, & des plus péné- » trans esprits qui ayent jamais été au mon- » de. La piété d'un tel Philosophe devroit » faire dire aux indévots & aux libertins, » ce que dit un jour un certain Dioclès, » en voyant Epicure dans un Temple : » *Quelle fête*, s'écria-t-il, *quel spectacle* » *pour moi, de voir Epicure dans un Tem-* » *ple ! Tous mes soupçons s'évanouissent,* » *la piété reprend sa place, & je ne vis* » *jamais mieux la grandeur de Jupiter, que* » *depuis que je vois Epicure à genoux.* C'est » assurément un beau spectacle que de voir » M. Pascal regler sa vie par la maxime ; » *qu'il faut renoncer à tout plaisir, & que* » *la maladie étant l'état naturel des Chré-*

» *tiens , on doit s'estimer heureux d'être » malade, parce qu'on se trouve alors par » nécessité dans l'état où l'on est obligé d'ê- » tre.* On fait bien de publier l'exemple » d'une si grande vertu : on en a besoin » pour empêcher la prescription de l'es- » prit du monde, contre l'esprit de l'E- » vangile.... »

Mais, aveugles Philosophes, si vous persévérez à faire un aussi pernicieux usage de votre prétendue philosophie, que vous êtes convaincus de le faire ; si au lieu de concevoir une salutaire confusion de vos écarts, dont le paganisme même ne donne pas d'exemple, vous continuez à insulter à notre crédulité, nous nous glorifierons de vos outrages. Mais nous plaindrons votre aveuglement, d'autant plus inexcusable, qu'il est volontaire : & en attendant que Dieu vous ouvre les yeux, en vous accordant une grace que vous ne lui demandez pas, nous nous ferons un devoir indispensable de vous fuir comme des pestes publiques.





LE PHILOSOPHE MODERNE, OU L'INCRÉDULE CONDAMNÉ AU TRIBUNAL DE SA RAISON.

CINQUIEME PARTIE.

Dans laquelle, en recueillant les vérités répandues dans les parties précédentes, on expose aux fidéles en abrégé, les principes & les fondemens de la Religion chrétienne, & on leur donne des regles pour se prémunir contre les illusions de la philosophie moderne.

IL est juste & convenable qu'après avoir taché de confondre les Incrédules de nos jours, nous présentions aux fidéles des

objets plus consolans & plus capables de les édifier. C'est dans ce dessein que nous ajoutons cette partie, dans laquelle nous mettrons d'abord sous les yeux des Lecteurs un tableau de la Religion chrétienne, telle qu'elle nous a été transmise depuis le commencement des siécles. Nous leur donnerons ensuite des regles de conduite, pour se garantir eux-mêmes contre la séduction de la fausse philosophie.

Idée de la Loi naturelle, gravée dans nos ames par la main du Créateur.

Les hommes ont naturellement l'idée du bien & du mal, du juste & de l'injuste. Cette idée est répandue dans tous les esprits, quoiqu'elle ne soit pas dans tous également dévéloppée. Par-tout on juge qu'il est dans l'ordre de tenir sa parole, d'observer les traités & les engagemens que l'on a contractés de bonne foi. On a toujours pensé, en consultant les lumieres de la raison & de la conscience, qu'il est plus convenable de rendre à chacun ce qui lui appartient, que de le tromper & de lui ravir ce qui est à lui à juste titre. Il y a essentiellement & réellement une très-grande différence entre le juste & l'injuste : & ils différent autant l'un de l'au-

tre, que le blanc différe du noir, & la lumiere des ténébres. Ces différences sont nécessaires, éternelles & immuables. Elles sont connues pour telles par tout ce qu'il y a de créatures intelligentes, dont l'entendement n'est pas ou fort imparfait, ou extrêmement dépravé. Enfin toute méchanceté volontaire, tout renversement de droit, est en fait de morale, une aussi grande absurdité & une présomption aussi déraisonnable, que le seroit en fait des choses naturelles, la prétention d'un homme, qui entreprendroit de changer les proportions constantes & immuables des nombres, d'appeller l'amer doux, & le doux amer, de dire que le tout n'est pas plus grand que la partie.

Cette idée universelle, primitive, invariable du bien & du mal moral, est la source, le principe & le modéle original de toutes les Loix qui réglent la société, & qui en affermissent les liens. Les sociétés sont plus ou moins parfaites, selon que cette idée est plus ou moins exacte dans les esprits, & qu'on s'y conforme avec plus ou moins de fidélité. Enfin cette idée a plus ou moins dégénéré dans le cours des siécles, selon que l'on s'est plus écarté des notions originaires & primitives, ou que l'on s'en est approché davantage. Mais

dans tous les tems, & chez toutes les nations, on a dit, on a jugé, que telle ou telle action étoit bonne ou mauvaise, juste ou injuste, conforme ou contraire à l'ordre, digne ou indigne de l'homme d'honneur & de probité.

Nous ne nous sommes point donnés à nous-mêmes cette idée générale du bien & du mal. Elle nous est aussi naturelle, que la faculté de penser & de vouloir. Elle la suit nécessairement, & dérive de la même source. Cette idée suppose indispensablement une Loi & un Législateur. Il ne peut y avoir d'idée de bien & de mal, qu'autant qu'il peut y avoir dans les choses de la conformité ou de l'opposition à une loi connue.

Il faut aussi que cette conformité ou cette opposition suppose dans celui qui agit, l'examen, la délibération, & par conséquent la liberté. Ce qui n'est qu'un effet de ce qu'on nomme la nature, le hazard, ou le destin, ne peut être ni bon ni mauvais, ni juste ni injuste; par cela seul, qu'il exclut tout examen, toute délibération, tout choix. Ce qui est fixé par une nécessité inévitable, ne peut donner lieu à un choix, à une préférence; & ce n'est que dans la préférence donnée avec connoissance de

cause, que le bon ou le mauvais peut consister. On ne blâme point une meule de moulin de ce qu'elle est en mouvement ou en repos. On ne fait point un mérite ou un démérite à la fumée, de se dissiper en l'air, lorsqu'elle y trouve un accès libre, ou de noircir un appartement, lorsqu'on l'y tient renfermé.

Il est donc évident que l'idée naturelle du bien & du mal suppose une loi établie à laquelle on est obligé de se conformer; & qu'elle exige de la part de celui qui agit, la connoissance de cette loi, & la liberté d'y désobéir ou de s'y soumettre; que c'est cette liberté qui fait le mérite ou le démérite, qui fonde le châtiment & la récompense, qui autorise le blâme & les louanges.

Ces principes certains une fois admis, je demande à tout homme judicieux, si, en supposant qu'on l'eût constitué dépositaire & distributeur des châtimens & des récompenses, il ne croiroit pas qu'il fût de son devoir de réserver les plus grandes récompenses à ceux qu'il jugeroit les plus justes, les plus exacts à maintenir l'ordre & à observer la loi; si au contraire, il ne se croiroit pas obligé de faire souffrir les plus grandes peines à ceux qu'il jugeroit les plus injustes, les plus indociles

& les plus méchans? Il n'eſt pas poſſible de diſconvenir que ce ne ſoit là l'idée eſſentielle de la juſtice diſtributive. Cette notion eſt univerſelle parmi les hommes. Elle eſt gravée dans la plus intime ſubſtance de leur ame; & elle ne peut être le ſimple effet d'une organiſation qui ſe diverſifie preſque à l'infini dans les individus. Telle doit être, de l'aveu de tous les hommes, la conduite de tout Légiſlateur équitable, & de tous ceux qui ſont prépoſés à la manutention de la Loi. Ils ne manifeſteroient qu'une tyrannie inſenſée, s'ils puniſſoient plus ſévérement ce qui eſt moins injuſte, s'ils récompenſoient moins liberalement la meilleure action, ou s'ils puniſſoient celui qui fait bien, & récompenſoient celui qui fait mal.

Il eſt auſſi de l'intérêt de chaque homme en particulier, de ſe bien inſtruire de la nature & de l'étendue de la Loi qu'il doit obſerver, afin d'y conformer exactement ſa conduite, & de s'y animer par l'eſpérance du bonheur qui ne peut manquer d'être le ſalaire de ſa fidélité, & par la crainte du châtiment qui doit être la ſuite inévitable de ſa déſobéiſſance.

Ces vérités, qui condamnent, comme on a vu, les faux principes des Philoſophes modernes, & en particulier du Spinoſiſme,

dont ils ont tiré principalement tous leurs paradoxes, sont si incontestables, que les Philosophes Païens s'en sont eux-memes expliqués de la maniere la plus précise & la plus énergique. Ils ont reconnu la force & l'autorité de cette loi naturelle, gravée dans l'ame des hommes par la main de leur Créateur. C'est, dit Ciceron, cette loi de nature, dont l'étendue est universelle & la durée éternelle; qui ne peut être affoiblie par aucune autre loi, à laquelle il n'est pas permis de déroger, & qui ne peut être entierement abrogée. Elle est plus ancienne que ni aucune loi écrite, ni aucun gouvernement politique. C'est cette loi que l'esprit humain n'a point inventée, dont aucun peuple n'est l'auteur, mais qui est éternelle, & à laquelle l'univers entier est soumis: cette loi qui a son fondement dans la nature des choses, qui n'a pas commencé à être loi par la promulgation que les hommes en ayent faite, mais qui est aussi ancienne que Dieu lui-même. L'observation de cette loi, dit-il encore, est en elle-même digne de louange, quand bien même personne ne la loueroit; &, comme il dit dans un autre endroit, il est aussi absurde de supposer qu'elle dépend de l'opinion des hommes, & que ce qui porte le nom de vertu parmi eux, est une affaire

Cicer. de Rep. lib. j. fragm. De Leg l. j. & ij

de pure imagination, qu'il est absurde de dire que la fécondité d'un arbre ou la force d'un cheval ne sont pas des choses réelles, & qu'elles n'existent que dans l'opinion de ceux qui en jugent. Cicer. de Leg. L. ij.

Cette loi naturelle, qui est supérieure à toute autorité humaine, & qui en est indépendante, oblige aussi même avant la déclaration positive que Dieu a faite, que c'étoit sa volonté, & le commandement exprès qu'il a donné aux hommes de s'y conformer. En sorte, dit encore le même Philosophe, que supposé qu'il n'y eût point eu à Rome de loi écrite contre l'adultère, Tarquin n'auroit pas laissé de pécher contre cette loi éternelle, lorsqu'il viola Lucréce.

Cette régle souveraine nous prescrit par rapport à Dieu les sentimens d'amour, de vénération, d'obéissance, de dépendance, &c. dans le plus haut dégré possible. Cette régle souveraine nous prescrit par rapport à nos semblables, l'équité & la bienveillance, que nous souhaitons que l'on ait pour nous. Enfin elle veut que nous vivions par rapport à nous-mêmes dans la modération, & dans l'exercice continuel de toutes les vertus conformes à l'excellence de notre nature.

Avant l'établissement des loix positives & écrites, l'homme n'étoit donc pas sans

loi, puiſqu'il connoiſſoit dès-lors par la lumiere naturelle, le bien & le mal, le juſte & l'injuſte. Il vivoit ſous la direction de la loi de nature, que Dieu avoit gravée au fond de ſon cœur, en lui donnant l'intelligence pour connoître ce qu'il devoit faire, & la liberté pour s'attacher méritoirement à ſes devoirs. L'homme alors ne pouvoit être agréable à ſon Dieu, il ne pouvoit être en paix avec lui-même, qu'autant qu'il étoit attentif & conſtant à ne point s'écarter des principes de cette loi naturelle, devenue ſa regle & ſon guide.

Mais les paſſions étoient dans l'homme perverti par le péché, un obſtacle habituel à l'obſervation de cette loi ſainte & éternelle. Les attraits ſenſibles le mettoient dans un continuel danger de préférer ſon intérêt temporel à ſon devoir, & la ſatisfaction de ſes inclinations déreglées à la douce contrainte d'une obéiſſance néceſſaire. Auſſi ces paſſions impérieuſes obſcurcirent bien-tôt dans les hommes coupables, le flambeau de la loi naturelle qu'ils ne conſultoient plus. Ils oublierent & méconnurent leurs obligations les plus eſſentielles. Les ténébres de l'eſprit, favorables à la corruption du cœur, ne firent que s'épaiſſir. La multitude des prévaricateurs rendit le crime plus hardi

& moins haïssable. Et l'impétuosité des passions croissant de jour en jour, malgré les châtimens éclatans par lesquels la justice divine s'appésantissoit sur les hommes, ils en vinrent jusqu'à fermer les yeux à la lumiere pour ne plus voir Dieu, même dans ses ouvrages & dans ses dons : Ils *marcherent*, selon l'expression de l'Ecriture, *comme des aveugles à tâtons, même en plein midi :* ils perdirent de vûe cette loi éternelle, qui devoit les conduire dans toutes leurs voies : ils oublierent celui qui en étoit l'Auteur : & en cessant de lui obéir & de l'écouter, ils s'accoutumerent à ne plus le connoître, & à tout adorer excepté Dieu même.

Is. l. ix. 10.

La Loi écrite, publiée par le ministère de Moyse. Authenticité de sa Mission.

Dieu dans cette corruption universelle du genre humain, s'étoit toujours reservé quelques serviteurs fidéles, qui brilloient à ses yeux comme des étoiles dans un monde couvert d'épaisses ténébres. Mais leurs exemples seuls n'étoient pas capables de dissiper la nuit, dont tout le reste des hommes étoit enveloppé. Enfin Dieu touché du malheur de l'homme, daigna par pure miséricorde, se manifester parti-

culierement à une portion des humains. Il choisit un peuple qu'il rendit dépositaire d'une loi écrite, capable de fixer les doutes & les incertitudes que l'empire des passions avoit fait naître au préjudice de la loi naturelle : une loi qui, en développant les idées originaires & primitives, devoit servir à dissiper efficacement l'obscurcissement répandu depuis long-tems sur ces idées.

Ce rayon de lumiere que Dieu fit paroître dans un seul endroit de la terre, étoit destiné par sa bonté à éclairer tout l'univers. C'étoit comme l'Aurore d'un grand jour, qui devoit par succession se répandre dans toutes les parties du monde, & apprendre à tous les siécles non-seulement les préceptes saints & inviolables de la justice éternelle, mais encore conserver la mémoire de ce que Dieu avoit fait pour l'homme depuis l'origine du monde, & les maux infinis dans lesquels l'homme n'avoit cessé de se précipiter par ses révoltes.

Cette Loi ne fut pas promulguée dans le secret. Dieu accompagna cette promulgation d'une multitude de prodiges destinés à constater la vérité de sa parole, & à donner le plus grand poids à la manifestation de ses volontés. On le vit changer

à son gré les loix de la nature, faire éclater en mille manieres sa toute-puissance, pour confondre les hommes rébelles à sa voix, & pour maintenir contre tous les efforts des ennemis de sa gloire, le peuple qu'il avoit choisi, pour le rendre dépositaire de ses loix & de son culte, & témoin de ses œuvres.

Dieu étant la souveraine vérité, qui ne peut jamais ni tromper, ni être trompée, n'a pu opérer toutes ces éclatantes merveilles, pour autoriser le mensonge & la supercherie. Le ministère de Moyse & sa mission ayant donc été garantie par une foule de miracles, qui sont la voix de Dieu, ce n'est pas à l'homme, mais à la vérité éternelle que nous croyons, en nous soumettant aux loix que Moyse a prescrites, & aux traditions qu'il a écrites lui-même par une inspiration, & sous une autorité divines. Il y auroit tout à la fois de l'extravagance & de l'impiété de rejetter ou de contester la vérité d'un témoignage si authentique.

Je n'ai pas été témoin oculaire des miracles opérés par Moyse au nom de Dieu: je n'ai point assisté à cette révélation solemnelle, pendant la promulgation de laquelle on vit les montagnes fondre comme de la cire en présence du Seigneur. Je n'ai

point vu de mes yeux l'auguste appareil de majesté & de puissance, dont Dieu fit accompagner cette manifestation. J'en ai été seulement instruit par une tradition non suspecte. Des témoins oculaires ont consigné dans des écrits qui sont parvenus jusqu'à moi, la mémoire de cette foule de miracles que Dieu opéra avec éclat à la vûe d'une multitude innombrable, pour attester l'origine céleste de la loi qu'on m'assure être la sienne.

Il est de mon intérêt & de mon devoir de ne négliger aucune des ressources que me peut fournir ma raison pour m'en éclaircir, afin que je n'aye pas à me reprocher ou d'avoir rejetté cette loi trop légerement, ou de l'avoir adoptée sans connoissance. Mais ai-je des moyens de m'assurer de la vérité d'un fait si ancien ? C'est ce qu'il importe d'examiner.

La vérité des faits surnaturels ne demande point un autre genre de preuves, que la vérité des faits naturels. Ceux qui les observent, & sous les yeux desquels ces faits se passent, n'ont besoin, pour s'en assurer, que du témoignage de leurs sens, qui ne sçauroient prendre uniformément le change. Ceux que l'éloignement ou la distance des tems met hors d'état d'observer ces faits par eux-mêmes, n'ont

besoin pour en être convaincus, que de l'autorité d'une multitude de témoignages qui les leur attestent. Ces témoignages peuvent être tels qu'ils rendent la chose aussi certaine, que si on l'avoit vue de ses propres yeux.

Les Philosophes modernes n'ont donc pas raison, lorsqu'ils disent que des faits surnaturels deviennent d'autant moins croyables qu'ils sont plus surnaturels, à cause que l'entremise de la Divinité y devient nécessaire; & que plus les faits sont éloignés, moins ils sont croyables, la distance des lieux & des tems, diminuant nécessairement la force des preuves. Cette prétention de leur part n'est point du tout philosophique.

Car 1°. s'ils vouloient bien n'écouter que leur raison, ils conviendroient que les faits surnaturels, quelque étonnans qu'ils puissent être, n'ont que les sens pour juges, ainsi que les faits naturels. Je n'ai besoin que de mes yeux, pour être convaincu qu'un homme que j'ai vu hier mort, & que je vois aujourd'hui plein de vie, est un homme ressuscité : ou plutôt les preuves du miracle ne portent que sur des faits tout-à-fait naturels; le miracle ne consistant que dans le passage naturellement impossible d'un fait naturel à un autre fait naturel. Que Pierre ait été vu mort

hier, c'eſt un fait purement naturel, & qui n'a que mes ſens pour juge. Que Pierre ſoit vu aujourd'hui vivant, c'eſt un autre fait naturel qui n'a pas beſoin d'une garantie différente. Qu'un homme mort hier ſoit vivant aujourd'hui, voilà le miracle, que j'infére de l'impoſſibilité naturelle du paſſage de la mort à la vie. Alors c'eſt ma raiſon qui juge de la vérité du fait, & mes ſens ſont les ſeuls témoins ſur leſquels elle appuye ſon jugement.

Les faits, de quelque eſpéce qu'ils ſoient, ne peuvent ſe conſtater que par le même genre de preuves. Tout un peuple a paſſé la mer à pied ſec. Les flots ſe ſont diviſés & ſuſpendus pour lui ouvrir un paſſage. Pour être aſſuré de la vérité de ce fait, il n'a fallu que le témoignage des yeux. Les yeux en ont jugé auſſi ſûrement qu'ils jugent de la ſituation ordinaire de cette mer ; & le peuple qui a vu les flots ſe ſuſpendre devant lui, & reprendre bientôt leur mouvement pour engloutir ſes ennemis, a été pleinement aſſuré de la vérité de ce fait, en le voyant.

2°. Les faits naturels ou ſurnaturels qui ſont éloignés de nous par la diſtance des lieux & des tems, ſe prouvent également par la force plus ou moins énergique des témoignages qui les annoncent. Par exem-

ple, on vient d'élire en Pologne un Roi ſelon les principes & les loix de cette Monarchie élective. Tout le corps de la nobleſſe nationale s'eſt aſſemblé. Les Ambaſſadeurs des Candidats, ainſi que ceux des diverſes Puiſſances de l'Europe ont aſſiſté à cette Election. Les peuples de ce Royaume ont vu le Souverain élu. Tous ces gens-là ſçavent la vérité du fait par le témoignage de leurs ſens. Ils ont été témoins de la proclamation qu'on a faite du nouveau Roi, des actes dreſſés pour le reconnoître, des cérémonies de ſon couronnement. La nouvelle de cette Election ſe répand dans les différentes contrées de l'univers. Elle n'eſt point contredite, les témoignages ne varient point, ou s'ils varient, ce n'eſt point ſur ce que l'événement a d'eſſentiel, c'eſt tout au plus ſur des circonſtances peu intéreſſantes. Je me tiens dès-lors auſſi aſſuré & auſſi convaincu de la vérité de ce fait, que ſi j'avois moi-même aſſiſté ou contribué à cette Election. Voilà pour la diſtance des lieux.

Il en eſt de même de la diſtance des tems, qui ne ſouffre pas plus de difficulté que la diſtance des lieux. Alexandre, jeune Prince Grec, prend le parti de quitter la Macédoine, ſon Etat héréditaire. Il mar-

che en Asie avec ses troupes. Il la parcourt plutôt en Voyageur, qu'en Conquérant. Darius lui oppose en vain une armée innombrable. Une prompte & entiere défaite rend Alexandre maître de ses Etats. Il passe aux Indes. Il combat & défait Porus. Il meurt à la fleur de son âge, presque maître de l'univers. Toute l'Histoire sacrée & profane atteste la rapidité de ses conquêtes & sa mort prématurée. Je n'ai aucune raison de suspecter le témoignage des Historiens, qui rapportent ces faits sans contradiction. Je puis tout au plus porter mes doutes sur certains détails, où je ne vois pas la même certitude. Je suis donc, malgré la distance des tems, aussi assuré de l'existence d'Alexandre & de ses victoires, que si j'en avois été témoin oculaire.

Voilà précisément le genre de certitude, qui dépose en faveur de la Religion chrétienne. Cette Religion a passé successivement par trois états différens, sans cesser d'être la même: Religion naturelle sous les Patriarches; c'est-à-dire, depuis la création du monde, jusqu'à Moyse: Religion révelée, mais imparfaitement depuis Moyse jusqu'à Jesus-Christ: Religion révelée pleinement depuis Jesus-Christ, jusqu'à la fin du monde. Or cette Religion, qui, dans tous

tous ces états a toujours enseigné aux hommes les mêmes vérités, les mêmes mystères, les mêmes devoirs essentiels, mais plus ou moins distinctement, selon l'économie des desseins de Dieu, est fondée sur des témoignages que nous prétendons irrécusables. Il ne doit donc être question, entre les Incrédules & nous, que de discuter l'autorité & la force de ces témoignages.

Cette discussion doit avoir pour premier objet la canonicité & l'authenticité des Livres de l'Ancien Testament, qui n'a été à proprement parler, que l'annonce & la préparation du Nouveau. Il est question d'examiner si les Livres de l'Ancien Testament, dans lesquels l'Histoire de la Révélation se trouve consignée, ont été altérés depuis Moyse, ou s'ils sont parvenus jusqu'à nous sans altération. Et l'on a fait voir dans la seconde partie de cet Ouvrage, que, quelque amour qu'on puisse avoir pour la dispute, & quelque envie que l'on ait de ne céder à la Religion que le moins qu'on peut, il n'est pas possible de supposer avec quelque apparence de raison, que les Livres de l'Ancien Testament ayent souffert la moindre altération dans l'essentiel des faits. Il en est de même des Livres du Nouveau Testament, où se trouve le

développement & le complément de l'Ancien ; le premier présentant les figures dont le second présente les réalités; celui-là étant rempli d'énigmes, dont l'explication ne se trouve, & de promesses dont l'accomplissement ne se voit, que dans celui-ci.

La Loi d'amour & de grace, apportée par Jesus-Christ. Etablissement du Christianisme : Fondation de l'Eglise.

Le souverain Médiateur, qui avoit été annoncé dès le commencement du monde, comme celui qui devoit donner aux hommes la grace d'être dociles & fidéles, & remplir la vérité des promesses & des ombres qui l'avoient précédé, paroît enfin dans la plénitude des tems. Le fils de Dieu, le Verbe Incarné converse avec les hommes, & commence une œuvre qui doit durer jusqu'à la fin des siécles, & n'être consommée que dans le Ciel. A la loi de crainte, qui avoit regné depuis Moyse, laquelle fait des esclaves & des prévaricateurs, Jesus-Christ est venu substituer la loi d'amour, qui seule donne des enfans à Dieu & de véritables adorateurs. Il a prêché la morale la plus pure & la plus salutaire ; & y a joint les plus riches

promeſſes & les conſolations les plus précieuſes. Il a prouvé la Divinité de ſa miſſion par des miracles de toute eſpéce, opérés publiquement, en préſence de ſes plus grands ennemis, qui n'ont pu les contredire ni les démentir. Il y a mis le comble en ſe reſſuſcitant lui-même, après avoir été enſeveli & enfermé dans un tombeau.

Cette réſurrection qu'il avoit prédite, ainſi que ſa mort, & toutes les horreurs dont elle fut accompagnée, a été atteſtée unanimement & conſtamment par ſes Apôtres qui l'ont vu après ſa réſurrection, qui ont converſé avec lui, qui ont pris toutes les précautions imaginables pour s'aſſurer que les apparitions de leur Maître n'étoient point une illuſion de leurs ſens, & qui ont tous été témoins de ſon Aſcenſion glorieuſe dans le Ciel, après un ſéjour de quarante jours au milieu d'eux.

Ils ont tous ſans exception donné leur vie, pour atteſter cette vérité. Ce n'étoit point une de ces ſpéculations, dans leſquelles il eſt aſſez ordinaire à l'homme de ſe méprendre. C'étoit un fait de notoriété publique, à l'égard duquel leurs ſens ne pouvoient les faire donner dans l'erreur, ſur-tout après les précautions qu'ils prirent avec défiance, pour ſe garantir de toute ſurpriſe, Dieu voulant que leur incrédulité,

pouſſée auſſi loin qu'elle pouvoit l'être, fit la ſûreté de notre foi.

Ces Apôtres ont confirmé leur témoignage par des miracles éclatans. On a vu leurs Diſciples même recevoir d'eux par communication, le pouvoir d'en opérer à leur exemple. Ce don des miracles, ſans en excepter le moins équivoque ; c'eſt-à-dire, le don des langues, a été longtems une merveille commune parmi les premiers Diſciples de Jeſus-Chriſt.

L'établiſſement de ſa Religion a ſuivi de près ſa réſurrection triomphante. Les Lettres de S. Paul fourniſſent la preuve qu'il y avoit de ſon tems, pluſieurs ſociétés de Fidéles, établies en divers lieux. La date de ces lettres eſt inconteſtable, ainſi que leur envoi & leur réception. Tout ce que les Apôtres ont annoncé, eſt ſoutenu avec une fermeté inébranlable par les premiers Chrétiens.

Les contemporains les plus intéreſſés à réfuter leur témoignage, n'oſent le contredire. Les ennemis même du Chriſtianiſme, ſont obligés de dépoſer en leur faveur ; & nous avons encore les aveux des Païens, qui ſe ſont conſervés juſqu'à nous, & qui ſont une confirmation bien frappante des choſes dont nous trouvons le récit dans le Nouveau Teſtament. Les rapi-

des progrès du Christianisme dans toutes les parties du monde, & les Martyrs sans nombre, qui, dans tous les lieux lui ont rendu témoignage au prix de leur sang? la perpétuité de cette Religion, qui, malgré la révolution des Empires, les passions des hommes charnels, & le dépérissement de la foi & des mœurs, subsiste toujours depuis un si grand nombre de siécles, & survit à tout : enfin le spectacle de l'Eglise Catholique, qui renferme dans sa communion extérieure des fidéles de toutes les nations de la terre, & qui ne cesse, malgré la multitude des scandales dont elle est affligée, d'enfanter par l'esprit de grace, jusqu'à la consommation des siécles, des justes qui ne se trouvent que dans son sein, tout cela ajoute un nouveau dégré de force à toutes les autres preuves, qui démontrent la Divinité de cette Religion, dont nous avons le bonheur de faire profession.

Les Héréfies affermissent le Christianisme, bien loin d'en affoiblir l'autorité.

Ce seroit en vain qu'on prétendroit alléguer contre la perpétuité & l'authenticité du Christianisme, les atteintes qu'il peut avoir reçues des héréfies, qui, en dif-

férens tems sont nées dans son enceinte. Ces scandales quelque déplorables qu'ils soient, affligent, mais n'ébranlent pas la foi du véritable Chrétien. Ils n'étonnent pas même ceux qui réflechissent solidement. Il est naturel à l'homme superbe, qui se plaît à abonder en son sens, de souffrir impatiemment le joug d'une autorité qui captive ses opinions particulieres. Il n'est donc pas surprenant que plusieurs Chrétiens peu attentifs à conserver la grace de la foi, ayent donné dans l'erreur, & qu'ils ayent méprisé l'autorité de l'Eglise, pour suivre obstinément les impressions de leur esprit particulier. Cette défection d'une partie des fidéles, a même été prédite par Jesus-Christ. Et bien loin d'avoir nui au Christianisme, elle lui est devenue encore avantageuse, en donnant lieu de constater d'une maniere plus précise les vérités révélées.

On a vu les hérésies se succéder. Les Sectes se sont formées & divisées. Elles ont eu toutes la présomption de se prétendre & de se dire l'Eglise de Jesus-Christ, & de vouloir que leurs usages & leurs enseignemens fussent les seuls légitimes. Mais elles n'ont pu réussir tout au plus, qu'à usurper les apparences de la véritable Epouse de Jesus-Christ, sans en

avoir les droits & les priviléges impreſcriptibles.

La vraie Egliſe de Jeſus-Chriſt, s'annonce par des caractères trop ſenſibles, pour qu'on puiſſe la méconnoître & s'y méprendre. La vraie Egliſe eſt celle qui remonte de ſiécle en ſiécle juſqu'aux Apôtres, & dont les Paſteurs ont reçu leur autorité & leur miſſion de ceux à qui Jeſus-Chriſt lui-même l'avoit donnée, & qui l'ont reçue par une ſucceſſion de Miniſtère, qui n'a jamais été interrompue. Chercherons-nous ce caractère dans une foule de Sectes qui ne ſont que comme autant de branches ſéparées du tronc, à qui il ne reſte plus ni ſéve ni vie, & qui ſe briſent en piéces & en morceaux? Il eſt bien évident que ces Sectes ont une origine plus récente que la vraie Egliſe, dont elles ſont ſorties. On ſçait l'époque de leur origine. On peut dater avec aſſurance & ſans ſe tromper, le moment de leur naiſſance. On nomme leurs Auteurs, qui, bien loin d'avoir reçu leur Miſſion des Paſteurs légitimes, en ont été anathématiſés, & s'en ſont ſéparés eux-mêmes, pour bâtir un édifice de religion à leur gré; lequel n'étant point établi ſur le fondement apoſtolique, a conſervé toute l'inſtabilité des inventions humaines, & des édifices bâtis ſur le ſable.

Cette séparation des Sectes, dont on connoît le principe & l'occasion, est seule une preuve sans replique qu'elles n'appartiennent plus au corps mystique de Jesus-Christ. C'est dans la succession du Ministère Apostolique, qu'il faut chercher les caractères & les avantages distinctifs de la vraie Eglise. Il subsiste encore ce ministère dans toute son intégrité. Les Pasteurs & le Chef de l'Eglise Catholique, tiennent tous par une chaîne, sans interruption, aux premiers Apôtres de Jesus-Christ. Leur ministère est visiblement le même que celui de Jesus-Christ. Les Sectes n'ont eu la plûpart qu'une durée passagere. Celles qui existent encore, finiront comme celles qui les ont précédées. La seule Eglise Apostolique subsistera jusqu'à la consommation des siécles. *Les Puissances de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle*; c'est Jesus-Christ son fondateur, qui lui en a fait une promesse très-expresse, & qui l'a assurée dans la personne de ses Apôtres, qu'il *seroit avec* elle, *jusqu'à la fin du monde.*

Marc xvj. 18

Matth. xxviij. 20.

Si l'on ne cherche que la vérité, il n'y a donc pas à balancer entre l'Eglise Catholique, & les Sectes hérétiques. Si des Sectes, dont la naissance a été postérieure de beaucoup à l'établissement de la Reli-

gion ; dont les progrès ont éprouvé l'opposition, la censure & les anathêmes des Pasteurs, visiblement successeurs des Apôtres ; dont l'opiniâtreté a produit une séparation éclatante ; si, dis-je, ces Sectes pouvoient être mises en parallele avec une Eglise, qui est évidemment l'ancien tronc duquel toutes ces branches sont sorties, il n'y auroit plus de regle pour discerner la vérité du mensonge. L'esprit particulier deviendroit le seul guide, pour décider du fond & de l'esprit de la Doctrine Evangélique. La Religion auroit autant de Juges, qu'il se rencontreroit d'hommes audacieux. Il y auroit autant & aussi peu de dogmes, qu'il plairoit à l'inconstance humaine d'en admettre ou d'en rejetter. La Religion ne seroit plus l'ouvrage d'un Dieu ; elle seroit continuellement altérée & corrompue par le caprice de l'homme.

Le dépôt de la révélation divine ne peut se conserver sûrement que dans une société régie par un corps de Pasteurs visiblement établis pas Jesus-Christ, & assurés de son assistance spéciale. La vérité ne peut se maintenir invariable que dans l'enseignement commun de cette Eglise, à qui Jesus-Christ a donné une autorité infaillible, qui est celle de Jesus-Christ même. Ainsi l'unique moyen de ne courir au-

cun risque sur le fait de la Religion, c'est de croire fermement, & de pratiquer fidélement tout ce que l'Eglise enseigne & ordonne.

Avis nécessaire aux Fidéles contre la séduction du Tolérantisme.

Mais il est un scandale beaucoup plus séduisant encore que celui de l'hérésie, & qui malheureusement devient de jour en jour d'autant plus commun, qu'il est plus commode pour la paresse & la cupidité. Et c'est à quoi les Sectes séparées de l'Eglise, & les Incrédues même les plus déterminés semblent vouloir se réduire. Les Philosophes modernes conviennent sans peine qu'ils ne croyent pas ce que nous croyons. Mais quoiqu'ils méprisent également toutes les Religions, ils ne parlent sans cesse que de charité & d'indulgence, pour ceux qui ont des sentimens contraires.

Ce mot de charité dans leur bouche, a un sens fort éloigné de sa vraie signification. Il n'est que trop sensible que le motif qui leur inspire ce langage, c'est l'intérêt qu'ils auroient à n'être pas combattus, & le desir dont ils sont possédés de répandre leurs blasphêmes sans contradiction. Ils veulent qu'on les laisse en paix, & qu'on

les supporte tels qu'ils sont. Ils prêchent avec un zéle affecté la tolérance.

Mais 1°, pourquoi, comme nous l'avons déjà observé dans la préface qui est à la tête de cet ouvrage, pourquoi ne suivent-ils pas eux-mêmes une regle dont ils font un devoir si pressant & si indispensable ? Pourquoi attaquent-ils sans cesse le Christianisme ? Pourquoi dans leurs discours & dans leurs écrits, chargent-ils de tant d'invectives ceux qui en font profession ?

2°. Ils réclament la tolérance; mais sans expliquer en quoi elle consiste, sans nous dire quels en sont les principes, jusqu'où elle doit s'étendre, & à quoi elle doit se borner. C'est ce qu'a fait observer un Prélat respectable, à l'occasion de l'ouvrage intitulé de l'*Esprit :* « Jamais, dit-il, ils » n'en assignent les droits ni les bornes. » Jamais ils ne distinguent entre la to- » lérance écclésiastique & la tolérance ci- » vile. »

En effet les impies, pour parvenir à leurs fins, affectent sans cesse de représenter la Religion chrétienne, comme une Religion de charité & de condescendance. Nous avouons avec eux, que cette charité condescendante en est un caractère distinctif: mais nous sçavons aussi que cette charité

ne l'a jamais engagée, & ne peut l'obliger à se rendre protectrice & complice des désordres qu'elle doit réprimer.

Elle s'est établie par la destruction & sur les débris du Paganisme, & de toutes les fausses Religions. Depuis dix-huit siécles, elle a condamné constamment tous les impies qui ont osé dogmatiser & déclarer la guerre à la Divinité, & toutes les sectes qui ont déchiré successivement le sein dans lequel elles avoient été conçues : elle les a frappés de ses anathêmes, & livrés à satan. Et cette rigueur de sa part, n'a rien de contraire à l'esprit de charité & de condescendance qui la caractérise ; parce que la vraie charité ne consiste point à souffrir le mal que l'on peut & que l'on doit réprimer. Elle exige au contraire qu'on use de tout le pouvoir que l'on a, pour en arrêter les progrès.

Mais encore un coup, qu'entendent-ils, & que veulent-ils que nous entendions par ce terme vague de tolérance ? L'esprit de l'Eglise, l'esprit du Christianisme est sans doute que nous souffrions avec patience les injures, les violences, les outrages qu'on peut nous faire ; que nous ne rendions pas le mal pour le mal ; que nous priions pour ceux qui nous persécutent & nous calomnient ; que nous répondions

par des bénédictions à ceux qui nous maudissent; que nous pleurions sur ceux qui ne se pleurent pas eux-mêmes: & qu'après avoir fait tout ce qui dépend de nous, tout ce qui est dans l'ordre pour ramener les pécheurs, pour éclairer les aveugles, pour faire rentrer, s'il est possible, dans le chemin droit, ceux qui en sont égarés; en un mot, pour présenter à tous les hommes, qui sont nos freres, sur-tout par rapport à l'éternité, les mêmes biens, les mêmes avantages que nous désirons pour nous-mêmes: nous les abandonnions ensuite à la miséricorde de Dieu, s'ils ne veulent pas nous écouter, ni se rendre à notre charitable sollicitude. Mais l'Eglise, qui est la colomne & l'appui de la vérité, peut-elle adopter le oui & le non; & laisser autant de crédit au mensonge, qu'à la saine doctrine? L'Epouse de Jesus-Christ, cette sainte & fidéle Epouse, dont le privilége est d'être unique, peut-elle consentir à partager sa gloire avec des rivales, qui ne se contentent pas de l'insulter, & qui outragent l'Evangile même de son divin Epoux? Peut-elle regarder comme ses enfans, & traiter comme les membres de Jesus-Christ, comme faisant partie de son corps mystique, ceux qui s'efforcent de diviser ce corps, & qui rejettent & com-

battent même l'esprit de grace & de sainteté, qui peut seul les unir au chef, & les faire vivre de sa vie ? Cette chaste colombe qui gémit sans cesse sur la terre, dans le desir d'être réunie à son Dieu dans la bienheureuse éternité, peut-elle, & doit-elle promettre le même héritage qu'elle attend, à ceux qui se font gloire de ne vouloir reconnoître ni Dieu ni éternité ?

3°. Rien n'est plus contradictoire que la conduite des Panégyristes de la tolérance : la plûpart de ces hommes qui veulent qu'on tolére tout en fait de religion, ont beaucoup de peine à tolérer l'autorité des Souverains, auxquels la Providence les a soumis. Ils semblent ne les souffrir qu'impatiemment au-dessus de leurs têtes. Parlent-ils comme saint Paul de l'autorité des Puissances établies de Dieu*, & de l'obéissance qui leur est dûe ? Avec quelle hardiesse au contraire, ne s'expriment-ils pas au sujet de leur pouvoir ? Font-ils difficulté de le représenter comme une usurpation injuste & tyrannique ?

S'ils n'osent pas toujours attaquer à découvert la Puissance dont ils dépendent immédiatement, ils se ménagent des objets de critique, qu'ils vont emprunter dans les régions éloignées, dont ils supposent que le sort & les malheurs nous inté-

ressent peu. Ils feignent de borner leurs observations & leurs invectives aux Gouvernemens étrangers, qui passent pour despotiques, ou qu'ils donnent pour tels. Mais on ne prend point le change; & il est aisé de voir que ces discussions téméraires ne tendent qu'à manifester, avec quelque déguisement, les sentimens d'indépendance & de revolte, dont leur cœur est prévenu, contre tout ce qui porte ici-bas le caractère de l'autorité souveraine. Ne les voit-on pas passer par des nuances imperceptibles, jusqu'au point de louer les attentats trop souvent renouvellés contre les Rois, qui sont l'image de la Divinité?

Et comment de tels hommes osent-ils parler de tolérance? S'ils attachent quelque idée à ce mot, que ne donnent-ils de vrais exemples de tolérance, en respectant, comme ils doivent, l'autorité & la Religion établies dans la société à laquelle ils sont liés, en s'interdisant toute déclamation, & tout propos qui tendroit à affoiblir le crédit, dont l'une & l'autre jouissent?

Les atteintes qu'ils ne cessent de donner dans leurs écrits à ces deux objets de la vénération publique, ne nous apprennent que trop que de tels hommes ne sont rien moins que tolérans, & nous avertissent

ſans ceſſe de l'eſpéce d'intolérance dont on doit uſer à leur égard. Les Puiſſances Eccléſiaſtiques & Séculieres peuvent-elles donc ſe diſpenſer de prendre en main les armes qui leur ſont propres, pour réprimer des hommes dont les maximes ſont ouvertement ennemies de l'autorité ſpirituelle & temporelle, & pour rompre cette ligue de gens qui ont conjuré contre le Seigneur, & contre tous ceux qui le repréſentent ?

Regles de conduite que les fidéles doivent obſerver par rapport aux Philoſophes modernes.

Quelque forte que puiſſe être notre réſolution de perſévérer juſqu'à la fin dans la religion de nos peres, nous pouvons être ſéduits. La foi eſt un don de Dieu; c'eſt un tréſor que nous portons dans des vaſes fragiles; nous pouvons également le perdre, ſoit par notre propre négligence, ſoit par la malice d'autrui.

Défions-nous donc de nous-mêmes, de la foibleſſe de notre eſprit, encore plus de la dépravation de notre cœur, qui peuvent en peu de tems, & comme imperceptiblement nous égarer très-loin. Ne nous abandonnons point à cette curioſité-

naturelle, qui nous feroit faire de funestes chûtes, si nous ne prenions pas le sage parti de la renfermer dans de justes bornes. Fuyons avec soin tous ceux qui jouent l'indigne personnage d'Apôtres de l'incrédulité. Interdisons-nous sur-tout la lecture de leurs ouvrages pernicieux. Souvent ils piquent la curiosité par la singularité & la bizarrerie de leurs titres. Plusieurs n'annonçant que de la frivolité ou même de l'amusement, semblent n'exiger aucune précaution, & ne mériter aucune défiance. Mais c'est dans ceux-là d'ordinaire que le poison est apprêté d'une maniere plus artificieuse & plus efficace.

C'est commencer à manquer de foi, que de se permettre la lecture des livres impies, malgré le respect dû à l'autorité de la religion, qui interdit aux fidéles cette liberté criminelle. C'est s'exposer à faire un prompt naufrage dans la foi; c'est même l'avoir déjà presque entiérement perdue, que de lire ces livres contagieux, sans nécessité, & sans leur opposer le contrepoison des ouvrages solides, composés par les défenseurs de la religion. De l'estime des ouvrages, on passe naturellement à celle des Auteurs. On parvient insensiblement & par dégrés, à se rapprocher de leur sentiment, & à goûter leur façon de

penser. On finit par s'en remplir & par s'en entêter.

L'expérience ne nous apprend que trop les tristes effets de cette témérité. Tout le monde sçait, combien le style ingénieux & flatteur de certains écrits des impies de nos jours, leur a acquis de partisans & de sectateurs. Plusieurs se persuadent d'abord qu'ils ne cherchent dans ces sortes d'ouvrages, que le génie & la délicatesse ou la légéreté de style. Et comme dans notre siécle ce goût n'est que trop dominant, & dans les Auteurs & dans les Lecteurs, ceux qui ne sont pas assez religieux pour se garder de l'ombre du mal, ne font pas scrupule de se donner cette dangereuse satisfaction de tout lire & de tout entendre, dès que l'on compte trouver un sel piquant, des coups de pinceau légers & naïfs, des expressions vives & aisées. Mais ce sont des amorces séduisantes, qui ont très-souvent les plus funestes effets. Il seroit bien plus important & plus sûr d'avoir toujours dans l'esprit cet avis du sage :
Eccli. iij. 27. *Celui qui aime le danger, y périra* : & de ne pas s'exposer à faire soi-même, l'expérience d'un malheur qui n'est que trop commun.

Les discours & les entretiens des Philosophes modernes, ne sont pas moins re-

doutables que leurs écrits: & c'eſt un axiome avoué par les ſages païens, que les mauvaiſes compagnies corrompent les bonnes mœurs. On doit donc ſe faire une obligation indiſpenſable de fuir leur ſociété, comme on fuit les ſerpens. Ainſi lorſque la néceſſité des bienſéances, ou des devoirs indiſpenſables ne nous mettent pas dans le cas d'entretenir avec eux une liaiſon intime & habituelle; nous devons nous preſcrire vis-à-vis d'eux une froide politeſſe & une ſage réſerve qui leur en impoſe, en leur perſuadant que la liberté de leurs propos ne leur réuſſiroit pas auprès de nous.

Mais, quand malgré cette ſage précaution, ils ont la hardieſſe de dogmatiſer en notre préſence, il ne faut pas leur céder le terrein, mais s'efforcer de leur fermer la bouche: ce qui n'eſt pas fort difficile. Car il ſuffit pour les déconcerter, de leur montrer le peu de cas que l'on fait de ce ton magiſtral, qu'il leur eſt ſi ordinaire de prendre. Il ſuffit de leur demander avec un air aſſuré, où donc ils ont puiſé, avec ſi peu d'étude, cette grande érudition, dont ils font un étalage faſtueux, & qui ſembleroit annoncer les recherches les plus profondes, & les diſcuſſions les plus ſçavantes? Si c'eſt dans ces cercles où ils

font continuellement engagés, & qui font connus pour n'être que des écoles de frivolité & d'indécence; si c'est à la table, au jeu, aux spectacles, ou dans des lieux encore plus suspects, où plusieurs d'entre eux passent leur vie; cette question qui peut convenir au très-grand nombre des Incrédules de nos jours, est capable toute seule, de les embarrasser, & de désarçonner leur mince philosophie.

Ce n'est pas qu'il soit convenable d'entrer en lice avec eux. Il est au contraire plus avantageux d'éviter la dispute. Peu de personnes sont en état d'en soutenir le choc avec la capacité nécessaire. D'ailleurs on ne gagne presque jamais rien par cette voie contentieuse, sur-tout vis-à-vis de gens, qui, infatués de leur propre mérite & de l'autorité qu'ils s'arrogent en conséquence, ou ne daignent pas peser les difficultés qu'on leur propose, & les réponses triomphantes qu'on leur fait, ou ne sont attentifs qu'à embrouiller les questions, à sautiller, à voltiger de branche en branche, qu'à jetter de la confusion dans les matieres, au lieu de les suivre avec ordre. La dispute avec eux ne mene qu'à des clameurs inconsidérées, à des propos décousus, souvent des reproches aigres & méprisans; d'où il ne résulte autre chose,

sinon qu'on s'est passionné indécemment, & qu'on s'est épuisé sans succès.

Si cependant, de tels gens osoient se prévaloir de votre modération, & prendre votre silence, ou pour un aveu de la supériorité de leurs raisons, ou pour une vraie impuissance de les satisfaire ; c'est alors qu'il faudroit leur faire sentir toute l'horreur que leurs blasphêmes méritent. Il faudroit vous élever contre eux avec cette noble confiance qu'inspire le bon droit & la vérité. Il faudroit, vous souvenant que vous êtes Chrétiens, c'est-à-dire, les enfans des Apôtres & des Martyrs, vous mettre au-dessus de toute considération humaine, pour vous opposer au triomphe de l'impiété, & pour ne pas lui laisser, par un silence politique & déplacé, l'occasion de prendre des avantages également honteux pour vous & pour la Religion.

Et qu'on ne dise pas que la politesse veut que l'on vive en paix avec tout le monde, sans troubler la société par des controverses inutiles. Je réponds que ce n'est pas à nous, mais aux impies, qu'il faut faire l'application de cette maxime. Ils y trouvent leur devoir & leur condamnation. Ne sont-ils pas les premiers à troubler la société, en voulant dominer sur la façon de

penser des autres, & en portant par-tout ce ton pédantesque & décisif, qui est le tyran de la conversation ?

Je l'ai déjà dit, on ne peut trop éviter la dispute : elle aigrit le cœur, & elle n'éclaire presque jamais l'esprit. Tant que la conversation roulera sur des objets indifférens, on pourra passer aux petits-Maîtres, leurs ostentations & leurs sottises; aux Complaisans, leurs douceurs fades & puériles ; aux esprits frivoles, leurs longues dissertations sur les modes, sur les parures & autres bagatelles de même considération. Mais si la Religion est attaquée, il n'est plus permis de rester muet ou de paroître indifférent. On auroit tort de mettre au rang de ces hommes pointilleux & mélancoliques, qui poussent l'esprit de contradiction à tout excès, & qui font de tout occasion de dispute, un Chrétien assez religieux pour ne pas rougir de sa Foi ; un Chrétien qui craint de la trahir, en la dissimulant, en paroissant ne prendre aucune part aux assauts qu'on lui livre, en souffrant qu'on prodigue impunément à son sujet les plaisanteries & les invectives.

Luc. ix. 26. Nous devons nous souvenir que Jesus-Christ a dit qu'il rougira de nous devant son Pere, si nous rougissons de

lui devant les hommes. Si nous n'avons pas le courage de parler en faveur de la Religion dans des compagnies, où nous riſquons tout au plus d'être traités de dévots & de petits eſprits; comment aurions-nous la force de confeſſer la Foi devant les tyrans, ſi l'occaſion s'en préſentoit encore? Réſiſterions-nous à l'effroi des tortures & des ſupplices, nous qui ne pouvons nous réſoudre à ſupporter un mot de raillerie, & une marque de mépris de la part de gens, qui nous doivent paroître eux-mêmes très-mépriſables? Nous n'aurons peut-être jamais l'occaſion de ſouffrir le martyre pour Jeſus-Chriſt: nous avons tous les jours celle de plaider la cauſe de ſa Religion, de la défendre, non par de vaines diſputes, mais en nous déclarant ouvertement pour elle, & en témoignant notre horreur pour ſes ennemis. Si nous ne le faiſons pas, ſommes-nous véritablement Chrétiens?

Direz-vous encore que vos réclamations ſeront inutiles, qu'elles ne fermeront point la bouche aux blaſphémateurs; qu'au contraire elles les exciteront à mettre plus de chaleur, & moins de retenue dans leurs blaſphêmes. Vous vous trompez: votre zéle pour la Religion aura toujours ſon effet. Vous empêcherez qu'on ne regarde

les principes des impies, comme des principes avérés & inconteſtables. Vous prouverez que la Religion n'eſt pas encore tellement tombée dans le diſcrédit, qu'il ne ſe trouve des perſonnes qui la défendent avec courage. Les impies n'auront plus la même hardieſſe, lorſqu'ils ſçauront que tout le monde n'eſt pas déterminé à prendre pour bon tout ce qu'ils avancent, & qu'il y a encore des fidéles qui ne les craignent pas.

Les demi-Chrétiens ſeront édifiés de votre zéle, qui pourra contribuer à émouſſer les traits deſtinés à les pervertir. Votre courage viendra à l'appui de leur foi ébranlée. Vos diſcours ſeront un bon grain, qui, ſemé à propos, produira les fruits dans ſon tems. En un mot, vous aurez fait votre devoir, vous aurez délivré votre propre ame; & c'eſt ce que vous devez principalement enviſager.

Eſpérons au reſte, que l'autorité réprimera l'audace des impies; qu'elle mettra de fortes barrieres à l'inondation de leurs Libelles anti-Chrétiens, d'autant plus dignes d'exciter ſon animadverſion, & d'éprouver toute ſa rigueur, que ces écrits furtifs ſappent également & les fondemens de la monarchie, & ceux de la Religion. Mais en attendant que le glaive de la Juſtice

tice ſe déploye, pour purger la ſociété de ces horribles ſcandales; le parti des ſimples fidéles, qui ne ſont pas appellés à faire des livres, ni à prêcher, eſt de gémir & de prier. La Doctrine chrétienne ne reſtera pas ſans défenſe; nous avons déjà la conſolation de voir les Livres impies refutés avec autant de lumiere que de zéle, par une multitude d'excellens ouvrages, qui ſont honorés de la protection la plus reſpectable. Avec de tels ſecours l'impiété ſera combattue, & la Religion vengée: & les eſprits judicieux, les cœurs droits y trouveront tous les préſervatifs dont ils ont beſoin, pour ſe garantir de la contagion qui les environne dans ce ſiécle malheureux.

Pour bien remplir ces devoirs, il faut connoître, & ſentir tout le prix de la Foi.

Le zéle pour la conſervation de la foi, & pour la défendre contre ſes ennemis, demande, ou plutôt ſuppoſe une précaution indiſpenſable: c'eſt de s'appliquer à l'étude de la Religion, c'eſt de s'affermir de plus en plus dans l'eſtime & l'amour des vérités qu'elle nous enſeigne, c'eſt en un mot, de ſentir le prix de la foi, & d'en étudier les véritables caractères.

Je suis Chrétien, c'est à-dire, que je crois des dogmes & des mystères, qui de mon aveu, sont incompréhensibles; & que je les crois cependant avec une fermeté inébranlable. L'impie, témoin de la docilité avec laquelle je soumets mon esprit aux enseignemens de la foi, me juge à ce seul titre digne de pitié. Il se rit de ma crédulité, qu'il traite d'imbécillité & de folie. Il reclame contre elle les droits de ma raison ; & en exagérant mes connoissances & mon bon sens en toute autre matiere, il me plaint de ce que je veux bien être grossierement la dupe de l'imposture de certains hommes. Par-là il cherche à me persuader que n'étant Chrétien que par le hazard de ma naissance, & par l'ascendant des préjugés de l'éducation, je ne dois point m'obstiner dans cet aveuglement, parce que ce seroit m'interdire l'usage de mes lumieres naturelles.

Ces discours ne doivent pas me faire chanceller; mais le malheur des autres doit m'instruire & m'humilier. Quelle que soit ma fermeté dans la foi, je sçais qu'elle est un don de Dieu. Je n'ignore pas que ce don n'est pas inamissible. Pouvant le perdre, & ayant à craindre qu'il ne me soit enlevé, je dois dans ces jours de scandale & de séduction, & je ne puis même trop

le faire, me précautionner contre les tentations qui pourroient ébranler ma foi. Ce don est trop précieux, pour n'en pas regarder la conservation comme le plus important de mes soins, puisque de là dépend l'intérêt de mon salut éternel. Il est donc bien important de nous rappeller souvent les caractères de la foi chrétienne que nous avons reçue dans le Baptême, par un pur effet de la bonté de Dieu. C'est un devoir indispensable de nous demander à nous-mêmes, au moins de tems en tems, compte de l'usage que nous avons fait d'une si grande faveur; & de nous assurer, selon le conseil de l'Apôtre, par un sévère examen, que nous avons conservé ce don dans toute son intégrité, & que notre conduite est conforme à notre foi. *Vosmetipsos tentate, si estis in fide; ipsi vos probate.* 2. Cor. xiij. 5.

Qu'est-ce donc que la foi, & à quoi nous engage-t-elle? Selon la Théologie de Saint Paul, la foi *vient de ce qu'on entend*: *Fides ex auditu*: c'est-à-dire, la foi est le fruit de l'instruction que l'on reçoit par la prédication de la parole de Dieu, & par le ministère extérieur de ceux qui sont chargés par leur état d'être *la lumiere du monde*, & *le sel de la terre*. Ainsi pour avoir une foi saine & pure, il faut puiser l'instruc- Rom. x. 17. Matth. v. 13. 14.

tion dans sa véritable source ; c'est-à-dire, la tenir de l'Eglise, qui est seule chargée du dépôt de la foi, & seule a le pouvoir de le conserver & de le transmettre sans altération, selon la promesse de Jesus-Christ.

D'où il suit que cesser de croire avec elle, & de croire généralement tout ce qu'elle croit, c'est être déchu de la foi chrétienne. Dès-lors, on lui est aussi étranger que le Juif, le Païen & le Publicain, quoiqu'on continue d'admettre arbitrairement quelques articles au gré de l'esprit particulier, dont la croyance alors ne peut plus être regardée que comme une foi purement humaine.

La conviction opérée par la foi, qui, comme dit encore l'Apôtre saint Paul,
Hebr. *rend présentes les choses qu'on espére, &*
xj. 1. *qui est la preuve de ce qui ne se voit pas*, de ce qui est au-dessus de notre intelligence, tire toute sa force des motifs qui nous y attachent : c'est-à dire, de la soumission à une autorité souveraine & infaillible, qui seule a droit d'exiger de nous une obéissance aveugle & sans bornes. De-là vient que la foi est le partage des ames simples & dociles ; tandis que la sagesse humaine, la prudence de la chair, l'esprit de curiosité, l'enflure des sciences humaines, filles

de l'orgueil, y ont toujours oppoſé les plus vives réſiſtances ; parce qu'elles y rencontrent leur humiliation.

Auſſi, comme nous l'avons obſervé en commençant, un des grands obſtacles à la foi, c'eſt l'orgueil de l'eſprit : c'eſt cet attachement opiniâtre aux lumieres d'une raiſon impérieuſe, qui veut tout ſoumettre à ſes jugemens, & qui au lieu de ſouffrir qu'on la captive, veut tout captiver elle-même ſous le joug de ſes déciſions abſolues.

Après l'orgueil & la préſomption de l'eſprit, rien ne diſpoſe ſi prochainement à perdre la foi, que la dépravation du cœur. La foi eſt un don du Saint-Eſprit ; & comme les opérations de ce divin Eſprit participent néceſſairement à la pureté de leur ſource, la corruption des mœurs eſt un obſtacle qui arrête & détruit comme naturellement leur action. Auſſi l'Ecriture nous dit-elle que *la ſageſſe n'entrera pas* Sag. 1.
dans une ame maligne, & n'habitera pas 4. 5.
dans un corps aſſujetti au péché. Car l'Eſprit Saint, qui eſt le maître de la ſcience... ſe retire des penſées qui ſont ſans intelligence, & l'iniquité ſurvenant, le bannit de l'ame. C'eſt auſſi ce que Dieu déclara autrefois à Noë, lorſque toute chair eut corrompu ſes voies. Il dit avec indignation que ſon Eſ-

prit ne pouvoit plus habiter dans l'homme
Genes. devenu tout charnel. *Non permanebit Spi-*
vj. 3. *ritus meus in homine in æternum, quia caro est.*

La foi n'est pourtant pas absolument incompatible avec le péché, avec l'état du péché, avec l'endurcissement même dans l'état du péché. La foi ne peut être tout-à-fait anéantie, que par un acte formel d'incrédulité. Mais dans une ame qui n'en
Jacq. ij. pratique point les œuvres, la foi, dit S. Jac-
20. ques, devient une foi morte, *fides sine operibus, mortua est;* une foi qui ne laisse plus au Chrétien d'autre avantage sur les démons & les réprouvés, que celui d'avoir dans ce don toujours permanent, un principe de repentir & de conversion.

D'autre part, une foi pareille devient en quelque sorte funeste au Chrétien; parce que dès qu'elle ne fructifie pas en lui pour le Ciel, elle accumule ses démérites pour l'enfer. Un Chrétien ne fait que grossir le trésor des vengeances divines sur sa tête, lorsqu'il ne fait pas usage de sa foi; lorsqu'il la deshonore par la pratique des œuvres qui lui sont contraires. Il seroit sans doute beaucoup plus malheureux, s'il l'avoit entierement perdue & abjurée; mais c'est un grand malheur pour lui, d'avoir à répondre du mauvais usage & de l'abus

de ce talent. La foi eſt pour lui une reſſource. Toute morte qu'elle eſt, elle peut revivre. Il ne faut pour cela qu'une étincelle de charité. Mais tandis qu'elle demeure dans cet état de mort, elle ne ſert qu'à rendre le Chrétien plus inexcuſable & plus digne de châtiment. *Servus qui cognovit voluntatem Domini ſui,... & non fecit ſecundùm voluntatem ejus, vapulabit multis.* Le *ſerviteur qui aura ſçu la volonté de ſon maître, & qui ... n'aura pas fait ce qu'il exigeoit de lui, ſera battu rudement.* *Luc.* xij. 47.

La foi eſt plus ou moins accompagnée de lumieres & d'inſtruction. Elle eſt plus dévéloppée dans les uns, elle l'eſt moins dans les autres; mais elle doit avoir dans tous la même fermeté. Elle doit être dans tous inébranlable, & à toute épreuve. La foi doit être aveugle dans ſa ſoumiſſion; c'eſt-à-dire, qu'on doit croire avec une humble docilité, tout ce que l'Egliſe nous enſeigne. Elle n'en eſt pas alors moins éclairée dans ſon obéiſſance; parce que le motif qui la détermine, eſt infiniment judicieux & ſenſé.

La foi eſt donc d'autant plus ſoumiſe & plus inébranlable, qu'elle eſt plus éclairée; parce que plus on pénétre les motifs de croire, plus on eſt fortement déterminé à croire. Ce que le Chancelier Bacon a dit,

se trouve vrai à la lettre ; qu'un peu de philosophie rend l'homme athée, & que beaucoup de philosophie conduit à la connoissance de Dieu. Cette maxime est appliquable à toutes les vérités qui sont l'objet de notre foi.

La foi est un esclavage de l'esprit & du cœur ; mais cette heureuse & glorieuse servitude fournit bien des dédommagemens, pour les sacrifices qu'elle exige. Elle est agissante, & se porte aux plus grands efforts, mais sans précipitation & avec bienséance. Elle est susceptible d'économie & de sages ménagemens ; mais jamais jusqu'à autoriser les foiblesses & les lâchetés d'une complaisance purement politique, ou jusqu'à se rendre complice du désordre & de l'erreur, qu'elle attaque au contraire par-tout, & qu'elle s'efforce de déraciner autant qu'il est en elle.

La foi fait des martyrs. Elle n'a jamais fait de rébelles. Si elle résiste aux hommes, ce n'est que lorsque les hommes commandent des choses contraires à la loi de Dieu. Un Chrétien ne connoît point de puissance & d'autorité égales à celle de Dieu. Il lui donne la préférence sur toutes choses. Si on le persécute pour le contraindre à désobéir à Dieu, il souffre la persécution sans résister ; il meurt, & ne se révolte point.

La foi opére des miracles par le miniſtère de ceux qui en ſont vivement pénétrés, & à qui Dieu accorde ce don, pour l'utilité & l'édification de ſon Egliſe. Mais elle déteſte & réprouve les impoſtures que l'eſprit de ſecte imagine quelquefois, pour attirer des ſpectateurs, pour faire des dupes, & pour conſerver un reſte de crédit auprès des eſprits foibles & ſuperſtitieux.

La foi oſe tout, elle entreprend tout; mais ſa marche eſt toujours reglée par la prudence. Ce n'eſt point en ſemant le trouble qu'elle travaille à étendre ſon empire; elle porte par-tout des leçons de paix & de charité. Les Apôtres qu'elle a envoyés, dès le premier tems du Chriſtianiſme dans toutes les parties du monde, y ont été comme des agneaux au milieu des loups. Le ſalut des hommes, étoit l'unique objet qu'ils ſe ſont propoſés; ils cherchoient à éclairer leur eſprit, & à gagner leur cœur. Convertir des ames, c'étoit toute leur eſpérance; le ſecours & la protection de Dieu, étoit tout leur appui.

La foi applaudit aux triomphes de ſes défenſeurs, parce qu'ils tendent à procurer la gloire du Ciel, & à aſſurer le bonheur de la terre; mais elle les leur fait acheter par leurs travaux, par leur patience, & ſouvent au prix de leur ſang. Elle ordonne

aux Chrétiens de prier pour leurs ennemis & leurs oppreſſeurs. Loin de leur permettre de contribuer à la deſtruction des perſécuteurs, ou de ſe réjouir des malheurs qu'ils éprouvent, elle exige des fidéles qu'ils ayent une charité univerſelle, qui embraſſe tous les hommes, ſans diſtinction d'ami & d'ennemi.

Il eſt aiſé de comprendre combien on pourroit encore étendre & multiplier les traits d'un tableau ſi intéreſſant. Mais ceux-ci ſuffiſent ſans doute, pour inſpirer aux fidéles un reſpect amoureux pour le don précieux de la foi, qu'ils ont reçu ; & ce reſpect, s'il eſt ſincere, leur fera connoître l'injuſtice des reproches que les impies de nos jours ont oſé leur faire, & l'horrible témérité avec laquelle ils ſe jouent de tous les principes, quand il s'agit de Religion ; ils adoptent contre toute bonne foi les anecdotes les moins vraiſemblables, dès qu'elles peuvent diminuer le reſpect & l'attachement dûs à la Religion ; ils louent avec affectation tout ce qui lui eſt contraire, & calomnient tout ce qui lui appartient. Enfin les vrais fidéles guidés par ces ſentimens indiſpenſables, n'appercevront dans la conduite des incrédules que les abyſmes, où précipite une réſiſtance volontaire & opiniâtre à la doctrine

& à la Morale du Christianisme. Ils comprendront que la perte de toutes les lumieres saines, & de tous les sentimens vertueux, est la suite inévitable du naufrage dans la foi.

Que le malheur des incrédules devienne donc l'instruction des fidéles, qu'il serve à les rendre plus humbles, en considérant de quoi l'esprit de l'homme est capable, quand il est livré à lui-même, & à faire croître sans cesse leur reconnoissance pour la grace, qui les préserve d'un si funeste égarement. C'est dans cette vûe qu'ils doivent refléchir avec une attention toute particuliere sur cette effayante ménace que Jesus-Christ faisoit aux Juifs : *Auferetur à vobis regnum Dei, & dabitur genti facienti fructus ejus. Je vous déclare que le Royaume de Dieu vous sera ôté, & qu'il sera donné à un peuple, qui en produira les fruits.* L'Eglise a des promesses infaillibles, qui assurent qu'elle ne périra jamais, & qu'elle subsistera jusqu'à la fin des siécles. Mais c'est au corps que ces promesses sont faites, & non à chacun des membres en particulier. Nous trouvons dans l'histoire de la Religion, bien des exemples affligeans des jugemens que Dieu a exercés dans le cours des siécles sur différentes portions de son Eglise, qui en ont été re-

Matth. xxj. 43.

tranchées, ou qui se sont retranchées elles-mêmes de sa communion extérieure, & qui ne sont plus que des branches séches & mortes, parce qu'elles sont séparées du tronc. Il n'y a donc pas de promesses absolues, pour aucun des peuples qui composent actuellement la société de l'Eglise. Les prédictions ménaçantes, qui ne doivent jamais être séparées des promesses les plus consolantes, sont fondées comme les promesses dans la révélation divine, & peuvent tomber sur chacun des membres du corps mystique de Jesus-Christ, sans que Jesus-Christ cesse d'être avec son Epouse.

Rien donc de plus pressant pour les fidéles, sur-tout dans un tems où les scandales se multiplient, & s'étendent partout, & où l'iniquité croît à vûe d'œil, que de se laisser pénétrer d'une chaste crainte & d'un saint tremblement, en considérant que la persévérance dans la foi, comme dans les autres vertu, persévérance sans laquelle on ne peut être sauvé, est un don spécial de la divine miséricorde, & que la défection de ceux qui tombent dans l'infidélité, est un avertissement dont il faut profiter.

Nous ne pouvons terminer ces importantes réflexions d'une maniere plus con-

venable, qu'en adressant aux fidéles les salutaires leçons que l'illustre M. Bossuet leur donnoit lui-même à la fin d'un célébre discours qu'il prononçoit en présence du Clergé de France.

« Tremblez à l'ombre même de la division : songez au malheur des peuples qui, ayant rompu l'unité, se rompent en tant de morceaux, & ne voyent plus dans leur Religion, que la confusion de l'enfer & l'horreur de la mort. Ah! prenons garde que ce mal ne gagne. Déjà nous ne voyons que trop parmi nous, de ces esprits libertins, qui, sans sçavoir ni la Religion ni ses fondemens, ni ses origines, ni sa suite, *blasphément ce qu'ils ignorent, & se corrompent dans ce qu'ils sçavent : nuées sans eau*, poursuit l'Apotre saint Jude, Docteurs sans doctrine, qui, pour toute autorité ont leur hardiesse, & pour toute science, leurs décisions précipitées : *Arbres deux fois morts & déracinés ;* morts premierement, parce qu'ils ont perdu la charité ; mais doublement morts, parce qu'ils ont encore perdu la foi ; & entierement *déracinés*, puisque déchus de l'une & de l'autre, ils ne tiennent à l'Eglise par aucune fibre : *Astres errans*, qui se glorifient dans leurs routes nouvelles & écartées, sans songer qu'il

Serm. pour l'ouverture de l'assemblée du Clergé de France. 1682.

S. Jude v. 10.

Ibid.

» leur faudra bien-tôt disparoître. Oppo-
» sons à ces esprits légers, & à ce charme
» trompeur de la nouveauté, la pierre sur
» laquelle nous sommes fondés, l'autorité
» de nos traditions, où tous les siécles pas-
» sés sont renfermés, & l'antiquité qui nous
» réunit à l'origine des choses. Marchons
» dans les sentiers de nos Peres; mais mar-
» chons dans les anciennes mœurs, comme
» nous voulons marcher dans l'ancienne
» foi. Allez, Chrétiens, dans cette voie
» d'un pas ferme..... »

Conclusion.

Il ne nous reste plus, en finissant ce traité, que deux observations à faire.

1°. On ne doit point trouver étrange que tout ne soit pas neuf dans un Ouvrage tel que celui-ci. Quand on traite de la Religion, on doit renoncer à la fantaisie de dire des choses neuves. Les vérités de la Religion sont nécessairement anciennes; la nouveauté en ce genre ne peut donc être que suspecte, & souvent un fruit d'erreur. Mais mon travail ne sera pas inutile, si j'ai rempli l'objet que je m'étois proposé, de mettre les preuves de la Religion à portée de tout le monde, & de les dépouiller de ce qu'elles offrent de trop abstrait dans

d'autres ouvrages plus profonds & plus étendus.

2°. Mon dessein n'a point été d'offenser qui que ce soit ; mais seulement de faire rendre à la Religion chrétienne, le respect & la soumission qui lui sont dûs ; & d'inspirer à tout le monde une salutaire horreur de tant d'impiétés, que l'esprit d'incrédulité & la fausse philosophie vomissent tous les jours. Si un zéle si légitime nous a arraché quelques expressions un peu dures, on ne doit pas l'attribuer à aucune aigreur personnelle, mais à la nécessité d'avoir un front plus dur que le front de ceux qui ne veulent pas rougir de leurs excès.

Cependant je prie les Lecteurs de ne point se laisser abuser par les clameurs de certains incrédules, qui osent crier à la calomnie, quand on les accuse de manquer de religion. Il y en a parmi eux, à qui le reproche d'irréligion a attiré des disgraces. Sur cela ils ont pris le parti quelquefois de s'élever avec ressentiment contre leurs aggresseurs : & ils ont accompagné leur prétendue apologie d'invectives aigres contre ce qu'ils appellent l'ignorance & le faux zéle des envieux de leurs talens, & des détracteurs de leur philosophie.

Mais il n'y a qu'un mot à leur répon-

dre. Ils n'auront point à craindre qu'on les accuſe d'irréligion, lorſque leurs écrits ſeront totalement purgés de maximes, de réflexions, de traits, d'expreſſions tendantes à inſinuer la fauſſeté du Chriſtianiſme, ou l'égalité de toutes les religions; lorſque ſe bornant à cultiver les ſciences & les arts, ils ne s'aviſeront plus de confondre le Chriſtianiſme avec la ſuperſtition, & de prêter au zéle de ſes Miniſtres, les couleurs du fanatiſme; lorſque traitant de la morale, ils ne mettront point au rang des vertus, des vices que le Chriſtianiſme proſcrit; lorſque s'érigeant en diſtributeurs du blâme & de la louange, on ne les verra point donner pour ſeuls & uniques Philoſophes, des hommes que leur impiété a rendus fameux, & ne parler qu'avec mépris de tous ceux qui ſe ſoumettent humblement & tiennent fermement à une religion révélée.

On ne les accuſera point d'irréligion, lorſqu'ils auront reparé le ſcandale de leurs écrits licentieux, non par des rétractations imparfaites, arrachées par la ſeule crainte du châtiment, & peu honorables à la probité de ceux qui prétendent faire illuſion; mais par une profeſſion publique de foi que la Religion chrétienne & catholique puiſſe avouer.

Je dirai encore à ces gens là, que dans le tems ſur-tout où nous ſommes, un Ecrivain qui veut paſſer pour Chrétien, ne peut trop éviter le langage qui eſt devenu familier aux Incrédules; que c'eſt donner lieu à de juſtes reproches, que de parler avec affectation de préjugés, de ſuperſtition & de fanatiſme, ſans borner l'application de ces termes injurieux à des objets évidemment étrangers à la Religion chrétienne; enfin qu'on mérite l'accuſation d'irréligion, quand par le mot de Religion on n'entend que le Déiſme, ou la Religion naturelle non-révelée.

Il eſt très-facile à un homme qui a la foi chrétienne, de n'être pas ſoupçonné ſur le fait de la Religion. Lorſque cette foi eſt dans le cœur, le langage s'en reſſent; & ſi le langage ſe reſſent du contraire, c'eſt que le contraire eſt dans le cœur. L'unique moyen & le plus efficace, pour ſe garantir de l'accuſation d'impiété, c'eſt d'être Chrétien, de vivre & de parler en Chrétien. Mais quand on ſe fait une eſpéce de vanité d'avoir une conduite toute différente, on ne doit s'en prendre qu'à ſoi-même, de l'ignominie & de la confuſion qu'elle attire.

FIN.

Fautes à corriger.

AVertiſſement, *pag.* vj *lig.* 15 partu *liſ.* parut.
Ibid. pag xlv *lig. antepen. de la note*: Celui-ci *liſ.* ce volume-ci.
Pag. 13 *lig.* 18. rempli *liſ.* remplit.
Pag. 40 *lig.* 27. que autres *liſ.* que les autres.
Ibid. *lig. derniere* Divinité, *liſ.* la Divinité.
Pag. 61 *lig.* 22. pourroient *liſ.* pourroit.
Pag. 79 *lig.* 5. *après* dit *mettez une virgule.*
Pag. 90 *lig.* 6. Impie, *liſ.* impie.
Pag. 116 *lig.* 8. c'eſt, *ajoutez* cette.
Pag. 125 *lig.* 14. ou, *liſ.* on.
Pag. 134 *lig.* 4. l'image de, *ajoutez* ce.
Pag. 144 *lig.* 23. à laquelle, *liſ.* auxquelles.
Pag. 188 *lig.* 19. qu'il n'y a pas, *otez* pas.
Pag. 198 *lig.* 1. *otez* volontairement.
Pag. 204 *lig.* 21. *ſte* liſ. *iſte.*
Pag. 236 *lig.* 18. rend la preuve, *ajoutez* ſenſible.
Pag. 249 *lig.* 23. déciſif, *liſ.* déciſifs.
Pag. 252 *lig.* 20. Juge, *liſ.* juge.
Pag. 342 *lig.* 1. après ſont, *otez* la virgule.
Pag. 381 *lig. penult.* après phyſique, *mettez* deux points.
Pag. 396 *lig.* 8. renfermé, *liſ.* renfermée.
Pag. 413 *lig.* 4. après ſang, *mettez* deux points.

